

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the entire page.

A mes montagnes

Walter Bonatti

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Walter Bonatti

*A mes
montagnes*



Arthaud

WALTER BONATTI

À MES MONTAGNES

41 photographies

5 cartes et croquis

ARTHAUD

L'édition originale a été publiée
par NICOLA ZANICHELLI
à Bologne

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays y
compris la Suède,
la Norvège, la Hollande, le Danemark et l'U.R.S.S.
© by B. ARTHAUD, 1963
Printed in France

A mes montagnes

*Reconnaissant, infiniment,
pour le bien intérieur
que ma jeunesse a retiré
de leur sévère école.*

Karl Donath



Face nord des Grandes Jorasses



Lc Grand Capucin



Piz Dadié, face nord-est et arête nord

Lorsque m'est venue, pour la première fois, l'idée de livrer au public ces notes d'alpiniste, j'ai éprouvé un sentiment de timidité et de malaise. Exactement comme un gosse qui voudrait, mais sans savoir comment, avouer à ses amis, plongés dans le mécanisme d'un jouet de science-fiction, qu'il préfère encore courir pieds nus et faire des cabrioles dans les prés. Et puis, pensant tout justement à cette époque où nous vivons, où la technique a triomphé sous le pôle Nord et dans la Lune ; à la mollesse adipeuse de tant d'hommes, victimes de la vie facile, je me suis dit : après tout, qu'y a-t-il de plus beau, aujourd'hui, que de pouvoir encore courir nu-pieds et de faire des cabrioles dans les prés ? Quoi de mieux que de se rapprocher de la nature simple et généreuse, pour se sentir de nouveau un être humain ? Je crois fermement à l'enseignement de la nature. Et c'est pour cela que je suis convaincu que la montagne, avec ses beautés, ses lois sévères, reste aujourd'hui encore plus qu'hier une des plus sûres écoles de caractère. Parce que là-haut on apprend avant tout à souffrir.

Tel fut l'argument qui me donna, plus que n'importe quel autre, la confiance nécessaire pour publier ces récits de choses toutes simples.

Avant de commencer, je voudrais formuler au préalable quelques idées personnelles, pour mieux rapprocher le lecteur de ma façon de voir les choses et l'éclairer sur ma conception de l'alpinisme, fondement de toutes mes entreprises.

Tout d'abord, si l'on me demandait de faire une synthèse rapide de l'alpinisme, je me contenterais d'accoler l'un à l'autre ces mots qui me viennent à l'esprit : lutte, aventure, romantisme, évasion, sport, parce que, j'en suis certain, tout alpiniste digne de ce nom a vécu l'alpinisme sous ces multiples aspects. Sur ces thèmes, des milliers de récits ont été composés ; des centaines de livres ont jailli de plumes innombrables, des plus simples aux plus raffinées, et toutes également efficaces et précieuses, parce qu'il s'agissait de choses vécues et senties. Et c'est là ce qui me pousse à prendre à mon tour la plume ; non pas comme un écrivain, mais comme un alpiniste, qui croit connaître assez la montagne pour en pouvoir parler.

Contrairement à ce que pensent beaucoup de gens, être alpiniste ne signifie pas exactement risquer sa vie en manière de passe-temps, en restant accroché des journées entières à des parois absurdes, cramponné à de rudimentaires et peu sûrs engins, avec pour seul propos une escalade conçue comme une fin en soi ; voire même

l'escalade d'une montagne aujourd'hui accessible par un commode moyen mécanique. S'il en était ainsi, et rapproché par antithèse des progrès d'une technique qui a forcé jusqu'aux espaces inter-sidéraux, l'alpinisme ne serait à l'évidence qu'une activité rétrograde et ridicule. Non. Même si les excès décadents d'un goût tout gratuit de la virtuosité, dans certaines escalades modernes, peuvent déconcerter, désorienter la majorité, le véritable alpinisme est bien autre chose : avant tout, un motif de lutte et de conquête intérieure, d'affinement et de jouissance spirituelle, qui a la montagne pour idéal et magnifique champ d'action. Les fatigues, les souffrances, les privations dont l'ascension d'une cime est presque toujours hérissée deviennent de ce fait des conditions valables, que l'alpiniste accepte pour tremper ses forces et son caractère. En outre dans ce climat de bataille, au contact direct des difficultés, des inconnues et des mille dangers de la montagne, l'alpiniste se révèle, tel qu'il est réellement, dépouillé avec une sincérité impitoyable, avec ses qualités et ses défauts, à ses propres yeux et aux yeux des autres. Je pense que cela seul pourrait suffire à démontrer que la montagne peut devenir pour qui la gravit le principe initial d'une des plus belles et des plus fécondes exaltations de la vie.

Hélas, l'alpiniste est souvent traité de casse-cou. On l'accuse de méconnaître la valeur de la vie, d'ignorer la peur de la perdre, que sais-je encore ! À la lumière d'une expérience longue et variée, je suis tout justement convaincu du contraire ! En tout état de cause, presque toujours celui qui juge ainsi l'alpiniste vit trop loin de son monde et de ses conceptions. Ne pouvant assimiler en un instant le processus progressif, à la fois technique et psychologique, de la formation de l'alpiniste, il ne voit de lui que l'apparence extérieure, qui est toujours la moins expressive. La peur, par exemple, est un des sentiments si nombreux qu'éprouve l'alpiniste, et qui, combine à d'autres, lui donne une raison de vivre. Malheur à vous si, en montagne, la peur vous était étrangère ! Cela voudrait dire que vous êtes inconscient, et que vous ne pourrez plus goûter la joie sublime de savoir la vaincre. L'alpinisme peut être, en fait, plus dangereux qu'aucune autre activité humaine ; mais si l'on vient à la montagne consciencieusement préparé, si l'on observe les justes règles de la prudence, alors l'aventure alpine devient une chose entièrement différente de la folle témérité. Malheureusement, en montagne, comme partout, il y a l'impondérable, qui peut amener les plus graves tragédies, mais cela ne veut pas dire que les alpinistes soient voués à la mort. Au contraire, ils aiment la vie avec enthousiasme ; ils aiment se rapprocher le plus possible de la nature, effleurer au besoin les limites extrêmes de cette même vie, pour savourer la volupté de vivre intensément, toujours attentifs à ne jamais dépasser les bornes de leurs possibilités.

Ceci étant considéré, il pourrait paraître logique et naturel de penser que l'alpiniste, expert dans le combat entre la nature et ses propres forces, doit savoir affronter aussi avec une certaine facilité les problèmes de la vie en société. Il n'en est rien. Il n'est pas de commune mesure entre ces deux sortes de batailles, et je l'ai toujours senti. Dès mon enfance j'ai trouvé beaucoup plus facile de traiter avec la nature qu'avec les hommes. Je trouvais en elle je ne sais quelle loyauté qui rendait possible un silencieux, un affectueux dialogue, tandis qu'au milieu des hommes et de leurs procédés souvent sournois, et faute d'y être préparé, je me débattais désorienté.

Cette opposition entre le monde de la nature et celui de la société, c'était tout simplement l'opposition entre le bonheur et le malheur. Et je courais vers la montagne avec un enthousiasme fébrile.

Quoi qu'il en soit, indépendamment de cette référence personnelle, l'alpinisme, à mon sens, n'apparaît négatif que si on le mesure à l'aune de celui qui ne juge des hommes et des choses qu'en fonction du profit matériel. Pas de parterre de spectateurs pour l'alpinisme, ni d'industrie pour le soutenir ; il ne se prête à aucune sorte de facile exploitation commerciale. Mais c'est précisément pour cette raison que, dans l'échelle des valeurs humaines, il se trouve si haut placé.

Ainsi prendrai-je congé, au terme de cet avant-propos. Me fiant uniquement à mes modestes capacités, je chercherai à évoquer quelques épisodes de ces dernières années de ma vie, de 1949 à 1961 : escalades dolomitiques, parois de glace ou de granit, premières ascensions ou répétitions de voies déjà parcourues, courses solitaires ou avec des compagnons, en été ou en hiver, de toutes difficultés, à toute altitude, et sur divers continents.

I. LA FACE NORD DES GRANDES JORASSES

Prononcer ces mots « Face nord des Grandes Jorasses », et penser à « l'un des trois derniers et des plus grands problèmes des Alpes », c'est tout un. Telle était à l'époque de la première ascension la conclusion des meilleurs alpinistes, songeant en même temps à la face nord de l'Eiger et à la face nord du Cervin.

Pendant des lustres et des lustres ce trinôme décharné, glacé, et pourtant harmonieux, contient toute l'essence de l'alpinisme, exerçant un pouvoir fascinant, quasi magique, sur les grimpeurs et à mon avis, même après tant d'années écoulées depuis mon escalade, cette auréole est restée intacte. Mieux même, maintenant que l'évolution de la technique est presque parvenue à faire disparaître du vocabulaire alpin le mot « impossible », je trouve que son éclat n'a rien perdu de sa splendeur et continue à inspirer un sentiment inaltérable de sévérité et de crainte révérencielle. Les années passeront encore, par dizaines, les générations d'alpinistes se renouvelleront et, s'ajoutant aux moyens modernes d'escalade, qui sait quelles innovations techniques viendront encore dégrader la valeur des ascensions, mais une chose reste certaine : celui qui voudra affronter une paroi comme celle du trinôme mythique devra posséder avant tout un cœur et une volonté consciente au moins semblables à ceux des Cassin, Peter, Heckmair, Schmid et de leurs peu nombreux émules. C'est pourquoi je considère l'incomparable triade : face nord des Jorasses, face nord de l'Eiger et face nord du Cervin comme la meilleure preuve de maturité alpine, le sommet de la prouesse humaine, au sens où l'alpiniste entend ce mot. Quelle autre paroi, donc, mieux que la face nord des Grandes Jorasses, pourrait me fournir meilleure introduction ?

Si j'en juge par mon expérience personnelle, la fascination qu'exerce sur un alpiniste l'éperon Walker de la face nord des Grandes Jorasses est la chose la plus merveilleuse et la plus écrasante à la fois. Pour un garçon aussi jeune que je l'étais en 1949 la pensée d'avoir à grimper là-haut pour retrouver la paix intérieure était proprement diabolique ! Que j'aie pu éprouver une aussi forte attirance pour ce genre de montagne, voilà qui est curieux et presque inexplicable, même pour moi. Au fond, je ne connaissais sa terrible structure que par des photographies ; j'avais lu la passionnante histoire de sa conquête. Il ne m'était jamais arrivé, à propos d'aucune autre montagne, de sentir aussi fortement le besoin de la gravir avant même

de l'avoir réellement vue. Et dans le cas particulier, il semblait vraiment absurde que je puisse penser à escalader une paroi qui est une véritable synthèse de toutes les difficultés de la haute montagne, moi qui étais, et je m'en rendais compte, un simple « varappeur », et de ce fait, absolument étranger au granit, à la glace, à l'altitude, à l'ambiance, à tout ce que comporte une telle ascension. Et pourtant, c'était ainsi ! Parfois la passion, avec un peu de chance pour l'aider, fait des miracles, en vérité. Je puis l'affirmer, moi qui avais placé, presque sans en avoir conscience, toute ma saison d'alpinisme sous le signe de la face nord des Grandes Jorasses, et qui réussis finalement à la vaincre cet été-là.

J'avais commencé, comme il est d'usage chez les alpinistes lombards, par les aiguilles de la Grignetta familière, puis gravi l'Adamello et, à fin juin, j'avais réalisé la deuxième ascension d'une paroi dolomitique très hautement cotée : la très difficile voie directe de la face sud-ouest du Croz dell'Altissimo, haute d'environ mille mètres. Au mois de juillet, j'étais passé aux grandes parois, de granit et souvent de glace, du groupe Masino-Bregaglia. Enfin, retouche ultime à une préparation diligente de la grande épreuve, j'avais aux premiers jours d'août atteint le sommet des Grandes Jorasses par la belle et classique arête des Hirondelles, en vue d'une reconnaissance préalable des difficultés de la voie normale de descente.

Dans l'après-midi du 7 août, avec mon ami Camillo Barzaghi, je fais une première inspection du glacier de Leschaux, au pied de la face. Les sacs sont complets pour l'escalade. Après un long vagabondage au milieu des séracs, nous trouvons finalement un bon point d'attaque, et apercevons, non sans surprise, sur la pente de glace initiale, des marches récemment taillées. (Le soir même, de retour au refuge de Leschaux, nous apprendrons que, ces jours derniers, une cordée française a fait une tentative infructueuse.) Nous déposons nos sacs à proximité de l'attaque et rentrons au refuge, assez peu satisfaits de notre examen, car la paroi, par suite de la fonte de la neige tombée la nuit précédente, ruisselle d'eau.

L'aube du lendemain nous surprend à nouveau sur le glacier, absorbés dans la recherche de nos sacs, introuvables. Nous les découvrons finalement et nous hâtons pour rattraper le temps perdu. Nous passons à la base du couloir central, situé au pied de la pointe Whymper, et gagnons l'attaque. Surprise amère ! Le sérac cyclopéen, sur lequel hier nous nous sommes avancés en quête d'un passage, s'est complètement effondré, laissant à sa place un amoncellement de blocs bleus-verts.

Je m'attache au milieu de la corde de soixante mètres, laissant les deux extrémités à Barzaghi, et me mets en devoir de forcer la brève pente de glace, qu'une mince couche de neige mouillée rend peu sûre.

Tout bien considéré, c'est une chance qu'il n'ait pas gelé cette nuit ; autrement, l'eau qui depuis hier coule le long des parois se serait transformée en un verglas infranchissable. Après avoir pris pied sur le nêvé supérieur, nous le longeons à gauche sans difficultés, puis arrivons rapidement à la base d'un grand évasement vertical haut d'une centaine de mètres au moins. Son escalade, très dure, constitue la voie originale de Cassin en 1938, qui n'a jamais été reprise au cours des quatre ascensions suivantes de l'éperon nord. Jusqu'ici, notre souci majeur a été de franchir dans le moins de temps possible la zone où les projectiles, venus des zones supérieures, s'abattent à chaque instant, remplissant l'air de sifflements effrayants. J'étudie avec inquiétude le grand ressaut, souvent surplombant, transformé en une véritable douche glacée. Je n'y découvre d'attirant qu'un vieux piton rouillé laissé par Cassin, qui se dessine sur le ciel, dans une gerbe étincelante de gouttes éclaboussées. Je monte jusqu'au piton, puis en plante un autre plus haut, et puis d'autres encore, car le passage est vraiment dur et glissant. Me voici bientôt complètement trempé ; comme aussi les cordes, dont le chanvre est désormais si raide qu'elles ne courent plus dans les mousquetons. L'effort à fournir est si violent que je me vois contraint d'abandonner mon sac. J'essaie de le récupérer d'en haut avec une cordelette, mais celle-ci, durcie par l'eau, frotte tellement sur le rocher qu'il me faut renoncer. Pas d'autre solution, pour Barzaghi, que de le jeter sur ses épaules par-dessus le sien, sans rechigner, et de me rejoindre à chaque relais, en se servant des cordes que je lui tends constamment d'en haut.

Ainsi arrivons-nous presque au bout du grand ressaut vertical ; mais quelques mètres au-dessus nous attend le passage le plus difficile de tout l'éperon Walker : une fissure oblique, lisse et surplombante. Je sais, par la description de Cassin, qu'on la surmonte en se coinçant à l'intérieur et en faisant pression avec le bras et la jambe droite sur la lèvre arrondie. Impossible de planter un piton ; le risque est constant de glisser dans le vide. C'est un authentique « mauvais pas », un passage-clef tel qu'on l'imagine plus volontiers dans une grande escalade dolomitique que dans une ascension de ce style, véritable encyclopédie de la difficulté. Arrivé au bas de cette fissure, je balance un peu à l'attaquer, puis, songeant qu'au-dessus la paroi s'incline, je me décide à partir, invitant mon compagnon à me donner de la corde. Je m'élève avec une extrême difficulté d'environ six mètres, jusqu'à l'endroit le plus lisse ; et voici qu'arrive ce que je prévoyais, et qui me faisait tellement hésiter : la friction des cordes est si forte qu'elle m'empêche (quelle malchance !) de maintenir une prise que mes vêtements imbibés d'eau rendent doublement précaire. Ils glissent sur la lèvre, bien assez lisse déjà, de la fissure, et ne m'aident guère dans l'effort de pression que j'exerce en me coinçant de tout mon corps. Si

bien que je me sens filer vers le vide, inexorablement. Quelques minutes passent dans cette situation exténuante, sans retraite possible. Douze mètres au moins me séparent du dernier piton... Je me sens perdu... et je le serais sans aucun doute, si un dernier élan, désespéré, ne me faisait réagir, avec je ne sais quelle énergie. Je me débats, me contorsionne encore de cent façons, mon visage lui-même fait adhérence, et centimètre après centimètre, je réussis à me hisser, et mes cordes avec moi, au-dessus de l'inférieure fissure. Je n'ai pas encore perdu mon élan que se présente un autre piton de Cassin ; je traverse à droite sur quatre mètres environ, de façon à atteindre un bon emplacement de repos, puis assurant la corde sur un piton, je me laisse aller, en proie à une violente crise nerveuse, incapable de contenir un déluge de larmes. En vérité, l'effort que je viens de faire est certainement le plus dur que j'aie dû supporter en montagne, moins du fait des difficultés techniques que des conditions dans lesquelles il m'a fallu vaincre cette fissure.

Dès que j'ai un peu récupéré, j'invite mon camarade à monter. Il s'élève de quelques mètres, et soudain, une secousse de la corde m'informe que, à bout de forces, il a été entraîné dans le vide par le poids des sacs. Je fais de mon mieux pour le soutenir, tandis que, par un pendule, il réussit à agripper la fissure et à s'y coincer de nouveau. Je le laisse descendre jusqu'au pied pour qu'il se repose et tâche de m'envoyer les sacs. Mais non, l'entêté s'obstine, essaie une deuxième fois, vole une fois de plus. Et c'est alors le coup de théâtre : Barzaghi me propose de renoncer à notre entreprise. La proposition, je l'avoue, n'est pas sans me tenter, dans un certain sens ; pourtant, je sens que je ne puis l'accepter et j'encourage mon compagnon à essayer encore une fois, en lui prodiguant les conseils. Peine perdue ! Il ne se sent pas le courage de continuer. J'examine la situation avec plus de sérénité et me convainc de la nécessité d'abandonner l'escalade de mes rêves. À mes yeux de vaincu, la face nord des Grandes Jorasses semble devenue plus sévère ; je suis si navré que j'ai perdu jusqu'au désir de revenir en ces lieux. Un dernier regard aux plaques qui nous dominent, et que peut-être je ne reverrai jamais d'aussi près, et j'entame le premier d'une longue série de rappels. À chaque rappel la peur me prend de rester sans corde, tant celle-ci est raide et difficile à ramener. Nous sommes déjà sur le glacier, lorsqu'un grondement nous fait sursauter et nous retourner vers la paroi illuminée par les derniers rayons du soleil. Qu'elle est belle ! Beauté diabolique, qui nous a vaincus. Un faible désir se fait jour en nous de revenir là-haut. Ainsi recommence l'enchantement.

La nuit nous surprend aux abords mêmes du refuge de Leschaux, et c'est là qu'une chute malencontreuse de Barzaghi lui vaut une entorse de la cheville droite qui va compromettre le reste des vacances d'été.

Nos vivres sont presque épuisés. Aussi, quelques jours plus tard, dès que Barzaghi, en dépit de la souffrance, peut se servir de son pied, le retour à Courmayeur est décidé. Et je dis à ma paroi un dernier adieu désolé ; désormais sans compagnon, ne faut-il pas, pour cette année au moins, y renoncer ?

À Courmayeur, une heureuse rencontre m'attend : celle de mes amis Andrea Oggioni et Emilio Villa, venus eux aussi dans ces parages avec, à leur programme, le troisième parcours de la voie directe de la face ouest de l'aiguille Noire de Peuterey. Ils me racontent qu'ils ont perdu deux jours à chercher sans succès l'itinéraire d'approche de la paroi et qu'ils ont fini par le repérer, mais qu'il semble très dangereux. Ils sont venus renouveler leurs provisions et pensent remonter le soir même au petit refuge Gamba.

Mis au courant de ma mésaventure, ils cherchent à me consoler en m'invitant à leur difficile entreprise, et j'accepte avec d'autant plus d'enthousiasme qu'ils me promettent de remplacer Barzaghi au retour de la Noire et de m'accompagner dans ma revanche à la face nord des Grandes Jorasses. En attendant, le mauvais temps nous oblige à retarder notre départ pour la Noire, et c'est seulement dans l'après-midi du 12 août que nous montons à la cabane Gamba. Le lendemain matin, nous attaquons la face ouest. Tout se passe le mieux du monde ; et le 15, nous nous retrouvons à Courmayeur, après une brillante victoire sur la difficile paroi.

Entre-temps un autre camarade est venu se joindre à nous pour la « partie » des Grandes Jorasses : notre ami Mario Bianchi, appelé par télégramme trois jours plus tôt. Nous pourrons ainsi faire deux cordées : Oggioni et moi, Villa et Bianchi. Nous gagnons le refuge de Leschaux dans la soirée du 16 août et le lendemain matin, nous sommes de nouveau au pied du rébarbatif éperon de la Walker. Son aspect est, depuis quelques heures, passablement menaçant ; en effet, sur plus de la moitié de sa hauteur, il est complètement avalé par d'épais nuages noirs, peu rassurants. Il serait sage d'attendre des conditions atmosphériques meilleures, mais ni l'exiguïté de nos moyens, ni le temps dont nous disposons ne nous le permettent. Et c'est ainsi qu'après quelques tergiversations, vers 8 h 30, nous attaquons avec décision la raide pente de départ, déjà connue, mais où, cette fois, brille la glace verte. Pour simplifier les choses, nous utiliserons le système suivant : pour parer à toute éventualité, je planterai les pitons ; Oggioni se contentera de détacher les mousquetons ; il appartiendra de récupérer les pitons au dernier de la seconde cordée, qui me les fera passer de temps en temps par l'intermédiaire des camarades. Chacun de nous quatre porte un sac, plus ou moins lourd selon ses fonctions dans la cordée. Grâce à la rapidité de ce système, peu d'heures ont passé quand je me retrouve à

la base de la fameuse fissure, où voici quelques jours se consumma notre défaite. Mais cette fois elle est sèche et, malgré la gêne que cause le sac, j'en viens à bout heureusement.

Le ciel est toujours couvert. De gros nuages noirs, peu prometteurs, se battent au-dessus de notre tête, mais ne nous inquiètent pas au point de nous faire renoncer à notre ferme intention de surmonter la paroi. Après une longue montée oblique vers la droite le long de rochers peu difficiles et de quelques pentes raides de glace vive, nous arrivons au pied du grand dièdre de 75 mètres, deuxième « os » de l'escalade, que nous gravissons pourtant avec aisance et rapidité. Sans doute sommes-nous favorisés par le fait que la paroi, pour ce qui est de la glace, est en excellentes conditions. À en croire nos prédécesseurs, l'ascension, jusque-là, n'était rien moins que facile !

Pour nous, les tracas vont commencer un peu plus haut, au moment où, n'arrivant pas à identifier la « fissure horizontale de 15 mètres », promise par les premiers ascensionnistes et qui conduit à cette fameuse impasse de la traversée en pendule, je continue à monter tout droit sur des plaques très difficiles et aboutis pour en finir presque sous un énorme toit interdisant toute progression. M'apercevant de l'erreur, je redescends, en quête de la fissure ; mais de fissure, point, pas même l'ombre ! Dans toute cette patinoire, seule apparaît une corniche étroite, fracturée, barbouillée de glace, qu'on pourrait utiliser à l'extrême rigueur, mais, à mon avis, en tant que passage, d'une logique discutable. Je renonce à l'explorer et remonte à mon point de départ, bredouille. J'invite mes compagnons à me rejoindre, espérant que l'examen collectif de la paroi nous apportera quelques lumières supplémentaires, et peu après nous nous trouvons tous quatre ensemble, accrochés comme des lézards à des prises aussi rares qu'espacées, et, ce qui est plus grave, en proie à la même désillusion. Tandis que nous discutons de la conduite à tenir, le temps passe, et nous n'arrivons pas à débrouiller l'écheveau. Il faut absolument, et de toute urgence, trouver une issue si nous ne voulons pas passer la nuit sur ces dalles revêches.

Une idée me vient, et, avec l'accord des camarades, je me mets en devoir de la réaliser : je vais chercher à tourner par la gauche le toit qui nous domine, espérant pouvoir ensuite, grâce à une traversée vers la droite, retomber sur le bon itinéraire. La voie originale ne devrait pas être bien loin de là ; et de surcroît, j'aurai l'avantage, du moins je l'espère, d'éviter cette zone critique de l'escalade qui fait suite à l'introuvable fissure.

Par un délicat déplacement vers la gauche, je gagne un couloir bien marqué et le gravis, après avoir fait venir Oggioni, avec des difficultés croissantes jusqu'au toit. Là, le couloir débouche sur une succession de plaques verticales grisâtres, si lisses et si compactes que je ferais

immédiatement demi-tour si je ne découvrais à quelques mètres à droite, presque sous le toit, deux gradins providentiels. Ils vont nous servir pour le bivouac, et non sans nouveaux efforts, je les atteins. En vérité, ils sont bien un peu petits, et je ne sais comment nous ferons pour y tenir à quatre ; c'est-à-dire qu'il va falloir rester debout. Mais n'importe, ils seront pour nous comme une oasis dans le désert. Oggioni et Bianchi s'installent à l'étage supérieur, Villa et moi au-dessous, et tandis que l'un essaie de libérer la minuscule plate-forme de sa neige, l'autre plante dans le rocher une série de clous, afin d'y suspendre les sacs... et nos individus. Nous nous enveloppons, tant bien que mal, dans nos sacs de bivouac, et commence la longue attente de l'aube.

Le temps menaçant, qui pendant toute la journée a empilé au-dessus de nos têtes de lugubres nuages, ne fait pas mine de s'améliorer, et la crainte de ses traîtrises ne quitte guère nos pensées. Et demain ? Les questions sans réponses font une litanie : réussirons-nous à sortir des plaques qui nous entourent ? Retrouverons-nous la bonne voie plus loin ? Et s'il se mettait à neiger ? À un moment donné (sans doute étais-je en train de somnoler), un bruit d'éclatement me fait sursauter. Ni Villa ni Bianchi, dont les yeux sont sans doute plus fermés qu'ouverts, ne savent me dire ce qui est arrivé. Une volée de pierres a dû s'abattre dans le voisinage. En attendant, une agréable et réjouissante surprise nous fait oublier le danger couru : les nuages ont été entièrement balayés par un vent du nord glacial, dont la force va croissant. Nos commentaires bruyants finissent par tirer Oggioni de son sommeil imperturbable. Il a vraiment bonne mine, notre Oggioni, avec son turban blanc, le chef enfoui dans le sac à pain en guise de passe-montagne !

Il est déjà quatre heures. Dans une heure et demie pointerait ce soleil dont nous ne pourrions pourtant pas jouir, en pleine face nord. L'approche de l'aurore fait le froid encore plus mordant et de longs frissons nous parcourent le corps. À 6 h 30 nous affrontons la traversée vers la droite, mais dès la deuxième longueur de corde les difficultés extrêmes nous ôtent tout espoir de succès. Aussi décidons-nous une retraite partielle : nous redescendrons le fameux couloir glacé. Du toit, deux rappels me déposent à l'origine de cette corniche que je me suis sottement, hier, refusé à explorer.

Je ne puis retenir un juron lorsque, à une dizaine de mètres du départ, je tombe sur un piton. Je suis finalement sur la bonne voie, et le crie à mes compagnons. J'enfile maintenant dans l'anneau du piton la cordelette de huit millimètres, me laisse descendre tout droit sur dix mètres et, les pieds au rocher, me pousse de trois mètres à droite, arrivant ainsi sur une vire assez commode. Oggioni me rejoint et je fais aussitôt vers la droite une traversée de quelques mètres qui

m'amène sous un curieux couloir surplombant, tout en écaillés, haut d'environ dix mètres et très difficile. Puis l'escalade, pendant un temps, devient moins ardue. Mais alors commence la danse du vent. Nous sommes à découvert, et les rafales nous assaillent sauvagement, avec une violence exaspérante, et nous avons même par moments l'impression qu'elles vont nous arracher de la paroi ! Encapuchonnés jusqu'au nez avec tout ce dont nous disposons, nous poursuivons l'escalade, obliquant maintenant vers la gauche, plantant force pitons, au milieu de difficultés extrêmes. Toute cette portion est parmi les plus difficiles et les plus exposées de la course, car l'escalade se déroule en pleine paroi, sur des plaques absolument compactes, verticales ou surplombantes, au-dessus d'un vide continu de plus de six cents mètres.

Au contact du rocher, mes gants se sont complètement usés, et, de ce fait, la peau du bout des doigts, limée par les rugosités du granit et désormais en contact permanent avec la glace, s'en va en lambeaux, laissant la chair à vif.

Je viens à bout du passage, mais après quelques mètres, je suis obligé de m'arrêter sur le dernier piton dont je dispose. Le vent éparpille ma voix, et c'est par gestes que j'invite mes compagnons à me rejoindre.

Encore trois longueurs de corde légèrement obliques vers la droite et nous gagnons, sous un grand surplomb jaune, le palier qui servit à Cassin pour son deuxième bivouac. Une autre longueur sur une facile vire oblique, où nous progressons malaisément, fouettés par le vent, et, finalement réunis tous les quatre, nous nous accordons une brève halte.

Le froid pénétrant a raidi nos muscles, et nous sommes comme ivres dans l'incessant ballotement du vent. Parfois son souffle rageur nous coupe la respiration et nous empêche même de garder les yeux ouverts. Il y a dix heures qu'il dure sans interruption, et il n'a pas l'air de vouloir se calmer. En vain cherchons-nous un abri pour nous mettre quelque chose sous la dent. Notre ennemi numéro un, désormais, c'est le vent, qui nous poursuit partout et nous fait trembler comme des feuilles.

Quinze heures déjà, et cinq cents mètres de paroi à gravir avant le sommet ! Nous sommes bons pour un deuxième bivouac. Vite, rejoignons la crête en dos d'âne de l'éperon. Et maintenant, sauve qui peut ! Nous allons assister à des phénomènes dont nous n'avions jamais soupçonné l'existence : le vent hurle si fort à travers les pinacles de l'arête qu'il nous abasourdit ; la corde est la proie des tourbillons incessants et, par intervalles, se tend en arcs parfaits qu'on dirait tracés au compas. Ne parlons pas de nous, qui risquerions fort de nous envoler si, prévenant à temps les rafales furieuses, nous ne

nous cramponnions à pleins bras à un bloc de rocher ! L'escalade a beau perdre de sa verticalité, et les difficultés diminuer, les éléments déchaînés rendent notre progression encore plus fatigante. Nos pauvres mains marquent de sang tout notre trajet, et si le froid les a rendues insensibles à la douleur, il leur a du même coup ôté toute sensibilité aux prises, ce qui n'améliore pas notre situation.

Vers 19 h 30, nous sommes au bout de la crête, et nous préparons notre deuxième bivouac. Faute de mieux, nous entaillons à coups de piolet quatre emplacements dans la glace d'un petit couloir, à gauche de celui que nous aurons à parcourir demain. Les préparatifs une fois terminés, nous faisons l'inventaire des vivres qui nous restent : cinq bananes sèches, deux quignons de pain, une dizaine de morceaux de sucre, une demi-portion de Nescafé, le fond d'une boîte de confiture. Les quelques gouttes de cognac que nous gardions en réserve comme une relique se sont vidées au fond du sac. Maigre chère, pour quatre ; et nous avons encore toute une journée devant nous... !

Nous essayons de nous préparer un peu de café en faisant fondre des glaçons. En vain. Nous avons beau abriter de cent façons la flamme tremblotante, le vent ne veut rien entendre. Contentons-nous de partager quelques morceaux de sucre, et de nous enfiler, sans plus tergiverser, dans nos sacs de bivouac. Quant à les fermer hermétiquement, c'est une autre affaire. Avec des hurlements à nous faire éclater la tête, le vent s'y engouffre avec rage et les gonfle. On dirait des ballons captifs !

Quelle terrible nuit ! Sarabande de frissons, contrepoint de claquements de dents. Quand nous sommes à bout, nous pensons au sommet, pour tenir.

19 août : le matin, plus clair que jamais, nous retrouve aux prises avec notre ennemi familier, qui a pendant la nuit tapissé de glaçons même l'intérieur de nos sacs de bivouac !

Cinquante mètres au-dessus de nous, à notre gauche, un beau soleil nous engage à le rejoindre sur des rochers faciles. Sans perdre de temps, nous quittons le bon itinéraire et nous dirigeons, mes camarades et moi, vers cette chaude caresse, dans l'espoir de pouvoir nous l'offrir le long d'un autre passage encore. Après cent mètres de grimpe, il me faut hélas convenir que je n'en sortirai pas. Demi-tour donc. Villa et Bianchi, qui jusqu'ici étaient toujours restés en deuxième position, passent maintenant en tête, car ils sont plus près que nous de la bonne voie. Par une traversée très délicate, ils rejoignent à mi-hauteur le couloir de glace qui descend de la Tour Rouge. Oggioni et moi les suivons. En deux longueurs de corde très scabreuses (il est très difficile de planter des pitons d'assurance) nous atteignons une cassure de rocher à droite et en une troisième longueur, toujours vers la droite, nous contournons un grand

surplomb. Les difficultés extrêmes sont désormais terminées.

Le vent est toujours très violent. L'épuisement rend nos visages méconnaissables. Mais qu'importe désormais, le sommet est là, à deux cents mètres au-dessus de nos têtes. Par un petit couloir à gauche nous regagnons la crête et nous y élevons rapidement, presque en courant, comptant les mètres qui nous séparent du but. Encore cent mètres, cinquante, dix, puis... dernier obstacle, la grande corniche sommitale. Assuré par mes compagnons, je commence un lent et fatigant travail de piolet, et soudain, comme si par magie un rayon de soleil avait perforé la corniche, la lumière jaillit par le trou qui vient de s'ouvrir et m'aveugle. Me voilà, en quelques secondes, sur l'autre versant de l'arête, en Italie. Villa me suit sans tarder, puis Bianchi. C'est enfin le tour d'Oggioni. Sous son poids, la neige autour du trou cède à l'improviste, s'écroule sur lui, le submerge. Mais la corde, bien tendue, le soutient. Et l'émotion de notre victoire sur la face nord des Grandes Jorasses se mue en un éclat de rire. Le grand rêve est devenu réalité.

II. BREGAGLIA

TROIS FACES NORD

Immédiatement au delà de la frontière suisse, aux portes de l'Engadine, se déroule le plus beau paysage que je connaisse : la Bregaglia. C'est une vallée typique, où de luxuriants pâturages, des chalets pittoresques et des bois épais de conifères, au pied de montagnes glacées à l'âpre profil, composent le tableau le plus recherché par les amoureux de l'alpe. Que de peintres de montagne il a inspirés ! Tout le val Bregaglia est merveilleux, mais parmi les vallées affluentes, il en est une chère entre toutes au cœur des alpinistes : le val Bondasca. Il s'ouvre aux abords du village de Bondo. Irréel comme une légende, il monte jusqu'au pied des murailles septentrionales de colosses granitiques qui sont parmi les plus grands des Alpes. Quel alpiniste n'a au moins rêvé de connaître les claires parois du Badile, du Cengalo, des Gemelli, des cimes de Sciora et de Trubinasca et de tant d'autres encore ? Quelques-unes de ses parois marquent des étapes de l'évolution de l'alpinisme, et c'est de ces montagnes que je désire parler ; de trois de leurs plus belles faces nord, dont le souvenir m'attache pour toujours à ce massif.

Ce fut en juillet 1949 que je fis leur connaissance, alors que je faisais route vers la face nord-ouest du Piz Badile, ce gigantesque mur de granit de sept cents mètres de hauteur dont l'escalade, réussie pour la première fois en 1937 n'avait été répétée qu'une seule fois. Nous étions partis pour la grande entreprise, mon fidèle ami Barzaghi et moi, pleins de l'enthousiasme de nos dix-neuf ans. À cet âge, confiant en votre force musculaire et débordant de passion, vous croyez volontiers qu'aucun obstacle de la montagne ne pourra vous empêcher d'atteindre le but que vous vous êtes fixé ! La région m'était inconnue ; c'était notre premier contact avec le granit, et de surcroît nous avions eu la fâcheuse idée, pour gagner le pied de la paroi, de partir du val Masino, c'est-à-dire d'Italie, et à pied, en traversant l'éreintant col Porcellizzo et le col Trubinasca. Les motifs de ce choix ? Le manque d'argent et le défaut de passeport. Comme si cela n'avait pas suffi, on nous donna des renseignements confus : « Du Passo Porcellizzo, prenez le premier col en regardant à droite. » En fait, c'était le premier à gauche, si bien que nous montâmes, pour les redescendre, quatre raides couloirs de rochers, avant d'en gravir un cinquième, le bon !

Le 23 juillet, à 14 h 30, fringants comme chiens fouettés, nous

arrivons au pied de la paroi nord-ouest du Badile. Dans cette atmosphère de fatigue et de découragement, elle nous produit une profonde impression. Au total, cette maudite marche d'approche, avec un sac écrasant, nous a valu une trotte de dix-huit heures (une bagatelle !) et une nuit à la belle étoile aussi banale qu'inconfortable. Dure et précieuse leçon. Mais ce jour-là, si elle touchait durement notre orgueil, elle ne suffisait pas à nous convaincre de renoncer à attaquer la paroi. L'heure était très avancée. Et c'est ainsi que la leçon continuait.

En voici le récit.

Entre deux bouchées, nous nous attachons à la corde double, puis, arrivant à proximité du couloir de glace qui provient du Badiletto, je fais descendre mon compagnon au fond de la rimaye et le rejoins sur des blocs coincés de glace verte, au-dessous desquels la crevasse se perd dans un gouffre noir. J'ai froid, et j'ai l'impression d'être dans un frigidaire. Pour aborder la paroi rocheuse, et retrouver l'air libre, il va falloir venir à bout d'au moins vingt mètres presque verticaux et, pour la plus grande partie, plâtrés d'une couche de glace épaisse d'au moins deux doigts. Pour un début, c'est plutôt rébarbatif, et je ne sais trop comment attaquer. Sans conviction, je commence à marteler çà et là cette croûte de glace, avec peut-être l'illusion d'en faire sortir des prises. Autant de prises que de beurre en broche ! Du moins ai-je découvert sous la limpide transparence de la pellicule glacée une petite fissure qui monte verticalement sur quelques mètres. À force de coups de marteau, j'arrive à la nettoyer de sa glace et à y planter un piton, à vrai dire assez peu convaincant. Je me hisse avec circonspection, aidé par la traction de mon camarade et me fiant surtout à mes crampons, qui, piqués dans la glace du mur, m'assurent une prise excellente. Continuant le petit jeu, je nettoie encore un autre morceau de fissure et essaie d'y planter un deuxième piton, mais celui-ci ne veut rien savoir et, après deux coups de marteau, rebondit, pirouette, et va se perdre avec un tintement au fond de la crevasse. Essayons un deuxième ! Cette fois, non sans peine, j'arrive à le faire entrer de deux centimètres. Cela suffit pour me soulever, en équilibre précaire, et planter un troisième piton, qui pénètre, celui-là, dans la fissure, et tient. Je nettoie soigneusement quelques bonnes prises, qui me permettent de me rétablir quelques mètres plus haut sur une corniche étroite, et, lorsque, au moment d'exécuter un mouvement difficile, je me vois contraint de planter un quatrième piton, la traction de la corde arrache le deuxième qui glisse sur le filin jusqu'à mon compagnon ! Encore une manœuvre. Tire ! Du mou ! Quelques mètres de mur glacé à décortiquer, puis viennent de belles plaques de rocher sec, bien plus engageantes, celles-là, pour lisses qu'elles soient. Mon compagnon me rejoint, nous enlevons nos crampons et je repars

sans tarder, m'élevant sur de petits rochers inclinés, faciles, qui m'amènent à bout de corde sous une protubérance verticale.

Mon camarade repart. Je ne le vois pas, mais je le sens à peu de distance lorsqu'une étrange rumeur emplit l'air environnant. Saisi d'un horrible soupçon, je lève des yeux écarquillés. Et ce que je vois me paralyse, l'espace de quelques secondes : tout là-haut, à mi-paroi peut-être, une véritable nuée de pierres plonge dans notre direction. Un de ces blocs grossit, démesurément, se rapproche : je m'aplatis contre la paroi, m'y écrase comme si je voulais m'y escamoter. Un fracas de catastrophe, d'autres éclatements encore ; je ferme les yeux, dans l'attente épuisante de quelque chose qui ne se produit pas. Et puis, comme par magie, le calme revient. Serais-je sain et sauf ? Presque dans le même instant je rouvre les yeux, abaisse le bras gauche que j'ai d'un geste instinctif levé au-dessus de ma tête pour me protéger de ces bolides, et le souffle me manque en m'apercevant (il est bien temps !) que les cordes passées sur mes épaules, puis au piton pour assurer mon camarade, sont tendues et bloquées d'in vraisemblable façon. La peur me prend : quel désastre, si je donne du mou, vont-elles me révéler ? Si je les relâche, et qu'elles continuent à tirer... Barzaghi ! Barzaghi ! J'appelle désespérément, laissant filer les cordes. Et voici qu'entre mes mains elles mollissent, deviennent légères. De ma vie je n'ai poussé pareil soupir de soulagement ! « Bon ! Viens ! »... C'est tout ce que je peux balbutier. Réunis, nous avons peine à croire à la réalité. Nous sommes indemnes ; les cordes sont intactes. L'air empeste la poudre et la roche, autour de nous, est grêlée de pustules blanchâtres de toutes dimensions. Un vrai miracle, si l'on pense que Barzaghi a été surpris par la canonnade alors qu'agrippé à des prises minuscules, il se trouvait dans une position exposée à l'extrême !

Mais la secousse morale a été si forte que nous en restons paralysés une heure entière, incapables de prendre une décision. Puis, je ne sais pourquoi, nous décidons de continuer ; mais nous sommes si durement choqués qu'à chaque caillou que nous entendons venir d'en haut, même à bonne distance, nous tressaillons de frayeur.

De grandes dalles lisses, menaçantes, m'obligent à obliquer encore plus à droite sur les rochers faciles qui bordent le couloir de glace ; le danger de nouvelles décharges y est extrême, étant donné l'heure propice. Nous sommes désormais convaincus d'être hors de l'itinéraire. Nous poursuivons pourtant dans la même direction, soutenus par l'espoir de trouver plus haut un passage qui nous ramènera dans la bonne voie. Bientôt, comme si le ressort du piège se déclenchait, nous nous trouvons cernés par d'immenses dalles polies. C'est la structure du granit, pour moi inhabituelle, qui m'a induit en erreur. Revenir au point de départ ? La perspective est ennuyeuse, et de plus, honnêtement, je ne saurais où me diriger. Nous trouverons

bien un moyen de forcer ces dalles ! Sur le qui-vive, j'entreprends vers la gauche une traversée à l'horizontale, sur des plaques d'une inclinaison modérée, mais d'un lisse !

Je n'ai jamais rien vu de pareil. Je progresse en équilibre, par pure adhérence. L'étrange façon de grimper ! Je suis comme suspendu, accroché... à rien. Le bout des doigts seul fait pression sur des aspérités minimales, les chaussures prenant à peine appui par le bord des semelles sur de simples rugosités. Il suffirait de quelques degrés de plus d'inclinaison, et le passage deviendrait impossible. Au début, je me défie, puis, progressivement, la confiance me vient et finalement ce style d'escalade me paraît plutôt sûr, élégant, et tout à fait plaisant. Je ne l'aurais jamais cru, si je n'en avais fait l'expérience.

Mais la surprise ne tarde pas. Après sept mètres environ de ce tour d'acrobatie, je finis par me trouver debout, les pieds joints, sur une petite bosse, sans rien pour les mains qu'une écaille minuscule qui me permet de maintenir mon équilibre de la main droite. Il me manque seulement deux mètres pour gagner un long dièdre fissuré dans lequel je pourrais m'assurer avec des pitons. Mais le rocher n'est plus seulement lisse, il est aussi plus raide et dans ces conditions le passage est infranchissable. Une idée me vient, que je mets immédiatement à exécution. J'attends que cesse la pluie de glaçons, venue d'en haut, qui balaie en son entier la dalle sur laquelle je me trouve, puis, refaisant la traversée en sens inverse, je reviens à mon point de départ, auprès de mon compagnon. Je m'élève alors directement le plus haut possible : cinq ou six mètres, puis oblique un peu à gauche, de façon à atteindre la seule fissure de ces parages ; j'y plante un bel et bon piton, y attache une corde et reviens près de Barzaghi. Cela va me permettre de faire un ample pendule pour rejoindre le dièdre. Une première tentative échoue ; puis vient une volée de glaçons que j'encaisse sans dommage. J'apporte alors à mon système de pendule une amélioration en plantant dans la fissure un deuxième piton, le plus haut possible. Un bon élan, cette fois, une longue oscillation, et je réussis à me coincer dans le dièdre. Ma position y est si précaire qu'il va falloir dare-dare fixer un autre piton et m'y attacher, si je ne veux pas refaire le pendule en sens inverse et la tête en bas ! Malheureusement l'opération est impossible ici. Je dois donc m'élever encore à grand-peine de deux mètres, avant que mon piton chante dans une excellente fissure. Il était temps ! Une minute de plus, et je lâchais prise !

Ce dièdre, hélas, se révèle peu sûr, surplombant et s'ingénie, pendant tout le temps que je l'escalade, à me déséquilibrer, mais à la fin du compte, je le mets à la raison. Maintenant, c'est le tour de Barzaghi, et je le plains de tout mon cœur, en songeant aux manœuvres compliquées qui l'attendent. De nouvelles volées de pierres, de faible importance heureusement, passent alentour.

Nous sommes maintenant sur une espèce de terrasse, inclinée à trente degrés au moins, mais parfaitement abritée sous un surplomb. Nous avons encore une bonne heure de jour devant nous, mais cela suffit pour aujourd'hui. C'est ici que nous nous arrêterons. Nous mangeons un peu, puis nous nous affairons longuement aux préparatifs du bivouac, nous ficelant dans les cordes comme araignées dans leur toile. Nous ne sommes guère à plus de cent mètres au-dessus de l'attaque, et une paroi très difficile d'au moins six cents mètres de dénivellation nous attend ; pratiquement toute la face nord-ouest du Badile. Pourtant, avec la confiance, un peu de l'allégresse de naguère nous est revenue ; si bien que la chute de notre réchaud vers le glacier, au moment où nous le sortons du sac, nous la saluons, bien sûr, des imprécations d'usage, mais aussi d'un éclat de rire. La certitude nous habite que la bonne voie est là, toute proche, et, autant qu'on en puisse juger d'ici, plutôt sympathique. Toutefois la crainte des chutes de pierres, qui nous a si fortement émus cet après-midi, continue à nous obséder et même les ronflements lointains nous mettent hors de nous. Aussi bien, jamais il ne me sera donné, dans toutes les ascensions que je ferai dans ce massif, d'assister à pareil feu roulant.

La paix, peu à peu, s'empare de la nuit. Par intervalles, des séracs croulent, en bas sur le glacier. Puis plus rien. Chose étrange, il ne fait même pas froid et le ciel reste serein. Dans cette ambiance, les silhouettes nocturnes d'alentour sont encore plus sévères qu'hier soir. Mais cette fois, je n'ai plus le temps de m'attarder en méditations, car le sommeil m'assaille et m'emporte. Des pierres ! sur nous ! Le cauchemar me réveille en sursaut... et je me retrouve suspendu dans mon sac de bivouac, dans un embrouillamini de cordes, et un nœud coulant autour du cou. À son tour réveillé par mes cris véhéments, Barzaghi, non sans s'esclaffer, m'aide à me tirer d'affaire. Et nous nous rendormons.

Quand nous ouvrons les yeux, aux approches de l'aube, le ciel est encore sombre ; des nuages masquent les étoiles. Plus tard cependant, avec la montée de la lumière, le temps semble se rasséréner. Vers six heures, dès que nous sommes prêts, nous reprenons l'ascension vers la gauche et, après deux longueurs de corde, nous tombons sur un piton. Enfin la voie ! Les passages suivants sont d'une rare élégance. Par un système de petites fissures, nous nous élevons tantôt en oblique, tantôt transversalement, tantôt à droite, tantôt à gauche. L'escalade, dont les difficultés ne sont jamais inférieures au cinquième degré, est très exposée, mais sûre. Nous ne faisons appel qu'à nos propres moyens ; il nous arrive même, plus d'une fois, de nous passer de pitons d'assurance. La joie nous soulève et nous porte, confiants et sereins, par-dessus les obstacles insurmontables en apparence. De temps à

autre intervient un passage d'escalade à la double corde, mais il s'agit presque toujours de traversée, soit dans un sens, soit dans l'autre, si bien que mon compagnon ne manque pas, lui non plus, de fil à retordre, et ne peut guère compter sur l'aide de la corde quand il dépitonne, tantôt de la main droite, tantôt de la main gauche. Cette euphorie efface jusqu'à la peur panique des pierres. Je viens de goûter à plein les plaisirs du grimpeur en gravissant d'un trait, à la Dülfer, une fente à bords francs d'une dizaine de mètres. La verticalité n'en était pas excessive, les doigts y entraient à peine, mais en toute sécurité, tandis que le corps se projetait tout entier dans le vide. En somme, un passage merveilleux. Dans l'étranglement vertical qui la termine, je plante un piton d'assurance, me suspends à nouveau à une deuxième fente identique à la précédente et une nouvelle Dülfer me conduit rapidement jusqu'à son sommet. Quel dommage ! Je commençais vraiment à y prendre goût. Mon compagnon manifeste pour ces passages un enthousiasme égal au mien, et la souplesse féline de ses mouvements traduit l'excellence de sa forme. Poursuivant l'exaltante escalade, nous gravissons obliquement vers la droite les gradins médians qui divisent la paroi en deux secteurs, et nous nous attaquons derechef à un deuxième système de fissures semblables aux premières, mais toutes en oblique, vers la droite cette fois.

Et soudain, l'imprévisible vient trancher par le milieu le fil de l'enchantement. Un tourbillon de neige nous surprend, à l'improviste, gagne en violence et en quelques minutes mouille complètement le rocher. Le temps, déjà médiocre au début, s'est progressivement gâté. Pauvres de nous, avec notre cœur trop content ! Nous avons bien besoin de cela ! Aussi bien, au point où nous en sommes, il ne nous reste plus qu'à accélérer l'allure. Mais la progression devient rapidement très dangereuse, car l'humidité rend glissants les rochers couverts de lichen. Par chance, la neige cesse de tomber aussi soudainement qu'elle est arrivée, au moment où elle commence à prendre.

Nous avons atteint maintenant le deuxième piton de l'itinéraire. Plus haut nous forçons une petite cheminée étranglée caractéristique et finalement, par une traversée pendulaire très délicate, nous prenons pied sur l'arête ouest. Un peu plus haut, sous un surplomb, nous sommes dans l'obligation de nous arrêter, abrités entre deux blocs, en attendant que se dissipe un peu l'épais brouillard qui enveloppe toute la montagne. Le vent, qui souffle avec rage, loin d'améliorer le temps, le fait empirer. Enfin une déchirure des nuées nous laisse entrevoir la grande plaque grise qui constitue pour nous un point de repère et que nous devons contourner par la droite. Nous voici de nouveau dans la paroi, avec une visibilité qui ne dépasse jamais vingt mètres, et c'est ainsi que nous atteignons, aux abords du sommet, la base d'une

énorme dalle, modérément inclinée, mais absolument lisse et compacte, que nous devrions escalader en faisant adhérence sur de toutes petites rugosités cristallines. Quelques minutes y suffiraient et nous serions bien vite au sommet si un orage de grêle brusquement déclenché ne venait en un instant combler les moindres rides de la montagne. À la grêle succède une pluie torrentielle ; aucun abri possible ; et nous sommes incontinent imbibés comme des éponges. Quant à la dalle... les essais ont beau s'ajouter aux essais, force nous est de nous convaincre, pour en finir, qu'il n'y a plus rien à faire dans ces conditions, à moins de prendre un risque excessif. Et la chose nous sourit d'autant moins que, tout bien considéré, nous arrivons au bout. Nous préférons contourner l'obstacle à sa base, vers la droite, au prix d'une manœuvre compliquée, et c'est dans un affreux désordre de cordes qu'après trois heures d'efforts, ponctués de jurons, nous finissons par passer.

Lorsque nous nous dressons sur l'éclatante pyramide de la cime, les éléments s'apaisent eux aussi. Les nuages s'ouvrent dans le ciel et se dispersent, le soleil revenu nous réchauffe, et dans les blanches vapeurs qui montent des profondeurs glacées, les cimes candides d'alentour dressent leurs têtes claires, comme pour faire une couronne à la joie de notre victoire.

* *

*

C'est l'année suivante, en juin 1950, que je revins pour la deuxième fois au milieu de ces parois, par suite d'un singulier concours de circonstances. Une blessure à la main gauche, que j'avais bien failli laisser dans les engrenages d'une machine, m'avait valu quinze jours de convalescence, aux fins de cicatrisation des tissus endommagés. L'accident s'était révélé finalement beaucoup moins grave qu'il n'avait paru de prime abord. Mais dans la crainte que j'éprouvais d'une lésion définitive, qui m'eût à jamais empêché d'escalader mes montagnes, je me sentais devenir fou. Au bout de dix jours, sourd à tout conseil de sagesse, je pris la décision d'en finir avec cette obsession désormais intolérable, me mis d'accord avec un ami et, le lendemain, partis escalader l'arête nord-ouest du Piz Cengalo. Un projet longuement caressé, que je réalisais ainsi avec un mois d'avance. Je savais fort bien qu'une pareille décision n'était rien moins que prudente, mais mon état d'esprit était tel qu'il m'eût été impossible de me dérober à cette épreuve. En fin de compte, tout est bien qui finit bien. Aucune autre paroi ne m'a laissé un plus beau souvenir de paix authentique et de sérénité.

La journée était chaude et limpide. Il nous fallut, pour remonter le

val Bondasca jusqu'au refuge Sciora, pas après pas, halte après halte, un après-midi entier, mais ce fut une vraie joie pour l'esprit. Sala, mon nouveau compagnon, n'avait cessé chemin faisant de chanter les louanges de ce pays et de redire sa joie de se trouver là-haut. J'exultais comme lui, et j'en étais arrivé à oublier ma main bandée.

Nous avons attaqué le grand « spigolo » le lendemain matin 28 juin, à une heure plutôt tardive, contrairement aux habitudes. Au début, j'avais grimpé calmement, prudemment, évitant parfois de me servir de ma main malade, de peur de la voir me lâcher. Mais par la suite, l'épreuve heureusement passée, je n'éprouvai pas pour autant le besoin d'accélérer l'allure, tout au plaisir de grimper paisiblement sur ces beaux rochers, souvent abondamment enneigés. Le temps était au beau fixe, l'ambiance majestueuse. Peu nous importait, au fond, d'arriver rapidement au sommet. Nous répétions une grande escalade, une seule fois réussie en 1937 par la cordée allemande Gaiser-Lehman, et nous voulions jouir de la rare qualité de ces moments.

La voie était devenue rapidement difficile, compliquée, et il était aisé de deviner les raisons de l'échec de tant de tentatives précédentes. Vers le soir nous nous étions arrêtés sur une terrasse spacieuse et nous y avons passé la première nuit de bivouac avec tout le confort imaginable. Le lendemain matin, nous avons repris l'escalade à la même cadence ; elle se déroulait désormais au cœur même de la montagne, toujours en bordure de dalles immenses, effrayantes, grâce à de minces écailles et des fissures très exposées. Je me souviens que l'après-midi, lorsque le soleil nous eût rejoints, la soif nous dévora. Cent cascates sillonnaient notre paroi, venues des névés supérieurs, mais notre itinéraire, comme par hasard, ne se rapprochait jamais de l'une ou l'autre d'entre elles. Si bien que pour en finir l'idée me vint d'user des grands moyens et je me lançai dans une traversée horizontale, vraiment fatigante et d'un bon cinquième degré. Nous arrivâmes ainsi sur une vire extraordinaire, où nous attendait une belle vasque naturelle creusée par la cascade, et pleine à ras bord. Est-il utile de préciser qu'après avoir bu et mangé à satiété, soucieux de rester dans le ton de cette calme et tranquille ascension, nous avons pris, face à la sévère paroi nord-est du Badile, un magnifique bain de pieds ? Certes, de si réconfortantes délices ne se goûtent pas tous les jours à 3 000 mètres d'altitude, avec un chaud soleil, et mille mètres de vide sous... la cuvette !

Le soir, le second bivouac fut lui aussi choisi avec un soin minutieux. Cependant, le lendemain matin, c'est-à-dire au début de la troisième journée, un petit zéphyr glacial nous délogea de bonne heure et nous fit parcourir à bonne allure les derniers quarante mètres de paroi qui nous séparaient du grand névé tout illuminé de soleil. Mais une si euphorique escalade ne pouvait pas ne pas comporter au

moins un incident ; du type bénin, heureusement, et pratiquement sans conséquences. Arrivé au névé, pour assurer mon compagnon, je voulus planter un piton dans le rocher ; mon dernier piton. Et au dernier coup de marteau (de toute façon, ce ne pouvait être que le dernier !), il ne me resta plus dans la main que le manche de l'outil, brisé.

En cette journée radieuse, j'avais remporté une radieuse, une double victoire, moi qui retrouvais, après l'accident survenu à ma main, la confiance et la sérénité.

* *

*

Un bon mois passa, et je me retrouvai, une fois de plus, remontant le val Bondasca, avec pour objectif l'arête ouest de l'une de ses montagnes. Il s'agissait cette fois de résoudre un problème très important, le dernier du genre, peut-être, dans cette région : le spigolo nord de la Punta S. Anna (3 168 m). La clef de l'escalade, c'était tout simplement les premiers trois cents mètres de plaques lisses, arrondies et souvent surplombantes, qui avaient repoussé les tentatives de grimpeurs de toutes les époques ; entre autres Christian Klucker. Les trois cents mètres suivants n'annonçaient rien de particulier, sinon un agréable parcours d'arête entre Badile et Punta di Trubinasca.

Tard dans la soirée du 5 août, avec mon ami Piero Nava, de Monza, je gagnai le chalet de Sass Furà pour y passer la nuit. Quatre alpinistes milanais s'y trouvaient déjà, et nous crûmes au premier abord, au hasard de leur conversation, qu'ils avaient eux aussi des vues sur notre « spigolo ». Le lendemain à l'aube, nous traversions l'escarpement boisé qui devait nous donner accès au glacier de Trubinasca : une jungle impénétrable sans trace de sentier. À maintes reprises nous nous étions retrouvés suspendus à des branches ou engloutis dans des trous mystérieux masqués par une végétation grasse très épaisse, dégoulinante de rosée. Une véritable entreprise ! Et soudain, transportés aux antipodes, nous passons au monde du gel. Nous contournons un mur de glace, et nous arrêtons court, saisis et charmés : deux chamois, évidemment surpris par notre apparition soudaine, sont là plantés, à cinq mètres de nous, et nous fixent, paralysés. Nous restons immobiles, tous quatre, face à face, je ne saurais dire combien de temps. Et puis l'un de nous deux esquisse un mouvement, et nos deux amis, se détendant comme des ressorts, s'évanouissent au milieu des séracs.

Arrivés au pied de notre arête, nous ne l'attaquons pas immédiatement, mais nous nous élevons le plus haut possible sur le glacier, pour avoir une vue plus complète et moins aplatie de ces

premiers trois cents mètres de pilier, arrondis, terriblement lisses, impressionnants. C'est une vraie colonne cyclopéenne, dressée là pour défier l'audace humaine. Près du sommet apparaît une grande tache de roche blanche, surmontée d'un toit d'aspect infranchissable. Un vrai condensé de difficultés, bien propre à décourager n'importe qui. En somme, nous aurions mieux fait d'attaquer tout de suite, sans nous égarer en quête de vues moins aplaties !

Utilisant une large fente de rochers faciles, mais friables, nous gravissons assez aisément le bref socle initial, puis les difficultés augmentent progressivement, et bientôt nous venons buter sur une dalle effroyable, d'au moins cinquante mètres, avec de toutes petites fissures, que nous criblons de pitons. Le temps ici s'envole, d'autant plus vite que les passages ne sont pas évidents et qu'il faut les chercher. Finalement, atteignant la grande tache de rochers blancs, passablement instables, nous la tournons par la droite en deux longueurs de corde. Le voici, maintenant, ce toit qui nous faisait si peur ! En fait, il est plutôt anodin. Encore quelques longueurs. Le problème du spigolo de la Punta S. Anna est résolu.

Devant nous, il ne reste plus que deux longueurs de corde relativement difficiles, puis les derniers trois cents mètres d'arête accueillante qui conduisent au sommet. Mais il se fait tard, et force nous est de nous arrêter immédiatement pour le bivouac. Il serait difficile de tomber sur un emplacement plus malcommode (des grimpeurs qui reprendront notre itinéraire l'an prochain diront de cette espèce de vire qu'elle est « moins une vire qu'une grosse prise ») ; comme dans tous les bivouacs qui précèdent une victoire certaine, la nuit passe sereine, dans l'égale quiétude de nos cours et du ciel étoilé.

Une autre aurore se lève, limpide. Pourtant nous nous attardons dans nos sacs de bivouac. À quoi bon se hâter vers ce sommet ! Chemin faisant, nous multiplions les pauses contemplatives, admirant le paysage d'alentour. Et lorsque ce 7 août, au début de l'après-midi, nous foulons la cime de la pointe Santa Anna, la victoire remportée nous laisse presque indifférents. Aucune sensation nouvelle ne nous y attend.

Certes le fait n'est point nouveau. Mais il est à cette désillusion une explication. La veille au soir déjà nous avons éprouvé le sentiment de la victoire. L'arrivée au sommet ne pouvait donc plus nous apparaître qu'une conclusion matérielle, presque inutile. C'eût été cependant une grave faute que de négliger le sommet, même considéré a priori comme inutile et pauvre en émotions ; je crois qu'en ce cas les intenses sensations vécues pendant les dix-huit heures d'une escalade d'une difficulté extrême et coupée d'un bivouac nous apparaîtraient dans le souvenir pour toujours mutilées.

III. FACE EST DU GRAND CAPUCIN

Par un matin d'août 1949, venant de la Mer de glace, je montais vers le col du Géant. L'heure était déjà très avancée et le soleil rendait l'atmosphère suffocante. Les montagnes qui m'entouraient me laissaient indifférent. Seul comptait ce col si fort désiré, et qui n'arrivait jamais. J'étais fatigué et je ne voyais pas poindre l'heure de sortir de ce four lorsque tout à coup un fracas de fin du monde, qui eut secoué même un mort, vint m'arracher à ma déambulation léthargique : un énorme éboulement de glace et de rocher balayait un des sinistres couloirs du mont Blanc du Tacul. Puis, de nouveau, le calme écrasant était descendu sur le glacier. Mes yeux, cependant, n'étaient pas encore lassés de ce spectacle magnifique et mon regard restait accroché là-haut, à ce grand pilier rouge qui dominait le fouillis des aiguilles.

Vu d'en bas, ce pilier se présentait avec tant de hardiesse et de géométrique élégance que la tête vous tournait à la seule pensée qu'on pourrait en atteindre le sommet. Pour un alpiniste, sa verticalité était par trop déconcertante et une de mes premières réactions fut, je me le rappelle, de me demander si jamais un homme avait eu l'audace d'en escalader la paroi. La question resta naturellement sans réponse, car à l'époque j'ignorais jusqu'au nom de cette aiguille. C'était la première fois que je me trouvais dans cette région du mont Blanc.

La journée passa et j'en restai là. C'est seulement au mois de décembre que l'extraordinaire vision reprit corps dans mon esprit. Mon ami Toni Gobbi me parlait d'un grand problème alpin non encore résolu et sa description collait exactement avec cette même aiguille rouge qui m'avait tellement frappé ce jour-là. C'est alors que je fis connaissance avec le Grand Capucin et sa formidable paroi est.

Ce fut pour moi, dès le début, une véritable fascination. Mon grand rêve était d'atteindre une cime par une voie qui fut entièrement mienne, tracée par ma seule intelligence ; jamais encore je n'avais éprouvé le sentiment intime d'affronter une inconnue aussi totale, pour en révéler tous les mystères. C'était là une occasion magnifique et je m'en emparai sans hésiter. Dans un premier temps, je trouvai un peu téméraire l'idée de me lancer à l'assaut de cette paroi. Mais, à mesure que passaient les jours, j'y pensai et repensai si souvent, fis tant de projets et consultai tant de photographies que je finis par nouer, en un certain sens, avec cette montagne des rapports de

familiarité. Sans aucun doute cette préparation spirituelle me fut d'un très grand secours, car le jour où je me retrouvai au pied du Grand Capucin, la réalité me parut un peu moins dure, un peu moins écrasante.

Le 23 juillet 1950, dans l'après-midi, avec Camillo Barzaghi, de Monza, je m'en fus en direction du Capucin, avec l'intention bien définie de repérer un passage à la base de la face est, en vue d'une tentative le lendemain matin. Nous avions avec nous tout ce qu'il fallait pour rester plusieurs jours dans la paroi. À l'aube du 24, nous arrivons à franchir la rimaye et attaquons le rocher par la grande fissure centrale. Le temps est beau ; les difficultés immédiatement grandes, comme je le prévoyais ; mais l'escalade se déroule régulièrement, sinon avec rapidité. Au début de l'après-midi, le temps change, et dans une position plutôt inconfortable, nous laissons passer un violent orage, qui dure deux heures. Nous poursuivons l'ascension, jusqu'au moment où l'obscurité nous surprend. Aucun emplacement de bivouac en vue ; nous passons la nuit accrochés à des dalles très inclinées. Il fait très froid ; le ciel reste orageux. Pourtant, au lever du soleil, le temps semble s'arranger et nous repartons. Je viens d'arriver à bout de corde, et mon camarade commence à peine à se mettre en mouvement qu'un deuxième orage éclate, beaucoup plus violent que le premier. La grêle est si épaisse que nous ne pouvons ni nous voir, ni nous entendre ; les éclairs déchirent alentour un air si chargé d'électricité qu'il grésille. Et je continue à tirer les cordes jusqu'à ce que Barzaghi apparaisse à mes côtés. Comment a-t-il fait ? Mystère ! Heureusement nous avons pris pied sur une vire étroite, à quelques mètres d'une petite grotte. Il n'est pas question pour l'instant de nous y réfugier ; nous nous contentons d'installer tous nos pitons à quelque distance, et nous attendons. Une heure s'écoule ; le calme revient, le soleil se décide même à passer le nez dans les ouvertures des nuages. Mais la paroi est encore trop mouillée, et c'est seulement après deux heures d'attente que nous démarrons. Mais voici que le ciel s'obscurcit à nouveau. Je redescends à la grotte, sans la moindre hésitation.

Être patient, voire un peu philosophe, c'est une fort louable qualité. Mais cette fois le temps exagère ! Déjà ce matin je craignais de devoir battre en retraite ; maintenant, cette retraite est inévitable. Demi-tour donc ! Mais nous ne bougeons pas pour autant. Nous restons encore quatre heures dans la grotte, attendant... je ne sais quoi. Il ne reste plus que deux heures de jour quand enfin nous nous résolvons à poser le premier rappel.

Le peu de neige tombé, à lents flocons espacés, pendant notre attente, a disparu. Mais l'eau ruisselle partout sur le rocher, et tandis que les rappels se succèdent, les jurons font écho aux imprécations, à l'adresse des cordes mouillées qui refusent de coulisser, et du temps

qui nous a joué un tour si détestable. Quand nous arrivons au col des Flambeaux, le jour décline. Pas la moindre vapeur dans le ciel ; les étoiles s'allument par myriades dans la nuit maintenant tombée et la lune brille de tout son éclat. La montagne a pris un nouveau visage, irréel. Je ne sais comment expliquer ce que j'ai éprouvé : ce que je puis dire, seulement, c'est que nous avons préféré ce soir-là le bivouac glacial dans les rochers écaillés du Petit Flambeau aux tièdes couchettes du refuge Torino.

C'est seulement un mois après que je puis reprendre la partie commencée. Mon nouveau compagnon, pour cette deuxième tentative, est Luciano Ghigo, dont j'ai fait la connaissance à Courmayeur. Tard dans la matinée du 14 août, nous nous retrouvons aux prises avec les premières dalles. C'est une triste saison que celle-là, et le temps, même s'il est beau pour le moment, ne laisse pas de nous inquiéter. Le soir même, notre méfiance va se trouver justifiée. Nous avons à peine installé notre bivouac dans la grotte qu'il se met à neiger à gros flocons, sans un souffle de vent. Que voilà un début peu encourageant ! Au matin, pourtant, un chaud soleil brille et quelques heures plus tard la paroi a de nouveau déposé sa livrée blanche. Nous répondons à l'appel d'un ami qui se trouve justement passer sous le Capucin et nous attaquons avec décision les surplombs qui nous dominent. Nous nous battons tout le jour avec une kyrielle de fissures et de surplombs alternés. Le soleil ne va pas tarder à se coucher ; la paroi a atteint sa verticalité maximum et, quelques dizaines de mètres plus haut, disparaît derrière d'énormes surplombs en forme de toit. Nos lèvres brûlent, desséchées par le soleil, qui, à longueur de journée, nous a rôtis sans pitié. Nous sommes dans la paroi depuis deux jours, et des trois gourdes d'eau que nous avons emportées, deux ont été déjà vidées. Le temps a filé, et il va falloir accélérer l'allure si nous voulons découvrir à temps une petite terrasse où nous puissions passer la nuit ; en fait, nous n'y croyons guère. L'obscurité nous surprend, pour la deuxième fois, un peu plus tôt qu'il ne faudrait, et pour me rejoindre, Ghigo doit exécuter dans le noir une traversée très délicate. C'est un vrai miracle que nous ayons trouvé une terrasse propice au dernier moment, au milieu de ces toits et de ces surplombs. Elle est si aérienne qu'elle semble suspendue en l'air et nous permet tout juste de nous asseoir, jambes pendantes. Heureuse aubaine à laquelle nous ne nous attendions plus, déjà résignés à passer la nuit sur nos étriers. Nous sommes exactement à mi-paroi.

La nuit a été belle, et froide sans excès. Les premiers rayons du soleil nous retrouvent aux prises avec des dalles d'une compacité extrême, qui se font de plus en plus problématiques. Les difficultés sont exaspérantes et notre progression devient lente et pénible ; nous n'en finissons pas de planter des pitons, de nous suspendre à des

étriers, de passer surplombs après surplombs, sans pouvoir respirer une seconde entre deux longueurs de corde. Quelle obsession ! Le vide nous entoure, un vide absolu que rend encore plus sévère, immédiatement à notre droite, la menace de ces grands toits, qui semblent autant de hottes suspendues en ces lieux pour absorber les fumées montées du glacier. La corde qui depuis trois jours nous comprime la taille nous est de plus en plus insupportable ; nous avons l'impression d'être sciés en deux. Mais ce n'est rien, à comparer de la soif ardente qui nous dévore : le pire des supplices ! Une gorgée par ci, une gorgée par là... voilà notre troisième gourde séchée. Et cette vire neigeuse sur laquelle nous comptons, cette vire désirée, comme elle est loin encore, là-haut derrière ces surplombs qui nous bouchent entièrement la vue !

Il doit être environ dix heures, et nous n'avons guère progressé de plus de quarante mètres, en tout ce temps-là. Quelques heures encore et faisant le point, nous constatons que nous avons gagné... quinze mètres ! La soif, la fatigue ont creusé nos visages, et nos lèvres ne laissent plus tomber que les mots strictements nécessaires aux manœuvres de corde. Notre situation est vraiment critique, alarmante, et nous ne savons comment nous pourrions en sortir. Notre langue est si enflée qu'il semble que la bouche est devenue trop petite pour elle, et elle brûle, elle brûle, terriblement. Chaque effort que je fais pour trouver un peu de salive déclenche des quintes de toux irrésistibles qui irritent ma gorge encore davantage. Une escalade de sixième degré, cette ascension ? Que non point ! Une montée au calvaire. J'irais même jusqu'à dire que si nous nous battons désespérément, ce n'est plus pour vaincre la montagne, mais simplement pour échapper à la soif.

La retraite, certes, serait possible ; mais quelque chose nous pousse, impérieusement, qui place notre unique espoir au delà des surplombs qui nous dominent. Je gagne encore quelques mètres, tout droit, atteins une large fissure surplombante qui sillonne sur quelques dizaines de mètres le flanc gauche du grand dièdre dans lequel nous nous trouvons. Je me rends compte tout à coup, hélas, qu'elle est inaccessible : trop étroite pour que je puisse y coincer mon épaule, et trop large pour recevoir nos pitons. Je ne sais plus à quel saint me vouer, lorsque mon intuition me suggère que, peut-être... quelques mètres plus bas, à droite... Le rocher y est fendu horizontalement d'une fissure très étroite, presque linéaire. La conformation de la grande dalle qu'incise cette fissure me laisse entrevoir que celle-ci pourrait bien continuer quelques mètres encore, peut-être même plus loin que ce rebord extrême du dièdre, au delà duquel je ne peux rien voir.

Je ne sais comment décrire l'effet de cette découverte sur mon

moral... Même mon corps me paraît avoir retrouvé de nouvelles forces, insoupçonnées. J'arrive à ficher dans la fente un coin de bois, enfonce entre ce coin et le rocher un piton où je passe une corde et me laisse descendre pour dégager les cordes des pitons précédents. Puis je commence vers la droite une traversée aérienne jusqu'au moment où je peux planter un nouveau piton à l'origine de la fissure qui, de ce point, se distingue clairement : la clef du passage est trouvée !

La tension de ces moments d'incertitude m'a empêché de remarquer que le temps est en train de changer rapidement. Le soleil a disparu derrière d'épais nuages. La soif, bien que toujours cruelle, s'est faite plus supportable. Mais la situation ne s'améliore pas pour autant, même si elle a changé d'aspect. En effet, avant que Ghigo m'ait rejoint dans la traversée, une tourmente de neige se déchaîne, si violente qu'en quelques minutes elle blanchit toute la montagne et en fait ressortir les moindres rides. Inutile de dire que, dès les premiers flocons, nous donnons libre cours à notre soif ; une vraie scène d'orgie ! Nous léchons, nous suçons tout ce que nos lèvres peuvent trouver d'humide et de frais. Nous gravissons ensuite quelques plaques faciles disposées en gradins et atteignons une petite terrasse caractéristique, qui marque un nouvel écroulement de nos espoirs. La neige a cessé de tomber et nous pouvons mieux nous rendre compte de notre nouvelle situation : il nous reste tout au plus deux heures de jour (le fait que nos montres soient arrêtées n'y change rien) ; l'énorme plaque qui nous barre le passage n'a guère plus de quarante mètres, mais elle est lisse et parfaitement verticale, impressionnante à force d'être rébarbative. La tourner par la gauche ou par la droite ? La chose est absolument impossible ; pas d'autre solution que l'attaque directe. Si nous avions encore, quelques heures plus tôt, la possibilité de choisir entre la retraite et la poursuite de l'ascension, les conditions sont telles maintenant qu'il ne nous reste plus qu'à continuer, à tout prix, car la difficile traversée que nous avons faite, l'état des cordes de chanvre raidies par l'humidité nous interdisent tout retour en arrière. Nous savons désormais qu'il va falloir passer la nuit ici ; mais nous savons aussi que, tout de suite au-dessus de la plaque, il y a la fameuse vire de neige, qui pourrait peut-être, en cas de situation désespérée, permettre de s'échapper de la face est par une traversée dans la face nord et de se laisser descendre tout droit par une voie possible. Mais ce n'est là qu'un espoir, et la pensée que nous pourrions ne pas venir à bout de ces quarante mètres de rocher levés au-dessus de nos têtes nous ramène à la froide et pénible réalité.

Puisque nous disposons encore de deux heures de jour, préparons, ou tout au moins cherchons un passage pour demain ! J'attaque au point qui me paraît le plus vulnérable ; tentative infructueuse, car après une bonne heure d'efforts je suis forcé d'abandonner au bout de

quelques mètres... J'essaie de nouveau d'un autre côté, plus à gauche, et quand l'obscurité me force à redescendre, je ne suis pas plus avancé que précédemment. Nous nous acagnardons tant bien que mal dans nos sacs de bivouac ; presque aussitôt la neige se remet à tomber, et la chute va durer presque toute la nuit. Notre modeste équipement, hélas, ne comprend aucun vêtement de duvet, et de surcroît est d'une imperméabilité toute relative. Il est dès lors facile d'imaginer ce que sont les joies de la nuit, avec nos habits complètement trempés !

Voici venir enfin l'aube du quatrième jour. Il faut en finir, à tout prix. Nous réussissons à surmonter cette espèce de torpeur qui frappe toujours en de tels moments, et nous reprenons l'assaut. La neige se remet à tomber, lentement d'abord, à larges flocons, puis de plus en plus fort ; la chute prend des allures de tourmente. Le rocher est toujours plus compact et vertical, et les difficultés extrêmes s'entassent, et la fatigue, mais l'ultime espérance ne nous abandonne pas et, petit à petit, nous nous hissons vers la voie du salut. Je ne suis pas encore au bout de la première longueur de corde que je me vois contraint de faire monter Ghigo, qui me rejoint sur les étriers ; les cordes sont trop raides, en effet, et ne coulissent plus dans les mousquetons ; après quoi, d'autres acrobaties nous amènent jusqu'à un petit dièdre à droite. Nous sommes mouillés jusqu'aux os, transis de froid, et pourtant, à chaque mètre que nous gagnons, la confiance croît en nous, d'autant plus que nous sommes convaincus d'en avoir terminé avec les plus grandes difficultés de la plaque. Les pitons entrent maintenant avec moins de peine. Nous devrions bientôt être hors d'affaire. La neige a mis une sourdine à sa fureur et par instants le vent entrouvre les brumes, laissant entrevoir tantôt le capuchon sommital, tantôt les crevasses du glacier. Nous n'en croyons pas nos oreilles, lorsque, lointaine, ô combien, une voix humaine monte jusqu'à nous. C'est impossible ! Qui peut donc être dehors par un temps pareil, à part les deux désespérés que nous sommes ? C'est sans doute un mauvais tour que nous joue notre imagination, ou peut-être un sifflement de la tourmente... Mais le son se répète peu après, deux fois, trois fois, tantôt étouffé, tantôt clair, au gré des tourbillons qui l'emportent. Ce sont eux, ce sont bien nos amis, qui sont venus jusqu'au pied de la paroi. Saisis d'émotion, nous répondons, à plusieurs reprises, avec tout ce qui nous reste de souffle dans la gorge, jusqu'à ce que nous soyons sûrs qu'ils nous ont entendus. Nous réussissons même, malaisément, dans une éclaircie, puis une autre, à repérer trois points noirs sur le glacier. Nous saurons seulement plus tard qu'ils n'ont pas pu nous voir.

Un dernier effort... voici la vire. La neige tombe à nouveau, très épaisse. Ghigo me rejoint rapidement, et nous tenons conseil. Continuer ? Il n'en est même pas question. Forcer une traversée dans

la face nord en direction du couloir qui borde le Capucin ? Mieux vaut essayer de descendre cette face, si lisse et si verticale qu'elle soit. Nous devons absolument éviter un autre bivouac ; dans de telles conditions, il serait sans aucun doute fatal. Il doit être environ deux heures de l'après-midi et nous avons devant nous un peu moins d'une demi-journée pour accomplir cette descente problématique. Ne perdons plus de temps. L'un plante un piton ; l'autre noue bout à bout les deux cordes, désormais raides comme des barres, et en avant, à la désespérée, pour le plongeon dans le gouffre dont nous ne voyons pas le fond.

Je ne sais vraiment pas dire comment nous sommes arrivés au bout de cette descente ! Nous avons failli vingt fois ne pas pouvoir récupérer notre corde, tant elle était raide. Pas un toron, en effet, qui ne fût, dès le départ, complètement imbibé. Si les brins, en position de rappel, étaient d'une rigidité absolue, en revanche, dans les mains, ils glissaient comme des anguilles. Et puis, quel froid ! Froid aux mains, aux pieds, froid partout, insupportable !

Enfin, après quatre-vingts heures de lutte, nous pûmes embrasser nos amis qui nous attendaient sur le glacier. Nous avions manqué la face est du Capucin, mais déjà nous nous proposons d'y revenir.

* *

*

Une année encore passe, et l'aube du 20 juillet 1951 nous retrouve à notre rendez-vous du Grand Capucin. Nous tournons par la gauche les premières dalles difficiles de l'attaque, en longeant un moment le couloir du Trident, et cette variante nous permet d'atteindre notre grotte en gagnant deux heures sur l'ancien itinéraire.

Après un premier bivouac à l'endroit où nous avons passé notre deuxième nuit en 1950, nous arrivons dès le lendemain soir à la grande vire qui marqua, l'année dernière, le début de notre retraite par la paroi nord (1). Si nous le débarrassons d'un gros bloc qui l'encombre, le replat qui nous recevra pour la nuit va être très confortable. L'opération réussit, instinctivement nous tendons l'oreille, et juste au moment où nous allons nous relever, déçus, un plouf assourdi nous apprend que le bolide a atteint le glacier d'un seul bond.

Le confort de ce second bivouac fait que nous reprenons l'escalade à neuf heures seulement, alors que le soleil est haut et la chaleur suffocante. Là-haut, le capuchon du Grand Capucin, silhouette menaçante et revêche, nous défie. Une traversée facile, d'une dizaine de mètres, vers le milieu de la paroi est nous conduit au premier d'une série de dièdres qui se fondent progressivement en une enfilade

continue de toits et de surplombs. La sensation de vide est totale, le rocher solide, bien fissuré ; et cependant, il n'est pas question de progresser d'un mètre sans l'aide des pitons.

Les heures passent, intenses, toutes pareilles. Seul change le temps, qui semble vouloir se gâter. Vers le soir, alors que je cherche à planter un n^{ième} piton dans le rocher surplombant, celui, assez peu sûr, sur lequel je suis entièrement suspendu, s'arrache d'un seul coup, et je culbute dans le vide. Mes mains griffent la paroi. L'instinct aidant, et aussi la chance, je réussis, un demi-mètre plus bas, à agripper au vol une petite protubérance et je reste pendu à ses cristaux de granit acérés par le bout des doigts. Ghigo, qui m'assure, prompt comme l'éclair, réussit à tendre complètement la corde, si bien que le choc sur le piton inférieur, au moment où je lâche prise, est entièrement amorti. Cela ne pouvait aller mieux !

La nuit va bientôt tomber. Laissant là le toit surplombant que je suis en train de négocier laborieusement, je redescends jusqu'à mon compagnon. Des flocons de neige tourbillonnants commencent à voltiger autour de nous, et l'arête de rocher tranchant qui nous domine entame un sifflement modulé, à chaque instant plus rageur, qui ne cessera pas de toute la nuit. En guise de couchette, nous disposons de deux gradins minuscules, entaillant la paroi verticale, grands chacun d'un travers de pied ! Dans la faible lumière du crépuscule nous plantons dans une fissure, au-dessus de nous, des pitons où nous suspendons les cordes, le sac, et enfin les étriers. Nous y passons nos jambes et, solidement attachés, nous nous enveloppons tant bien que mal dans nos sacs de bivouac. Suit une nuit de souffrances, physiques et morales : nous avons l'impression que les cordelettes des étriers nous mordent en pleine chair, et que notre corde de ceinture nous scie en deux. Le froid et l'humidité nous pénètrent encore davantage ; mais le supplice majeur, c'est le souci du lendemain.

Grise, lugubre, l'aube point. Rien n'a changé, sinon notre supplice. La neige a cessé, mais un vent violent s'est levé, glacial, furieux. Cette arête sifflante, où il se déchire en hurlant, est toute frangée de blanches aigrettes de glace. Il nous faut sortir au plus vite de cette chausse-trape !

À 5 h 30 nous sommes déjà en action. La bataille contre le froid, qui me paralyse les mains, est au moins aussi rude que celle que je livre aux difficultés techniques de la paroi. Difficultés extrêmes, qui ralentissent beaucoup ma progression, sans toutefois l'arrêter. Une large fissure, dont nous venons à bout grâce aux deux seuls coins de bois que comprend notre équipement, nous conduit sous le dernier grand toit du Capucin : ce toit en forme de capuchon triangulaire qui donne son nom au monolithe. Nous le contournons par la droite sur

quelques dalles enneigées, puis viennent une cheminée difficile, un dernier ressaut de rochers verticaux, et nous nous dressons sur la cime aérienne et tranchante du Grand Capucin. Que de choses nous aurions à nous dire, au terme de ces quatre jours de lutte ! Nous nous contentons de nous serrer la main silencieusement.

De là-haut, à peine accordons-nous un regard à une avalanche gigantesque, qui balaie sur toute sa largeur le versant de la Brenva du mont Blanc, avec un vacarme épouvantable. Nous n'avons qu'un seul désir : descendre, le plus vite possible. Sous la neige qui, brusquement, se remet à tomber, nous fuyons en rappels vers le collet neigeux de la voie normale. La tourmente nous y enveloppe. Nous en sortirons seulement à la nuit depuis longtemps close, arrivant presque à tâtons au refuge Torino.



Cimes de Lavaredo, les faces Nord



Cima Grande ci Lavarredo. Le cheminée de départ

IV. LES FACES NORD DE LAVAREDO EN HIVER

Pour faire mieux comprendre comment l'idée m'est venue d'escalader en hiver les faces nord des cimes de Lavaredo, il me faut revenir en arrière d'une couple d'années et me reporter tout droit à un jour crucial de mon service militaire. Je ne suis pas près d'oublier que, après avoir subi conformément à la règle toutes les épreuves spéciales d'aptitude et après avoir exprimé mon très vif désir de servir dans les « alpini », je fus affecté, ô Courteline, au Détachement Motorisé de Cecchignola, près de Rome. Quand je repense aujourd'hui à cette plaisanterie, je ne puis m'empêcher de rire, ce qui ne fut absolument pas le cas à l'époque. Ma révolte fut au contraire si forte que je me retrouvai bientôt au milieu de mes montagnes, au 6^e Régiment d'Alpini, et nanti, de surcroît, de certaines charges particulières qui m'ont fait passer plus de temps à courir la montagne qu'en caserne. Ce furent quinze mois vraiment dignes d'être vécus, une de ces périodes parmi les plus belles dont je me souviendrai toujours avec joie et regret. Il n'est pas de secteur des Alpes, de ce côté de la frontière, que je n'aie visité en cette période-là. Les écoles de rocher, de glace, de ski se succédaient grand train, des Dolomites aux Alpes tyroliennes, du massif de l'Ortles à la chaîne du mont Blanc. À la fin, mon entraînement fut assez poussé pour m'inspirer la tentation d'affronter l'impossible, quel qu'il fût. Et cet impossible, je fis sa connaissance deux mois avant ma libération.

Un jour de la mi-septembre 1952, avec un lieutenant d'alpini, ami plus qu'officier, je m'étais rendu sous les à-pic nord des cimes de Lavaredo, en caressant le projet d'en gravir la voie classique par excellence : la Comici-Dimai de la face nord de la Cima Grande. Mais la chance, ce jour-là, ne fut pas de mon côté. Mon compagnon eut bientôt épuisé le plaisir de se suspendre aux pitons aériens de cette paroi, et après nous être élevés de quelque quatre-vingts mètres, nous redescendîmes en rappel. Deux heures plus tard, nous prenions notre revanche au Spigolo Giallo de la Cima Piccola ; une splendide escalade. Mais pendant tout le temps qui précéda ce nouveau choix, nous restâmes à vagabonder dans les pierriers au pied des faces nord, le nez en l'air, fascinés par tant de grandeur. C'était la première fois que je pouvais admirer d'aussi près un pareil spectacle.

N'est-il pas curieux qu'on puisse subir à ce point l'influence d'une ambiance qui vous frappe ? Il semble même qu'à certains moments, gagné par une sorte de contagion, on puisse comprendre et parler la

même langue que la nature sévère. Ainsi une alpe en fleurs pourrait faire naître en moi un sentiment de paix et de détente. Des parois aussi diaboliques ne pouvaient pas ne pas m'inspirer des pensées tout aussi diaboliques ; jusqu'au moment où mon choix se fixa sur un projet d'une telle audace que, le temps passant, je me trouvais littéralement envoûté. J'avais imaginé de me mesurer avec ces à-pic au moment où s'exprime à plein leur sévérité : en hiver, lorsque le gel y mord la pierre, hors d'atteinte du moindre rayon de soleil. Ainsi la voix que j'avais entendue ce jour-là au pied des Lavaredo donnait un visage à cet « impossible » que, sans le savoir, j'allais cherchant.

Vint la libération du service militaire, le retour à la vie ordinaire ; vint aussi l'hiver, avec beaucoup de neige au début, puis un froid très vif. Mis à part les jours fériés, que je passais régulièrement en montagne, qu'il fût beau ou mauvais temps, toutes les autres journées furent pour moi également vides ; vides de toute signification ; faites toujours et uniquement des choses habituelles, aux heures habituelles, de la même façon et dans le même invariable entourage. Quelle tristesse, pour un homme, de vivre de la sorte, et quelle stérilité ! Mon cœur se serre, à penser que la plus grande partie du monde souffre du même mal. En ce qui me concerne, à cette époque, n'importe quel événement eût été le bienvenu, pourvu qu'au moins il mît un peu de variété dans cette vie insipide, à laquelle je ne pouvais absolument pas me résigner. Et mes pensées se tournaient sans cesse, un peu par passion et un peu par révolte, vers ces faces nord de Lavaredo, qui attendaient, et sur lesquelles je pourrais finalement me sentir de nouveau vivre, libre.

L'entraînement préparatoire à l'entreprise convoitée prit à l'origine une forme assez singulière pour qu'il me plaise de la rappeler. Avec un bon ami à moi, tous les samedis soir sans exception, je me rendais au pied d'une très difficile paroi de la Grigna, pour l'escalader le lendemain matin au petit jour, après un bivouac glacial. Il n'était pas d'épreuve plus efficace pour nous mesurer, avec prudence, au froid et aux difficultés de la montagne. Et dans ce but, à chacun de nos bivouacs successifs, nous nous imposions de réduire progressivement notre équipement, nous installant en des endroits toujours plus inconfortables, plus exposés aux intempéries. Naturellement, thermomètre en main, nous contrôlions toutes les températures, toutes nos réactions et, en fin de compte, sans pour autant avoir couru des dangers excessifs, nous en avons tiré de précieux enseignements.

Lors de la première de ces épreuves, nous avons rencontré une autre paire d'alpinistes qui, coïncidence curieuse, commençaient eux aussi un entraînement méticuleux en vue d'une grande entreprise hivernale. L'un des deux était Carlo Mauri, de Lecco, qui allait devenir par la suite le plus cher de mes compagnons, au cours de quelques

grandes expéditions hors d'Europe. D'ailleurs je le connaissais déjà très bien. Nous avons été soldats dans le même régiment d'« alpini » ; il avait même été mon camarade de cordée, lors d'une difficile et passionnante opération militaire dans la paroi du Pomagagnon. Ce jour-là, dans la Grigna, nous avons commencé à nous donner rendez-vous pour le samedi suivant et pour finir nous nous retrouvions régulièrement à chaque fin de semaine.

Après ce très particulier et intensif entraînement à quatre, sur la Grignetta familière, nous décidâmes, mon camarade et moi, d'affronter en manière de répétition générale le Pilier de la Tofana di Rozes. C'est une des plus difficiles parois des Dolomites, mais comme elle est orientée au sud, nous pouvions la considérer comme la pure et simple antichambre des faces nord de Lavaredo.

Le 8 février 1953 au matin, nous commençons notre ascension. Les sacs très lourds, les combinaisons de duvet dont nous sommes vêtus gênent beaucoup nos mouvements. Cependant, le soir, quand nous nous disposons à bivouaquer, nous avons déjà atteint les grands surplombs noirs à mi-hauteur. La nuit passe, glaciale et tranquille, mais à l'aube le temps change, bientôt il se met à neiger, et nous battons précipitamment en retraite, à coups de rappels. Non sans incidents dramatiques ! Je me rappelle en particulier une certaine remontée sur nœuds de Prusik : cinquante mètres, interminables, au milieu des rafales de neige cinglante, le long d'une corde coincée sous un surplomb, et qu'il fallait récupérer.

L'escalade du Pilier de Rozes se soldait par un échec, mais l'expérience que nous en retirions allait nous être précieuse. Nous savions désormais qu'à l'avenir nous pourrions alléger considérablement nos sacs en réduisant les vivres ; qu'au lieu de la combinaison complète, trop encombrante dans une paroi de ce genre, la seule veste de duvet serait suffisante, et surtout nous avions une idée plus précise de nos forces aux prises avec de telles difficultés.

Le samedi suivant, nous devons nous rencontrer encore une fois tous les quatre dans la Grigna pour le bivouac habituel, suivi de l'habituelle escalade difficile. Mais nous nous retrouvons deux au rendez-vous : Mauri et moi. Nos deux compagnons ont jeté l'éponge. Nous nous sentons bien seuls avec nos projets : moi avec mes cimes de Lavaredo, Mauri avec sa face sud-ouest de la Cima Scotoni. Puisque nous ne restions plus que deux, nous n'avions plus qu'à nous unir, mais avec quel but ? Nous en causons toute la nuit, entre un frisson et un claquement de dents, et finalement, nous nous décidons pour les cimes de Lavaredo. Notre accord, il m'en souvient, engendra une telle confiance réciproque que l'idée vint nous effleurer de la possible ouverture d'une voie nouvelle, d'une « directissime », dans la face nord de la Cima Ovest. Ce n'était qu'une idée ; il n'empêche que le

jour du départ, nous n'hésitâmes pas à emporter, à toutes fins utiles, une charge surabondante de vivres et de matériel !

Le petit train qui va de Dobbiaco à Cortina nous débarque à Carbonin, dans le val de Landro, devant une bicoque perdue au milieu d'une forêt de conifères ensevelis sous la neige. Nous nous sentions un peu orphelins, mais, jetant un coup d'œil circulaire, nous découvrons que nous sommes quatre : nous deux, le chef de gare, qui me fait par association d'idées penser à Robinson Crusoë, et son chien, qui paraît être le plus content de tous. Le chef de gare nous informe qu'il n'y a pas de service de cars pour Misurina. Nous nous regardons, Mauri et moi, perplexes, comme si nous nous rendions compte pour la première fois du volume de l'attirail dont nous sommes encombrés. Entre les skis, les instruments variés, les cordes, et les sacs de provisions, nous avons dû payer au chef de train pour cent-cinquante kilos de bagages, et maintenant il va falloir les porter sur notre dos, à pied, jusqu'à Misurina, et de là au refuge Longeres (2). Incrédules quant au résultat, mais piqués au vif de notre orgueil par le chef de gare, qui rit sous cape en nous regardant nous activer, nous réussissons finalement à tout mettre sur nos épaules et à partir. Après avoir bien entendu chaussé nos planches, et aussi fringants que deux malles en balade sur des skis. Nous n'avons qu'une idée : échapper le plus vite possible aux regards, devenus insoutenables, de notre brave homme de chef de gare, et nous y réussissons. Mais si nous avons mis notre point d'honneur à partir dans ces conditions, nous n'avons aucune raison de prolonger cet effort absurde, et comme poussés par une même inspiration, au bout de trois cents mètres, nous enlevons nos skis, les attachons avec une cordelette pour en faire une luge improvisée, et, cordes à l'épaule, traînons tout notre matériel sur la route carrossable.

Nous arrivons à Misurina à 2 heures de l'après-midi, morts de fatigue, mais pour ne pas perdre de temps, nous attaquons immédiatement, skis aux pieds, la montée en direction du refuge Longeres. Nous n'emportons que la moitié de notre fournement, car nous avons résolu de faire deux voyages, et de venir chercher la deuxième moitié avant la nuit. Malheureusement nous sommes tellement éreintés qu'à cette heure tardive il ne nous est plus possible de gagner le refuge d'une seule traite, et nous nous résignons à établir notre base à la vacherie de Rimbianco. Nous y passons la nuit, tant bien que mal, couchés comme des chiens autour d'un feu. Le lendemain matin, en deux autres voyages, nous arrivons à transporter au refuge Longeres nos cent-cinquante kilos de matériel. Romolo, qui garde le refuge en hiver, nous accueille avec une gentillesse sans égale. Pendant tout le temps que nous séjournons là-haut, jamais son aide fraternelle ne nous fera défaut.

Un peu pour ne pas perdre une autre journée de ce beau temps

précieux, qui dure depuis déjà une semaine, un peu aussi poussés par l'inquiète envie d'examiner sans plus tarder l'aspect de nos parois, ce même après-midi, en compagnie de Romolo, nous gagnons rapidement à skis le pied des deux faces nord par la Forcella Lavaredo. Dans cette zone perpétuellement dans l'ombre, le froid est atroce, et écrasante, en vérité, la pensée qu'il va falloir rester accrochés sous ces surplombs pendant des jours et des nuits. Le froid mis à part, les deux faces nord semblent à première vue assez abordables, libres de neige. Disons d'ailleurs, pour être honnête, qu'on se demande comment cette neige pourrait tenir sur une telle enfilade de surplombs ! Le problème, pour l'heure, c'est d'évaluer exactement l'importance des emplâtres de glace qui doivent exister justement aux endroits où il semble qu'il n'y en ait pas. Le choix, en conséquence, va être embarrassant : laquelle des deux faces allons-nous attaquer la première ?

La face nord de la Cima Grande semble, en fait, moins problématique, et son escalade plus rapide, bien que quelques coulées de glace blanchissent les grandes cheminées de la moitié supérieure. En tout cas, nous pouvons toujours nous dire, pour nous rassurer, que cette face a déjà été vaincue en hiver, en 1938, par la cordée de Kasperek ; nous devrions donc, venant en seconds, en tirer quelque avantage moral.

En revanche, la face nord de la Cima Ovest, c'est tout autre chose ! Ne serait-ce que par sa complexité. Surtout nous serons les premiers à l'attaquer en hiver, et cela suppose, outre les énormes et notoires difficultés qu'elle comporte en été, bien des inconnues. Deux en particulier, parmi les plus grandes et les plus dangereuses. La première existe aussi en été, et a toujours constitué la clef de l'itinéraire. Il s'agit du terrible passage qui, jusqu'en 1935, date de la victoire de la cordée Cassin, avait valu à la paroi tout entière sa réputation d'inaccessibilité : une traversée à peu près horizontale de quatre-vingts mètres vers le milieu de la paroi, qui demanda et demande encore un effort poussé à l'extrême limite des possibilités humaines (naturellement, avec les moyens normaux d'escalade). Mais cela ne suffit pas : il faut encore penser que le grimpeur, une fois franchi ce passage, n'a plus aucune possibilité de retraite. À moins qu'il ne veuille refaire la traversée en sens inverse ; ce qui ferait reculer, je le crains, n'importe qui. Deuxième inconnue, et d'importance, qui vient redoubler la gravité de la première, car elle fait suite immédiatement à la traversée de quatre-vingts mètres, et peut se révéler absolument insurmontable : un obstacle qui existe pendant la seule saison hivernale et dû essentiellement à la structure même de la montagne. En effet le grand couloir sombre en forme d'entonnoir, qui entaille les deux tiers supérieurs de la paroi, se contente en été de canaliser les eaux de pluie, quand il y en a, mais en hiver, il peut se transformer en

une coulée de glace infranchissable. Et cette surprise, elle ne se rencontre qu'au delà de l'irréversible traversée de quatre-vingts mètres.

Est-ce une illusion d'optique ? À regarder d'en bas, il semble qu'il y ait peu de glace dans le couloir. Certes, l'éloignement modifie les proportions et ce qui, d'ici, paraît être une petite croûte de glace pourrait bien se révéler à l'usage une grande plaque impraticable. L'idée me vient même de la possible existence de coulées de glace transparente, visibles seulement de tout près. Pourtant, s'il devait en être ainsi, il me semble impensable que sur une paroi d'une telle ampleur on n'arrive pas à trouver un passage sur du rocher sec. Telles sont les pensées intimes qui nous ont, j'en jurerais, tous trois également habités, pendant tout ce long examen des parois. En fin de compte, et surtout fascinés, je crois, par le désir d'éclaircir au plus vite le mystère de ces inconnues, nous prenons le parti d'attaquer demain matin la face nord de la Cima Ovest.

Suit une nuit sans sommeil, comme il est de règle la veille d'une entreprise de ce genre, et le lendemain 22 février, à six heures, il nous faut un effort notable de volonté pour sortir de la tiédeur du refuge, et commencer la grande aventure. Il fait encore nuit, mais la lune illumine tout. Le vent qui fond sur nous dans l'instant est polaire et avec nos mains engourdis par le froid, c'est un vrai supplice de chausser les skis. Pourquoi, alors, pour gagner le pied de notre paroi nous dirigeons-nous vers la Forcella Col di Mezzo, plutôt que vers la Forcella Lavaredo, désormais familière ? Je me le demande encore aujourd'hui. Peut-être sommes-nous attirés par sa plus grande proximité ; mais dans quelles complications nous allons nous jeter ! Il nous faut traverser à skis une succession de couloirs rapides et glacés descendus de la Croda del Rifugio, et sur ce trajet, tout simple en été, que nous avons aujourd'hui beaucoup de peine à entrevoir dans la pénombre grise de l'aube commençante, je me démène comme un diable pour ne pas prendre la tangente vers le fond du val Ribon.

En moins d'une heure nous rejoignons les traces d'hier, en vue de notre paroi, mais avant l'attaque, nous allons encore passer deux heures, un peu à nous préparer, et beaucoup à examiner encore une fois les détails de l'itinéraire qui nous attend. Outre les vêtements que d'ores et déjà nous endossons et les skis que nous laissons ici, plantés dans la neige, et que le bon Romolo viendra chercher aujourd'hui ou demain, notre équipement se décompose comme suit : des vivres pour trois jours, un réchaud à méta, deux sacs de bivouac en toile caoutchoutée, des moufles, des bas, des passe-montagne, une trousse médicale, quarante pitons de rocher, trente mousquetons, trois étriers, trois marteaux, quelques morceaux de cordelette, deux cordes de quarante mètres en chanvre (le nylon est un luxe que nous ne

connaissions pas encore), une gourde de cognac, et enfin un sac que nous bourrerons autant que nous pourrons, et que nous traînerons à tour de rôle dans la paroi.

Mauri attaque le premier. Engourdi par le froid, il s'élève avec une grande prudence, et presque maladroitement, sur les premiers rochers très enneigés. Mais dès la seconde longueur de corde, il a repris l'aisance de ses mouvements et continue rapidement, sûrement, dans ce style impeccable que j'ai toujours admiré chez lui. Je le suis pesamment, écrasé par le sac, et assuré d'en haut. Longueur après longueur, nous pénétrons sans cesse plus avant dans les arcanes de cette face nord. Bientôt la neige disparaît presque complètement des rochers, la glace est inoffensive, et il est rare qu'elle ne nous laisse pas, au pis aller, au moins un petit coin sec pour y poser les pieds, ou une prise sûre pour les mains. Ces mains que le froid avait rendues d'abord insensibles, la gymnastique efficace les a maintenant réchauffées : elles sont nues, mais nous pouvons en tirer le rendement maximum, comme en été.

Sur le commode emplacement de repos qui précède la première traversée de quinze mètres vers la gauche, nous renversons l'ordre de la cordée et je passe en tête, laissant le sac à Mauri. Le passage qui suit est vraiment dur, mais les pitons entrent facilement dans le rocher et je me trouve bientôt suspendu à un étrier sur un relais exigü. Mauri me rejoint après avoir attaché le sac au bout d'une corde que nous tirons ensuite d'en haut. Un sac de ce genre, dans des difficultés pareilles, il serait quasiment impossible de le porter sur le dos. Nous sommes arrivés au point le plus critique, moralement parlant, de toute l'escalade, car c'est ici que nous sautons le pas ; ce seuil franchi, la porte se referme derrière nous, inexorablement. Sur ces rochers qui nous dominent sont venues se briser les espérances des vingt-sept cordées qui se lancèrent les premières à l'assaut de la paroi. Et pourtant il s'agissait des plus grands noms de l'alpinisme : Carlesso, Comici, Dimai, d'autres encore. L'honneur en est d'autant plus grand pour la formidable paire Cassin-Ratti. C'est en forçant ces dalles, tout justement, qu'ils vainquirent moralement la grande paroi. Notre drame intérieur est intense, mais bref, parce qu'au milieu de toutes ces faiblesses qui précèdent toute grande épreuve, un sentiment affleure et l'emporte de confiance authentique, fruit d'une sévère et consciencieuse préparation. Si nous avons résolu d'affronter cette paroi, c'est dans la conviction que seul l'impondérable pourrait nous arrêter. Et l'impondérable, où n'existe-t-il pas ? Renoncer à l'existence en laquelle on croit par crainte que le sort ne se montre adverse, à Dieu ne plaise !

J'ai attaqué le mur qui me domine. En l'escaladant obliquement vers la gauche, j'arriverai à la niche blanche où bivouaquèrent les

premiers ascensionnistes. Dans toute cette terrible dalle de trente mètres, compacte et surplombante, deux pitons seulement sont visibles. Si l'intention de nos prédécesseurs, en dépitonnant la paroi, a été d'en revaloriser les difficultés, ils y ont parfaitement réussi ! En effet les pauvres fentes qui hospitalisaient ces clous, précaires, certes, mais combien précieux, ont été rendues inutilisables par les trop nombreux coups de marteau reçus. En m'employant à fond, je réussis à atteindre le premier piton, qui se distingue quelques mètres plus haut, tout aplati contre le rocher, enfoncé de quelques centimètres seulement dans un trou, comme un crochet. Le second, en revanche, est si haut, les rochers qui m'en séparent sont si lisses qu'il paraît hors d'atteinte. Les acrobaties, les halètements, les imprécations que m'ont coûtés ces vingt mètres impossibles, je ne les oublierai jamais. Pas moyen d'enfoncer un piton assez sûr pour y laisser aller son poids et se reposer. J'avais par bonheur une bonne provision de petits pitons très courts et extra-plats, et il me fallut souvent leur faire confiance, enfoncés qu'ils étaient de moins de deux centimètres dans des craquelures insignifiantes. Je me souvenais que, justement dans ce passage, il n'avait pas fallu moins de quatre heures à Cassin pour planter un piton et que, pour ce faire, il avait « volé » au moins trois fois ! Comme je le comprenais et quelle crainte était la mienne d'en faire autant ! Si jamais je tombais, certainement j'arracherais tous ces pitons l'un après l'autre, sans même m'en apercevoir. Mais la formule magique « aide-toi, le ciel t'aidera » a fonctionné et vers dix-huit heures, nous nous sommes trouvés tous deux réunis dans la « niche blanche », prêts à y passer la nuit.

Une niche... si l'on peut dire. En réalité, il s'agit d'une petite terrasse, si exiguë qu'à peine pouvons-nous nous y asseoir l'un à côté de l'autre, solidement encordés et les pieds dans le vide. Peu importe. Nous avons retrouvé cette sérénité qui nous avait abandonnés en dessous du surplomb. Il n'y a pas de neige que nous puissions faire fondre sur le réchaud. Nous nous contentons donc de manger quelques morceaux de sucre humectés d'un peu de cognac.

Les heures du bivouac passent lentement, glaciales, lourdes d'insomnie, de réflexions, de préoccupations plus déprimantes que l'action. Toute la nuit nous massons nos membres engourdis par le froid. En vain questionnons-nous du regard le profil surplombant et sans reliefs de la face, en direction de la voie qui nous attend. Vécus par notre imagination, les moments de demain prennent l'allure de drames.

7 h 30. Les premiers rayons du soleil viennent d'illuminer la lointaine Croda Rossa. Nous sommes prêts à affronter la fameuse traversée de quatre-vingts mètres. Le froid est si intense que l'air pique nos narines comme de l'ammoniaque. Rien n'est changé à l'ordre de la

cordée. Le parcours étant en majeure partie horizontal, les manœuvres pour faire suivre le sac, toujours suspendu au bout de sa corde, nous posent à l'un et à l'autre de vrais problèmes. Pour être plus nombreux qu'hier, les pitons que je rencontre en cours de route n'en restent pas moins fort espacés, et notre travail, de pitonnage, pour moi, et pour Mauri de dépitonnage, est long et fatigant. Le temps passe vite, très vite même ; il est dix heures quand apparaît au pied de la paroi la silhouette minuscule de Romolo, venu reprendre nos skis. La présence d'un homme, là-bas, ses appels joviaux, en ce moment délicat où nous nous dépassons nous-mêmes, font que nous nous sentons heureux, et perdus.

Peu après une tache blanche apparaît, soulignant un des rares pitons en place. Je vais pour atteindre celui-ci, m'y accroche sans plus réfléchir, puis... surpris et amusé, je déchiffre à haute voix à l'intention de Mauri l'inscription portée sur le curieux objet suspendu au piton et qui est, en fait, une plaquette blanche émaillée : « E pericoloso sporgersi », « Il est dangereux de se pencher en dehors. » Notez bien, je vous prie, que je suis complètement suspendu au piton, à hauteur de la poitrine, les pieds en opposition sur le rocher lisse et le corps complètement en dehors, au-dessus d'un vide surplombant de deux cent cinquante mètres. Et je m'ébaudis de l'à-propos burlesque de cet inconnu qui n'aurait pu trouver endroit moins approprié pour y pendre cette plaque, subtilisée Dieu sait dans quel train.

Quand nous atteignons la niche du second bivouac Cassin, l'après-midi est avancé, mais l'espoir d'arriver à temps à la grande caverne, excellent point de bivouac, nous pousse à continuer rapidement, forçant en escalade libre des passages redoutables. Mais une fois franchi le dernier surplomb noir, quelques mètres à droite de cet excellent emplacement si fort prôné, la situation rebondit d'un coup : la « grande caverne » n'est même plus visible, tant elle est comblée de neige et cuirassée de glace ! Nous n'avons pas de temps à perdre ; à nous de prendre les dispositions utiles et de nous débrouiller pour adapter les lieux. Nous nous adossons au rocher, heureusement peu vertical, les pieds sur deux marches minuscules. *In extremis* je cherche à planter au moins un piton solide auquel nous pourrions nous suspendre tous les deux pour la nuit, mais la nuit tombe que je n'y suis pas encore arrivé. J'en ai bien planté trois ou quatre, bien sûr... mais plutôt « foireux » ! Mauri, quinze mètres en dessous, ne s'est aperçu de rien et grogne pour que je le fasse monter. Faute de quoi, il n'y verra goutte. Désespéré, je ne sais plus que faire. Finalement je me rends et me résous à relier par une cordelette tous ces pitons douteux, de façon à réaliser le meilleur amarrage possible. J'avertis Mauri de cette situation précaire et tendant les cordes, un peu sur les pitons, un peu à l'épaule, je le fais monter jusqu'à moi. Quand il me rejoint, il fait nuit

noire et je ne puis moins faire que de le complimenter sur sa performance. Mauri, en effet, pour ne perdre aucune des précieuses minutes de lumière qui lui restaient et pour être sûr que le sac, lorsque nous le tirerions d'en haut, ne reste pas coincé sous le ventre des surplombs, l'a gardé sur ses épaules dans tout ce passage, aussi scabreux que difficile.

À tâtons dans le noir, et nous faisant aussi légers que possible pour ménager les pitons branlants, nous nous installons en équilibre sur cet étroit perchoir, nous abritant de notre mieux avec nos sacs de bivouac. Au début, tout semble facile et supportable, nous avons seulement grande envie de boire, mais force nous est de nous contenter de quelques gouttes de cognac, espacées, et à petites doses. À mesure que coulent les heures, ce bivouac devient un vrai supplice physique et moral. Peu à peu les effets du froid de la nuit, et ceux de notre position inconfortable, jambes écartées, se traduisent par un engourdissement irrésistible, traversé de crampes horriblement douloureuses. Comment réagir, se secouer, changer de position, sans ébranler dangereusement les précieux pitons qui nous tiennent en équilibre ? Puis commence la lutte contre un sommeil que favorisent non seulement notre engourdissement, mais aussi la fatigue et les veilles prolongées des jours précédents. Nous endormir équivaldrait pour nous à de probables gelures, et surtout à une surcharge des cordes qui ferait sauter nos précaires amarrages et nous enverrait voler, tête première, jusqu'au pierrier, trois cents mètres plus bas. Pour nous défendre contre le sommeil, nous nous obligeons à parler, à chanter, à nous raconter n'importe quoi qui nous tienne les yeux ouverts. Plus d'une fois, mais par bonheur jamais ensemble, nous nous surprenons réciproquement à dormir les yeux ouverts et à divaguer. Une fois, par exemple, Mauri me secoue juste à temps au moment où il se rend compte que dans un raisonnement bizarre sur Madesimo (3), j'ai introduit quelques strophes parlées d'une chanson bien connue de la Val Sugana. Puis c'est mon tour de vociférer, en empoignant Mauri par le bras lorsque, proférant des paroles incohérentes, il s'agite brusquement. Et lui de me raconter son hallucination : « Tu vois ce névé en bas, tout blanc de lune ? J'ai eu l'impression qu'il montait jusqu'à nous et qu'il suffisait d'allonger une jambe pour pouvoir s'y étendre, et dormir. »

Telles sont les souffrances physiques du bivouac, exacerbées jusqu'au supplice. Et la lutte intérieure n'est pas moins cruelle, qui accompagne chacun de ces tourments du corps et trouve son paroxysme dans le doute : ce rempart glacé qui nous domine, réussirons-nous à le forcer ? L'inconnue la plus grave de toute l'escalade est encore à venir. Demain... Serons-nous en mesure de triompher ?

Si nous avons trouvé très dur, hier matin, de quitter le bivouac, ce matin le départ prend figure d'une victoire héroïque sur nous-mêmes, mais nous ne pouvons, nous ne voulons pas prolonger davantage cette souffrance odieuse qui dure depuis douze heures. À 6 h 30, avant même que le soleil soit levé, nous sommes déjà en mouvement. Un regard au thermomètre : moins vingt-quatre ! la température la plus basse que nous ayons enregistrée. Tout raide de froid, après quelques mètres de traversée, j'arrive à planter un piton, le dernier avant d'affronter la neige et la glace qui cuirassent le couloir. Il ne me convainc guère, car il a tout l'air de vouloir s'arracher au moment où il faudra s'y suspendre. Mais son assurance a beau n'être que morale, il n'y a pas d'autre solution et, si nous voulons sortir de cette souricière, il nous faut courir cette aventure en sachant qu'une chute signifierait pour nous deux l'élimination définitive. Faisant appel à toutes mes forces, à toutes mes facultés mentales pour contrôler le moindre de mes mouvements, je commence la traversée, enfonçant mes pieds dans la pente de neige fragile, presque verticale, les mains nerveusement agrippées aux plus infimes rugosités. À vouloir me cramponner au rocher sec, je suis conduit toujours plus haut sur le mur de neige, et la gouttière proéminente au bord de laquelle je m'accrochais jusqu'ici s'est maintenant transformée en un énorme toit avancé sur le vide, hérissé de stalactites transparentes. Est-ce le travail du vent ou un caprice de la nature ? Le mur de neige, qui cesse de lécher le toit qui le coiffe sur seulement cinquante centimètres, offre à son sommet et sur toute sa longueur une sorte de boyau à peine évidé. Quel démon me suggère de me glisser là-haut, de passer de l'autre côté du couloir en restant suspendu sur ce fragile échafaudage de neige ? Les instants qui suivent sont de ceux qu'il est impossible de revivre, rétrospectivement, avec la même intensité. De ceux où l'on réussit à penser à tout et à rien, où l'on a la perception la plus achevée de l'étendue du danger, d'une fatalité imminente que, dans le même temps, on se refuse à envisager, où l'on réagit convulsivement, poussé peut-être uniquement par l'esprit de conservation. Haletant, frémissant, je m'introduis à quatre pattes dans le boyau, m'y contorsionne pour avancer, rampant, me démenant fiévreusement, mais le plus délicatement possible, les mains enfoncées dans la neige qui cède et collé à elle, comme pour m'incorporer à la substance inconsistante qui me porte. Parfois, la sensation m'étreint que le mur neigeux tout entier va s'écrouler, et je retiens ma respiration pour me faire plus léger, puis je reprends immédiatement ma progression fébrile, avec un seul et unique but : survivre. Par étapes de quelques centimètres, j'arrive au cœur du couloir puis je me rends compte que j'en ai dépassé le milieu et aussi que mes mains, que j'enfonce dans la neige, sont toutes violettes, et complètement insensibles. Passant ainsi

sans transition aucune du rocher à la neige, je n'ai pas eu en effet la possibilité d'enfiler mes moufles. Mais il est bien temps maintenant de penser à tout cela ! Il faut d'abord sortir de cette situation absurde, et vite. Le boyau de neige se termine de manière presque aimable ; la gouttière de rochers, toute dégoulinante de glaçons, s'amenuise peu à peu, mais ce qui diminue aussi, c'est la corde double de quarante mètres qui me lie à mon compagnon. Plus que quelques mètres... Elle se balance maintenant complètement dans le vide, du fait de la concavité du passage, et pèse dangereusement. Je progresse encore sur la neige, désormais facile et inclinée, et bientôt atteins un piton auquel je m'accroche. Il paraît qu'en été l'opération nécessite une courte-échelle ! Voilà au moins un avantage de l'escalade hivernale. Brusquement, je fonds en larmes ; des larmes que justifie seule la brusque détente après l'extrême tension nerveuse. Les mains commencent à me faire affreusement mal et il me faut un bon moment avant d'en retrouver l'usage.

Désormais l'enivrante certitude de la victoire m'envahit. Il est merveilleux de penser que sur cette terrible paroi, où nous luttons depuis quarante heures consécutives, nous sommes arrivés désormais au point idéal : ce point, au coeur de la montagne, où la corde qui nous unit relie les deux pôles des sensations les plus fortes et les plus contrastées de toute l'escalade. Si une extrémité de cette corde est encore fixée à l'endroit où nous avons vécu les heures les plus dramatiques de souffrance et d'incertitude, l'autre bout touche le lieu où explosent la certitude du succès et la joie de la victoire. Qu'importe si deux cents mètres d'escalade difficile nous séparent encore du sommet ! Ce qui nous en sépare est seulement matière vulgaire ; seul compte le fait que notre esprit est déjà là-haut, au tiède soleil de la cime, et le rejoindre n'est rien d'autre que l'actualisation d'un résultat qui existe déjà en nous.

J'éprouve dorénavant un tel besoin de sécurité, peut-être par réaction à tout ce que je viens d'éprouver, que je laisse Mauri venir seulement après avoir passé la corde dans un deuxième piton planté par mes soins le plus haut possible. Mauri m'ayant rejoint, je m'élève encore d'une longueur de corde sur les rochers glacés et traîtres en bordure du large couloir, puis, comme au début de notre grande aventure, endossant à nouveau le sac, je laisse à mon compagnon le soin de prendre la tête. À lui de conduire la cordée ! C'est ce qu'il fera magistralement, avec habileté et sûreté, en dépit des embûches du verglas, défense ultime de la montagne désormais vaincue.

Le 24 février, à 12 h 30, l'écho de nos jodels, ricochant dans les précipices de Lavaredo, de la Cima Ovest au refuge Longeres, salue notre victoire. Nous descendons immédiatement par la voie normale, qui devient sous la grande vire un raide, mais facile couloir. Une

heure après nous sommes au refuge.

* *

*

Trois jours plus tard, le 27 février, c'est le tour de la face nord de la Cima Grande. Contrairement à ce que nous avons fait pour la cima Ovest, nous partons un peu plus tard, alors que l'aube est déjà levée, et nous passons cette fois par la Forcella di Lavaredo, plus commode. Le temps est toujours froid, mais splendide. Nous emportons à peu près le même équipement et le même matériel, allégé toutefois d'un certain nombre de pitons et de quelques vivres, car dans ces parois, on n'a ni possibilité ni envie de manger. Nous envisageons un seul bivouac.

Abandonnant les skis non loin de la muraille, nous gagnons l'attaque avec beaucoup de peine, enfonçant parfois dans la neige jusqu'aux aisselles. Quand nous commençons l'escalade, il est neuf heures, comme à la Cima Ovest. Coïncidence de bon augure, pensé-je ! Quelques minutes après, Mauri, qui a pris la tête et s'est déjà élevé de quelque trente mètres, déchausse par inadvertance une pierre qui tombe droit sur ma tête et rebondit, me laissant assommé et sanglant. Peu s'en faut que je m'évanouisse, sous les effets combinés de la douleur et du froid, mais je me reprends, colle un sparadrap sur la plaie et rejoins mon compagnon, fort marri de l'incident.

Après ce prologue un peu... orageux, le reste de l'escalade se passe bien, et même fort bien, à tel point qu'à un moment donné nous allons jusqu'à penser que nous nous en tirerons sans bivouac. Ce que nous avait refusé l'ascension précédente, cette très classique escalade dolomitique nous le donne cette fois : le plaisir de l'escalade. Et quelle escalade ! Le corps presque toujours sorti au delà de la verticale, et rarement perpendiculaire. Il y a dans la paroi pas mal de pitons en place ; presque trop même, et nous n'en mousquetonnons que quelques-uns, utilisant les autres comme prises pour les mains. À deux cents mètres de la base environ, sur une terrasse au-dessous du pilier rouge et jaune, nous inversons la cordée. Je passe le sac à Mauri, franchis les deux derniers passages de ce que l'on a baptisé « la muraille d'une verticalité impressionnante », puis aborde les grandes cheminées noires dont la difficulté, en été, atteint rarement le quatrième degré. Aujourd'hui, en revanche, les conditions sont complètement changées, et comme nous l'avions prévu, en bas, la présence de la glace et de la neige relève souvent jusqu'à l'extrême le degré de difficulté, et le danger. Les grosses stalactites de glace qui, en bien des endroits, obstruent le fond des cheminées nous contraignent à des chevauchées acrobatiques le long des parois extérieures, parfois

elles aussi plâtrées de glace. D'autre part, si en été les grandes terrasses qui se rencontrent dans la partie haute de la face offrent de spacieux emplacements de repos, leur abord constitue aujourd'hui une entreprise ardue. Ces terrasses en effet, transformées en raides cônes de neige inconsistante, apparaissent presque toujours précédées d'un enduit de glace très dure qui supprime toute possibilité de prise lorsqu'on veut prendre pied sur la neige qui les coiffe. Une opération de ce genre, à proximité du sommet, nous demande une bonne heure d'un travail très délicat.

Peu après dix-sept heures, presque euphoriques, nous sommes au sommet, encore illuminé du dernier rayon de soleil, et le soir même nous regagnons le refuge Longeres, descendant au clair de lune les ultimes rappels, le long de la cheminée initiale de la voie normale, toute débordante de glace.

V. AVEC L'EXPÉDITION ITALIENNE AU K 2

L'année 1953 fut pour moi d'une extrême densité en événements ; mais ce fut surtout l'année où, sautant le pas, j'allai vivre en montagne. Pour me lancer dans cet inconnu, j'avais abandonné un emploi sûr à la ville, chose que beaucoup jugeaient absurde, mais qui pour moi en valait la peine.

Né à Bergame, j'ai grandi à Monza, ville de plaine. Dès ma première enfance, chaque jour où je me rapprochais de la montagne était pour moi jour de fête. En vacances chez mes oncles, dans les Alpes bergamasques, je passais mes journées à vagabonder par monts et par vaux comme un ourson. Dans cette atmosphère de liberté presque sauvage, tout me semblait plus beau ; avec la fuite des années, ces hautes montagnes allaient apparaître encore plus belles, parce que là-haut, j'allais découvrir ma vraie nature et me retrouver moi-même.

Sorti de l'enfance, je m'aperçus que mes belles années m'avaient glissé des mains. J'avais à peine passé ma « *licenza media* » (4) qu'il me fallut sans délai me procurer un emploi, afin d'apporter ma contribution à la maison. La deuxième guerre mondiale venait de prendre fin ; ce n'était pas chose facile que de trouver du travail, et de gagner assez d'argent pour ne pas se sentir blessé dans son orgueil. Bientôt l'existence m'apparut, âpre et difficile, dans sa dure réalité et avec tous ses problèmes. Comme beaucoup de jeunes gens de l'après-guerre, je me sentais découragé, désorienté. Souvent, en pensée, je courais me réfugier dans les souvenirs heureux de mon enfance, au milieu de mes vallées et de mes montagnes, et cela me redonnait vie et sérénité.

Mais à penser que cette liberté m'avait été enlevée pour toujours, au lieu de trouver un réconfort dans ces souvenirs, je m'enfonçais encore plus avant dans le désespoir. Ne sachant comment m'évader de cette vie, je souhaitai au moins l'améliorer et je décidai de reprendre mes études. Et c'est ainsi que, travaillant le jour, je m'en allai à l'école le soir, et aussi les jours de fête. Mais, même si j'avais décroché mon diplôme, je n'eus été à coup sûr qu'un piètre technicien, car je me rendais compte qu'en dépit de tous mes efforts les formules mathématiques ne convenaient pas à mon tempérament. Mais surtout j'étais de plus en plus convaincu qu'au fond cette amélioration serait toute relative, et qu'elle risquait au contraire de m'éloigner encore davantage de cette vie libre, au grand air, que j'ai toujours ardemment désirée. C'est ainsi qu'un beau jour j'envoyai tout promener et

retournai rêver sur mes sommets, accomplissant des miracles pour les retrouver à chaque fin de semaine.

Je sentais que j'aimais la montagne pour ses spectacles, pour ses souvenirs, mais surtout à cause du sentiment d'évasion, de liberté, de joie de vivre qu'elle savait seule me faire éprouver. Quand, le soir, je rentrais en ville après une journée vraiment vécue, le contraste rendait encore plus laide, plus insupportable, l'existence quotidienne, à laquelle je n'avais un instant échappé que pour y retomber. Si d'une part ma révolte, la lutte qui opposait mon caractère au monde et à ses lois étaient une source d'irritation et d'amertume, d'un autre côté ce fut précisément dans cet état d'âme tumultueux que je puisai forces et motifs pour les plus belles de mes aventures alpines : escalade du Grand Capucin, hivernale des faces nord de Lavaredo, et tant d'autres pierres milliaires de ma carrière d'alpiniste, la moindre n'étant pas la décision, à laquelle je viens de faire allusion, d'abandonner mon emploi citadin de comptable pour la montagne, devenue ma raison d'être. Je ne puis donc dire que je sois arrivé à mes conquêtes facilement, à la faveur des circonstances. Non. Je n'avais pas ce que l'on appelle communément « les moyens de voir venir », mais seulement ce fébrile enthousiasme, cet instinct tout-puissant qui m'appelait à la montagne et qui n'avait pas moins d'importance que mon physique, sain et bien entraîné aux exercices athlétiques pratiqués dès ma prime jeunesse. Quant à la technique, il me fallut tout apprendre, tout seul, souvent de la façon la plus folle, et tirant les leçons de mes propres erreurs.

L'année suivante, en 1954, j'allais obtenir mon brevet de guide ; trois années plus tard, m'installer à Courmayeur, mon actuelle résidence, où je puis désormais savourer la joie de révéler aux autres le royaume fantastique du mont Blanc.

Mais revenons aux événements de 1953. Un mois n'a pas encore passé depuis mes escalades hivernales aux faces nord de Lavaredo que déjà bouillonne en moi le besoin d'une nouvelle entreprise. Cette fois mon choix se porte sur le Cervin, et avant que le calendrier n'ait marqué la fin de l'hiver, je m'apprête à gravir ce pic dominateur. En deux jours j'en atteins la cime par l'arête de Fürggen, ouvrant (c'était une variante de mon crû) une voie directe le long des surplombs. Avec moi est Roberto Bignami, l'ami le plus cher que j'aie jamais eu.

J'ai connu Bignami le 1^{er} août 1952, au cours de l'escalade de l'aiguille Noire de Peuterey par l'arête sud. Docteur en chimie pharmaceutique, il n'avait que vingt-trois ans et déjà il dirigeait à Milan la grande pharmacie que lui avait léguée son père. C'était ce que l'on appelle « un homme arrivé ». Et c'est pour cette raison que les gens s'étonnaient et ne comprenaient pas pourquoi, dès que ses occupations lui en laissaient le loisir, il fallait qu'il s'en aille en

montagne pour « se fatiguer et risquer sa vie ». C'est que pour lui aussi la vraie vie commençait là-haut, sur les sommets. Il était bon, capable, généreux, aimé et estimé de tous. Ce fut pour moi une heureuse fortune que de faire sa connaissance, de devenir son ami ; mais ce fut aussi le début d'une sympathie réciproque qui, avec le temps, allait nous lier aussi bien dans la vie qu'en montagne. « Le destin bat les cartes, et c'est nous qui jouons », a dit un philosophe fameux. Et tel fut bien le cas pour nous : dans le jeu qui nous fut donné, nous n'étions pour rien. Nous aurions voulu rester toujours unis, comme dans toutes les escalades que nous avions mûries ensemble. Mais de nous deux, je fus le seul finalement à participer à la plus convoitée des aventures, l'expédition italienne au K2. Et c'est ainsi que Bignami se raccrocha, si j'ose dire, pour vivre quand même ce rêve himalayen si passionnément caressé, à l'expédition Ghigliione au mont Api, dans le haut Garhwal.

Âgé de vingt-neuf ans seulement et alpiniste de grand talent, il devait pourtant y trouver la mort dans un accident presque banal : le 25 mai 1954 tandis qu'il traversait, sur un pont de branchages improvisé, le fleuve Chamlia, il fut emporté par les eaux glacées et tourbillonnantes. Au K2, mes compagnons d'expédition, informés du malheur, voulurent par charité me cacher le plus longtemps possible la désolante nouvelle. Ils ne me la communiquèrent qu'après la victoire, alors que nous descendions du sommet ; c'était le 1^{er} août 1954, deux ans, jour pour jour, après notre première rencontre.

Les années ont passé depuis cette disparition ; et pourtant le souvenir de Roberto Bignami me bouleverse encore et réveille au plus profond de moi l'écho de la plus rare, de la plus précieuse des affections fraternelles. Bignami a été et restera toujours pour moi le symbole de l'amitié, au sens le plus pur et le plus complet du mot.

En sa compagnie, l'été 1953 fut pour moi une vraie moisson de succès : commencé avec trois belles « premières » dans les Alpes centrales du val Masino : Torrione Fiorelli par la face nord, pic Luigi Amedeo par l'arête sud-ouest, et Torrione di Zocca par l'arête est, le point culminant en fut l'ascension du mont Blanc par le couloir nord du col de Peuterey, puis celle de la face nord du Piz Palü par la voie Feult-Dobiasch ; une paroi de glace gravie dans des conditions quasi hivernales.

Entre-temps, dans les milieux alpins italiens, une grande nouveauté allait mûrissant : après les victoires himalayennes de l'alpinisme français, britannique, suisse, allemand, autrichien, l'Italie elle aussi se proposait d'entrer dans la compétition pour la conquête des géants de la Terre, et le choix se porta sur le K2, qui est avec ses 8 611 mètres d'altitude la deuxième montagne du monde.

Déjà ce même été, le professeur Ardito Desio, qui avait eu l'idée de l'expédition et devait en être le chef, était parti avec Ricardo Cassin

pour la lointaine région du K2, afin d'étudier les possibilités d'attaque du colosse et jeter des bases logistiques. En Italie, l'entreprise avait déclenché une véritable fièvre, qui, pour de légitimes motifs d'orgueil, finit par gagner la nation tout entière. Après les glorieuses expéditions alpines et polaires du Duc des Abruzzes, aux environs de 1900, et les exploits de Nobile au pôle Nord en 1926 et 1928, l'Italie se préparait à reprendre d'élégante façon, après tant d'années écoulées, les traces de ses explorateurs.

Le monde entier allait donc suivre avec intérêt l'entreprise des Italiens au K2 ; il importait, en conséquence, de se montrer digne des traditions du passé. Mais, tous, on s'en aperçut bientôt, se posaient avec inquiétude cette question : étant donné qu'aucun alpiniste italien de la génération du moment ne possédait la plus minime expérience himalayenne, l'expédition serait-elle à la hauteur de son difficile propos ? Tant et si bien qu'un pessimisme généralisé, et non sans raison, se répandit à propos de l'entreprise et risqua plus d'une fois de faire capoter le projet, alors qu'il venait à peine de voir le jour. Et cela fut, aussi bien, la première, et non la moindre, difficulté du K2.

C'eût été, sans aucun doute, faire preuve de sagesse que de mettre d'abord sur pied une expédition d'essai, avec pour objectif un sommet himalayen de moindre envergure. Mais dans ce cas le professeur Desio aurait été obligé de renoncer à la précieuse autorisation, difficilement obtenue du gouvernement du Pakistan pour l'année 1954. D'autres expéditions, envoyées par de nombreuses autres nations, auraient alors devancé les Italiens dans cette aventure si fort convoitée, et l'Italie se serait vue pour toujours dépossédée de ses chances de victoire sur la seconde montagne du monde.

Tandis que, pour la majorité, l'incertitude l'emportait quant aux possibilités de l'expédition, ses promoteurs et ses organisateurs virent leurs efforts récompensés et l'« Expédition Italienne au K2 – 1954 » fut officiellement reconnue et préparée sous l'égide du Club alpin italien et du Conseil national de la Recherche.

Pendant cette période de préparatifs, on put assister à une véritable chasse aux exploits de la part des alpinistes italiens, qui se lançaient dans les courses de glace les plus audacieuses des Alpes, c'est-à-dire celles qui par la physionomie se rapprochaient le plus du K2, chacun, parmi beaucoup d'autres, nourrissant le secret espoir d'être sélectionné. Si l'on songe à la veulerie de notre époque, on ne peut manquer d'admirer le cœur que les alpinistes apportèrent à l'entreprise, la conscience et le sérieux de leur préparation. Tout cela aida certainement à la conquête du K2, mais surtout prit, sur le plan moral, valeur de démonstration probante, qui suffit à ramener une confiance générale dans la réussite finale.

On était encore loin du choix définitif des alpinistes qui

constitueraient l'expédition. On savait cependant, par les résultats des précédentes expéditions étrangères, qu'à 8 000 mètres, du point de vue du rendement physique, les performances les meilleures étaient le fait d'hommes de 28 à 38 ans. Et je n'en avais que 23 ! Aussi l'imminente expédition au K2 m'apparaissait-elle comme le plus merveilleux des rêves, et le plus inaccessible. K2... Sigle magique, fascinant, qui peut contenir toute l'essence de la vie, absorber toute l'existence d'un homme, même s'il ne peut espérer le voir jamais en face. Ainsi m'était apparu le K2, jusqu'à ce fatidique 15 décembre 1953, où je reçus, ô miracle, la convocation qui me rangeait parmi les vingt-trois sélectionnés « probables ». Pendant quelque temps, la frontière resta confuse en moi entre le songe et la réalité, mais pour finir, le verdict une fois rendu des rigoureux examens médicaux et physiologiques, mon nom figura officiellement parmi ceux des onze alpinistes composant l'Expédition italienne au K2. J'en étais le benjamin. Et le cours de ma vie allait connaître le plus important de ses tournants.

La conquête du K2 fut, on le sait, bien plus complexe, plus riche de surprises qu'on ne le prévoyait. Disons simplement que, du 30 avril, date du départ de Skardu, jusqu'au 31 juillet, jour radieux de la victoire, la lutte se poursuivit en un crescendo hallucinant. Les noms de mes camarades, leurs prouesses sont trop connus pour que je les rappelle (5). En ce qui me concerne, la parenthèse du K2 fut surtout une incessante sarabande de sensations fortes, qui commença avec la fantastique marche d'approche, au milieu de mille visions exotiques, jusqu'à cet accident qui m'arriva à Urdukas, pendant notre séjour d'acclimatation, et qui faillit bien m'être fatal.

Voici comment les choses se passèrent : Lacedelli, entré ce matin-là dans ma tente pour me réveiller, me prit, pour plaisanter, dans ses bras en même temps que le sac de duvet dans lequel j'étais enroulé, et se mit à me bercer. Tout à coup, je lui glissai des mains, et dévalai en roulant l'échine glacée sur laquelle était plantée la tente, nu comme la nature m'a fait. Ce fut ce qu'on appelle « un vilain tour ». Il me valut une si belle collection de contusions et d'écorchures que je restai indisponible pour une dizaine de jours. Quand je repris mes sens, j'étais étendu de tout mon long sur une table, et le pauvre Lacedelli était si marri de l'aventure qu'il en avait les larmes aux yeux. Pour lui éviter la sanction que n'eût pas manqué de lui infliger le très sévère professeur Desio, nous fûmes tous d'accord pour mettre au compte du « mal de ventre » ma longue convalescence.

Puis ce furent les deux mois de ce siège épuisant que la majorité d'entre nous vécut dans un climat de difficultés, de souffrance extrêmes qui culminèrent avec la mort de Puchoz, avec l'implacable mauvais temps de la mousson, et enfin avec le bivouac du 31 juillet, à

8 000 mètres. Ce que j'ai rapporté du K2, c'est en somme un vrai bagage de grandes expériences ; grandes, et peut-être trop lourdes pour mes jeunes années.



*Sur les restes d'un camp américain,
les tentes italiennes*

Escalade au K2



VI. LE BIVOUAC DU K 2

28 juillet au matin, camp VII, altitude 7345.

Presque comme un étranger, j'assiste au départ de mes compagnons, qui se préparent à donner l'ultime assaut au K2. Ils ont nom Erich Abram, Achille Compagnoni, Pino Gallotti, Lino Lacedelli et Ubaldo Rey.

Il y a trois jours, quand nous avons pour la première fois atteint cette altitude et installé le camp VII, nous étions les uns et les autres durement éprouvés, mais pleins de volonté et d'espoir, puis, pour la n^{ième} fois le temps s'est gâté et nous a tenus prisonniers sous les tentes pendant deux longs jours, et trois nuits. Le premier soir, j'ai mangé quelque chose que je n'ai pu digérer, et dès lors j'ai été incapable de rien absorber, sauf quelques gorgées de citronnade. Maintenant que le moment est venu de voir partir mes camarades vers le haut, tout me semble faire naufrage autour de moi, je suis effondré, sans énergie, totalement inutile, et j'invective le destin qui ne me permet pas de vivre le moment tant attendu du règlement de comptes avec le K2. Vingt-et-un jours ont passé, depuis que j'ai quitté le camp de base pour la dernière fois ; je n'ai jamais cessé d'être à l'avant-garde, en parfaite santé, et l'ironie me paraît amère, aujourd'hui, de me voir si mal en point !

Lentement, péniblement, pas après pas, mes cinq compagnons continuent leur ascension. L'effort auquel ils sont soumis est visiblement épuisant et donne à penser que seuls la volonté et l'espoir les soutiennent. Pour aujourd'hui, leur mission est d'installer le camp VIII, avec le matériel indispensable au séjour des deux hommes qui y stationneront. Les deux grimpeurs qui occuperont cette position avancée seront presque à coup sûr les hommes du sommet, bien qu'en définitive le dernier acte doive dépendre de leur état physique et de leur propre conscience. Tous les autres appuieront les deux premiers, puis descendront au camp VII pour y passer la nuit, et le lendemain remonteront avec du ravitaillement.

Les cinq s'éloignent sur la pente, que le soleil fait flamber ; et moi, je reste dans la tente en proie au plus complet abattement, et mon monologue est si désespéré que j'y puise finalement la force de réagir. Je décide de manger à tout prix, même si la seule pensée de la nourriture me soulève le cœur. C'est la seule façon de recouvrer quelque énergie et de retrouver ma place là-haut. Pour réussir à avaler un peu de tous ces vivres disponibles, il me faut souvent fermer les

yeux et m'imposer de penser à autre chose. Parfois, la nausée me suffoque, mais par bonheur ce que je réussis à déglutir reste dans mon estomac.

Un peu plus d'une demi-heure a passé, depuis que je suis resté seul au camp, lorsque soudain Rey apparaît à l'entrée de la tente, le visage convulsé de fatigue et d'accablement. « J'ai fait un peu plus de cinquante mètres de dénivellation, me dit-il brièvement ; et puis je me suis senti si mal que j'ai dû abandonner... J'ai laissé ma charge dans la neige... » Quant à son état d'âme, je n'ai pas besoin de description. Je ne l'ai jamais aussi bien compris qu'en ce moment précis ! Pour des gens qui ont vécu comme nous deux longs mois sur pareille montagne, ce sont des coups trop durs à encaisser.

Les quatre hommes sont désormais devenus tout petits, sous les nuages qui s'accumulent peu à peu et s'apprêtent à les engloutir ; c'est entre leurs seules mains qu'ils tiennent le destin du K2. En silence, nous jetons là-haut un dernier regard, puis refermons la tente derrière nous.

Aujourd'hui, personne n'est venu d'en bas. À l'heure de la liaison radio avec le camp de base, nous insistons sur la nécessité de faire monter les charges de matériel avec les porteurs hunzas. Puisque le camp de base peut servir de relais, qu'il veuille transmettre notre message au camp V, d'où notre ravitaillement doit partir. On nous donne les prévisions météo, finalement favorables : ciel rasséréné, vent du nord très froid, amélioration décisive en vue. Ce sera notre dernier contact avec le bas.

Vers le soir, deux hommes descendent : Abram et Gallotti. À Compagnoni, donc, et à Lacedelli la chance de s'attaquer au sommet. Lorsque Abram et Gallotti arrivent, ils me trouvent rétabli. Quel plaisir est le mien ! Le miracle s'est produit ! Ils décrivent brièvement l'installation du nouveau camp. « On monte d'abord une pente tout droit, puis on traverse en diagonale vers la droite. Vient ensuite une sorte de rigole, oblique elle aussi, vers la droite et enfin, en plein dans la face est, une autre pente moins raide que la précédente, avec au sommet un grand sérac. C'est là que nous avons planté la tente, à l'abri. L'altitude ? 7 627... Pour y arriver, quatre bonnes heures. »

Gallotti raconte maintenant son aventure. Il l'a vraiment échappé belle !

« Nous avons laissé Achille et Lino planter la tente, et nous commençons à descendre, Erich et moi. Décordés, comme d'habitude. Ça va moins vite que nous ne pensions ; on enfonce par moments, même dans les traces récentes. Et puis, tout d'un coup, dans une traversée à mi-hauteur, la descente s'accélère, beaucoup trop, et c'est alors que les choses se gâtent. Des sabots de neige ont dû se former sous mes crampons et voilà qu'au milieu de la dernière pente, je

dérape et glisse sur le côté avant d'avoir eu le temps de m'en rendre compte. J'essaie bien, à plusieurs reprises, de planter mon piolet ; rien à faire ! Je file sur la pente à toute vitesse lorsque, soudain, je tourne et me retrouve la tête en haut. Vite, un coup du pied droit contre la pente, les deux pointes antérieures du crampon mordent et quelques mètres plus bas, je suis arrêté. Je reprends mon souffle tout doucement et regarde autour de moi. J'ai fait au moins cinquante ou soixante mètres de glissade, et j'éprouve à me sentir immobile un bien-être indescriptible. Mon ange gardien a dû avoir lui aussi une frousse du diable, et laisser quelques plumes dans la dégringolade. Je me remets en route aux côtés d'Erich. Mais les quelques dizaines de mètres qui me séparent encore des tentes, c'est à quatre pattes que je les parcours... (6). »

29 juillet. L'aube est magnifique, et moi, compte tenu de l'altitude, je me sens tout à fait bien. Ce bien-être physique et moral me donne même envie de déjeuner. Rey semble lui aussi remis. Gallotti et Abram, en revanche, paraissent éprouvés par la fatigue d'hier.

Voici comment la situation se présente aujourd'hui : Compagnoni et Lacedelli monteront du camp VIII en direction de la bande de rochers rouges qui supporte le sommet et là le programme prévoit qu'à la cote 8 100 environ, ils installeront (du moins on l'espère) la petite tente « Super K2 » qui constituera le camp IX. Puis ils se replieront sur le camp VIII, où arriveront nos renforts. Nous, du camp VII, nous porterons au camp VIII deux nouvelles tentes et tout le matériel nécessaire pour faire du camp notre base avancée, plus deux claies à oxygène (7), qui serviront à Lacedelli et Compagnoni pour le dernier bond au départ du camp IX. Des camps inférieurs, entre-temps, seront partis pour nous rejoindre directement les hunzas demandés hier par radio, avec du ravitaillement en oxygène, vivres et carburant.

Nous préparons les charges, avec la lenteur inévitable, et prenons le départ. Mais bientôt se produit l'incident qu'à chaque pas l'on pouvait redouter, qui va de nouveau compromettre la situation : Rey et Abram sont contraints à l'abandon. En vain multiplions-nous les encouragements. Ils savent parfaitement l'importance de leur mission et le prix de leur renoncement. S'ils s'arrêtent maintenant, c'est contraints et forcés, parce qu'ils ont donné plus qu'il n'était humainement possible de donner. Presque sans un mot, ils laissent tomber leur charge sur la neige et commencent à descendre en titubant.

Moments terribles, pour celui qui s'en retourne, et aussi pour celui qui reste. Seul celui qui les a vécus peut dire ce qu'ils coûtent ! Abram restera aujourd'hui au camp VII, dans l'espoir de pouvoir se reprendre un peu et de nous rejoindre demain. Quant à Rey, il n'y a pour lui plus

rien à attendre que le chemin du retour. Ainsi ne restons-nous plus que deux.

Gallotti me paraît tellement épuisé que je doute qu'il puisse continuer. Je n'ai pas le courage de lui demander d'échanger sa charge contre l'appareil à oxygène laissé par Abram. De tout le matériel de l'expédition, c'est la pièce qui pèse le plus lourd, et en même temps la plus indispensable. Sûrement il n'en a pas la force ; sans quoi il eût fait l'échange de lui-même. Aussi bien, si précieux que doive être cet oxygène, là-haut, pour nos compagnons, un seul appareil ne résoudra rien. Je décide donc de déposer moi aussi le mien, et de le remplacer par des vivres et du matériel, qui nous permettront d'installer une autre tente au camp VIII. Nous verrons là-haut, avec Lacedelli et Compagnoni, ce qu'il conviendra de faire.

Nous nous remettons en route. Nous peinons de plus en plus et montons de plus en plus lentement. À peine avons-nous fini de traverser en diagonale vers la droite que le brouillard nous enveloppe. Les traces laissées hier soir sur la neige par nos camarades ont été effacées par le vent pendant la nuit, et nous ne devons de pouvoir nous orienter qu'aux jalons providentiels plantés par leurs soins. Gallotti révèle d'exceptionnelles qualités de ténacité ; malgré sa prostration croissante, il ne me lâche pas d'une semelle.

L'après-midi est avancé, lorsque nous arrivons en vue de la tente. Cachée par le brouillard, nous n'en sommes plus qu'à quelques dizaines de mètres lorsque nous la découvrons. Les voix de Compagnoni et de Lacedelli répondent à nos appels. Les voici sous leur tente. Ils ont l'air complètement exténués. Ils nous racontent qu'il leur a fallu des heures et des heures pour surmonter le mur de glace qui domine le camp, qu'ils ont gagné au total une centaine de mètres de dénivellation, qu'ensuite ils ont déposé leurs sacs et sont rentrés à bout de forces. Somme toute, la situation n'apparaît pas très brillante. Quoi qu'il en soit, laissons les discussions pour plus tard. N'attendons pas qu'il fasse nuit pour nous mettre à creuser dans la pente la plateforme où nous monterons la tente qui nous abritera.

Après un souper frugal (nous n'avons pas mangé depuis ce matin), nous nous pelotonnons tous quatre sous la même tente pour discuter de la conduite à tenir. Le ciel est maintenant tout piqueté d'étoiles, et dehors, le froid est vif. Longuement nous échangeons nos idées et, finalement, nous en arrivons à cette conclusion : on ne peut espérer encore atteindre le sommet du K2 que si dans le courant de la journée de demain, d'une manière ou d'une autre, nous faisons parvenir l'oxygène au camp IX. Essayer de lancer le dernier assaut sans oxygène est décidément trop hasardeux. Pas question non plus de répartir ce travail sur deux jours, sous peine d'épuiser vivres et carburant, déjà très rares, y compris ceux qui doivent être actuellement en route à

notre intention avec les hunzas ; sous peine aussi, en ce qui nous concerne, d'une détérioration physique totale, car à de telles altitudes, même le repos complet ne l'empêche pas ; enfin, et ce ne serait pas le moindre des inconvénients, les risques seraient multipliés d'un de ces changements de temps, si fréquents déjà pendant notre ascension, avec toutes ses conséquences irrémédiables. L'emploi de l'oxygène ne peut manquer de donner de sérieuses garanties ; en effet les appareils à circuit ouvert assurent, à débit moyen, dix à douze heures d'oxygène, et réduisent de 2 000 mètres la dépression atmosphérique ; ce qui revient à dire qu'on marche, à 8 000 mètres, dans les mêmes conditions qu'à 6 000.

Nous prenons donc le parti de descendre demain matin, Gallotti et moi, jusqu'aux abords du camp VII pour récupérer les deux appareils respiratoires, et de les transporter dans la journée au camp IX. Ce camp IX, Lacedelli et Compagnoni monteront l'installer non pas à l'endroit prévu, c'est-à-dire au-dessous et à gauche de la grande bande de rochers rouges, mais le plus bas possible, cent mètres peut-être, dans le but précis de nous permettre, à Gallotti et à moi, de mener à bien notre écrasante mission : plus de deux cents mètres de dénivellation à descendre, puis six cents mètres de montée, au moins, avec dix-neuf kilos sur le dos, et aux alentours de 8 000 mètres ! Telle est la dure, la très dure réalité. Si la conquête du K2 n'était pas en jeu, nous l'écarterions sans autre forme de procès, mais, à tout bien considérer, elle est la plus pertinente. Et si notre plan réussit, demain soir la nuit nous trouvera tous quatre blottis, comme maintenant, dans la tente minuscule du camp IX, attendant ensemble, avec impatience, l'aube désirée de la victoire.

Tout au long de la soirée, Compagnoni avait donné des signes évidents d'épuisement. Dans le doute où j'étais qu'il pût soutenir l'effort de l'assaut du sommet, je fus plus d'une fois tenté de l'inviter à me céder sa place ; finalement je n'en fis rien. Provoquer moi-même une décision aussi délicate, au lieu de la laisser à son initiative, me semblait malséant. J'avais en outre une autre préoccupation : le fait qu'avant le bond final nous attendait encore une journée fort chargée et pleine d'inconnues. J'étais en somme écartelé entre la nécessité évidente de prendre la place de Compagnoni, les scrupules qui m'empêchaient de le faire, étant donné la situation, et enfin, en dehors de toute présomption, la crainte que Compagnoni, s'il prenait ma place, fût incapable de transporter l'oxygène au camp IX. Aussi éprouvai-je presque un sentiment de libération lorsque Compagnoni, devinant peut-être mes pensées, m'adressa ces quelques mots : « Si demain tu es en forme, là-haut au camp IX, il pourra se faire que tu prennes la place de l'un de nous deux. » En fait, son hypothèse n'était pas vraisemblable, compte tenu de la rude journée qui m'attendait. En

tout cas, elle m'amena à cette conclusion que ce n'était absolument pas le moment de rien changer. « Si demain soir nous avons à revenir sur cette phrase de Compagnoni, pensai-je en regagnant ma tente, cela voudra dire que nous serons arrivés tous les quatre au camp IX, et l'oxygène aussi ; pour l'instant, c'est la seule chose qui compte. »

Sous la tente, Gallotti se plaint d'une vive douleur au pied gauche, causée par le froid, et nous massons ce pied de concert, jusqu'à ce qu'il ait retrouvé sa sensibilité. Puis nous prenons nos dispositions pour la nuit.

Le lendemain matin, nous avons beau commencer nos préparatifs dès 6 h 30 nous ne sommes prêts à partir qu'à 8 heures. À ces altitudes, il faut une demi-heure pour chausser les bottes de peau de renne. Pour un alpiniste, le panorama qui se déroule autour de nous est le plus suggestif qui se puisse imaginer. Peut-être aussi cette impression provient-elle du fait que nous pouvons finalement voir de près ce sommet si ardemment désiré. Le sérac qui domine le camp nous en cache la partie intermédiaire, mais c'est probablement pour cette raison que la cime, jaillie de son glacier suspendu, nous apparaît si limpide, et si proche qu'on y pourrait, semble-t-il, monter en quelques enjambées. En dessous de nous, la vue est encore très limitée par le profil de la pente où nous nous tenons, mais ce que nous entrevoyons n'est pas moins d'une effrayante beauté. Plus bas que nous désormais, malgré ses 7 544 mètres, trône le Skyang Kangri. Avec les trois énormes gradins qui dessinent sa masse, on dirait d'un majestueux escalier lancé vers le ciel. Jusqu'à l'horizon infini, rien que des pics et des glaciers ; dans la direction du Kuen-Lun, ciel et montagne se confondent dans une même pâleur azurée. Et sur de réciproques souhaits de bonne chance, nous nous séparons de nos amis.

Nous n'avons pas de charge, et pourtant notre allure est lente. La neige chassée par le vent a de nouveau comblé les traces ; aussi cherchons-nous à raccourcir nos pas au maximum pour nous ménager une meilleure piste de montée. Gallotti n'a pas oublié son dévissage d'avant-hier et quand il parvient à l'endroit critique, il s'évertue à tenir ses yeux aussi ouverts que possible !

Nous voici enfin aux appareils à oxygène. Et voici venir du camp VII, où ils sont arrivés hier, Abram et les deux hunzas Mahdi et Isakhan. Brave Erich ! tu as fini par surmonter l'épreuve. Il y a dans leur chargement des matelas pneumatiques, et des sacs de couchage en duvet. De quoi nous remplir d'aise, Gallotti et moi, qui avons dû, la nuit dernière, partager un seul matelas et un unique sac de duvet !

Les appareils sur le dos, nous reprenons le chemin que nous venons de parcourir en descente. Et je vais assister à la plus belle démonstration de volonté et de ténacité humaines qui se puisse

donner en montagne. Je marche en tête, moi qui suis le moins éprouvé ; puis entre moi et les trois autres, vient Gallotti, avec tant de peine que la durée de ses arrêts l'emporte bel et bien sur celle des temps utiles. Parfois il s'immobilise, le visage enfoui dans la neige, puis il trouve, je ne sais où, la force de continuer (peut-être pense-t-il à ce que signifie l'arrivée, là-haut, de l'oxygène).

L'effort gonfle ses traits et le défigure et quand il atteint le camp VIII, je me demande s'il va pouvoir faire un pas de plus. En tout cas, ce qu'il a su faire tient du miracle, et cela seul suffirait à lui faire mériter le sommet.

Voilà, certes, une bonne chose de faite. Pourtant nous sommes encore loin d'avoir rejoint les deux hommes qui nous attendent au camp IX ; et avec l'aggravation de la situation, ils sont maintenant plus loin que jamais ! Il n'est plus question de compter sur Gallotti. Abram ne se prononce pas, mais à en croire sa figure, il reste peu d'espoir. Isakhan geint comme un gosse, en proie à une très forte fièvre. Mahdi, en revanche, est le seul qui soit encore en bonne forme. Cet homme est formidable ; de tous les hunzas, il a toujours été le meilleur, le seul aussi, à mon avis, qu'on puisse comparer avec les plus courageux de ces sherpas népalais que je ne connais pas personnellement, mais dont j'ai souvent entendu faire l'éloge. Peut-être pourrait-il monter avec moi les charges d'oxygène au camp IX ? Voilà la carte qu'il faut sortir de la manche pour faire pression sur le brave, sur l'orgueilleux Mahdi !

Mais d'abord, avant d'aborder la question, avec les quelques biscuits et les cubes de bouillon dont nous disposons, préparons pour tous une bonne soupe, on raisonne plus facilement, avec l'estomac plein ! Puis, commençant par lui promettre une récompense en roupies, à recevoir après la victoire, nous exposons notre projet à Mahdi, et lui laissons entrevoir, oh ! bien vaguement, qu'il pourra monter jusqu'au sommet avec Lacedelli, Compagnoni et moi. Supercherie, certes, mais indispensable, et qui n'est pas sans un certain fondement de probabilité.

Mahdi accepte la proposition et, dûment équipé avec les vêtements que lui fournissent Gallotti et Abram, les souliers mis à part, parce que la chose est impossible, il se prépare à repartir. Abram, cependant, qui commence à se sentir mieux, se déclare prêt à nous accompagner aussi haut qu'il le pourra, en nous relayant pour le transport de l'oxygène. Nous chaussons les crampons, procédons à un ultime contrôle de tout notre matériel : de la corde en suffisance, une paire de mousquetons, la trousse d'outillage avec soupape de réserve et petites pièces de rechange pour les appareils respiratoires ; une lampe de poche. Voilà qui est fait, nous pouvons y aller.

Le temps s'est enfui, il est déjà 15 h 30, et nous n'avons plus devant

nous que quatre heures de jour. Ne nous voyant pas apparaître, nos camarades vont s'inquiéter. Le profond sillon des traces qui montent vers la droite nous indique la route à suivre pour aborder le mur qui s'élève au-dessus des tentes. La zone que nous traversons est dans l'ombre, et la température y est très rigoureuse. Nos muscles engourdis ne réagissent plus, comme ils le faisaient voici quelques heures. La faute en est à la longue halte, et plus encore au poids écrasant des appareils respiratoires, aggravé par l'effet inexorable de la raréfaction de l'air. Le tout additionné fait que, tous les trois ou quatre pas (payés de quel effort, ces pas, et avec quelle lenteur !) nous sommes obligés de nous arrêter, et qu'il nous faut, tous les vingt ou trente mètres, nous relayer pour le transport des charges.

Au pied du mur, haut d'une trentaine de mètres, bâille une large et longue crevasse. L'itinéraire emprunte l'unique pont qui joint les deux lèvres, là où elles sont le plus rapprochées. La lèvre supérieure s'avance en forme d'avant-toit, de neige inconsistante. Les passages répétés de nos camarades ont gravement endommagé le rebord de l'avant-toit, et avec un pareil poids sur les épaules, son franchissement va poser un vrai problème.

À 16 h 30, nous débouchons sur la pente qui fait suite au mur et l'inquiétude nous étreint si fort qu'avant même de jeter un coup d'œil au spectacle qui se dévoile, nous appelons nos camarades de toutes nos forces. Ils nous ont entendus et nous répondent. La joie nous envahit. Mais où donc est leur tente ? Leurs traces, interrompues par endroits, déroulent leur long fil blanc sur la pente, droit devant nous. Une longue pente qui se redresse de plus en plus et se brise net sous le sommet. Juste avant cet ultime ressaut, la piste s'infléchit légèrement vers la gauche, et disparaît. Ensuite, il semble qu'elle s'élève beaucoup plus haut, vers une zone raide d'affleurements rocheux. Nous arrivons à la suivre jusqu'au pied d'un gros bloc, puis... plus rien. Lacedelli et Compagnoni sont certainement là, dans leur tente que la masse rocheuse dérobe à nos regards. « Lino ! Achille ! Où êtes-vous ? Où avez-vous planté la tente ? » – « Suivez la piste ! » répond une voix venue d'en haut. Nous reprenons la montée dans les traces de nos compagnons. Depuis que nous avons entendu leur voix, nous nous sentons plus légers. Nous imaginons que là où s'efface la piste, il y a la tente, que nous n'allons plus rencontrer aucun obstacle ; bien sûr, nous aurons du mal à arriver là-haut avant la nuit, nous nous en rendons compte, mais nous ne croyons pas avoir quoi que ce soit à redouter.

Pas après pas, halte après halte, nous poursuivons notre chemin. Nous traversons une région où de grandes crevasses se dissimulent perfidement sous de minces et fragiles ponts de neige, et là, j'ai plaisir à penser que lorsque nous foulerons à nouveau ces traces, le K2 sera à

nous. La sensation d'euphorie que cette pensée suscite fait pour quelques instants notre fatigue plus légère.

Cet état d'esprit, hélas, n'est pas destiné à durer. Maintenant, plus nous montons, plus nous obsède l'idée inquiète que la tente, et nos camarades, pourraient bien ne pas se trouver de l'autre côté du rocher. Celui-ci, vu d'ici, ne semble pas offrir de telles proportions qu'il puisse masquer une tente, même petite. D'autre part les alentours ne présentent pas d'emplacement plus favorable pour un camp. Jusqu'à la grande bande rouge, ce ne sont que dalles raides en enfilade, neige et rochers mêlés. Notre inquiétude nous suggère d'étranges hypothèses : ces traces en direction du bloc, ce ne sont peut-être pas des traces de pas, mais le sillon laissé par une pierre détachée, roulant dans la pente... Mais alors, où peuvent bien être Lacedelli et Compagnoni ? Peut-être justement de l'autre côté, sur la pente de droite... Mais non, c'est illogique ! Les risques de chute de blocs de glace y sont trop grands... Et s'ils avaient trouvé un endroit pour se mettre à l'abri... une petite crevasse, par exemple, invisible d'ici... ? Ou alors ils ont atteint l'altitude fixée par le programme initial ? Sûrement pas, ce n'est pas ce dont nous étions convenus. D'ailleurs, avec cet enneigement important, leur itinéraire monterait directement par la neige jusque sous la bande de rochers, et nous verrions leurs traces. Est-ce que par hasard le vent les aurait effacées ? L'inquiétude à nouveau nous ronge et nous appelons, appelons encore. Et leur brève réponse nous arrive, du côté du bloc de rocher. Il n'y a pas de doute, c'est là qu'ils sont. Illusion volontaire ? C'est que la désillusion serait trop amère !

Le soleil, cependant, a disparu derrière l'arête du K2 et l'air s'est fait piquant. Tout a changé autour de nous, comme si par magie nous avions été transportés sur une toute autre montagne. Le soleil, voici seulement un instant, vivait et faisait resplendir le moindre relief ; tout est froid maintenant, sévère, enveloppé d'ombre blafarde. Dans cette atmosphère de mystère, comme je me sens petit, infiniment fragile ! Jamais autant qu'en cette minute je n'ai ressenti la puissance du K2 et de tout cet Himalaya qui m'entoure. C'est l'enchantement des huit mille tout proches qui s'empare de mon subconscient. Peut-être bien que j'ai peur.

Brusquement la réalité m'arrache à cette extase que, dans un certain sens, je voudrais ne voir jamais finir. D'une sensation à l'autre, je me suis senti transporté loin du monde, en proie aux plus fantastiques pensées. Abram se plaint d'avoir un pied complètement insensible. Cher et bon Erich ! Que de mots admiratifs je voudrais savoir te dire, en pensant à ce que tu as fait jusqu'à maintenant ! Tu as décidé de t'en retourner alors que nous étions encore au sommet du mur. Depuis, deux heures ont passé, et je t'ai encore traîné jusqu'ici,

partageant avec nous le poids de l'oxygène. Parce que, tu le savais, chaque mètre de fatigue épargné augmentait d'autant les possibilités de succès.

Sans perdre une seconde, nous lui enlevons sa chaussure et lui frictionnons le pied à tour de rôle, vigoureusement, jusqu'au moment où une vive douleur montre que le danger est passé. Encore un salut touchant, et nous suivons des yeux pendant quelques minutes la lente descente de notre compagnon. Il est 18 h 30.

Nous gagnons une grande échine séparant le versant est du versant sud et presque d'un coup s'ouvre à nos pieds, à notre gauche, un formidable entonnoir glacé qui se précipite d'un seul élan vers le glacier Godwin-Austen. C'est cette échine qui, lorsque nous regardions d'en dessous, interrompait le long fil blanc des traces Çà et là effacées par le vent. La piste désormais la remonte sur toute sa longueur, puis comme nous nous en sommes déjà rendu compte plus bas, s'élève brièvement le long d'une pente rapide. Vue d'ici, cette pente se révèle être un raide couloir, qui prend naissance sous les séracs du sommet et va s'élargissant, jusqu'au moment où il se confond avec ce toboggan qui plonge sous nos pieds. Ensuite la piste traverse vers la gauche, nettement, le couloir en question, monte encore un peu tout droit sur la paroi abrupte et atteint enfin le gros bloc. Au delà, le mystère reste entier.

En haut de l'échine neigeuse Mahdi commence à se plaindre du froid et donne des signes d'énervement. Moi, je voudrais pouvoir voler, au moins pour voir où se cachent les deux là-haut. Dans un peu plus d'une demi-heure il fera nuit, et nous ne savons pas encore avec certitude où nous devons nous diriger. « Lino ! Achille ! Où êtes-vous ? Répondez ! » : Tout se tait. Peut-être que de la tente ils ne nous entendent pas... Mais pourquoi ne se font-ils pas voir ? Nous serions plus tranquilles !

Nous sommes arrivés au point où commence la traversée du couloir et maintenant, au lieu de suivre à l'horizontale la piste de nos camarades, nous piquons obliquement sur le gros bloc. La pente se redresse toujours davantage, dangereusement, et parfois, sous l'effort, il me semble que mon cœur va éclater dans ma poitrine. Il n'est pas question non plus de nous laisser aller sur la neige pour nous reposer : nous nous retrouverions trois mille mètres plus bas ! Ah, ces bouteilles ! Ces sacrées bouteilles d'oxygène ! Leur poids nous écrase littéralement ; les reins en sont comme atrophiés, et mes pauvres épaules n'en peuvent plus de cet effort. Tout à l'heure, je pouvais les soulager en marchant courbé en deux, mais maintenant, l'extrême raideur de la pente m'oblige à marcher de travers, complètement déséquilibré. La douleur est parfois si aiguë que j'ai peur de m'écrouler. Alors je me cramponne à mon piolet enfoncé dans la

neige, et nous nous abandonnons, Mahdi et moi, à notre halètement inhumain, comme s'il pouvait nous apporter quelque soulagement.

Quelle ironie de penser que cet oxygène qui nous écrase pourrait être en même temps notre plus grand réconfort ! C'est de l'oxygène pur ; dix-neuf kilos de charge précieuse qui pourraient en un instant nous ramener aux conditions d'une altitude de deux mille mètres inférieure. Ce serait si simple d'ouvrir l'un des trois robinets !

Nous n'avons pas de masque ? Peu importe ! Le gaz magique aurait vite fait d'imprégner l'air qui nous entoure... Qu'il est ténu, n'est-ce pas, le fil auquel un K2 est suspendu... !

Nous commençons à suffoquer et nos appels se succèdent, toujours plus angoissés, toujours plus désespérés, toujours sans réponse. Nous ne pouvons pas croire que nous ne trouverons pas la tente au-dessus du bloc. Mais alors, pourquoi Lacedelli et Compagnoni ne répondent-ils pas ? Nous sommes tout près maintenant, cinquante mètres peut-être ! « Achille ! Lino ! Répondez ! » Nous sommes tous les deux arrêtés, à bout de souffle, avec la neige à mi-jambe. Plus que quelques minutes et le jour qui s'éteint fera place à la nuit noire. Mahdi, comme un possédé, se met à hurler des mots incohérents, auxquels je n'entends rien, évidemment. De toute évidence, il est hors de lui.

Non, cette torture ne peut durer davantage. D'une secousse je me libère du poids de l'oxygène et, rassemblant toutes mes forces, je grimpe à quatre pattes le couloir, tout droit, jusqu'à ce que j'aie un peu dépassé le bloc. Affaîssé sur la neige, le regard brouillé par l'effort, je vois maintenant : au delà du bloc, il n'y a rien ; rien que la roche lisse ; rien que des traces incertaines, à demi effacées par le vent, qui montent en oblique vers la gauche, le long de la raide paroi de rocher et de glace. Une émotion violente me secoue, et je me sens défaillir, l'espace d'un moment. Il me semble que tout s'effondre en moi ; je ne suis même plus capable de penser. Quand, remis du choc, je me relève, de longues minutes ont passé. L'obscurité est totale. Mahdi est à côté de moi et dans l'ombre je vois briller ses yeux. Où trouver les mots à la mesure de cette réalité ? La gorge me brûle effroyablement, et je porte à ma bouche, instinctivement, une poignée de neige. Le froid me laisse indifférent...

Je me suis un peu repris, et maintenant, enlevant mes gants, je fouille mes poches les unes après les autres jusqu'à ce que j'y trouve la lampe électrique. C'est en vain que je cherche à l'allumer. Sans doute le grand froid l'a-t-il déchargée. De fait, je me souviens que, pour l'avoir à portée de la main, je l'ai toujours gardée dans une poche extérieure. Je n'aurai donc pas de lumière.

Il n'y a plus de doute désormais, nos camarades se trouvent au pied de la grande bande rouge. Mais pourquoi ? Comment ferons-nous maintenant pour les rejoindre, dans le noir, sur cette pente raide ? Il

va falloir retourner au camp VIII. Mais l'oxygène ? Comment le trouveront-ils demain matin ? « Lino ! Achille ! Répondez ! Est-ce que vous nous entendez ? » Le silence est absolu, interrompu seulement de temps à autre par les vociférations impressionnantes de Mahdi. Une nouvelle idée me vient, que j'arrive à grand-peine à faire comprendre à mon compagnon. Il s'agit d'arriver à la tente en remontant directement la suite du couloir neigeux, jusqu'à la hauteur de la bande rouge, puis en traversant vers la gauche sous cette bande, sur une longue vire de neige qui, vue d'ici, paraît peu inclinée. Cela nous épargnerait quelque cinquante mètres d'escalade oblique dans le noir, sur des plaques de neige et de rocher extrêmement dangereuses. Mahdi accueille la proposition presque avec indifférence et recommence à hurler. Je redescends à quatre pattes pour récupérer l'oxygène.

Lorsque je rejoins Mahdi, je m'aperçois qu'il est monté d'une vingtaine de mètres. Brandissant son piolet vers le haut, il maudit le monde entier. L'obscurité m'empêche de voir son visage, mais il doit être effrayant. Lorsque je constate que son désespoir dépasse les bornes de la raison, un frisson de crainte me court dans tout le corps. Car je me rends compte brusquement des terribles conséquences de cette défaillance, et j'en reste déconcerté. Une fois de plus, je dépose ma charge d'oxygène et crie le nom de Lino et d'Achille. Sans plus de résultat. Mahdi est toujours hors de lui. Il monte, descend, marche de long en large, se livre, dans son excitation et son inconscience, aux gestes les plus imprudents. Il ne se rend même pas compte du fardeau qui lui écrase les épaules ; il chancelle, d'effroyable façon, et à chaque instant, il me semble qu'il va rouler dans le vide. Seule la force pourrait le faire tenir immobile, mais en ce moment de folie il est bien plus fort que moi. Puis il se calme un peu et moi, cachant ma peur, je réussis à le persuader de rester assis, tranquillement. Si nous n'enfoncions pas aussi profondément dans la neige, qui sait combien de fois déjà nous aurions dévalé jusqu'au pied de la montagne !

La situation a désormais tellement empiré que même la retraite en direction du camp VIII ne me paraît plus possible. Qu'importe désormais si, demain matin, Lacedelli et Compagnoni ne trouvent pas l'oxygène ! C'est bien là un moindre mal. Tandis que la descente, maintenant, c'est pour nous la mort sans phrases. Mahdi a complètement perdu la tête et dans l'obscurité, la chute ne se fera pas attendre, ni pour lui, ni pour moi, car je n'aurai pas la force de le retenir, je le sens. Mais, au fait, ne nous reste-t-il pas une ultime solution de désespoir ? Bivouaquer ici en attendant le jour. Instinctivement, je commence à gesticuler à l'aveuglette avec mon piolet, dans l'intention d'entailler dans la pente un gradin assez large pour que nous puissions y rester tous les deux, l'un à côté de l'autre.

Cependant, dans ma tête, pensées et souvenirs galopent, s'enchevêtrent, tandis que grandit et s'impose la vision terrifiante de la fin misérable qui nous attend. Plus je me révolte contre ce cauchemar, plus il me martèle les tympans ; à tel point qu'à un moment donné, j'ai l'impression que ma tête éclate. Serais-je en train de devenir fou ? Et je me surprends à crier : « Non, je ne veux pas mourir ! Je ne dois pas mourir ! Lino ! Achille ! Vous ne pouvez pas ne pas nous entendre ! Aidez-nous ! Malheur à vous ! » Et je me laisse aller bientôt aux pires menaces...

Je suis en proie à une crise épouvantable et quand je réussis à la maîtriser, c'est comme si je me réveillais d'un mauvais rêve. Je me rends compte que j'ai creusé une assez grande plate-forme. Même Mahdi semble maintenant plus calme. Par intervalles, il se plaint d'avoir froid et à toutes mes propositions répond par un lamentable « No Sab ! ».

Bientôt la pointe du piolet rebondit sur la glace vive et je dois m'arrêter de creuser. La plate-forme me semble assez large pour nous recevoir et quand je m'assois pour en faire l'essai, je constate que le bord inférieur m'arrive aux jarrets et le bord supérieur à la hauteur exacte de la tête. Elle mesure environ un mètre sur soixante centimètres. Mahdi, qui s'est jusqu'ici contenté de me regarder travailler, assis immobile à deux pas de moi, manifeste son contentement par un « Yes, Sab ! » inattendu.

Bien que nous soyons à peu près résignés à notre destin, avant de nous installer pour le bivouac, nous rassemblons notre souffle pour appeler encore une fois nos camarades. Mais la gorge nous brûle si fort qu'à demi aphones, nous n'arrivons qu'à grand-peine à prononcer leur nom.

Et voici, ô miracle incroyable, que dans le profond silence, sur la crête, tout contre la bande de rochers, s'allume une lumière. « Lino ! Achille ! Nous sommes ici ! Pourquoi vous montrez-vous seulement maintenant ? » Lacedelli s'excuse, à haute et intelligible voix, mais plutôt vertement. Connaissant son bon caractère, je ne veux pas prendre au sérieux le sens de ses paroles. Un des premiers effets de la raréfaction de l'air, c'est l'énervement, l'irritabilité. Au fond, pensé-je, moi aussi tout à l'heure, j'ai fulminé contre eux, me répandant en insultes et en malédictions. « Vous avez l'oxygène ? reprend la voix.

— Oui.

— Bien ! Laissez-le et descendez tout de suite.

— Impossible ! Mahdi n'en peut plus !

— Comment ?

— J'ai dit : « Mahdi n'en peut plus... » Tout seul je pourrais m'arranger, mais Mahdi a perdu la tête. En ce moment, il est en train

de traverser la paroi ! »

De fait, pendant cet étrange dialogue, Mahdi s'est levé comme l'éclair, et à tâtons dans le noir, comme un halluciné, marche vers la lumière par le travers de la raide pente glacée, inconscient de l'extrême gravité du danger. Non seulement la lumière ne lui sert à rien, mais elle l'éblouit. « Non, Mahdi ! Reviens ! No good ! » Aveuglé par cet espoir de vie que la lampe représente pour lui, il poursuit sa marche de funambule. Soudain la lumière disparaît. Et je pense : nos amis se préparent à venir à notre aide. Mahdi, sur la pente noire, a repris ses vociférations d'obsédé. « No good Compagnoni Sab ! No good Lacedelli Sab ! » Bientôt une deuxième crise éclate. Mais son dieu le protège encore, et il arrive à revenir jusqu'à moi.

Nous attendons en vain que nos amis reparassent. Nous reprenons nos appels, nos implorations, mais de toute la nuit, personne ne donnera plus signe de vie. Quelque chose, dans mon esprit, grave sa marque profondément, comme au fer rouge.

Faisant alterner promesses et prières, j'ai persuadé Mahdi de s'asseoir à côté de moi. Il voulait à tout prix retourner au camp VIII et, à deux reprises, il était sur le point de partir tête première lorsque j'ai réussi à l'arrêter. Pour faciliter la circulation du sang dans mes pieds, j'ôte mes crampons ; j'enlève aussi ceux de Mahdi qui, paralysé par le froid, aimerait mieux les garder que de quitter et remettre ses gants. Ma gorge et mes lèvres sont en feu. À force de fouiller mes poches, j'y ai trouvé trois caramels : toute notre richesse ! Nous en portons chacun un à notre bouche. Hélas, il faut le recracher sur-le-champ, faute de salive. La nuit est calme ; seul, siffle le vent, par intervalles ; le froid commence à se faire sentir. Je voudrais savoir l'heure, mais je préfère ne pas regarder ma montre. C'est un soulagement que de pouvoir rester assis. Depuis ce matin, jusqu'à huit heures, nous ne nous sommes arrêtés que deux heures au camp VIII ; encore était-ce pour tout remettre en ordre. Maintenant, enfin immobiles, nous arrivons, de temps en temps, trop brièvement, à nous abstraire de la réalité. Je me rends compte que, pour le moment, tout est encore supportable parce que nos muscles ont cessé de travailler depuis trop peu de temps pour ne pas conserver encore quelque chaleur. Mais... plus tard... ? Comme j'aimerais pouvoir ne penser à rien !

Il y a tant et tant d'étoiles au ciel, et si lumineuses, que la neige en est semée d'étranges reflets. À ce qu'il me semble, il faisait bien plus noir, voici quelques heures. La lune est cachée, et cependant, toutes les cimes alentour sont nettement visibles. Dans les vallées stagne une mer de nuages, de plus en plus dense, où notre montagne s'abîme tout entière en dessous de 7 500 mètres d'altitude. Et mon esprit s'émerveille, en ses rares instants de sérénité. Ces sommets, les plus hauts du Karakorum, quelle magie les enfante, noirs écueils jaillis des

flots laiteux ? Voici le Falchan Kangri ; là-bas, le groupe du Gasherbrum et le Hidden Peak, son point culminant. Le K2 domine tous ces colosses. Est-il possible que je sois ici, si haut ? Instinctivement je lève les yeux, et comme pour me contredire sans plus tarder, le K2 semble vouloir me défier en me montrant la nette silhouette de sa formidable cascade de glace tranchant la voûte du ciel. Au-dessus seulement elle prend figure de sommet ; au-dessous, elle est comme l'épée de Damoclès suspendue sur deux minuscules êtres humains. Si le moindre fragment de cette chape monstrueuse venait à se détacher, nous serions balayés sans rémission, comme des fétus.

Tandis qu'alternent en moi la peur et l'espoir, le souvenir et le regret, le gel atroce engourdit nos membres, que secouent par intervalles de longs frissons. Nous nous serrons l'un contre l'autre, évitant de notre mieux le contact avec la glace qui nous entoure. À plusieurs reprises je m'aperçois que, progressivement, l'une ou l'autre de mes extrémités perd toute sensibilité. Alors, triomphant de la torpeur du froid, je cherche à réagir par tous les moyens. Plus d'une fois, j'ai beau remuer le membre, frictionner vigoureusement la partie atteinte, cela ne suffit pas. Alors j'empoigne mon piolet et répons à coups redoublés à l'attaque du gel. Excellente méthode non seulement pour réactiver la circulation du sang, mais aussi pour prévenir efficacement les hallucinations dues au manque d'oxygène.

À l'improviste, comme une gifle, la première rafale de vent et de neige nous cingle le visage. Puis une autre, et une autre encore. Bientôt la tourmente nous enveloppe complètement, en tourbillons si sauvages et si violents que la poussière de neige glacée s'insinue partout, jusque sous nos vêtements. Et nous n'avons même plus la ressource de nous plaindre pour nous distraire de notre supplice : il nous faut, pour ne pas suffoquer, nous protéger à grand-peine le nez et la bouche avec les mains. Quant aux yeux, ils sont plus qu'à moitié aveugles. Comme des naufragés sur une mer démontée, refusant la défaite, nous nous cramponnons à la vie de tout notre être. Dur combat, à chaque minute plus désespéré, combat inégal. Nous ne savons même plus si c'est pour vivre que nous luttons, pourquoi nous continuons à vivre.

À trois reprises la neige, comblant la plate-forme, semble vouloir nous submerger et par trois fois nous la creusons, par tous les moyens. Chacun de nous désormais se bat pour lui seul, faisant appel à ses ressources suprêmes. Mais soudain un cri résonne à côté de moi ; non plus le cri du vent, mais d'un homme. D'un geste instinctif, je tends le bras vers la fuite d'une ombre : c'est Mahdi, qui plonge vers le précipice, et que j'arrête d'extrême justesse. Est-ce seulement le désir inconscient, désespéré, de retourner au camp VIII qui lui a dicté ce

geste ? Jamais je ne le saurai. Puis, grattant avec les mains, j'arrive à creuser dans le mur de neige un trou horizontal et y enfouis ma tête pour la mettre à l'abri. La tourmente continue, inlassablement.

Le jour point. Le vent tombe. Tout est encore plongé dans la mer de nuages, jusqu'à quelques centaines de mètres de nous. Le ciel, petit à petit, redevient limpide et dans la clarté grandissante quelques étoiles brillent encore. L'air est maintenant immobile et le gel, sidéral. Depuis quand dure cet enfer ? Je ne sais plus. Je sais seulement que mon corps semble ne plus être à moi ; que je ne sens plus ni mes pieds, ni mes mains, que mes jambes ne me portent plus, que tout le reste de mon individu, mes bras surtout, est secoué d'un tremblement ininterrompu que je suis incapable de maîtriser. Trop heureux d'être encore en mesure de penser !

Impuissant, je regarde Mahdi se décrocher. Défiguré, raidi par le froid, le voilà qui, tout à coup, commence à descendre en titubant, sans attendre les rayons du soleil pourtant tout proche, maintenant. Je me demande avec angoisse comment il évitera la chute. Que lui dire ? Quarante mètres au-dessous de moi, il s'arrête dans la pente et reste immobile, longuement. Puis il repart ; et moi, la gorge nouée, je suis des yeux sa descente chancelante, interrompue tous les quatre pas par une halte pénible. Quel soulagement, quand je le vois enfin sorti de ces deux cents premiers mètres de pente, les plus raides ! Il peut bien maintenant trébucher, rouler autant qu'il voudra, il ne risque plus la culbute définitive. Pauvre Mahdi ! Qui sait dans quel état il est ! Qui sait s'il comprend pourquoi nous avons dû bivouaquer ici, privés de tout équipement, sans le moindre abri ! Cette nuit, avant que commence cette tourmente infernale, pour calmer son inquiète envie de descendre, je lui ai promis, entre autres choses, une forte somme, beaucoup de roupies, et il s'est arrêté. Va-t-il m'en vouloir ? Hier soir, j'avais si peur pour sa vie, et voilà que je le laisse descendre tout seul ! Me serais-je trompé dans le choix des décisions à prendre ? À Dieu seul de juger.

Comme une apparition divine, le soleil émerge d'un coup au-dessus de la mer de nuages, multipliant à l'infini les rais de lumière et d'ombre. Bientôt sa chaleur me redonne la vie et calme quelque peu ce tremblement invincible de tout mon corps. J'enlève mes gants. Oh ! mes pauvres mains ! Méconnaissables... Mais elles retrouvent leur sensibilité et commencent à me faire mal. Je peux enfin jeter un coup d'œil à ma montre : bientôt six heures ! Et les deux là-haut, qui sait ce qu'ils deviennent ? Même maintenant je ne peux pas voir leur tente. Je continue à me frictionner un peu partout, enlevant de chaque recoin la neige que la tourmente y a agglomérée. S'agglutinant dans ma barbe hirsute, elle a mis sur mon visage un véritable masque de glace, que je n'arrive pas à détacher. Je dégage les appareils à oxygène, que

la tourmente a ensevelis, puis chausse mes crampons et commence à descendre. Quoique allégé de toute charge, je me sens incroyablement instable. À chaque pas je dois planter mon piolet et m'y cramponner pour ne pas être précipité. Laisant enfin derrière moi la raide, la dangereuse pente de deux cents mètres, et bien que mes pas soient encore mal assurés, je retrouve progressivement mon équilibre. Bientôt les derniers frissons de froid disparaissent à leur tour.

Je m'enfonce, à pas incertains, dans le dédale des crevasses. Puis un appel venu des hauteurs me parvient. Je regarde derrière moi, mais ne vois rien ni personne, sinon les couleurs bariolées des bouteilles d'oxygène laissées là-haut. Je reprends ma descente.

Voici le mur du camp VIII. Courage, Walter ! Encore un coup de reins, et tu seras au milieu de tes amis, dans la tente, au chaud ! Maintenant le passage de la grande crevasse est beaucoup plus facile. Il n'y a qu'à se laisser glisser sur le dos. Voilà qui est fait... Un saut dans le vide et je me retrouve quatre mètres plus bas, enfoncé dans la neige jusqu'à la ceinture. Non sans émotion je revois les deux tentes du camp ; elles sont là toutes proches mais, comme s'il s'agissait d'une mauvaise farce, je suis incapable d'y parvenir : tel est l'effet du relâchement, dans n'importe quelle entreprise, lorsqu'approche la conclusion.

À quelques pas des tentes je me heurte à Isakhan, qui est sorti chercher de la neige pour la faire fondre. Il me tranquillise en m'informant que Mahdi vient d'arriver et s'est installé sous la même tente que lui. J'enlève mes crampons et me glisse dans l'autre tente, entre Abram et Gallotti. Et ils racontent :

« Il n'était pas tout à fait sept heures lorsque quelqu'un nous a réveillés en ouvrant la tente. C'était Mahdi, avec une figure complètement bouleversée. Il nous a montré ses pieds et ses mains, pleins de gelures. Les orteils surtout sont tout noirs ; vraiment, c'est inquiétant. Les explications qu'il nous a données d'une voix haletante n'étaient pas claires et nous ont laissés dans un état de profonde appréhension. Erich et moi nous nous sommes regardés en face, et nous n'osions pas faire de suppositions. Et puis, tu es arrivé (8). »

Pauvre Mahdi (9) ! Mon esprit vagabonde, et mon imagination évoqué une scène dramatique. Je le revois descendant du Nanga Parbat, voici un an, portant sur ses épaules un homme avec un pied gelé : Hermann Buhl, le conquérant solitaire.

Je fais à mes amis le bref récit du drame de la nuit dernière. Même moi, en cet instant, je ne me rends peut-être pas un compte exact de la réalité vraie : je m'en suis tiré, et sans dommage !

À 17 h 30, Isakhan passe la tête à l'entrée de notre tente et nous dit en anglais : « Il y a un sahib tout près du sommet du K2 ! » Nous nous

précipitons dehors. J'ai un gros nœud dans la gorge et ne puis plus maîtriser mon émotion. Deux points minuscules s'élèvent sur la dernière pente, lentement, sans arrêt, vers le sommet que le couchant colore de bleu léger.

23 heures : cinq cœurs, sous la même tente, exultent pareillement... Erich Abram, Pino Gallotti, Achille Compagnoni, Lino Lacedelli, et moi-même. Rien d'autre, en ce moment, ne doit compter pour moi.

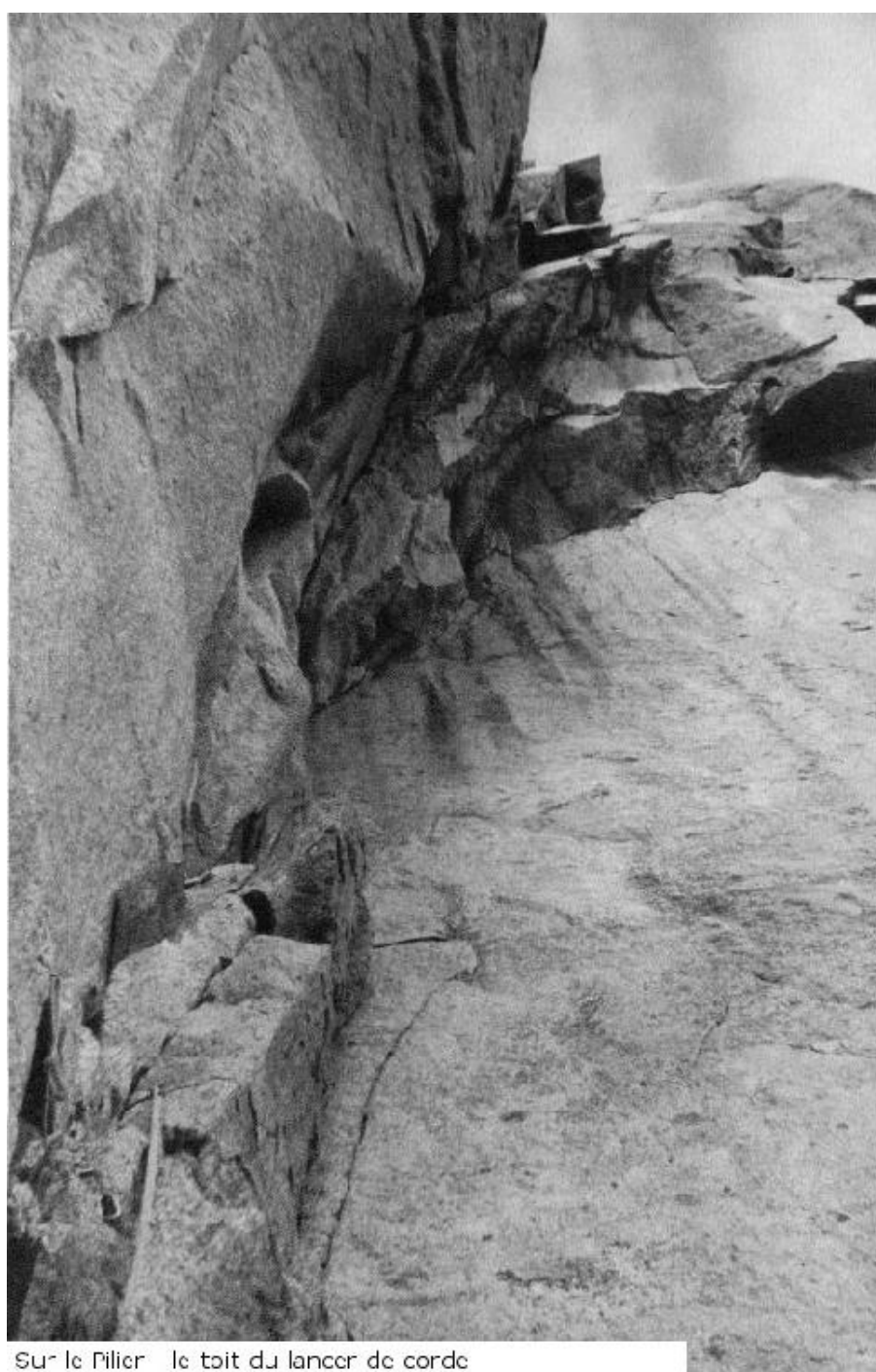
Pendant la nuit, il neige.



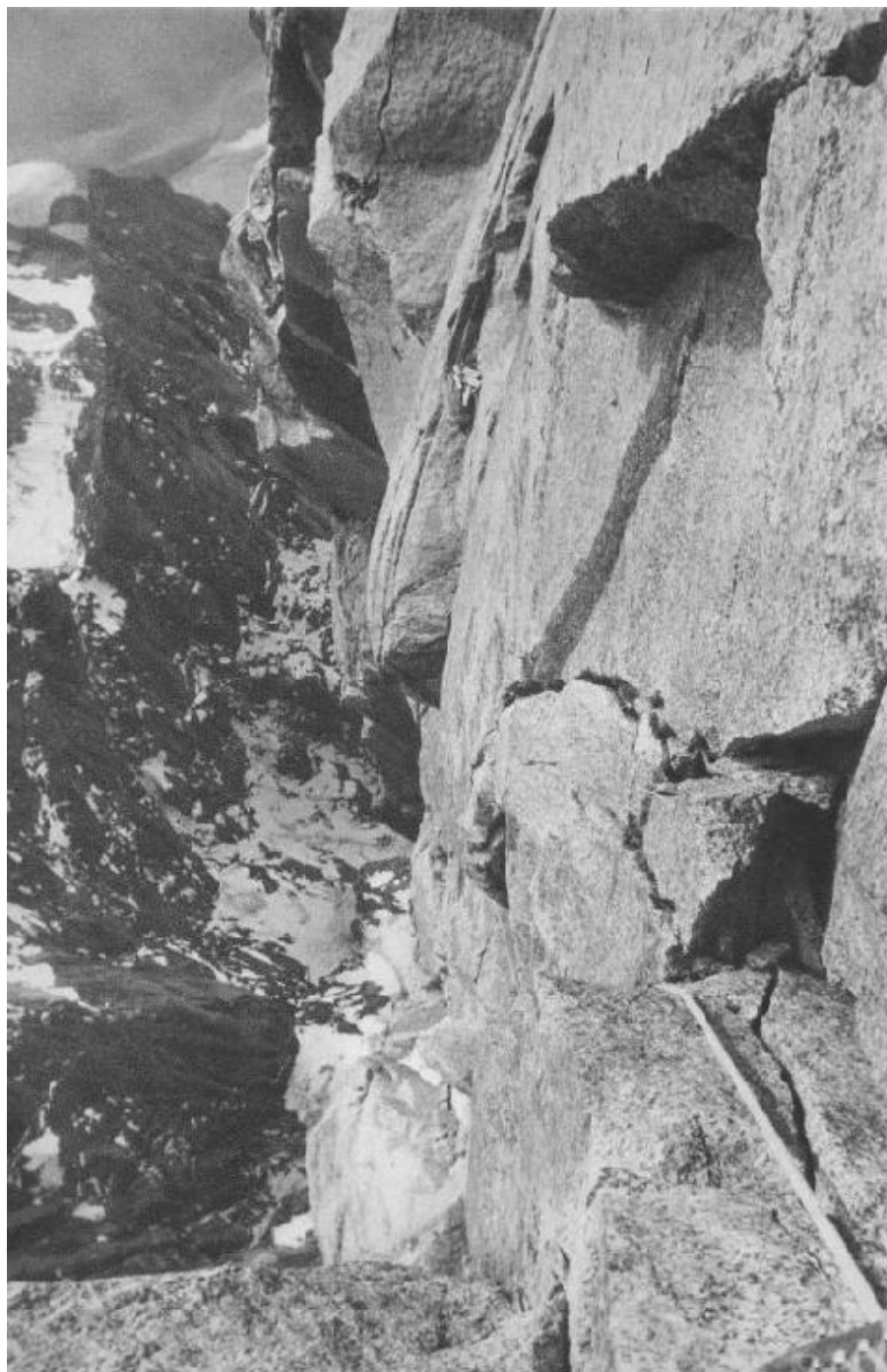
Le pilier Bonatti



La descente dans l'entonnoir du Dru



Sur le Pilier le toit du lancer de corde



Au Pilier : «le sac, mon compagnon»





Les plaques rouges du Pilier



Le sourire de la victoire

VII. LE PILIER SUD-OUEST DU DRU

Lorsqu'on arrive à Chamonix par l'étonnante vallée de l'Arve, l'œil découvre progressivement l'un des plus amples, des plus sévères, des plus fantastiques paysages des Alpes : vastes glaciers et crêtes immaculées déroulées en cercle autour du mont Blanc, décor incomparable des aiguilles de Chamonix, et le cône argenté, parfait, de l'aiguille Verte, qui semble, vue de loin, un seul et même pinacle aux arêtes neigeuses, avec une grande paroi frontale de rochers à pic. Mais à mesure que l'on se rapproche, la Verte semble se transformer. Sa silhouette s'aplatit, recule, comme pour laisser voir ce qu'elle tenait caché. Comme si la situation se renversait, à mesure que l'aiguille Verte s'éloigne, une grande roche rougeâtre grandit, démesurément, et finit par devenir, pour celui qui la contemple, une véritable obsession : c'est le Dru. Ce Dru qu'Henry Bregeault, son admirateur fervent, a ainsi défini : « la montagne française par excellence, le joyau du diadème de Chamonix, l'orgueil et le défi des Chamoniards, le désespoir pour l'œil de l'alpiniste ».

Trois parois, trois escalades, trois moments de l'évolution de l'alpinisme : c'est le Dru. Pour évoquer en peu de mots son histoire alpine, le mieux est de se reporter à la description autorisée du troisième volume du Guide Vallot. Elle commence en ces termes : « Gigantesque pyramide rocheuse, l'aiguille du Dru est une des plus pures merveilles de la chaîne du mont Blanc. Elle présente deux sommets voisins : le Grand Dru (3 754 m) et le Petit Dru (3 733 m), qui aurait pu être considéré comme une simple épaule du Grand Dru si l'histoire n'en avait autrement disposé, séparés par la brèche des Drus (3 697 m). »

29 août 1879 : J. E. Charlet-Straton, P. Payot et F. Folliguet

« marquent une date dans l'histoire de l'alpinisme » en atteignant les premiers le sommet du Petit Dru par le versant sud. Cet itinéraire est aujourd'hui la voie normale du Dru, en même temps qu'une des escalades les plus classiques des Alpes.

31 juillet-1er août 1935 : P. Allain et R. Leininger les premiers gravissent les huit cent cinquante mètres de la face nord, résolvant ainsi un des problèmes les plus importants et les plus disputés de l'alpinisme moderne, et effacent du même coup l'épithète appliquée à la paroi par Roch et Gréloz en 1932, après leur descente en rappels : « impossible ! ». « La conquête de cette face a marqué une importante

étape de l'histoire de l'alpinisme. Venant après les conquêtes de l'arête sud de l'aiguille Noire de Peuterey et de la face nord des Grandes Jorasses, elle a été considérée à son tour comme l'escalade « la plus difficile » de la chaîne jusqu'en 1937. »

Du 1^{er} au 5 et du 17 au 19 juillet 1952, quatre grimpeurs français de premier plan : G. Magnone, L. Bérardini, A. Dagory et M. Lainé, en deux temps, et à douze jours d'intervalle, viennent à bout de la formidable face ouest, haute de onze cents mètres au bas mot. « Escalade grandiose, extrêmement difficile, exceptionnellement raide et athlétique... Elle constitue un grand exploit et marque une date dans l'histoire de l'alpinisme. »

Peu d'autres parois furent aussi disputées que la face ouest du Dru. Le problème de son escalade était trop évident pour être ignoré, et pourtant, il était tellement ardu qu'il décourageait tout espoir chez ceux qui convoitaient cette conquête. Souvent il se crée, autour des parois de ce genre, un halo d'inaccessibilité ; la conviction se répand de l'absurdité de pareille entreprise. Il y aurait beaucoup à dire à ce propos. Mais de toutes les définitions, la plus significative est à mon avis celle que donne Pierre Allain, le vainqueur de la face nord : tandis qu'il aborde la dernière partie de son étonnante escalade, son regard effleure le profil de la proche face ouest, et le jugement ne se fait pas attendre : « À droite, le regard plonge dans les abîmes de la face ouest des Drus. Là, la verticalité est rigoureuse et seulement coupée de temps à autre par d'énormes surplombs. D'immenses dalles de protogine présentent, sur cinquante mètres, une surface lisse et sans défaut, prototype même de l'impossible. L'alpiniste ici perd ses droits, seuls des échelons scellés ou quelque autre procédé du même genre en pourraient venir à bout ; ce ne serait plus de l'alpinisme, mais du travail en montagne. Sur ce plan, tout est réalisable, même un chemin de fer intérieur à rampe hélicoïdale (10). »

Si l'on ne connaissait l'auteur de ces propos, on pourrait être conduit à une interprétation fâcheuse. On pourrait penser qu'un tel jugement est une réaction de défense chez un homme qui ne veut pas, ou n'ose pas, affronter pareille entreprise et se cherche une excuse plausible, surtout à ses propres yeux, pour se soustraire à la fascination de cette paroi. Mais c'est de Pierre Allain qu'il s'agit, et il n'est pas seulement un chef d'école indiscuté de l'alpinisme français, mais aussi et surtout un homme qui n'a pas hésité à s'attaquer aux inconnues du plus grand problème alpin du moment, « attiré par la flèche audacieuse du Dru et par l'apparence d'inaccessibilité que présente cette face nord... ». Il n'en reste pas moins évident qu'Allain n'aurait jamais imaginé qu'un jour, en fait assez proche, une pareille paroi pût être vaincue d'une manière parfaitement orthodoxe, du point de vue de l'alpinisme, sans qu'il fût fait appel à ces méthodes

qu'il condamnait justement. À travers ses paroles, en tout cas, transparaît une grande vérité, sur laquelle je suis entièrement d'accord et que je désire souligner : escalader des parois avec des pitons scellés au ciment dans le rocher ou par tout autre procédé du même genre, ce n'est plus de l'alpinisme.

Qu'on me permette, à ce propos, de faire brièvement allusion à ma conception de l'alpinisme, essence et fondement de toutes mes entreprises, et de tirer quelques conclusions personnelles.

L'escalade, lorsqu'elle ne signifie pas exploration et conquête matérielle d'un point de vue géographique, comme ce fut le cas par exemple pour l'Everest, le K2, et d'autres encore, doit selon moi avoir pour propos l'action dans la fantastique ambiance de la montagne, action génératrice de sensations intenses et permettant d'accéder, par la victoire sur la nature, aux conquêtes intérieures dictées par l'esprit. Il en résulte que les moyens d'escalade sont les conditions que le grimpeur, en harmonie avec sa propre conscience d'alpiniste, pose à sa démarche pour le sommet. Naturellement le « moyen » d'escalade, qui a fait pendant ces dernières années l'objet de l'intérêt général des milieux alpins, est trop subjectif pour avoir la même valeur aux yeux de tous les alpinistes. Disons alors que tous les moyens d'escalade sont valables, ou bien se justifient dans la mesure où ils ne compromettent pas l'équilibre indispensable entre la performance physique et la performance morale.

Personnellement, depuis mes premiers contacts avec le monde de l'escalade, je me suis conformé à des règles qui satisfont pleinement à mes aspirations, et je les ai si bien acceptées que j'ai modelé sur elles les principes de mon éthique d'alpiniste. En ce qui concerne plus spécialement les moyens d'escalade, j'aurais pu refuser l'usage des pitons normaux, ou au contraire adopter les pitons modernes à expansion, voire même les dernières trouvailles technico-mécaniques. J'ai préféré, en fait, faire miens cette forme d'alpinisme et ces moyens d'escalade qui me permettaient d'affronter n'importe quelle paroi, sans pour autant en supprimer a priori les difficultés intrinsèques, et par conséquent sans me priver de l'immense plaisir de savoir les vaincre. J'ai préféré en somme la formule de l'alpinisme classique, aussi bien du point de vue des intentions que des moyens ; celle de Comici et des frères Dimai à la face nord de la Cima Grande di Lavaredo ; d'Heckmair et de ses compagnons à la face nord de l'Eiger, et de la cordée de Cassin à la face nord des Grandes Jorasses.

Prenons, comme exemple pratique, cette face nord de la Cima Grande, dont la beauté audacieuse exerce un tel attrait sur les alpinistes. Sans le secours des pitons, l'escalade en serait aujourd'hui impossible. Au contraire, avec les pitons normaux, on peut s'y aventurer et en venir à bout, à condition naturellement que le

grimpeur sache faire bon usage de son habileté et de son audace.

Si l'on emploie les pitons à expansion ou autres engins du même genre, qui se rapprochent fort, au fond, en tout état de cause, des échelons cimentés dans le rocher, les choses changent du tout au tout. Le sentiment de l'inconnu disparaît presque complètement, et avec lui le problème de l'escalade et le sens du mot « impossible ». Un peu comme si l'on disait : quand on ne passe plus, on passe quand même, pourvu qu'on ait de bons muscles. En somme, le fameux équilibre entre les performances physiques et spirituelles est compromis ; c'est l'aspect matériel qui l'emporte. C'est de cette façon, pourrai-je dire, qu'on tue l'âme de l'escalade. Réduite à elle-même, elle n'est plus que sécheresse et brutalité, parce que la raison même de sa réalisation disparaît. Je prétends même qu'on arrive à ces résultats stériles non seulement par l'emploi effectif de ces moyens d'escalade, mais encore du simple fait qu'on les emporte au fond du sac pendant l'ascension et même si l'on se propose de ne pas les utiliser : en effet, savoir qu'on peut s'en servir à n'importe quel moment suffit à annihiler les valeurs spirituelles de l'ascension. Cela vaut, naturellement, surtout pour les escalades de rocher pur, où il est plus facile de recourir à ces moyens artificiels. En revanche, lorsqu'il s'agit de courses de glace ou de courses mixtes, glace et rocher, l'opportunité des dits moyens tombe d'elle-même, parce que les difficultés qu'offre ce genre de courses échappent à leur emploi et les dépassent. Une ascension de ce type suppose nécessairement une connaissance approfondie de la haute montagne, l'aptitude à l'évaluation exacte de toutes les contingences, enfin et surtout cet absolu bon sens qui permet de prévenir et d'éviter les catastrophes irrémédiables. Ceci considéré (et ces considérations valent sur le plan moral aussi bien que sportif), il est aisé de comprendre qu'il n'est pas de piton à expansion qui puisse suppléer à ces dons d'authentique compétence alpine. Pas de piton à expansion qui puisse diminuer les vraies difficultés d'une face comme la face nord du Cervin, par exemple, ou de la voie de la Poire au mont Blanc.

Pour en terminer avec cette digression, disons simplement que j'approuve le perfectionnement technique des moyens d'escalade dans la mesure où il aide l'alpiniste à reculer les limites de ses prouesses. Toutefois, je me rends compte que l'alpinisme lui-même, par sa faute, risque de dégénérer. À difficultés extrêmes, moyens extrêmes, cela est vrai. Mais quand donc arrivera-t-il que les difficultés soient extrêmes au point de justifier les moyens extrêmes ? Et que faut-il entendre par « moyens extrêmes » ? Rien n'est absolu ; tout est fonction de cette conscience alpine subjective que tout grimpeur, comme je l'ai déjà dit, doit acquérir pour lui-même et par lui-même, sans jamais cesser de considérer l'escalade en montagne et les techniques qu'elle met en œuvre comme les conditions de son ascèse vers les conquêtes idéales.

Mais revenons à la face ouest du Dru. Elle se range dans cette catégorie de parois qui posent le problème de leur escalade à quiconque lève les yeux sur elles. Et cela est vrai même des profanes en matière d'alpinisme ; le seul fait qu'ils éprouvent le plus souvent, en les regardant, un sentiment de vertige montre qu'ils ont ressenti le désir, peut-être inconscient, de se mesurer à elles, et se sont vus, en imagination, suspendus à leurs escarpements. Le Dru, le dernier grand problème alpin resté sans solution, devint rapidement après la guerre le pôle d'attraction majeur des alpinistes de la génération actuelle. Est-il utile de dire que l'envie me dévorait, moi aussi, d'affronter cette muraille ? Mais la forteresse était si étroitement investie, en particulier par les Français, que je préfèrai me contenter de suivre leurs multiples tentatives. Ils l'emportèrent dans l'été de 1952. Victoire méritoire, à coup sûr, quand bien même elle ait été (et cela souleva de justes critiques) réalisée en deux temps. Avec la chute de la troisième et dernière face du Dru s'écroulait l'ultime grand mythe de l'inaccessible dans les Alpes. Point n'avait été besoin, d'ailleurs, d'échelons cimentés dans ce rocher, ou autre artifice du même ordre. Seuls avaient été utilisés les moyens normaux d'escalade, ceux-là mêmes avec lesquels l'alpinisme classique avait résolu les plus grands problèmes.

En ce qui me concerne, je n'aurais jamais imaginé que la victoire française pût me fournir un double motif de joie : d'abord parce que cette victoire était celle de tous les grimpeurs qui ont de l'alpinisme la même conception que moi ; ensuite, parce que les Français, en venant à bout de la face ouest du Dru, étaient loin d'avoir résolu le vrai problème que propose le majestueux versant de Montenvers. Leur itinéraire suivait, indéniablement, une route logique, mais si latérale, pour ainsi dire, si tangente à la face nord, que le problème de l'escalade du Pilier sud-ouest s'en trouvait souligné d'autant. Cet édifice aux lignes pures, dont le vide hallucinant de la face ouest exalte encore le relief, domine de son élan tout puissant le versant occidental de la montagne et en accentue le caractère. Bref, il manquait encore à une montagne parfaite son itinéraire parfait.

Été 1953. Année riche, pour moi, en victoires alpines, mais aussi en déboires d'ordre spirituel, ceux-là mêmes qui aideront plus tard à faire mûrir en moi certaines décisions qui changeront entièrement le cours de mon existence.

Obéissant à un impérieux désir d'évasion, le vendredi 31 juillet dans l'après-midi, je devance le week-end et, sac au dos, m'en vais en montagne. Sans but précis. Au dernier moment, je me décide pour

Courmayeur, où j'arrive dans la soirée. Le hasard me conduit vers le Val Veni, attiré peut-être par le sommet du mont Blanc que la lune, tout juste émergée des nuages de pluie, illumine. Je suis seul, sans autre propos que la quête de cette paix, de cette sérénité que je sais trouver là-haut, seule réponse à mon propre problème. Et cette détente intime et bienfaisante que je cherche parmi les montagnes, c'est la nuit passée à la belle étoile dans un bois de pins odorants, face au mont Blanc, qui me l'apportera.

Le lendemain, à l'aube, je sens le besoin de me rapprocher encore du sommet, et c'est ainsi que pas après pas, seul à seul avec mes pensées, je me retrouve l'après-midi du 1^{er} août sur la cime du pic Eccles, au cœur même du mont Blanc, au centre du plus sauvage, du plus éloquent des paysages de haute montagne. Il y avait là-haut, l'année dernière encore, pareil à un nid d'aigle, le petit refuge-bivouac Lampugnani. Mais la farouche montagne n'a pas pu supporter plus longtemps sa présence et, une nuit, un grand éboulement, s'abattant à l'improviste, l'écrasa comme une coquille de noix, broyant en même temps deux malheureux alpinistes.

Assis dans les rochers sur un débris de planche, baignant dans l'absolu silence de ces altitudes, je vis, face au Grand Paradis, chaque minute d'un coucher de soleil féérique, puis le lent envahissement de l'ombre, et la transfiguration fantasmagorique de la montagne sous les rayons de la lune. Presque sans m'en apercevoir, dans l'enchantement nocturne des 4 000 mètres, je commence mon deuxième bivouac.

Qu'elle est majestueuse, cette nuit qui m'entoure ! Qu'il est haut ce pic Eccles, balcon suspendu entre ciel et terre ! Je suis l'heureux bénéficiaire d'un privilège divin et ma pensée, enfin libérée et purifiée des problèmes qui affligent l'humanité quatre mille mètres plus bas, peut errer dans l'infini et y découvrir de nouveaux buts, de nouveaux idéals.

Au matin, quand je reviens dans la vallée, je me sens rénové, fortifié, l'esprit prêt à affronter le pic le plus fascinant que mes yeux aient jamais contemplé. Cette nuit, j'ai senti que le moment était venu d'affronter le Pilier sud-ouest du Dru.

* *

*

15 août 1953. Le jour se lève, tandis que Mauri et moi remontons péniblement le cône de neige étalé au pied de la face ouest. Dans l'aube muette, le Dru, que le soleil n'a pas encore touché, ramasse sa silhouette opaque, massive, et semble un monstre gigantesque endormi.

Attentifs et silencieux, comme pour ne pas rompre l'enchantement,

nous nous encordons : c'est le début de la grande aventure. Un début brutal, violent, sous la forme d'un ressaut vertical et difficile, de quelque quarante mètres, qui nous conduit à l'entrée d'un sombre couloir glacé vraiment rébarbatif. C'est là l'exutoire ordinaire des fureurs du Dru, le canal par quoi roule et se déverse tout ce que la pesanteur arrache à ces mille mètres d'à-pic vertigineux. Des toboggans de glace d'une raideur extrême y alternent avec des plaques de granit poli, broyées en maint endroit par les chutes de pierres. La crainte d'une éventuelle canonnade nous donne la chair de poule et nous pousse à appuyer le plus possible vers la droite, le long de rochers malaisés.

Jusqu'à mi-hauteur du couloir, notre voie coïncide avec celle des Français. Après quoi, on entre dans le domaine du Pilier sud-ouest. Il nous faut désormais (presque à contrecœur.) résister à l'appel des sûres « terrasses inférieures » de la face ouest et poursuivre dans ce couloir démoralisant, sans savoir encore où il nous amènera. Lentement, dans une atmosphère de vive tension morale, l'escalade se poursuit, toute la matinée, mais au début de l'après-midi, un orage violent se déchaîne, qui nous immobilise là où nous sommes en déversant sur nous des trombes d'eau.

Adossés à la paroi verticale des Flammes de Pierre, la tête dépassant à peine hors des sacs de bivouac, nous attendons que ces fureurs s'apaisent. Autour de nous, quelle vision de cauchemar ! Nous avons rejoint cet ample amphithéâtre dans lequel convergent les gorges profondes du Dru et celles des Flammes de Pierre toutes voisines, avant de se transformer un peu plus bas, là justement par où nous sommes venus, en un unique boyau, étroit, visqueux : quatre cents mètres de précipice plongeant jusqu'au glacier. Un véritable entonnoir sombre, glacé, angoissant, creusé par l'érosion millénaire et plus encore par le déchaînement sauvage des avalanches. Et vers le haut, la fuite sans fin de murailles glacées, culminant, face à nous, en une masse grise, vertigineuse : le Dru. Il s'élève à l'infini, puis se confond avec les nuages qui l'engloutissent. Non seulement le soleil n'a jamais effleuré l'intérieur de cet entonnoir, mais l'horizon est à ce point rétréci que nous avons l'impression d'être accrochés à la paroi d'un puits profond ; nulle autre lumière que la chiche lueur filtrant d'en haut, par un trou de brouillard aux bords déchiquetés. Plus de ciel, sinon, à notre gauche, vers le nord, une bande si mince que l'entonnoir semble encore plus profond.

Soudain, une vive lueur illumine sinistrement la montagne, suivie d'une détonation formidable qui fait trembler la roche sous nous. Puis vient un deuxième éclair, puis un troisième, puis d'autres encore multipliés, accompagnés d'une chute de grêle si dense que bientôt de blanches cascades bruissent tout alentour. Spectacle impressionnant,

dans sa diabolique beauté. L'expérience, en vérité, vaut d'être vécue, ne serait-ce que pour montrer jusqu'à quel point de sauvagerie la montagne peut atteindre. Je ne crois pas qu'il existe dans les Alpes de lieu comparable à l'entonnoir du Dru, où puissent se trouver réunies tant d'horribles splendeurs.

Après la grêle, voici de nouveau la pluie, serrée, puis une heure après un deuxième orage, puis une brève chute de neige, à larges flocons. Les précipitations enfin font trêve, mais le soir, hélas, est venu, et à la tombée de la nuit, des nuages noirs et épais enveloppent une fois de plus le Dru, presque jusqu'à notre hauteur.

Toute la nuit, toute la matinée, il pleut. Il ne fait pas froid, mais nous sommes trempés jusqu'aux os. Vers midi enfin la pluie cesse, les nuages s'élèvent et naturellement nous reprenons l'escalade, car pendant tout ce temps l'idée de la retraite ne nous a même pas effleurés. Ce n'est pas une mince affaire que de côtoyer l'entonnoir en nous tenant le plus haut possible, en bordure des rochers verticaux ; il nous y faut la plus extrême délicatesse, dans de fréquentes traversées sur de minces plaques de glace, très raides et détachées du rocher. Maintenant c'est une dernière gorge glacée que nous avons à franchir, très vite, pour atteindre les rochers compacts, ô combien désirés, de notre Pilier. Quel soulagement ! L'altitude est d'environ 3 100 mètres, et nous sommes désormais entrés dans le vif du sujet ; plus que six cent cinquante mètres de surplombs (ô ironie !) et c'est le sommet.

Ce Pilier du Dru est vraiment unique à tous les points de vue, aussi bien de formes que de structure. Le rocher est une protogine pure, rugueuse, avec de rares fissures, et sillonnée de fractures profondes qui délimitent d'énormes plaques à la surface unie, aux arêtes tranchantes et régulières. La première partie, comprenant surtout des roches claires, signe d'effondrements récents, n'est pas, si on la considère dans son ensemble, excessivement verticale, même si elle se présente comme un jet ininterrompu de dalles, de dièdres, de toits et de colonnes ; tout cela est en réalité très droit et difficile, mais souvent interrompu par de grandes terrasses horizontales. Les quatre cents mètres médians, en revanche, qui sont le vrai problème et que par la suite j'appellerai « les plaques rouges », sont on ne peut plus impressionnants. La paroi apparaît inexorablement compacte, lisse, et de coloration rougeâtre ; la verticalité est quasi absolue, sans un répit, çà et là boursouflée de quelques renflements fuyants. Pour couronner le tout, une barrière de toits énormes et de surplombs, dont certains s'avancent d'au moins cinq mètres sur le vide.

Nous n'avons pas encore fait trente mètres que la pluie recommence. Décidément nous n'avons pas de chance. Comme hier, elle tombe à peu près sans interruption pendant tout l'après-midi et jusqu'à une heure avancée de la nuit. Ce qui nous inquiète, c'est que

nos vivres, prévus pour deux jours, sont épuisés, et les vraies difficultés ne font que commencer. Pour la première fois, nous envisageons l'opportunité de la retraite.

L'aube, pourtant, comme par moquerie, annonce une journée radieuse. Où trouver le courage de redescendre ? Les craintes de la nuit nous semblent maintenant trop peu convaincantes, et nous décidons de continuer. Trois difficiles longueurs de corde nous amènent sur une terrasse, où nous attend une vraie surprise : un tas de vieux coins de bois, et un paquet de figes sèches, intact. Qui a bien pu les laisser là, et depuis combien de temps ? Dans les environs immédiats, aucun autre signe de passage. Pas de piton dans ces longues cheminées-dièdres qui nous dominent, et qui ont l'air de fameux os ! Aucune tentative antérieure au Pilier sud-ouest n'était venue à notre connaissance. Et pourtant, aucun doute n'est possible : il y en a eu, et nous sommes probablement au point extrême atteint par nos mystérieux prédécesseurs.

Nous escaladons une première cheminée de dix mètres, qui nous conduit sur une deuxième terrasse, puis le dièdre qui lui fait suite, haut d'au moins vingt-cinq mètres, et nous arrivons à la base d'une fissure grossièrement dessinée. Elle semble accessible, mais elle a tout l'air de vouloir s'effondrer d'un instant à l'autre et j'ai la fâcheuse idée de tourner l'obstacle par la gauche, ce qui m'amène en plein dans la paroi, lisse et sans défaut.

Nous voici maintenant installés sur un balcon aérien et commode, au-dessus de la fissure grossière que nous venons de contourner, à peu de distance de l'arête du Pilier. Au-dessus de nous fuient les plaques repoussantes de ce grand gendarme qui, vu du Montens, ressemble à un lézard en train d'escalader le Dru. Et surtout, comme si les difficultés ne suffisaient pas, nous sommes complètement démoralisés. Nos inquiétudes de la nuit dernière reparaissent, multipliées, avec cent autres craintes qu'aggravent la fatigue commençante et l'ambiance accablante. Il est de ces moments où il n'est pas facile de décider du point où finit la sagesse et commence la faiblesse, cette secrète lâcheté uniquement tendue vers la recherche d'un motif valable pour justifier la retraite inévitable. La souffrance intérieure, en pareille circonstance est plus exténuante que n'importe quelle difficulté de la montagne. Cette lutte, d'autre part, en dépit de tout notre enthousiasme, et de notre préparation, les raisons qui la motivent sont assez importantes pour que nous n'ayons pas, demain, à nous repentir de nous être arrêtés ; et dans le fond de mon cœur j'admire Mauri qui, le premier, a l'honnête courage de prononcer le fatidique : « Demi-tour ! ».

Encore un regard attristé à l'insaisissable Léopard, un salut muet aux « Plaques rouges » qui semblent encore plus éloignées qu'elles ne sont en réalité, et l'un après l'autre, plongeant dans le vide à coups de

rappels, nous atterrissons bientôt sur une terrasse confortable à la base du Pilier. Cela suffit pour aujourd'hui. Le reste, nous le descendrons demain, lorsque le gel de la nuit aura bloqué les volées de projectiles qui, depuis environ midi, ricochent furieusement dans l'entonnoir et s'abîment dans le couloir.

* *

*

L'année suivante, en 1954, je suis retenu par l'expédition envoyée par l'Italie à la conquête du K2, cette montagne qui m'a procuré, cela n'est pas douteux, les plus fortes sensations de ma vie. Quant à l'été 1955, il me trouve dans un état de profonde dépression psychologique. Je voudrais oublier cette parenthèse du K2, si différente de ce que j'avais imaginé, et je voudrais effacer en moi à jamais le souvenir de cette terrible nuit de bivouac à 8 000 mètres, ce cauchemar qui ne cesse de jeter le désordre dans mon esprit. Il est déprimant de penser que, dans cette saison d'alpinisme, j'ai réussi des courses difficiles, voire très difficiles, aux Écrins, à l'Ailefroide, à la Meije, au pic Coolidge, sans y engager autre chose que mon corps, et rarement de ma propre initiative, mais presque toujours par obligation professionnelle. Où sont-ils donc allés finir, les enthousiasmes des années passées, et les idéals, et la volonté ? Si je pense que la montagne représentait pour moi une raison d'exister, que j'en avais fait ma profession pour la seule raison qu'elle me permettait de vivre au milieu de mes sommets, le rapprochement est tout bonnement tragique. Et ce n'est pas tout ! Partant pour une deuxième tentative au Pilier, j'en arrive à penser que la chose n'a pas plus désormais d'importance que n'importe quelle autre, qu'il s'agit simplement d'en finir avec une entreprise commencée et abandonnée à mi-chemin.

Cette fois nous sommes quatre : Mauri, Oggioni, Aiazzi et moi. Il fait à peine jour, ce 24 juillet 1955, et nous sommes encore sur le cône de neige, en dessous de l'attaque proprement dite, que déjà nous courons comme des fous pour chercher à nous abriter, derrière un énorme bloc, d'une mitraille hors programme, qui est en train de balayer le couloir. Nous passons le reste de la journée à nous escrimer, pratiquement sans surprise notable. Le soir, au moment où nous allons atteindre les premières plaques du Pilier, ces vieilles connaissances, il pleut ! Quelle guigne ! Et quelle ironie ! On dirait vraiment que ce Dru nous en veut ! Nous arrivons à grand-peine à nous installer tous les quatre pour le bivouac sur la terrasse que le Pilier offre à sa base. Il pleut et il neige toute la nuit, tandis que dans l'entonnoir pierres et glaçons ricochent sans arrêt, et parfois même nous effleurent.

Le lendemain matin, il n'est pas question de retraite plus que la

première fois. Vers 10 heures, profitant d'une brève éclaircie, nous décidons d'aller attendre le beau temps le plus haut possible, à l'abri du bombardement. Mais après deux longueurs de corde, voici une autre musique : c'est de la neige mouillée qui tombe maintenant, à gros flocons ! Nous sommes aux prises avec de telles difficultés qu'un bon moment passe avant que nous en soyons sortis. Finalement, à deux heures de notre précédent bivouac, nous sommes sur la fameuse vire aux coins mystérieux. Nous nous enfilons de nouveau dans nos sacs de couchage et recommençons à attendre, blottis les uns contre les autres. Trempés de la tête aux pieds, avec pourtant cette consolation que nous sommes à l'abri de toute chute de pierres. Nous patientons, tout l'après-midi, sans autre distraction que de laisser la neige s'amonceler sur nos sacs pour pouvoir la secouer d'un seul coup. Une nouvelle nuit commence, et déjà nous nous assoupissons lorsque tout à coup la montagne tremble sous nous avec un grondement impressionnant qui fend les ténèbres et semble ne jamais vouloir finir. Nous restons terrorisés, incapables de bouger et de comprendre ce qui arrive ; nous avons même un moment (nous nous le confirmerons réciproquement par la suite) la sensation de dégringoler avec la montagne. C'est seulement quand le calme est revenu que nous nous rendons compte de ce qui s'est passé, et que nous pourrions vérifier à loisir, demain : un éboulement de proportion cyclopéenne s'est produit non loin de nous, et, dévalant le couloir, l'a littéralement décapé et bouleversé. Le Dru est prodigue en éboulements, la chose est notoire, mais je n'ai jamais assisté à un pareil tremblement de terre ! Louée soit l'inspiration qui nous a conduits là-haut, à bonne distance du couloir !

Il continue à neiger.

Lorsque le jour se lève, nous sommes prêts à descendre, je pourrais dire déjà partis. Les rappels vont succéder aux rappels, interminablement, laborieusement, et parfois nous frôlons le drame. La terrasse où nous avons bivouaqué la première nuit a été complètement chambardée par le cataclysme. Quant à la paroi de glace dure, naguère toute proche, elle a complètement disparu ! Tout ce que le brouillard nous laisse entrevoir est disloqué, raclé, pulvérisé ; des milliers de cailloux de tous calibres, que l'éboulement a semés le long de son trajet, sont restés en équilibre instable, prêts à dégringoler à tout moment ou à se laisser entraîner par d'autres pierres venues d'en haut. Si nous voulons descendre, il nous faudra nous laisser glisser le long du couloir et jouer notre va-tout. C'est le seul moyen d'en sortir.

L'ennui d'être mouillés jusqu'aux os n'est rien en comparaison des tracasseries que nous donnent les cordes. Elles se raidissent, s'entortillent, refusent de glisser aussi bien quand nous descendons que lorsque nous

voulons les récupérer. Que de fois nous avons failli nous trouver à quia ! Et combien de volées de pierres aussi nous ont manqués d'un cheveu, pendant que nous plongeons dans le vide, en plein brouillard ! Sans arrêt les pierres sifflent à nos oreilles, éclatent juste au-dessus de nos têtes, et parfois nous effleurent, vertigineusement. Et lorsqu'un ricochet vient frapper Oggioni à la tête, c'est en vérité la moindre des catastrophes possibles ! Je le vois, à quelques mètres au-dessus de moi, s'affaïsser contre le rocher ; d'un seul coup le sang se met à ruisseler, sur son cou, le long de son bras gauche. En quatre brassées, je me hisse le long de la corde jusqu'à lui. Le choc l'a abasourdi. Pourvu que ce ne soit pas grave ! Il n'est pas question de s'arrêter ; il faut descendre à tout prix. Je le panse de mon mieux. Allons-y, on continue !

À deux heures de l'après-midi, après huit heures interminables de descente, nous prenons pied, enfin, sur le glacier du Dru. Un chaos de blocs et de pierrailles, qui a ravagé le glacier sur une longueur d'au moins trois cents mètres, témoigne sinistrement de l'importance de cet effroyable écroulement.

C'est seulement le lendemain, au moment où nous allons quitter le Montenvers, que les nuages s'élèvent assez pour nous laisser entrevoir un Dru impitoyable, méconnaissable sous son épais vêtement blanc. Une fois de plus nous répétons la phrase rituelle : « Nous reviendrons ! » Pour moi, je n'en suis pas entièrement convaincu.

* *

*

Je pensais, avant d'attaquer le Dru, que la victoire m'importerait peu. Au vrai, cette seconde défaite me plonge aujourd'hui dans un profond abattement moral. Ce n'est rien d'autre, en fait, que la dernière goutte fatidique, celle qui fait déborder le vase trop plein des amertumes, des désillusions progressivement accumulées en marge de la conquête du K2. Il y a trop longtemps désormais que cette crise se prolonge. Depuis un an, on peut dire que je ne crois plus à rien ni à personne. Je suis nerveux, irascible, dégoûté, désorienté, sans idéal, parfois désespéré, même sans raison apparente. En somme, je me sens étranger aux autres et à moi-même. Souvent, lorsque quelqu'un laisse échapper une allusion à ces ravages que le K2 a faits en moi, je suis la proie de véritables crises de larmes et je souffre en silence comme personne ne le saurait imaginer.

Et puis, un jour, enfin, C'est la résurrection. Un jour, sans crier gare, comme une folle idée enfantée par la dépression morale, l'envie me vient de retourner au Dru, de le vaincre tout seul. Non, ce n'est pas vrai, je refuse de le croire. Je ne suis pas un homme fini.

Les jours s'ajoutent aux jours, et ce projet, que je jugeais moi-même extravagant, prend peu à peu la forme d'un rayon de lumière, d'espoir, de paix. Si bien que le moment arrive bien vite où il n'est plus de place dans mon esprit pour une autre pensée que celle-là : escalader le Dru, tout seul. Je me vois accroché à ses rochers, dans le couloir, sur les dalles du Lézard, et une confiance en moi quasi miraculeuse me fait croire que la chose peut se faire, qu'elle doit se faire. Même les « Plaques rouges », sous l'effet de quelque magie, perdent leur visage épouvantable. Vais-je donc, en vérité, réussir à me racheter.

Je procède à une étude préliminaire extrêmement poussée : matériel, équipement, logistique ; puis je fixe la date du départ. J'estime que je devrais informer au moins un ami de ma décision, mais comment faire ? Même le plus cher risque, au premier abord, de me croire frappé de folie. Personne n'est plus proche de moi que le professeur Paolo Ceresa. Je lui confierai donc mon secret. Suivant mon habitude, je lui lâche la nouvelle tout à trac, résigné en même temps à une réaction négative. Mais non ! Loin d'être pris au dépourvu, il ne s'étonne en aucune façon. Mieux encore, il manifeste une franchise et une compréhension parfaites, s'informe des moindres détails, puis, d'accord sur le bien-fondé de mon projet, décide qu'il m'accompagnera lui-même jusqu'à l'attaque.

Le 11 août je suis au Montenvers, prêt à partir, mais le temps s'est gâté et il pleut à verse pendant quatre jours. Je me mets finalement en route le 15 août à deux heures du matin, à la pauvre lumière d'une lampe de poche. Le professeur Ceresa et un ami commun m'accompagneront jusqu'au pied de la paroi. La nuit est terriblement noire ; parfois passent des bouffées de vent chaud, qui m'inquiètent. Aux approches de l'aube, le ciel se couvre et laisse échapper quelques gouttes de pluie, mais plus tard le soleil prend le dessus et le temps se remet au beau.

À 8 heures nous sommes à la base du couloir. Contrairement aux fois précédentes, il paraît exceptionnellement enneigé. Impressionnants, les vestiges de l'éboulement d'il y a vingt jours affleurent encore sous la neige. À rai dire, je ne sais pas exactement comment commencer l'escalade. Finalement, à 9 heures, je me décide. Rapidement la fatigue devient exténuante ; tout est uniformément glacé, dangereux, et là où la neige n'a pas pu prendre, à cause de la verticalité excessive, le rocher est couvert de croûtes de glace, ou verni d'un léger et traître verglas, résultat de la petite pluie glacée tombée tout à l'heure. Je porte une charge énorme, écrasante : soixante-dix-neuf pitons (le quatre-vingtième, je l'ai perdu en route), deux marteaux, quinze mousquetons, trois étriers à triple planchette, deux cordes de quarante mètres (l'une en nylon, l'autre en soie), une douzaine de morceaux de cordelette, six coins de bois, un piolet, des

vivres pour cinq jours, un réchaud, une gourde d'alcool à brûler, des vêtements de rechange et de bivouac, une trousse de pharmacie, du matériel de photo et, enfin, un petit poste de radio, pour maintenir le contact avec mes amis. Le tout contenu dans un grand sac de forme cylindrique que je me suis fait faire tout exprès. Il est aussi haut que moi, ou presque, et pèse plus de trente kilos. Je dois avoir bonne mine avec cet engin sur les épaules ! Il conviendrait mieux, sans aucun doute, pour un voyage en diligence que pour une escalade à la limite de l'impossible.

Une corde me lie à ce pesant fardeau, qu'il me faut tous les huit ou dix mètres hisser jusqu'à moi à grand-peine, sur des rochers rugueux et qui ne sont pas absolument verticaux. Le frottement en double le poids et parfois le bloque si bien que je suis obligé de redescendre pour le décoincer. Je n'en continue pas moins à grimper pendant sept heures de suite ; sept heures de lutte acharnée pour m'élever... de cent cinquante mètres seulement. Et puis, il commence à neiger. Il faut abandonner. Pour la troisième fois, je suis battu. Battu, mais non découragé ; j'attaquerai d'un autre côté. Le soir même je rentre au Montenvers. De nouveau il fait beau.

J'allège le sac, sacrifiant une bonne partie des vivres, ainsi que la radio (à vrai dire, elle me paraissait un outrage à mon éthique de l'alpinisme), et le lendemain matin, accompagné des mêmes amis, je repars. Pour le petit refuge de la Charpoua, cette fois, avec un nouveau programme. Je rallierai par la voie normale du Dru la brèche des Flammes de Pierre, puis, par une série de rappels dans le versant opposé, je gagnerai, deux cent cinquante mètres plus bas, d'abord l'entonnoir du couloir, puis la base du Pilier sud-ouest. Puisqu'il n'y a rien à faire par le bas, j'y arriverai d'en haut.

Mon intention était de transporter dans la soirée, avec l'aide du professeur Ceresa, tout mon matériel le plus haut possible en direction de la brèche des Flammes de Pierre. En fait, la recherche du passage d'accès au chaotique glacier de la Charpoua nous coûta deux bonnes heures d'un temps précieux, ce qui nous obligea à interrompre notre programme fort tard et à abandonner le matériel au début du glacier.

La venue du crépuscule, dans cette ambiance froide et sévère, fait naître en moi un sentiment de crainte infini ; les regrets reviennent et pour la première fois je me sens comme prisonnier de la décision que j'ai prise. J'envie le professeur Ceresa, qui demain fuira cet enfer, j'envie tous les hommes qui ne sentent pas comme moi la nécessité d'affronter une pareille épreuve pour se retrouver eux-mêmes. Tandis que, plongé dans ces pensées, je reprends le chemin du refuge, je vois un pauvre papillon, apporté jusqu'ici par la chaude haleine du jour, s'abattre sur la neige tout près de moi. Pauvre être vivant, qui vient par accident trouver la mort dans un monde cruel dont tu n'as jamais

seulement soupçonné l'existence. C'est un drame presque humain qui se joue sous mes yeux avec son ultime battement d'ailes. Qui sait, pensé-je, avec quelle terreur tes petits yeux ont vu disparaître le dernier rayon du soleil couchant ! Qui sait quelle horreur a été la tienne quand tu as senti, avec les premières morsures du gel, l'atroce certitude de la mort et les regrets infinis, comme les miens ! Pauvre bestiole, mon frère en infortune dans ce lieu de mort, comme je me sens, en tout, pareil à toi. Ta tragédie est la mienne. Ce que je cherche, à travers la victoire sur le Dru, ne diffère en rien de l'ivresse qui t'a porté jusqu'ici et ce Dru que je viens affronter, il est pour moi ce qu'était pour toi ce dernier rayon de soleil. Si demain je ne réussis pas à me remettre d'aplomb, je ferai la même fin que toi.

En conclusion de ces réflexions, que faire d'autre, sinon me pencher avec douceur, avec amour, sur le papillon, le poser délicatement au creux de ma main toute chaude, et le porter au refuge, en lieu sûr... ?

Suit une nuit terrible. Au cœur du condamné à mort, aux heures d'avant l'exécution, il n'est pas pire tumulte qu'en mon cœur. Le lendemain 17 août, peu après quatre heures, lorsqu'il faut prendre congé des amis, quel déchirement. La porte grinçante du refuge s'est à peine refermée derrière moi que je m'oblige à prendre le pas de course, pour triompher des faiblesses d'un départ auquel je ne peux ni ne dois désormais me soustraire. Quand je retrouve le matériel laissé hier, le jour point. La traversée du glacier tourmenté est vraiment compliquée et exige beaucoup de temps. Au début, j'arrive à porter mon énorme sac sur le dos, mais bientôt, pour être plus libre et plus léger dans mes difficiles mouvements, je dois le traîner derrière moi à la corde et me livrer, à travers crevasses et séracs, sur des ponts heureusement gelés, à un effrayant gymkhana. Et cela recommence sur l'autre rive du glacier, dans la pente qui conduit à la brèche des Flammes de Pierre. L'abondance de l'enneigement a fait de cette pente une glissoire très raide, qui monte presque d'un jet jusqu'à la brèche. Cette année, à cause du mauvais temps continu, les conditions de la haute montagne sont exceptionnellement mauvaises, et cela explique pourquoi le livre du refuge de la Charpoua signale jusqu'à maintenant une seule ascension du Dru par la voie normale. Il me faut beaucoup de temps et de peine pour haler le sac jusqu'à moi, l'amarrer d'une façon ou d'une autre pour éviter qu'il ne dégringole à l'improviste en m'emmenant avec lui, puis le récupérer, répéter à chaque instant les mêmes manœuvres, indéfiniment. Quel supplice, vraiment ! Pourtant, ce n'est plus comme la nuit dernière ; l'action ramène en moi, désormais, la sérénité et la confiance.

J'arrive à la brèche à 11 h 30. Là-bas, devant le refuge, ces points minuscules, ce sont mes amis ; ils m'appellent et je leur réponds, profondément ému. Avec eux j'ai laissé tout mon passé, et ce

rayonnant soleil qui bientôt ne chauffera plus mon corps. De l'autre côté de la brèche, l'inconnu m'attend, avec toute sa sévérité repoussante, avec ce vide effrayant et ces ombres glaciales que le profil du Pilier tranche vertigineusement. Cette demi-heure de repos que je m'accorde avant de commencer la descente, c'est le moment le plus important peut-être de toute l'escalade. Jusqu'ici, la montagne me laissait à chaque instant la faculté de revenir en arrière. Au delà de la brèche, cela ne sera plus possible ; ou alors, au prix de six cents mètres de rappels, dans une paroi entièrement glacée et jusqu'au plus bas du couloir. Quel contraste entre ces deux versants ! Quelle tentation de battre en retraite ! Quel combat, pour résister encore une fois au captieux appel de la faiblesse !

Vers midi, je me décide enfin et nouant bout à bout deux cordes de quarante mètres, je les passe derrière un bec de rocher, puis, attachant le sac à l'extrémité, je le laisse descendre à bout de corde. Un dernier cri d'adieu en direction de la Charpoua, et, au prix de manœuvres acrobatiques dues à la forte pesée que le sac exerce sur le rappel, je me laisse glisser de quarante mètres dans le vide, vers le Pilier. L'important enneigement de la face, le poids excessif de mon chargement me créent rapidement des complications, et parfois la longueur de mes rappels n'excède pas dix mètres. Et chaque fois qu'il me faut employer un piton, une voix me dit : « Un de moins pour le Pilier ! ».

Voici précisément qu'il m'en faut planter un, alors que je me trouve dans une position très précaire, coince dans une cheminée étroite que le dégel de l'après-midi transforme en cascade glacée. Avec des précautions de chat, je présente le piton devant la fente de la main gauche, puis, empoignant le marteau de la main droite, je frappe, un coup, deux coups, trois. Au quatrième, plus sèchement donné, le marteau dévie sur la tête du piton et vient m'écraser le bout de l'annuaire sur le rocher. La douleur est si forte que je crois défaillir ! Le sang gicle aussitôt. Encore quelques coups de marteau, pour enfoncer le piton, assez solidement pour supporter mon poids ; je m'y attache et peux enfin me rendre compte de l'étendue des dégâts et songer à panser la blessure. Le coup a été si fort qu'il m'a complètement emporté le bout du doigt : un tiers de l'ongle, et toute la chair attenante ! Une bonne heure passe avant que je puisse arrêter le sang et reprendre la descente, avec le doigt bandé.

Vers 7 heures de l'après-midi, un rappel de trente mètres le long d'une dalle en surplomb me dépose finalement sur la pente de glace du grand entonnoir, en ce moment entièrement enneigé. Je fais de vains efforts pour rappeler ma corde ; elle est complètement gorgée d'eau et refuse absolument de courir dans l'anneau de cordelette passé là-haut dans le piton. Le temps s'enfuit à toute vitesse, et je me

dispose à remonter tout mon rappel à grand renfort de nœuds de Prusik lorsque, inopinément, je me trouve dans le noir. Je dois me résigner à passer la nuit sur la pente gelée de l'entonnoir. À coups de marteau-piolet, je me mets à creuser avec ardeur un gradin dans lequel je pourrai m'accroupir pour attendre le jour. Si au moins j'avais mon piolet ! Mais je l'ai laissé à la brèche, pour le retrouver à mon retour par la voie normale. Pour un début, me voilà bien loti : trempé jusqu'à la peau, sans corde, au beau milieu de l'entonnoir du Dru ! Bonnes conditions pour me couper radicalement l'appétit. Précisons, à ce propos, que dès hier au soir, j'ai dû jeter plus de la moitié du maigre ravitaillement dont je disposais, par la faute d'un maudit piton qui a percé la gourde d'alcool à brûler ; le liquide s'est répandu, imprégnant tous les vivres qui se trouvaient au fond du sac, et les a complètement abîmés. Il ne me reste plus désormais que deux paquets de biscuits, un petit tube de lait condensé, quatre fromages, une boîte de thon, une de pâté de foie, un peu de sucre et quelques fruits secs, un petit flacon de cognac et deux boîtes de bière. Affriolante perspective, en vérité, pour une escalade qui commence à peine ; d'autant que, sans alcool, je ne pourrai même pas me faire une boisson chaude pour calmer la soif qui déjà me brûle les lèvres.

En ce lieu triste et solitaire comme une tombe, ce premier bivouac dure une éternité. De toute la nuit, je suis incapable de fermer l'œil.

Au matin, la corde se laisse rappeler presque sans difficultés : pendant contre le rocher, elle s'est égouttée durant la nuit, avant de geler. Bien vite je gagne la base du pilier. C'est maintenant que la véritable escalade commence. Contrairement aux autres fois, les cent premiers mètres sont très enneigés et glacés. Avec le mauvais temps de ces jours derniers, la neige s'est logée partout, sur les moindres reliefs ; la glace colmate les plus petites fissures. En revanche, le reste du Pilier, qui jouit du privilège d'être exposé au soleil une grande partie de la journée, paraît, vu dans ces conditions, presque engageant. Les difficultés sont sérieuses, la progression lente et compliquée, du fait des manœuvres d'auto-assurance et de récupération du sac, qui semble s'alourdir d'instant en instant. Au début de l'après-midi j'atteins la vire, désormais familière, « des coins mystérieux ». La neige la recouvre entièrement. Puis j'escalade le difficile système de cheminées qui lui fait suite, mais cette fois, au lieu de contourner par la gauche la fameuse fissure pourrie, je la gravis directement, presque sur mon élan, et me retrouve sur la terrasse où Mauri et moi avons battu en retraite en 1953. Aux flancs du Léopard, au-dessus de moi, il n'y a aucun emplacement de repos. Le soir n'est pas encore là, mais pour aujourd'hui, cela suffit. Je déblaie la terrasse de sa neige, et croquant des glaçons pour me désaltérer, je m'installe pour le second bivouac.

Pendant la silencieuse attente, je revis en esprit tout ce que j'ai vécu pendant ces deux jours, je pense à ce qui va venir et mon regard, instinctivement, suivant le fil de mes réflexions, descend de la brèche à l'entonnoir, puis remonte aux surplombs, tout là-haut. Le soleil, ce soir, semble se coucher plus lentement. Les premières lumières s'allument au Montenvers. Ah ! voilà les signaux lumineux de mes amis. « Tout va bien. », répond la faible lueur de ma lampe. Les heures s'étirent, longuement, tandis qu'au fond de moi les craintes, les regrets, les espoirs mènent leur ronde nostalgique, puis se fondent, peu à peu, comme par magie, dans le sommeil et s'endorment avec moi.

Pour venir à bout du Lézard, je dois m'employer à fond, dans des difficultés parfois exaspérantes. Le passage de départ, une effrayante fissure en surplomb, m'oblige à me confier complètement à trois coins de bois, les seuls de dimension convenable que je plante et replante à plusieurs reprises. Finalement, alors que je ne suis plus qu'à une dizaine de mètres du sommet du Lézard, je me trouve arrêté au-dessous d'une cheminée évasée que la fonte de la neige d'en haut a transformée en coulée de glace. Assuré à l'unique piton que j'ai réussi à enfoncer dans la seule fissure libre de glace, je commence un patient, un très délicat travail de... sculpture, oserais-je dire, parce qu'il s'agit de creuser dans la glace vive qui tapisse le rocher de minuscules, mais solides encoches. Et voici que la situation semble vouloir s'aggraver : la cheminée se ferme en un étranglement surplombant, que rien ne laissait prévoir, et ne s'ouvre à nouveau qu'un mètre plus haut. Je reste là accroché sous le bombement de glace, à me demander ce qu'il convient de faire. Puis la rage me prend devant ce contretemps imprévu, et je mets en œuvre tout ce que me suggère mon instinct. Ce serait trop absurde, d'échouer par la faute d'un obstacle de cet ordre, purement accidentel et transitoire, anormal dans une paroi de cette nature. À petits coups de marteau, je nettoie minutieusement la large fissure qui raye l'étranglement, y plante un coin où je passe la corde, et accroche un étrier. Je rassemble toutes mes forces, me laisse aller sur l'étrier, mais cela n'est pas suffisant pour me permettre de me coincer un mètre au-dessus de l'étranglement, là où la cheminée s'ouvre à nouveau. Il est très dangereux de rester ainsi suspendu, car, l'expérience me l'a appris, un piton ou un coin plantés dans une fissure barbouillée de glace ne tiennent pas plus de deux ou trois minutes. À toute vitesse je fixe un deuxième coin le plus haut possible dans la fissure, nettoyée cette fois tant bien que mal ; répétant l'opération de tout à l'heure, j'y attache corde et étrier et me laisse aller une fois de plus sur la pédale. Cette fois ça y est ! Je réussis à me coincer dans la cheminée au-dessus du surplomb. Et tandis que je m'insinue comme un serpent dans la

dernière section de la fissure glacée, un tintement au-dessous de moi m'apprend que le deuxième coin, avec son étrier, a pris le large.

Le Lézard est vaincu. Je puis maintenant me réchauffer au soleil et prendre quelque repos, étendu sur une grande écaille de rocher. Au-dessus de moi les « Plaques rouges » m'attendent, lisses et verticales. Comme du fond d'un songe, tout à coup me parvient un appel, très lointain, mais net ; aucun doute, c'est la voix du professeur Ceresa. Je n'arrive pas à le découvrir, mais certainement il doit se trouver sur la moraine du glacier du Dru. Et je crie à mon tour : « Tout va bien ! » Mais l'appel a fait déferler en moi une vague de souvenirs, de mélancolie, car je mesure pleinement la distance qui me sépare du monde des hommes. Deux jours et demi se sont écoulés depuis le matin où je me suis enfui du refuge de la Charpoua. Je ne m'en suis presque pas aperçu, tant j'étais absorbé par l'escalade, mais maintenant que j'ai entendu la voix du professeur Ceresa, il me semble qu'une éternité a passé, et le son de ma voix me surprend, lorsqu'elle répond au cri de mon ami. Maintenant seulement je me rends compte que depuis deux jours je vis, je pense, je raisonne sans prononcer un mot, dans le silence absolu d'une nature vierge. Et c'est à une chose si grande, si prodigieuse, que j'en reste intimidé.

Avant de reprendre l'escalade, je décide de me désaltérer en sacrifiant une de mes deux boîtes de bière. J'empoigne le marteau-piolet, au bec long et effilé, et en assène un coup précis sur le récipient. Pff ! C'est un vrai jet de bière qu'il me crache au visage. J'ai beau tirer sur le marteau pour essayer de boucher le trou, le bec reste coincé dans le fer-blanc, et quand le geyser inattendu s'arrête, la bière est à peu près finie. Je sens au fond de moi brûler une colère furieuse, mais la bière, sur les blessures de mes mains et sur les crevasses de ma figure, est bien plus brûlante encore !

Raccourcissant les longueurs de corde, pour faciliter le hissage du sac, je m'élève sans graves difficultés d'une trentaine de mètres. Le rocher est solide, sec, presque tiède. Cependant, une menace de mauvais temps commence à flotter dans l'air. Je viens à peine d'attaquer un difficile passage sur pitons que l'orage se déclenche avec violence. Je redescends jusqu'au sac, sur une vire, le plus vite possible ; pas assez, hélas, pour éviter d'être complètement trempé. La pluie et la grêle ruissellent sur la paroi, les éclairs éventrent le ciel, et moi je reste sur la plate-forme, enfoui dans mon sac de bivouac, d'abord debout, à lécher l'eau qui court sur le rocher, pour me désaltérer, puis pelotonné le plus loin possible des pitons, dans la crainte qu'ils n'attirent la foudre.

Et puis, comme dans la « Symphonie des Alpes » de Strauss, avant le soir, le calme revient, le soleil reparaît ; mais ses rayons sont maintenant trop faibles pour sécher mes vêtements mouillés. Suit un

bivouac glacial. Puis une nouvelle journée d'escalade intense, mais presque monotone, sur les terribles « Plaques rouges ». Depuis le début de cette ascension, le processus est invariable : grimper quelques mètres, planter un piton, ramasser, pour l'amarrer à ce piton, la corde à laquelle nous sommes attachés, le sac et moi, lui à un brin, moi à l'autre ; me laisser descendre le long de cette corde jusqu'au sac, décordé si la longueur n'est pas suffisante, puis monter une deuxième fois en récupérant le plus grand nombre possible des pitons plantés la première fois, et finalement hisser le sac jusqu'à moi ; et ainsi de suite indéfiniment, en reprenant *da capo* les mêmes opérations. Presque toujours le halage du sac oppose de sérieuses difficultés à cause du frottement contre le rocher, qui en accroît le poids, mais surtout, et souvent, parce qu'il s'accroche aux saillies de la pierre. Alors il faut redescendre encore, pour le repêcher, une fois, deux fois, d'autres fois encore, à chaque longueur de corde. En fin de compte, j'ai fait l'escalade au moins trois fois à la montée et deux fois à la descente. Dans l'effort qu'elles ont fait sur les cordes, soit quand je m'y cramponnais, soit quand je hissais le sac, mes mains se sont si bien usées, elles sont à ce point écorchées et sanglantes que je ne les reconnais plus.

La solitude où je suis claquemuré est si totale, si hallucinante que plus d'une fois je me surprends à parler tout seul, à faire des réflexions à haute voix, à traduire en somme par des mots toutes les idées qui me passent par la tête. J'en arrive même à tenir des discours au sac, comme s'il avait une âme, comme à un véritable camarade de cordée. En fait, il l'est bel et bien. Un camarade patient, généreux, précieux, et qui m'assurerait le mieux du monde si je venais à tomber. Depuis hier matin, justement, parmi tant d'insolites manœuvres d'auto-assurance improvisées au gré des contingences, j'en ai découvert une où le sac joue un rôle très important, et dès cet instant, je n'ai plus grimpé un mètre sans avoir d'abord mis en place ce système, que j'appellerai ensuite l'« assurance en Z ».

Le quatrième coucher de soleil me surprend au beau milieu des « Plaques rouges », un peu au-dessous de cette impressionnante barrière de surplombs et de toits qui semble interdire toute possibilité de passage. La fatigue commence à affleurer dans tous mes membres, douloureusement ; dans les mains en particulier. Mais ce qui m'opprime, surtout, c'est l'incertitude du lendemain, la conviction où je suis de n'avoir pas encore franchi le passage-clé de toute l'ascension. Trouverai-je la solution du problème ? Combien de temps encore à me battre ? Mes forces ne me trahiront-elles pas ? Telles sont les questions qui me tracassent, en même temps que les souffrances physiques. Heureusement je suis arrivé à une grande terrasse sur laquelle je peux enfin m'étendre de mon long, après l'avoir déblayée.

Lorsque je m'enroule dans le sac de bivouac, il fait noir. Le profil tranchant du Pilier, à quelques mètres de moi, m'empêche de répondre aux signaux lumineux que mes amis sont certainement en train de me faire du Montenvers. Qui sait quelle crainte les tourmente, à ne pas voir briller mon lumignon ? Mais je sais bien, moi, que ce soir, même si la chose était possible, mon habituel « tout va bien ! » serait un mensonge.

Je m'endors pendant que je rafistole avec un piton et de la ficelle le sac déchiré par le frottement sur le rocher et qui menace de s'en aller en morceaux. Au bout de quelques heures, ce sommeil où l'engourdissement de la fatigue m'a plongé me rend au froid de la nuit, sans ménagements. Pendant ce bref repos, la chaleur accumulée dans mes membres par l'action s'est dissipée et je reviens à mon souci lancinant : de quoi demain sera-t-il fait ?

Comme à l'accoutumée, après une nuit d'anxiété et d'attente frémissante, l'aube nouvelle est toute chargée de forces nouvelles et de nouvelles espérances. Ce matin pourtant les choses ont changé et un autre motif d'inquiétude est venu s'ajouter aux autres, non moins sérieux : mes mains. Elles sont couvertes de tant de blessures, si tuméfiées que je ne peux rien toucher sans en éprouver aussitôt une intolérable douleur. Je ressens en particulier à la pointe de l'annulaire gauche des élancements qui me font craindre un début d'infection. Tout cela est le résultat de l'inactivité de la nuit. Voulant rendre à mes mains assez de sensibilité pour que je puisse m'en servir, je les contrains à une gymnastique préliminaire qui me fait serrer les dents. Lorsqu'enfin j'arrive à partir, le soleil est déjà haut. Dix mètres plus haut, voici le problème, avec toutes ses données : lisse de part et d'autre, rentrant au milieu et, au-dessus, projetée en un énorme surplomb ruisselant, la paroi se referme devant moi comme une abside de cathédrale. La vraie solution serait évidemment de franchir directement cette énorme avancée noire, véritable escalier de toits surplombant d'au moins cinq mètres, mais la présence de quelques blocs instables à mi-hauteur de l'avancée, s'ajoutant, comme il est inévitable dans une escalade solitaire, au caractère précaire de l'assurance, me pousse à éviter ce passage, sans chercher davantage. Une cheminée lisse, dont quelques mètres seulement sont visibles au-dessus de moi, m'incite à tenter ma chance à gauche. À la sortie, je tombe, et cela réchauffe mon ardeur, sur des rochers faciles qui me conduisent sous une énorme dalle rouge verticale et compacte, haute de cinquante mètres au moins, effrayante à regarder. Mais la pensée que, plus haut, la paroi tend à perdre de sa verticalité m'encourage à poursuivre par cette voie. J'attaque la dalle avec décision, criblant de pitons une mince fissure d'aspect fort prometteur au début. Mais au bout de vingt mètres, il n'en va plus de même. Moins à cause de

l'apparition de quelques toits d'aspect débonnaire que du fait d'un élargissement imprévu de la fente, désormais trop large pour les pitons et en même temps trop étroite pour les coins de bois. Elle est en outre oblique et surplombante sur ses trente derniers mètres. Bien sûr. Avec une chignole et les fameux pitons à expansion je pourrais aller de l'avant, quitte à escalader directement la dalle de granit compact. Mais je suis tenu par les règles de mon jeu, et pour l'instant, il n'y a guère d'échappatoire !

Il est presque midi. Un ronflement de moteur vient me distraire de ce nouveau problème et quelques instants après apparaît à ma gauche, tout près, un petit avion de tourisme. Je ne puis m'empêcher de penser au pilote : aux risques qu'il court, l'imprudent, à vouloir montrer aux touristes les spectacles qui leur sont interdits. Le voici qui reparaît, encore plus près. Il va se fracasser contre le Dru ! Au fait, est-ce que par hasard... Mais oui, c'est bien ça. Il me cherche. C'est pour moi qu'il revient une troisième fois et passe si près des rochers. Un pied dans l'étrier, la main crochée au piton qui porte mon poids, je rejette mon corps tout entier en dehors, et agite mon autre bras, mon autre jambe, ma coiffure ; bref, je gesticule tant que je peux pour me faire voir, mais un banc de brume m'enveloppe et bientôt j'entends l'appareil s'éloigner. Qui sait s'il m'a vu ? C'est une étrange sensation que j'éprouve maintenant, comme si cet avion faisait partie intégrante de mon être et laissait au fond de moi, en s'enfuyant, une déchirure. Au fond, mieux eût valu la solitude totale.

Tout ce qui s'est produit pendant ces quelques brèves minutes m'apparaît comme une tentative extrême pour me rattacher à cette vie qui semble ne plus m'appartenir. Il est venu, alors que je ne l'attendais pas ; il m'a effleuré, comme un souffle, plusieurs fois, il a cherché, sans succès, à prendre contact avec moi, et puis il s'est éloigné pour toujours, me laissant orphelin, hors du monde, comme une chose morte. Cruelles réflexions, et plus cruelle encore la réalité vivante. Quand et comment vais-je sortir de cette paroi ? Quand finira ce sortilège ? Le désespoir me prend. Déjà je me berçais de l'illusion de n'être plus qu'à trente mètres seulement de la solution du problème. Et voici que tout d'un coup il s'est révélé insoluble. Il va falloir revenir à mon point de départ, dans la grande abside. Et pendant ce temps toute une demi-journée, ô combien précieuse, s'est enfuie.

Depuis l'ultime et malheureux rappel qui me déposa au fond de l'entonnoir, je me suis toujours servi d'une seule corde de nylon de quarante mètres, gardant la corde de soie en réserve au fond du sac. Le moment est maintenant venu d'utiliser les deux cordes, car, après un examen attentif, favorisé par ma position actuelle, il me semble avoir entrevu une issue : je devrais pouvoir gagner, grâce à des pendules de grande amplitude, une longue fissure qui raye de haut en

bas tout le côté droit de l'abside, puis se prolonge sur quarante mètres au moins et finalement débouche, ou presque, sur cette zone de rochers brisés et inclinés que je n'ai pu atteindre de ce côté. Après avoir enlevé dans la fissure au-dessous de moi tous les pitons, sauf un, le plus haut et le plus sûr, je commence vers la droite une série de mouvements pendulaires extrêmement compliqués. Le premier de ces mouvements est très long et me ramène jusque dans l'abside, sous la grande avancée noire, mais quand je veux rappeler les cordes, je sens que la friction excessive les empêche de coulisser. Il me faut donc revenir en arrière et refaire le passage, en deux pendules cette fois. La troisième manœuvre, plutôt qu'un pendule, est une traversée à la corde presque horizontale, qui me permet de me rétablir sur une longue et étroite vire. Je tente, à plusieurs reprises, de m'élever sur la paroi lisse, au-dessus, afin de planter un piton assez haut pour me permettre un dernier pendule ; sans succès. Alors j'essaie de me forcer un passage vers la droite par une traversée horizontale, mais au bout de quelques mètres, je me sens pâlir : entre la fissure et moi, creusant profondément le rocher, une énorme coupure s'évase, lisse comme un monstrueux coquillage. Autour de cette conque, où que le regard se pose, ce ne sont que surplombs, plaques parfaitement lisses, un vide absolu, à donner la nausée. Je comprends que toute retraite m'est désormais coupée. Je ne puis plus ni descendre, ni monter. Une douzaine de mètres me séparent du départ de la fissure... Douze mètres... Un abîme, infranchissable. Je me sens perdu, vidé de toute force physique et morale, et pendant au moins une heure je reste là, incapable de réagir, cramponné à cet unique piton qui nous soutient, le sac et moi, dans ce total isolement. Mais devant la certitude de la mort, les ressources humaines s'avèrent bien plus grandes que je ne le croyais. Peu à peu je retrouve le contrôle de moi-même et à la fin, peut-être parce que je pense qu'on ne peut se résigner à attendre passivement la mort quand on s'est battu désespérément, cinq jours durant, pour vivre, une faible lueur d'espoir se rallume en moi et je retrouve le courage d'affronter cet impondérable que j'ai naguère accepté en m'embarquant dans cette aventure. À la base de la longue fente que je pensais atteindre grâce aux pendules, des écailles de rocher font saillie ; on dirait une main avec les doigts ouverts. Peut-être serait-il possible de les attraper au vol avec un nœud coulant, puis de me hisser jusqu'à elles. Essayons !

Mais ces doigts ne m'inspirent pas confiance et je m'avise bientôt que, pris au lasso, ils ne supporteront pas mon poids. Je fixe alors au bout de la corde tout un système d'anneaux, de tentacules, de nœuds, espérant que cette espèce de pieuvre de corde, lancée sur les écailles comme des « bolas » indiennes, finira bien par se coincer quelque part. Après une dizaine de lancers, la corde reste accrochée, aussi bien que

possible à ce qu'il semble.

Une bonne secousse, pour essayer. Je vois, avec un frisson, la corde se détacher mollement. Je recommence mes tentatives, jusqu'à ce que la pieuvre s'accroche à nouveau. Je tire ; cette fois, elle résiste ! Mais les secousses que je donne de côté sont horizontales. Quand je serai suspendu à la corde à la verticale des écailles, les nœuds et les anneaux ne vont-ils pas glisser ? Et les écailles elles-mêmes, si précaires d'aspect, tiendront-elles ? Mieux vaut ne pas y penser ! Aussi bien, il n'y a pas d'autre solution. Avant de me lancer dans le vide, je prends quelques dernières précautions. Attaché à l'autre bout de la corde que j'ai lancée, il y a le sac. Afin de pouvoir le récupérer d'en haut, je le détache du piton auquel je suis moi aussi amarré, et, délicatement, je le pose en équilibre sur la vire étroite. Puis dans l'anneau du piton, je fais passer l'autre corde, jusqu'à la moitié de sa longueur ; après quoi je noue autour de ma ceinture l'extrémité des deux brins, obtenant ainsi un anneau fermé de vingt-cinq mètres de circonférence. Cela constituera la seule auto-assurance possible pour le passage insolite qui m'attend. Mais gare à moi, si jamais elle doit jouer. Cela voudra dire que je fais une chute de vingt mètres, avec l'espoir infime que le petit piton voudra bien résister au choc. J'en ai maintenant terminé avec les préparatifs. Il ne me reste plus qu'à tenter ma chance.

Une dernière hésitation, poignante ; une dernière invocation, du fond du cœur ; et au moment où un tremblement irrésistible commence à me secouer, avant que les forces ne me manquent, je ferme les yeux une seconde, retiens mon souffle et me laisse glisser dans le vide, agrippé à la corde seulement par les mains. Pendant un instant, j'ai l'impression de tomber avec la corde, puis la chute en avant s'amortit progressivement et tout à coup, je sens que j'amorce une oscillation en arrière : l'amarrage a tenu ! Ce sont là des instants où cent idées diverses se chevauchent dans l'esprit, et pourtant s'y impriment avec une clarté absolue pour toute la vie. Pendant encore quelques secondes je me laisse balancer en avant et en arrière sur cette vertigineuse escarpolette, puis, avant que de commencer à tourner sur moi-même dans le vide, je me hisse à la force des bras le long de la corde. À chaque mètre gagné le danger augmente, parce que les oscillations que, sans le vouloir, j'imprime au filin, se répercutent, toujours plus fortes et plus rapprochées, sur un amarrage dont la solidité n'est qu'hypothétique ! Quel effort, et quelle tension extrême ! J'y participe de tout mon être, soulevé désormais par le seul instinct. Lorsqu'il me faut lâcher la corde pour m'accrocher aux écailles, j'ai encore un instant d'hésitation. J'ai peur que tout me dégringole sur la tête. Le temps d'y penser, et déjà je me rétablis sur les écailles, me faisant léger, léger !

Tout s'est bien passé. Je laisse retomber l'excitation qui m'a envahi, puis je m'occupe de faire venir le sac qui fait dans le vide un énorme et impressionnant plongeon. Maintenant, récupérons la corde que je m'étais attachée autour de la ceinture. Elle coulissera librement dans le piton, à mon grand soulagement. Je puis désormais me considérer comme vraiment sorti du « Mauvais Pas ».

Je remets dans le sac la corde de soie, m'attache à l'extrémité de celle de nylon, à laquelle le sac est fixé, et sans plus attendre m'élève d'une dizaine de mètres sur des blocs instables jusqu'à ce que la fissure devienne très difficile. Je plante là un piton, y amarre le sac et, après avoir installé mon système d'auto-assurance en Z, je fais plusieurs tentatives pour franchir un évasement surplombant où seule l'escalade libre est possible. J'y arrive enfin, surtout parce que je suis convaincu que, tout de suite au-dessus, je pourrai m'assurer sur un piton. En fait, la fente que j'ai repérée est bouchée, et le piton n'entre pas. Au-dessus de moi, ce que j'avais pris pour une fissure a tout l'air d'être en réalité une cheminée ouverte aux parois verticales, absolument compactes et glissantes. D'un élan quasi désespéré, je m'élève encore d'un mètre, puis de deux, mais en guise de fissure, je ne trouve que des veines de quartz sans défaut. Un rétrécissement miraculeux au fond de la cheminée me permet de planter *in extremis*, tant bien que mal, un gros coin de bois, sur lequel je passe la corde et fixe un étrier. Je n'ose pas m'y suspendre complètement, mais du moins me permet-il de reprendre mes forces. Puis je recommence mes reptations, mes contorsions. Désormais, il me faut monter à tout prix. Comme tout à l'heure, je gagne un mètre, puis deux, toujours avec l'espoir illusoire que je vais réussir à planter un piton. Et tout d'un coup, je suis à bout de corde. Comme je ne puis rester là, sans hésiter je défais la corde de sa position en Z, et la longueur disponible ainsi triplée, je recommence à grimper. Trois mètres après, la corde se coince, et je me trouve bloqué sur place ! Je fais des efforts si désespérés que je halète comme un agonisant. Mais la chance a voulu que je sois arrêté juste sous un petit toit dans une zone de rocher friable, qui se désagrège, ce qui me permet de planter quatre ou cinq pitons. Comme ils pourraient sortir avec la même facilité qu'ils sont entrés, je les relie les uns aux autres par une cordelette, obtenant ainsi un amarrage relativement solide. Cela me rappelle une opération identique, dans un rocher de qualité analogue, grâce à laquelle je suis venu à bout d'un passage très difficile sur la face est du Grand Capucin. Décordé, et me tenant d'une main, délicatement, à la corde attachée à la grappe de pitons, je redescends jusqu'au sac, qu'il m'a bien fallu au départ laisser accroché à son clou.

Fort de ma toute récente expérience, j'écarte sans hésitation l'idée de continuer par la fissure et, me trouvant maintenant au-dessus des

toits de l'abside, je décide de me frayer une voie par une traversée vers la gauche, de façon à atteindre les plaques rouges inclinées. En dépit de très grandes difficultés, la manœuvre réussit, grâce à de petits pendules qui me permettent de franchir des plaques verticales absolument compactes.

J'ai pratiquement fermé le cercle avec le parcours que j'ai fait ce matin. Les voici enfin, ces rochers brisés, si fort désirés, faciles. Tels ils semblent bien être, sur cinquante mètres au moins, puis... de nouveau des toits et des surplombs croulants, et très prononcés. Il me faut maintenant refaire la traversée en sens inverse, afin de récupérer, une fois de plus, sac et pitons. D'avoir à refaire mes pendules à rebours me démoralise, au début, mais finalement, je ne sais trop comment, j'arrive à ma fameuse grappe de pitons.

Un étrier m'échappe des mains à l'improviste, et mon regard se refuse à le suivre dans sa chute. Quelques secondes passent avant que je l'entende ricocher dans la paroi. Et les pendules recommencent, pour la troisième fois. La corde et le rocher sont tachés de sang. Mes pauvres mains ! Elles sont vraiment en lambeaux. Au bout de mes doigts, le rocher mord la chair vive, mais ils sont soumis à si dure épreuve qu'ils ont perdu toute sensibilité à la douleur. Au moment où j'en termine avec ma troisième édition des pendules, le jour touche à sa fin. Je me dépêche de grimper, pour trouver une plate-forme, si petite soit-elle, pour mon cinquième bivouac. Je la découvre quinze mètres plus haut. Lorsque je redescends pour dépitonner le passage, il fait nuit noire. Ce bivouac, au début, s'annonce plus tourmenté que celui d'hier soir. Et puis, tout à coup, me parviennent de très lointains appels, et je vois distinctement, dans la même direction, de petites lumières se mouvoir. Ce sont mes amis qui cherchent à me repérer du refuge de la Charpoua et me font des signaux. Je réponds immédiatement, mobilisant tout mon souffle, et pour qu'ils me situent, je fais flamber une feuille de papier. Ils m'ont vu !! me semble même comprendre que demain ils viendront à ma rencontre. (Je saurai plus tard qu'une illusion d'optique leur a fait croire que je suis déjà en train de descendre l'arête de la voie normale.)

La seule présence de mes amis, pour lointaine qu'elle soit, et sans utilité physique, produit en moi un effet quasi miraculeux et me donne d'un coup la certitude que j'arriverai au sommet du Dru ; que je retrouverai cette vie qui, au fil des dernières journées, m'a paru s'éloigner toujours davantage, au point de n'être plus la mienne, mais celle d'une autre créature imaginaire, dont j'avais seulement entendu parler. En ces quelques minutes, rien n'a changé, matériellement. La douleur de mes mains est toujours aiguë, ma soif ardente ; l'ombre noire des toits, qui s'avance au-dessus de ma tête, est toujours aussi rébarbative. Et pourtant, au fond de moi, la situation s'est entièrement

renversée, et je suis désormais enclin à revoir le passé, à l'évaluer tout autrement que je ne l'ai fait ces jours derniers. Maintenant seulement je puis mesurer à sa juste valeur l'intensité des moments que je viens de vivre. La montagne, ses rochers, le vide étaient devenus choses si vivantes en moi que j'en étais arrivé, progressivement, à les pénétrer ; que je les avais sentis inconsciemment comme une partie de moi-même ; nous ne faisons plus qu'un seul et même corps. Maintenant que je puis, comme si je me réveillais, me détacher de ces sensations, accorder leur valeur à la réalité, j'ai l'impression d'être allé jusqu'à cette idée que j'avais toujours vécu sur cette montagne, avec pour seul propos de souffrir et de monter vers le sommet inaccessible, éternellement.

Pour la première fois, j'ai le sentiment de le tenir, ce Pilier sud-ouest du Dru ; d'avoir franchi la barrière infranchissable qui me séparait de mon âme, et dans l'exaltation de cette découverte, un immense désir me saisit de pleurer et de chanter.

Le ciel peu à peu blanchit : la sixième journée de bataille va commencer. Toutes mes forces sont tendues vers l'obstacle ultime qui me sépare du sommet, mais ce sont mes mains qui refusent de répondre au dernier appel. Elles ont tellement enflé pendant la nuit, elles me font si atrocement mal que je suis incapable de fermer le poing et de l'ouvrir, et la gymnastique que je dois leur imposer pour en retrouver l'usage, comme hier matin, me cause de véritables spasmes de douleur. Ce n'est plus du sang qui coule de chaque blessure, mais un liquide séreux, clair, abondant.

Des bruits de voix m'arrivent, distinctement, puis trois hommes apparaissent dans la brèche de la voie normale. Bouleversé par l'émotion, je réponds à leurs questions. Seule la voix du professeur Ceresa m'est familière, les autres parlent en français. Bien qu'ils continuent à me lancer des encouragements joviaux, les lambeaux de dialogue qui, de temps à autre, parviennent jusqu'à moi, laissent percer toute l'inquiétude, toute l'angoisse qu'ils éprouvent quant à mon sort. Ils me croyaient déjà victorieux, sur le chemin du retour. Pour les tranquilliser, je commence à grimper, sans tenir compte de la souffrance infernale de mes mains. Puis, au bout d'un moment, la voix du professeur Ceresa se fait entendre : « Nous montons au sommet par la voie normale... Nous vous y attendons avec des provisions... »

Un dièdre oblique vers la gauche me conduit presque exactement sur le fil du Pilier. Bientôt les difficultés s'abaissent du sixième et cinquième degré au quatrième, voire au troisième et au deuxième. L'arête s'incline, le rocher devient de plus en plus facile et l'allure plus rapide. À midi je suis à moins de cent mètres du sommet ; les difficultés ont totalement disparu et pour grimper plus à l'aise, je décide d'abandonner le superflu qui m'encombre et de porter le sac. Je

suis sur le point de me débarrasser aussi de la trentaine de pitons et des deux étriers dont je dispose encore, mais au dernier moment, l'instinct me les fait remettre dans le sac.

J'ignorais, ce faisant, que je gardais la possibilité de vaincre la dernière ruse du Dru. Peu après en effet je tombe sur une coupure profonde séparant nettement le Pilier sud-ouest du Dru, et agrémentée, ô surprise, d'au moins cinquante mètres de surplombs. Jusqu'à hier cet obstacle aurait pu être le coup de grâce. Aujourd'hui, c'est avec courage que je l'affronte, presque avec rage, comme si j'étais certain au fond de mon cœur que rien désormais ne peut plus m'empêcher d'arriver au sommet. Mes mains sont de nouveau insensibles ; pitons et étriers entrent une fois de plus dans la danse, sur un mode quelque peu brutal. Une plaque de granit d'au moins cent kilos peut bien se détacher à l'improviste tandis que j'essaie de planter un piton et, frappant ma jambe gauche en écharpe, l'engourdir ; mes mains, solidement agrippées dans la cheminée aérienne, ne lâchent pas prise. Comme soulevé par une force surnaturelle, je continue à grimper, forçant en escalade libre des surplombs proéminents.

Le rocher, peu à peu, recommence à perdre de sa raideur. Mes amis sont de nouveau visibles au-dessous de moi, sur la voie normale, et sûrs désormais de ma victoire, ils s'arrêtent pour m'attendre. À 16 heures 37 exactement je suis au sommet du Dru. Vite, un regard circulaire ; et presque en courant, sac au dos, je commence à descendre.

Un dernier rappel de corde. Dix minutes après le sommet, j'embrasse avec émotion le professeur Ceresa et les deux alpinistes qui l'accompagnent : Lucien Bérardini, l'un des premiers vainqueurs de la face ouest du Dru, et Gérard Géry. Leur geste sympathique et généreux prouve, une fois de plus, que la vraie fraternité alpine ne connaît pas de frontières.

L'obscurité nous surprend aux abords de la brèche, vers 3 350 mètres d'altitude. Je n'échapperai pas à un sixième bivouac ! Mais désormais, pensé-je à part moi, qu'importe de souffrir encore une nuit, quand on se sent, au fond de son cœur, meilleur pour toute la vie ?



Aiguille Blanche et col de Peuterey. A droite du col, le Grand Pilier



Arête de Peuterey

VIII. NOËL AU MONT BLANC

L'aventure que je vais raconter doit être rangée, sans aucun doute, parmi celles qui ont le plus vivement passionné l'opinion publique, mais pour des motifs qui ont peu de chose à voir avec l'alpinisme. Il s'agit de l'ascension du mont Blanc par la voie de la Poire, que j'ai tentée avec Silvano Gheser en plein hiver : le jour de Noël 1956. Ce fut une tentative avortée à cause du mauvais temps, et que ce mauvais temps transforma en tragédie. Le fait que nous ayons rencontré, Gheser et moi, pendant cette course, les deux malheureux alpinistes Henry et Vincendon a donné lieu à des versions inexactes de l'événement. On a voulu, d'une façon ou d'une autre, établir un lien entre la mort de Vincendon et Henry et mon escalade, maintes fois taxée de folie, si bien que l'opinion publique, sollicitée et excitée par la presse, se déchaîna contre moi, et d'une façon rien moins qu'objective. Voici comment les choses se sont passées en réalité.

Depuis plus d'un an, je faisais les yeux doux à la voie de la Poire au mont Blanc. Cet entonnoir de rochers et de glace m'avait ensorcelé, mais chaque fois que je décidais de partir, la venue du mauvais temps me contraignait à renoncer. Finalement, aux environs de Noël, les conditions atmosphériques me parurent favorables. Depuis quelques semaines il ne neigeait plus et un soleil magnifique brillait tous les jours. Le moment tant attendu était arrivé. Et l'idée d'affronter cette ascension en hiver n'était pas pour me déplaire.

Le 18 décembre, avec mon ami Silvano Gheser, qui devait m'accompagner dans cette ascension, je gagnai le bivouac fixe de la Fourche, à 3 680 mètres, pour m'assurer des bonnes conditions de la montagne. Rien à dire, tout était parfait. Je fixai donc la course au jour de Noël. Ce serait pour moi le plus beau Noël.

Nous nous mettons en route la veille, 24 décembre, pour le bivouac de la Fourche. Cinquante mètres au-dessous du refuge, dans la pente raide du couloir, nous rencontrons deux alpinistes en train de descendre. Nous nous présentons ; il s'agit d'un aspirant-guide français, Jean Vincendon, et de l'étudiant belge François Henry. Ils ont passé la nuit, nous disent-ils, au bivouac de la Fourche, avec le projet de gravir l'éperon de la Brenva ; mais à l'aube, le ciel était voilé à l'horizon, et ils ont renoncé à partir. Puis le temps s'était complètement rasséréné, et ils nous avaient rencontrés. Ils décident alors de remonter avec nous au bivouac. « Nous passerons la nuit avec vous, disent-ils, et demain matin nous irons faire l'éperon. »

Il est midi quand nous arrivons au bivouac. Nous mangeons, puis, tandis que Vincendon et Henry se reposent, Gheser et moi poussons une reconnaissance jusqu'au col Moore. La neige est dure et porte admirablement. Nous ne pourrions rien désirer de mieux. La nuit tombe quand nous rentrons au refuge.

Au bivouac, Henry fut d'une extrême gentillesse. S'étant aperçu que, pendant notre reconnaissance, j'avais cassé le manche de mon piolet en taillant des marches, il voulut à tout prix me donner le sien à la place. « La chose avait moins d'importance pour lui, disait-il, puisqu'il ne serait que second de cordée. » De notre côté, Gheser et moi observions attentivement l'équipement parfait des deux étrangers. Sur certains points il était meilleur que le nôtre. En revanche, ils étaient un peu à court de vivres pour l'ascension. Comme nous en avions en abondance, nous pûmes leur en céder, et de toutes sortes.

Moins homogène que celui de Vincendon et Henry, notre matériel de bivouac était plus que suffisant. Je disposais, pour mon compte, d'un sac de couchage et d'un anorak en duvet. Gheser avait une combinaison de duvet, veste et pantalon, et n'avait de ce fait emporté qu'un sac de bivouac ordinaire plus léger, en toile caoutchoutée. Mais il s'était muni pour les pieds d'une paire de chaussons en duvet. Nous avions tous les deux double coiffure et doubles gants, de laine et de fourrure.

Le lendemain matin, bien qu'éveillés à 2 h 30, nous ne fûmes prêts à partir que vers 4 heures. C'était déjà tard. Nous prîmes immédiatement la direction du col Moore. Jusque-là, Vincendon et Henry suivaient le même parcours. Au col, nous nous séparâmes, avec des souhaits réciproques de bon Noël. Nos deux camarades commencèrent à gravir l'éperon de la Brenva, et nous à monter en direction de la Poire.

Mais force nous fut, peu à peu, de nous rendre compte que l'ascension si désirée était une chimère. Lorsque le soleil apparut, nous étions encore au début d'un raide couloir, dont nous aurions dû, à cette heure, être sortis depuis longtemps. Décidément, il était trop tard. Quiconque a parcouru au moins un des itinéraires de ce versant glaciaire de la Brenva sait qu'il est extrêmement dangereux de se laisser surprendre par le soleil dans les zones inférieures, tandis que les heures d'or sont celles qui précèdent l'aurore. Nous renonçâmes donc, bien à contrecœur, à cette Poire tant souhaitée. Mais pour ne pas rester sur notre faim, nous résolûmes de faire au moins l'éperon de la Brenva, plus facile, et relativement moins dangereux. Au début, nous pensions que peut-être nous rattraperions Vincendon et Henry, en train précisément de le gravir. En fait, lorsque nous parvînmes à l'éperon, au terme d'une longue traversée ascendante en diagonale, nous nous rendîmes compte que nous les avions dépassés largement,

grâce à notre plus grand entraînement. Ils étaient donc dorénavant derrière nous ; ils marchaient lentement, mais ne semblaient pas en difficulté.

La journée était splendide ; une des plus belles journées de montagne qu'il me soit donné de me rappeler. Autour de nous se déroulait un paysage sévère, fantastique. Soudain, une énorme avalanche, déclenchée par la chaleur du soleil, se détacha des séracs sommitaux. Après un saut de mille mètres, elle vint remplir d'un seul nuage de neige tout le bassin de la Brenva. Ainsi donc notre prudent renoncement n'avait pas été vain. Si nous nous étions entêtés à poursuivre en direction de la Poire, nous aurions été probablement balayés.

En revanche, sur notre nouvel itinéraire, nous étions en sécurité. Tout se passait normalement. Vincendon et Henry nous suivaient, toujours à bonne distance. Souvent nous ralentissions l'allure, afin qu'ils puissent nous rattraper, mais inutilement. Évidemment, l'acclimatation leur faisait défaut.

Vers le soir, nous approchions du terme de notre escalade, lorsque, tout à coup, brutalement, alors que nous étions à cent mètres à peine au-dessous du col de la Brenva, le beau temps nous lâcha. Le ciel s'obscurcit, et en moins d'une heure la tourmente fut sur nous, nous secouant de ses rafales. La nuit se fit, et nous en étions toujours à peu près au même point. Il fallut nous résigner à bivouaquer au beau milieu de cet enchevêtrement de séracs où nous étions parvenus. Et nous nous installâmes tant bien que mal. Au bout de quelques heures je me rendis compte que les pieds de Gheser étaient raidis par le gel. Inquiet, je lui donnai mon sac de couchage de duvet en échange de son sac de toile caoutchoutée. En outre, pour ne pas mourir de froid pendant la nuit, nous vidâmes les sacs des vivres qu'ils contenaient et y enfilâmes nos pieds. Dans de telles conditions, il n'était pas question de dormir, et nous ne pûmes fermer l'œil.

* *

*

À l'aube du 26, les éléments sont toujours déchaînés, et nous sommes presque ensevelis sous la neige tombée en abondance. Les pieds de Gheser vont de plus en plus mal. Quant à moi, je suis miraculeusement indemne. Miraculeusement... et grâce aussi à certaines particularités physiologiques de ma constitution, plus adaptée que beaucoup d'autres à supporter les grands froids. Les conditions de la montagne sont devenues si dangereuses que la simple idée de descendre par où nous sommes montés ne saurait nous venir à l'esprit. Les pentes sont surchargées de neige instable. Il va falloir

chercher à sortir par le haut, le plus directement possible pour ne pas déclencher d'avalanche. En attendant, je pense à Vincendon et Henry, qui ont dû bivouaquer un peu plus bas que nous. Je les appelle et entends une réponse plaintive. Je suppose qu'ils sont en difficulté. Nouant bout à bout mes deux cordes, je réussis à me laisser descendre jusqu'à eux, sur quatre-vingts mètres, le long de l'entonnoir presque vertical de glace verte. Puis je remonte avec eux jusqu'à l'endroit de notre bivouac. La nuit a été très dure, aussi bien pour l'aspirant-guide français que pour l'étudiant belge. Ils nous racontent qu'ils ont trouvé un abri providentiel dans une petite crevasse, cent mètres au-dessous de nous, un peu au-dessus de l'Ilot rocheux. L'un et l'autre souffrent d'un commencement de gelure au pied gauche.

Nous nous attachons tous quatre en une seule cordée, dans l'ordre suivant : moi, Gheser, Henry, Vincendon. Maintenant, il s'agit de deviner, c'est la seule solution. Guidé par le seul instinct, je dirige mon ascension un peu en oblique vers la droite, puis je monte tout droit, sans hésitation. Hier soir, avant que ne se déclenche ce temps d'enfer, il m'a semblé entrevoir dans cette direction un passage entre les séracs.

Je ne souhaite qu'une chose : avoir la chance de les franchir. Des difficultés naissent de nouvelles difficultés. La tourmente est si violente que nous ne pouvons tenir les yeux ouverts ; des croûtes de glace se forment rapidement sur nos paupières. Des pentes très raides couvertes de neige poudreuse alternent avec des murs de glace vive. Je les affronte presque au hasard, incapable que je suis de rien voir autour de moi au delà d'une distance de deux mètres. Puis nous nous trouvons dans un dédale de crevasses, complètement égarés.

Hier, c'était Noël. Aujourd'hui, quatre hommes en perdition au milieu des plus revêches séracs du mont Blanc, aveuglés par le brouillard et la tourmente, épuisés par le bivouac sans sommeil de la nuit précédente, terrorisés à la pensée de celui qui les attend, continuent à lutter désespérément pour survivre : Gheser, Henry, Vincendon, et moi. Gheser souffre, ainsi qu'Henry, d'un commencement de gelure aux pieds.

Nous errons parmi les piliers, les cathédrales, les gouffres de glace invisibles jusqu'à trois heures de l'après-midi. Alors les nuages se déchirent, et au-dessus de nos têtes apparaît la coupole du mont Blanc. Le vent du nord souffle avec une force extrême, le froid est insupportable. Mais au moins nous savons où nous sommes : au col, entre les deux Rochers rouges. D'instinct, c'est sur le versant français que nous cherchons à nous échapper. En bas, voici Chamonix, tout près, attirant. Cinq minutes de dégringolade, et nous y sommes... Irrésistible tentation... Là-bas, c'est la chaleur, et le repos...

Mais au bout de cent mètres de descente, je me rends compte que

c'est un mirage. En réalité, il y a entre nous et la vallée, entre nous et le salut, une succession de dévaloirs affreusement raides, chargés d'une neige fraîche toute prête à partir en avalanches et à nous emporter. Les conditions sont telles que toutes les pentes, de part et d'autre de la ligne de partage des eaux, sont impraticables : des bancs de neige instable y sont posés sur un fond gelé ; il suffirait d'un pas, de notre poids, pour les faire partir. Mes compagnons et moi nous nous consultons. Tous nous sommes d'accord sur l'unique voie de salut, la plus longue aussi et la plus fatigante : il nous faut monter jusqu'au sommet du mont Blanc et de là gagner le refuge Vallot, où nous trouverons au moins un abri contre les intempéries. Une autre nuit en plein air risquerait d'être mortelle.

C'est la voie la plus longue, mais la plus facile, et la plus logique ; elle ne présente ni difficultés, ni dangers. Nous aurons seulement à progresser sur de vastes croupes balayées par le vent, sur lesquelles il faudra faire vite. Nous décidons en conséquence de nous diviser en deux cordées : Gheser et moi, Vincendon et Henry. Pendant une heure environ nous marchons côte à côte, courbés sous les rafales de vent, en direction du sommet du mont Blanc. Parfois Gheser et moi précédons les deux étrangers. Puis ceux-ci nous rejoignent, lorsque nous nous arrêtons pour remettre nos sacs en place sur nos épaules ou secouer la neige qui pénètre partout, nous dépassent, vont de l'avant. Peu après, c'est à notre tour de les doubler. Et voilà pourquoi je ne m'aperçois pas, pourquoi je ne peux pas m'apercevoir, au moment où je suis en tête avec Gheser, que nous avons perdu le contact, convaincu qu'ils nous suivent à quelques dizaines de mètres de distance.

La dernière fois que je les vois, en me retournant, ils me semblent en réalité passablement éloignés, mais ils n'ont pas cessé de monter, lentement, mais sûrement. Ils sont dans le même état physique que nous, peut-être même meilleur, car Gheser a maintenant les pieds comme des morceaux de bois. Pourtant, il marche stoïquement, sans une plainte. Leur équipement est supérieur au nôtre. Aucune difficulté n'est en vue, mise à part la lutte de vitesse contre le temps et l'épuisement. Et je crie : « Allez ! Allez ! Dépêchez-vous ! »

Gheser et moi arrivons au sommet du mont Blanc à la tombée de la nuit, à demi paralysés par le froid. Nous continuons sur l'autre arête, celle qui descend vers le refuge Vallot. Quand nous entrons dans le refuge, il fait noir. Le premier soin de Gheser est de quitter ses chaussures, et c'est seulement maintenant que je me rends compte de la gravité de son état. Il a en outre des gelures à une main, où apparaissent des phlyctènes. Nous n'avons pas un instant à perdre ! Unissant nos efforts, nous frictionnons vigoureusement les membres gelés avec le demi-litre d'alcool qui nous est resté pour le réchaud, et

nous insistons si bien, des heures durant, que nous leur rendons, sinon la sensibilité, du moins un peu de souplesse.

Entre-temps, notre inquiétude va grandissant à propos de Vincendon et Henry. De temps en temps je vais jusqu'à la porte, sans voir, chaque fois, autre chose que les épais rideaux de brouillard qui voilent et dévoilent l'arête alternativement. Les éclaircies sont fréquentes, et les deux grimpeurs devraient apercevoir notre lumière dans le refuge. À chaque froissement du vent, nous croyons les entendre arriver. Serait-il possible qu'ils n'aient pu tenir bon jusqu'au sommet et se soient résignés à bivouaquer sur l'autre versant ? Ce serait une folie. Mais nous ne pouvons plus rien faire pour eux, maintenant ; il est trop tard.

Bien des gens, mal informés, se sont par la suite demandé pourquoi j'avais « abandonné » Vincendon et Henry au sommet du mont Blanc.

Cette pensée traduit une ignorance totale des choses de la montagne. En réalité, j'avais laissé en arrière les deux jeunes étrangers dans la conviction absolue qu'ils suivraient nos traces et nous rattraperaient d'un instant à l'autre. La chose leur était parfaitement possible ; ils étaient en meilleures conditions que nous. Pourquoi ne sont-ils pas arrivés ? C'est la question qui m'a tourmenté pendant toute cette nuit à Vallot. Il m'était alors impossible d'y répondre, pas plus qu'il ne m'était possible d'aller à leur recherche sans exposer gravement non seulement ma vie, mais encore celle de Gheser. Je ne pouvais absolument pas m'imaginer que Vincendon et Henry, un peu distancés, et n'étant plus entraînés par notre exemple, avaient pu prendre la décision fatale qui allait leur coûter la vie. Le fait est là, et je l'ai su plus tard : au lieu de nous suivre, ils avaient cédé à la tentation de descendre directement vers les lumières de Chamonix, si attirantes. C'était la « solution de facilité », celle que nous avions écartée déjà, d'un commun accord, parce qu'elle offrait trop de risques. Et pourtant c'est elle qu'ils ont résolu de prendre, sans nous prévenir. Pour quelle raison ? Probablement n'étaient-ils pas suffisamment préparés, je ne dis pas techniquement, mais psychologiquement, à des entreprises alpines où il faut s'engager aussi à fond. Je ne le sais pas ; nous ne le saurons jamais. Ce qui est certain, c'est qu'ils sont seuls responsables de l'erreur qui causa leur perte.

* *

*

Au matin du 27 décembre, j'espère encore qu'ils ont bivouaqué non loin du sommet et qu'ils sont sur le point de nous rejoindre. Même dans le refuge la nuit a été terrible. À l'intérieur, mon thermomètre indiquait dix-huit degrés au-dessous de zéro ! Et nous n'avons trouvé

que trois ou quatre couvertures gelées. À l'aube, je jette un coup d'œil dehors. Le vent, moins violent, continue à pousser des rideaux de brouillard. La pyramide du mont Blanc n'est visible qu'à de rares et brefs intervalles. Nous appelons Vincendon et Henry. Pas de réponse. Nous attendons, plusieurs heures. Nous sommes désormais dans une si piètre condition physique que nous ne sommes pas en mesure de remonter au sommet pour voir ce qu'il est advenu de nos compagnons de rencontre. Gheser ne peut même plus enfiler ses pieds gelés dans ses souliers. Il n'y a plus qu'une voie de salut : descendre au plus vite, à n'importe quel prix.

Après avoir introduit les pieds de Gheser dans les chaussons de duvet, je les enveloppe dans des lambeaux de couverture déchirée en forme de bandes. Sur ce rembourrage je fixe les crampons, utilisant pour ce faire nos ceintures, et aussi quelques morceaux de fil de fer, heureusement trouvés dans le refuge. Quand nous quittons celui-ci, il est 10 heures. L'espace d'un moment, j'éprouve moi aussi la tentation de descendre directement sur Chamonix, qui m'attire par sa plus grande proximité. Mais je tombe bientôt sur un tel amoncellement de neige fraîche et profonde que je me souviens des dangers que nous avons évalués hier soir. Et alors, sans plus tergiverser, je prends la direction du Dôme du Goûter, afin de gagner ensuite l'arête de Bionnassay.

À certains endroits la hauteur de la neige est telle que nous enfonçons jusqu'aux hanches ! Pour m'ouvrir un passage et lever les jambes, il me faut souvent me servir des mains. La brume devient de plus en plus épaisse et finit par nous submerger entièrement. Quant à l'arête de Bionnassay, découverte à tâtons, elle est terriblement traîtresse. C'est miracle de voir Gheser se traîner, dans les conditions où il se trouve ; mais si je veux qu'il puisse avancer, il me faut prévoir en traçant le chemin une large marge de sécurité, et le temps passe ainsi inexorablement.

Il est maintenant midi, et nous avons pris pied sur le glacier du Dôme, lorsqu'un chaud soleil vient éclairer notre chemin. Mais la neige, très épaisse, dissimule les crevasses, et il importe de ne progresser qu'avec une grande prudence. En deux heures, nous ne perdons guère que quelques centaines de mètres de dénivellation. Vers 2 heures, tout à coup, un hélicoptère nous survole à très basse altitude, sans nous apercevoir. Le brouillard obscurcit à nouveau le ciel.

Depuis plus d'une heure nous errons sur le glacier, en quête d'un passage sûr, sans pouvoir le trouver. Séracs et ponts de neige se suivent, en un blanc labyrinthe. Et voici que soudain, au moment où je passe un n^{ième} pont, tout s'effondre autour de moi, et le glacier m'avale littéralement, dans un épais nuage de neige. Cette chute n'en finira

donc jamais ? J'attends, et rien ne se produit, et l'obscurité se fait de plus en plus dense. Enfin, une secousse sèche, qui m'écorche les flancs ; et je me trouve suspendu à bout de corde, la tête en bas, dans le vide noir de la crevasse, un entonnoir de glace d'environ trois mètres de large. Je n'ai pas lâché mon piolet.

J'ai fait un saut de dix ou douze mètres. Dix mètres plus bas, j'entrevois un pont de neige fragile, jeté en travers du trou. Audessous, le gouffre sombre, dont je ne puis voir le fond. Je suffoque, non seulement parce que la corde me comprime les côtes, mais parce que mon sac, dans la chute, est venu rebondir sur ma tête et me paralyse. Les bretelles me serrent le cou et m'immobilisent les bras. J'ai l'impression que c'est la fin. Pendant quelques minutes, je reste ainsi, comme un pendu, dont la mort n'a pas voulu par erreur, en proie au désespoir. Puis je reprends courage et je réagis.

À force de cris étranglés, j'arrive à me faire comprendre de Gheser. Il a réussi, malgré la souffrance de ses pieds gelés, à arrêter ma chute, à résister au choc sans se laisser traîner ; grâce aussi à la forte friction de la corde qui, frottant sur une douzaine de mètres sur la lèvre neigeuse de la crevasse, y a creusé une entaille profonde qui a fait progressivement office de frein. Je hurle à Gheser de me laisser descendre encore un peu. Tout doucement il laisse filer la corde, et moi, comme un ballot au bout du filin d'une grue, je viens me poser sur le pont de neige. De peur qu'il ne s'écroule, je me redresse avec des précautions de Peau rouge. Finalement, me voici redevenu un homme, et non un colis. Mais un homme dans une crevasse, à vingt mètres de profondeur !

Étudions la situation. La cordelette de secours, de huit millimètres, qui pourrait servir à me faire sortir, est dans mon sac. Pas question de l'envoyer à Gheser ! Pas question non plus de perdre le sac, sous peine de mourir de froid et de faim. La corde qui me lie à mon compagnon et a stoppé ma chute est, sous l'effet de mon poids, de plus en plus solidement emprisonnée dans le rebord de la crevasse. À force de réflexions, je finis par entrevoir une porte de sortie. Je dépose le sac sur le pont de neige à côté de moi, avec la crainte lancinante de le voir dégringoler. J'y attache une extrémité de la cordelette, fixant l'autre extrémité à ma ceinture. De cette façon, si je réussis à revenir au jour, je pourrai récupérer le précieux fardeau.

Je crie à Gheser de bloquer la corde près de lui, puis, rassemblant toutes mes forces, usant de mes seules mains nues, je me hisse sur cette corde, d'une douzaine de mètres, jusqu'à ce que j'atteigne, épuisé, l'unique endroit où la crevasse se rétrécit. Là, je puis m'arrêter, jambes largement ouvertes d'une paroi à l'autre, prenant appui sur mes crampons. Dans cette position précaire, j'arrive à creuser dans la glace, à coups de piolet, deux marches, une de chaque côté. J'ai ainsi

pour mes pieds des supports plus sûrs.

Décrire minutieusement les opérations techniques grâce auxquelles j'ai pu sortir de la crevasse serait trop long, et sans doute ennuyeux. En fait, je m'en tirai par une série d'acrobaties improvisées qui me permirent de passer même l'épaisse corniche de neige, fortement surplombante, dans laquelle la corde se trouvait profondément bloquée. Je me souviens que, parvenu sous cette grande avancée, je fis de vains efforts pour la démolir avec mon piolet. Finalement, exaspéré, je demandai à Gheser de me jeter un anneau de corde. Je le passai par dessus ma tête jusque sous mes aisselles, sans pouvoir le nouer. « Tiens bon ! criai-je à Gheser ; je t'en prie, tiens bon. » et je me laissai aller dans le vide. Puis, complètement détaché de la paroi, je me halai sur l'anneau de corde, et me renversant par dessus le toit de neige par une cabriole, je me retrouvai dehors. J'avais l'impression d'être ressuscité. Malheur à moi si Gheser avait lâché prise à ce moment-là ! Aussi bien, qu'il ait pu tenir bon est extraordinaire.

Lorsque finalement j'eus récupéré le sac en le tirant du fond de la crevasse au bout de la cordelette, il était 5 heures. Dix minutes après, il faisait noir. Tandis que nous nous dirigeons vers un sérac, avec l'intention d'y installer notre bivouac, une lourde inquiétude nous poignait. Ç'allait être notre troisième nuit dans la montagne, et dans quelles conditions ! Et la nuit fut bien telle que nous l'avions crainte : terriblement froide, aussi bien pendant les premières heures, où il neigeait, que dans les heures qui suivirent, lorsque le temps se remit au beau. Le gel avait endommagé les mains de Gheser, d'inquiétante façon. Je cédaï à mon camarade une paire de moufles et mon capuchon. Je ne pouvais faire plus. Déjà, au début du premier bivouac, trois soirs plus tôt, lorsque je m'étais aperçu que les pieds de Gheser étaient durcis par le froid, j'avais changé avec lui de sac de couchage, afin que ses pieds fussent plus au chaud. Cette nuit, j'avais pu résister avec un simple sac de toile caoutchoutée, mais cette fois-ci, aux approches de l'aube, je sentais que le gel allait venir à bout de moi, que mes pieds aussi perdaient rapidement leur sensibilité. Si je m'étais laissé aller, c'eût été la fin pour nous deux. Dans un élan de désespoir, semblable à celui qui m'avait sauvé, lors de cette nuit lointaine qui précéda la conquête du K2, j'empoignai mon piolet et avec le manche je me mis à frapper violemment mes pieds, jusqu'au moment où une douleur aiguë me prévint que le sang recommençait à circuler.

* *

*

28 décembre. Le jour nouveau nous apporte un magnifique soleil.

Mais celui-ci est impuissant à nous ranimer. Nous sommes désormais comme des piles déchargées. Il nous faut, pourtant, nous remettre en marche. Je refais les bandages des pieds de Gheser, et en route ! Maintenant, à tout le reste s'ajoute l'obsession des crevasses. J'en découvre partout, même là où il n'y en a pas. Souvent, pour diminuer le risque, j'avance à quatre pattes, sur toute la longueur de la corde qui me lie à Gheser, ouvrant une piste profonde dans la neige. Puis, dans cette piste, je traîne Gheser, étendu sur le dos, levant en l'air ses pieds martyrisés. Tout le jour nous peinons, nous souffrons pour atteindre le refuge Gonella.

Le voici enfin ! Les couvertures y sont en abondance, les paillasses sèches, dans les couchettes. Mais nos vivres sont réduits à presque rien : une miche de pain sec, un morceau de saucisson, une tablette de beurre. Tout le reste, nous l'avons perdu lors de notre premier bivouac, lorsque pour nous défendre contre le gel, nous avons utilisé nos sacs, après avoir vidé leur contenu dans la neige. Au matin, nous n'avions pu récupérer qu'une petite partie de nos provisions.

En arrivant au refuge, nous avons vu sur le glacier de Miage, au-dessous de nous, de petits points noirs, en train de monter. Probablement les secours, qui se rapprochent. Mais maintenant la nuit est tombée. Là-bas, sur le glacier, il y a des lumières, qui s'éloignent. Ils rentrent à Courmayeur. Auraient-ils renoncé à nous secourir ? Accablés, nous nous jetons sur nos couchettes, nous refusant à penser, et nous y restons treize heures d'affilée.

Passé encore une journée entière ; les sauveteurs n'arrivent pas. Nous les voyons monter, gagner un peu plus d'altitude qu'ils ne l'ont fait hier, puis faire demi-tour. La neige interdirait-elle toute progression ?

Tout le jour je m'affaire. Ce n'est pas le travail qui manque ! Vider le fourneau de la neige dont il est rempli, débiter à coups de piolet une poutre laissée là peut-être pour une réparation au toit, allumer le feu, faire sécher ses vêtements, faire fondre de la neige pour avoir de l'eau chaude, notre seul et unique soutien. Gheser, immobile sur sa couchette, incapable de se servir de ses pieds ni de ses mains, est comme un malade qu'il faut soigner. Ses membres gelés l'inquiètent vivement, mais il cherche à dissimuler son anxiété. J'envisage de le laisser seul, quelque temps, pour descendre à la rencontre de nos amis. Je pourrais le faire, en rappels au besoin, si j'étais seul justement. Mais comment abandonner mon compagnon dans de telles conditions ? Ma présence ici est certainement plus utile.

Le matin du 30 décembre m'apporte un nouveau motif d'appréhension. Il neige ! Je sors et lance un cri d'appel. Ô surprise ! Un cri fait écho au mien. Les brumes, d'un coup, s'entrouvrent, et j'aperçois, trois cents mètres au-dessous du refuge, quatre hommes,

qui se rapprochent. C'est comme un mirage. En Gheser et en moi, c'est une explosion de bonheur. Une demi-heure plus tard, sur l'arête de rochers tout près de la cabane, voici qu'apparaît mon ami Gigi Panei. Il s'élance vers moi, dans un élan où je devine l'exaltation, l'émoi, l'inquiétude, l'affection. Derrière lui, je vois avec émotion monter mes autres collègues, les guides de Courmayeur : Cesare Gex, Albino Pennard, Sergio Viotto. Je n'oublierai jamais avec quelle gratitude je les embrasse, avec quel enthousiasme ils m'embrassent à leur tour.

La première chose dont je m'informe, c'est le sort de Vincendon et Henry. « Ils sont vivants, me disent-ils ; un hélicoptère les a repérés au-dessous du col de la Brenva, aux abords du Grand Plateau. »

Quelle joie. Quelle surprise, aussi, parce que je ne comprends pas comment ils peuvent se trouver là. À réfléchir, je devine quelle a été leur erreur ; pourquoi ils ont disparu, au lieu de nous suivre. Mais c'est seulement au retour à Courmayeur que je saurai la vérité : l'hélicoptère français envoyé à leur secours a capoté à l'atterrissage sur le Grand Plateau ; le pilote de l'hélicoptère ne s'en est tiré qu'au prix de graves gelures ; enfin, les deux alpinistes sont morts de froid, parmi les débris de l'hélicoptère, après huit jours, et peut-être davantage, d'une agonie atroce.

Aujourd'hui, au refuge Gonella, je les crois saufs, comme nous deux, et je ne puis que me réjouir. Dans l'euphorie de cet heureux épilogue, je me lance à l'assaut des sacs de mes amis. Quel festin ! Le besoin de nourriture est tel que j'en oublie toute logique. J'engloutis, pêle-mêle, saucisson et lait chaud, fromage et biscuits sucrés. J'attrape au hasard tout ce qui se trouve à portée de ma main, sans pour autant cesser de parler, de parler encore. Nous avons tant de choses à nous dire !

Une heure après, nous commençons la descente au milieu des flocons de neige. Mes amis soutiennent mon compagnon, à bout de corde. Moi je le suis, ou le précède, par mes propres moyens. Dramatique vision, qui conclut une longue odyssée. Et dire que ce devait être mon plus beau Noël !

* *

*

Comme tant d'autres fois, j'étais allé à la montagne consciencieusement préparé, animé du même espoir, observant les mêmes règles de prudence, riche de toutes les expériences faites précédemment soit comme alpiniste, soit comme guide ; j'étais en somme le même homme qu'au K2 et au Dru, avec cette seule différence, cette fois, que je m'étais sorti, avec mon compagnon et au moindre prix, d'une situation quasi impossible, en même temps

qu'imprévisible. Et pourtant l'on me considéra, ni plus ni moins, comme un débutant, comme un baladeur du dimanche, tout juste capable par ses bravades, et sans s'en rendre compte, de fabriquer un effroyable sac de nœuds.

Les commentaires que souleva cette malheureuse entreprise dénotèrent une incompréhension, une légèreté incroyables, consternantes. Personne, ou presque, ne se soucia de s'informer directement sur le déroulement des faits. Dans bien des cas, on critiqua de propos délibéré, sans aucun scrupule, on formula dans la presse, à la télévision, des jugements définitifs. Il y eut même des gens, que l'on disait qualifiés en matière d'alpinisme, qui prétendirent discuter cette entreprise sur le plan moral, commençant par se demander si l'escalade hivernale de ce versant du mont Blanc en valait la peine. Que dire enfin des élucubrations de certains écrivailleurs, qui ne savent rien voir dans la montagne qu'un aride relief géographique et qui taxent *a priori* l'alpinisme de « totale inutilité, quant à la civilisation et au progrès » ?

Ce fut vraiment pour moi, et dans tous les sens, une dure expérience que ce Noël au mont Blanc ; mais une expérience finalement constructive, parce qu'une fois de plus elle m'apprit à connaître les hommes. Mes succès d'alpiniste, dans les années qui suivirent ; les opérations de secours en faveur de malheureux alpinistes en détresse, souvent dangereuses, ce qui ne m'empêcha pas d'y participer bénévolement, me procurèrent d'authentiques et nombreuses satisfactions morales. Et pour en porter témoignage, je retrouvai, revues et corrigées bien sûr, ces mêmes plumes qui m'avaient d'abord si fort malmené ! Ce fut une bonne revanche, évidemment. Certains adversaires, cependant, ne désarmèrent pas. Ceux-là seulement, en fin de compte, qui, par tempérament, ne peuvent pardonner aux privilèges dont nous jouissons, nous les hommes d'action.

IX. LE GRAND PILIER D'ANGLE

Certains ont qualifié le Grand Pilier d'Angle de « dernier problème du mont Blanc » ; d'autres l'ont appelé, tout simplement, « la voie la plus directe vers le sommet ». Il ne fut pour moi rien de tout cela ; rien qu'une belle, une grande « première » au mont Blanc, une course de haute satisfaction. La chose me paraît d'autant plus intéressante que je n'avais jamais pu, jusqu'alors, mener à chef une ascension importante sans avoir eu à me débattre dans toutes sortes de complications. Cette fois, je puis le dire (oui, même moi !), tout fut si simple que la course n'a pas d'histoire.

Il y avait des années que nous projections, mon collègue Toni Gobbi et moi, de faire ensemble une belle escalade. Lorsque nous partîmes enfin avec la ferme intention de gravir la face est du Grand Capucin, le temps se gâta avant que nous ayons gagné l'attaque, et notre projet tomba à l'eau, une fois de plus. J'aurais aimé, en vérité, refaire en compagnie de Gobbi cette voie que j'avais ouverte ; c'est lui qui me l'avait signalée, et il n'avait pu être de la partie. En outre, j'aurais bien voulu savoir quelle impression j'éprouverais en reprenant un itinéraire qu'on me disait désormais hérissé de pitons.

Fin juillet 1957... Le beau temps est revenu sur toute la chaîne, et après deux jours consécutifs de ce beau temps, tard dans la matinée du troisième jour, je me trouve penché à mon balcon, face au mont Blanc, plongé dans mes réflexions sur les excellentes conditions de la montagne. C'est alors que me vient une inspiration qui sied parfaitement au moment. Si mes clients ne veulent pas faire d'escalades, me dis-je, est-ce une raison pour ne pas en faire moi-même ? Et bientôt je passe à l'action.

Quelques minutes après, je suis dans le magasin de Gobbi. J'attends qu'il prenne congé d'un chaland et, le prenant à part, je lui dis à brûle-pourpoint : « Nous allons faire le Pilier d'Angle ? » Il me lance un tel coup d'œil que, si je ne connaissais les réactions de Gobbi, je m'esquiverais sans tarder en me confondant en excuses.

« Quand ?

— Tout de suite. »

Des secondes passent. Et puis, avec ce ton caractéristique, qui traduit tout ensemble le contentement et la résignation, il finit par dire : « Allons-y ! »

Je l'embrasserais !

Trois heures après, nous sommes déjà aux prises avec les crevasses du glacier du Géant, qui n'a pas l'air, en ce chaud après-midi, de vouloir nous laisser passer sans coup férir. Deux fois au moins nous nous trouvons enfoncés jusqu'aux aisselles dans un pont de neige pourrie, les pieds dans le vide. Après cinq heures et demie de cette course d'obstacles, de montagnes russes sur les raides pentes glacées du col de la Fourche, puis du col Moore, nous arrivons au pied de notre Pilier d'Angle. Il semble que, pour l'occasion, il ait voulu se débarrasser de toutes ses pierres en équilibre, tellement le plateau de neige, à sa base, est criblé de trous. Le soir est là, et dans l'unique carré de neige que la mitraille ait épargné, nous dressons la tente de bivouac.

À 6 h 30 du matin, nous sommes prêts à attaquer. C'est le 1^{er} août. Ce mois commence de façon vraiment prometteuse. Vu d'en bas, ce colossal Pilier d'Angle, haut de mille mètres exactement, apparaît comme une paroi informe, très large, isolée du reste du mont Blanc. Pour repérer un itinéraire, nous commençons à faire une brève reconnaissance sur le glacier, d'abord à gauche, puis à droite. Finalement, nous décidons d'attaquer exactement au centre, et d'atteindre, pour la gravir ensuite, une faille régulière, qui raye l'immense muraille sur une hauteur d'au moins cinq cents mètres. C'est la voie la plus logique, la plus naturelle que la montagne elle-même puisse indiquer au grimpeur.

Au début, l'escalade se déroule sur des rochers brisés et faciles, plâtrés de neige, mais la fatigue est grande à cause des sacs très lourds et du soleil qui tape dur, désormais, sans un souffle d'air. En deux heures, nous atteignons la faille, qui se révèle être une succession de larges cheminées, barrées en plusieurs endroits d'étranglements difficiles ou de blocs entassés d'aspect plutôt... malsain. « Un édifice, dit fort justement Gobbi, qui n'attend pour s'écrouler que le déplacement d'une brique. »

Alors commence un long, un difficile travail d'art. Tantôt nous utilisons pitons et étriers, tantôt, et c'est le plus souvent, nous montons en escalade libre.

Le coucher du soleil nous surprend, presque à l'improviste, sur une terrasse commode à quelque trois cents mètres de la base. Le bivouac est tranquille, peu froid, avec même, en agréable intermède, le passage d'une comète que nous voyons se hâter dans le ciel, vers minuit, entre l'aiguille Verte et les Grandes Jorasses.

Au matin, avec le soleil revenu, nous reprenons l'escalade de la faille, et y rencontrons les mêmes difficultés. La seule nouveauté, c'est une soif terrible, que nous n'arrivons à calmer qu'en croquant des stalactites de glace. Au début de l'après-midi, franchissant un dernier et hasardeux surplomb, nous débouchons inopinément au terme de

nos cinq cents mètres de faille et de plaques plus ou moins compactes sur une rampe suspendue de glace verte, très raide, où affleurent çà et là des écailles de rocher. Vingt mètres de traversée presque horizontale sur ce « mauvais pas » nous amènent en plein versant nord du Pilier d'Angle. Jamais encore dans les Alpes mes yeux n'ont pu fouiller plus sévère et plus difficile muraille de glace et de rocher mêlés.

L'itinéraire que nous sommes en train d'ouvrir a en effet, pour caractère propre, d'être une synthèse de trois genres d'escalade différents, tous trois du type le plus difficile. De la base du Pilier jusqu'au sommet du mont Blanc, la dénivellation est de quinze cents mètres ; les premiers six cents mètres sont de rocher pur ; suivent quatre cents mètres de terrain mixte, glace et rocher ; le reste enfin en glace pure. Mais écoutons plutôt l'éloquente et subtile description que Gobbi a donnée de cette impressionnante pente nord : « Nous quittons la face est pour entrer dans le versant nord. Nous laissons derrière nous le soleil, la chaleur, ce coussinet de mousse fleurie qui nous cligne de l'œil dans sa fissure, la verticalité, le rocher pur, et nous passons au royaume du terrain mixte. Mixte ? Qu'est-ce à dire ? C'est un terrain caractéristique des versants nord. Ce n'est pas entièrement du rocher, ce n'est pas seulement de la glace. Il n'y a pas de passage de sixième degré, mais à chaque pas on voudrait planter un piton d'assurance, parce que les bonnes prises de main sont rares, fuyantes les prises de pied, nulles les possibilités d'assurer le camarade qui progresse. La glace polit le granit, l'arrondit, jette ici l'amidon, là l'empois lissé au fer ; remplit de vert translucide chaque rigole, chaque ride, chaque fissure. Et c'est ainsi qu'on se retrouve accroché au beau milieu d'une pente uniforme, pente dessus, pente dessous, pente sans vie, hostile, repoussante, froide d'ombres et de lumières suintantes. On voudrait marcher vite pour échapper rapidement à cette ambiance de cauchemar et, bien au contraire, le dosage de chaque mouvement est un véritable supplice. Avec ce passage, nous entrons véritablement « au royaume des jambes qui tremblent » : vingt mètres de lauzes empilées, qui devaient servir à couvrir le toit d'un chalet, mais dont « l'horrible homme des neiges » a oublié de se servir. Et nous, c'est là-dessus que nous devons grimper « avec l'extrême-onction dans la poche », comme dit Bonatti. »

Avant que la nuit ne nous surprenne, nous réussissons à nous sortir de ce passage, le plus difficile et le plus dangereux de toute cette zone traîtresse de terrain mixte, et nous prenons pied, à notre gauche, sur une crête rocheuse bien marquée qui nous offre une bonne terrasse pour notre nouveau bivouac. Un piton solide entre finalement dans le rocher ; je prends appui contre la paroi et, détendu, j'assure mon compagnon qui est en train de me rejoindre. Entre-temps, je parcours

des yeux les effrayantes beautés de cette paroi de la Brenva qui nous fait face. Tout à coup, comme si j'étais pris de vertige, j'ai l'impression que la montagne entière bouge ! Je mets quelques instants à comprendre que la tête de l'énorme sérac sur lequel mon regard est posé est en train de s'écrouler. L'avalanche balaie toute la partie droite des murailles de la Brenva et pendant quelques minutes, la montagne entière tremble sous mes pieds. Lorsque Gobbi me rejoint, c'est d'un nuage de coton qu'il me paraît surgir ! Aujourd'hui encore la Brenva n'a pas voulu mentir à sa réputation.

Cette nouvelle nuit passe sans plus de souci que la première, mais elle est glaciale, et balayée d'un vent si violent qu'il gonfle notre tente comme un ballon captif. Ce qui n'empêche pas Gobbi, imperturbable, de fumer toute la nuit, je ne sais combien de pipes. La tête en dehors de la tente, heureusement pour moi !

3 août. Nouvelle aurore, nouveau soleil, nouveau départ. Nous suivons un moment le fil de la crête, facile, souvent très enneigé, puis nous franchissons, non sans difficulté, une dernière dalle, à laquelle fait suite une échine horizontale, au début assez effilé. Il n'y a plus désormais, entre nous et le sommet du Pilier, qu'un dernier ressaut d'une centaine de mètres, qu'il nous faudra encore gravir en pleine paroi nord C'est avec un vrai soulagement que maintenant, après deux intenses journées d'escalade, je vais, inversant la cordée, céder ma place à Gobbi. Enfin, à 10 heures exactement, le sommet du Pilier d'Angle est sous nos pieds.

Il ne nous reste plus désormais qu'à rejoindre l'arête de glace de Peuterey, que nous connaissons déjà, et qui ne nous empêchera pas, quelque raide et grandiose qu'elle soit, d'arriver à la cime du mont Blanc. Les dentelures de la longue arête sommitale du Pilier nous imposent encore deux bonnes heures de « montagnes russes » compliquées, faisant alterner les ressauts rocheux enneigés, difficiles, et de raides petits couloirs de glace où Gobbi (ô sainte patience.) taille inlassablement. Avec les premières corniches de l'arête de Peuterey revient mon tour de passer en tête de cordée ; nous avons décidé, en effet, d'un commun accord, de n'emporter qu'une seule paire de crampons, les miens, afin de nous alléger au maximum. Mais il fait une chaleur d'enfer, la neige est complètement mouillée, les corniches sont extrêmement dangereuses ; si bien que, dès que nous en avons la possibilité, nous nous frayons un chemin sur une pente raide jusqu'à une émergence rocheuse. Nous voulons nous y installer à l'abri, en attendant que le gel du soir durcisse la mince couche de neige qui couvre la glace vive.

L'après-midi passe tranquillement, et c'est pour nous une intéressante distraction que de suivre la lente progression de deux alpinistes, que nous voyons apparaître tout à coup sur la « queue » de

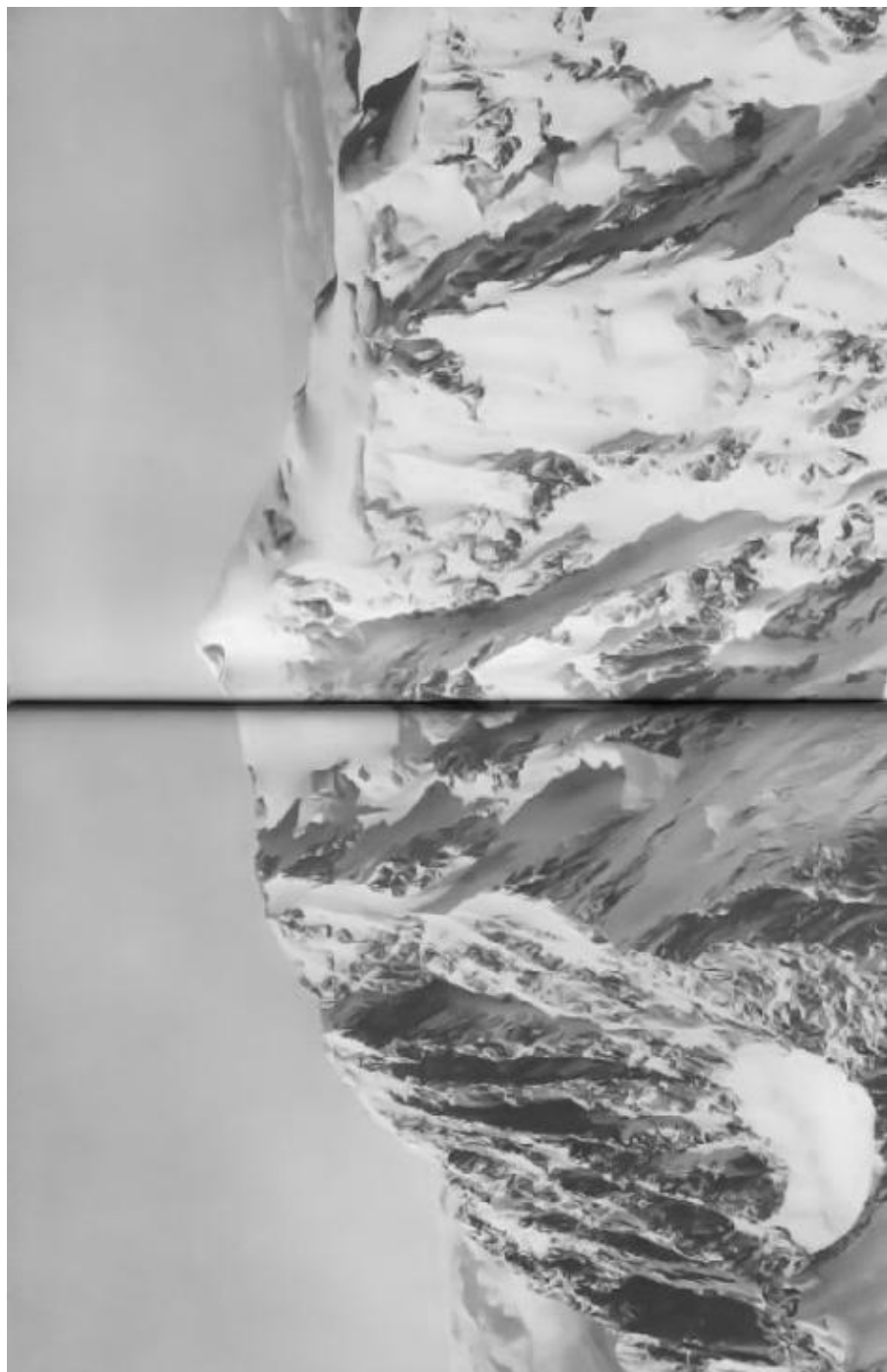
la Poire, et bientôt s'arrêter, probablement pour les mêmes raisons que nous.

Vers 16 h 30 le soleil disparaît derrière l'arête du mont Blanc, et l'air se fait aussitôt glacial. Nous partons. Ça et là sur l'arête affleurent de vieilles traces que je cherche à améliorer par de brefs coups de piolet ; mais à quoi bon prolonger ce travail inutile. Gobbi, bien que sans crampons, se débrouille admirablement. Notre forme est parfaite, la montée rapide et il est à peine un peu plus de 6 heures lorsque nous débouchons au sommet du mont Blanc de Courmayeur. Un vent froid très violent nous y accueille et nous incite à repartir incontinent. Tandis que nous nous rapprochons de l'extrême sommet du mont Blanc, nous bavardons à loisir, rappelant les moments les meilleurs de cette escalade qui se termine, faisant maint rapprochement avec telle ou telle de nos précédentes ascensions ; nous nageons dans une euphorique félicité.

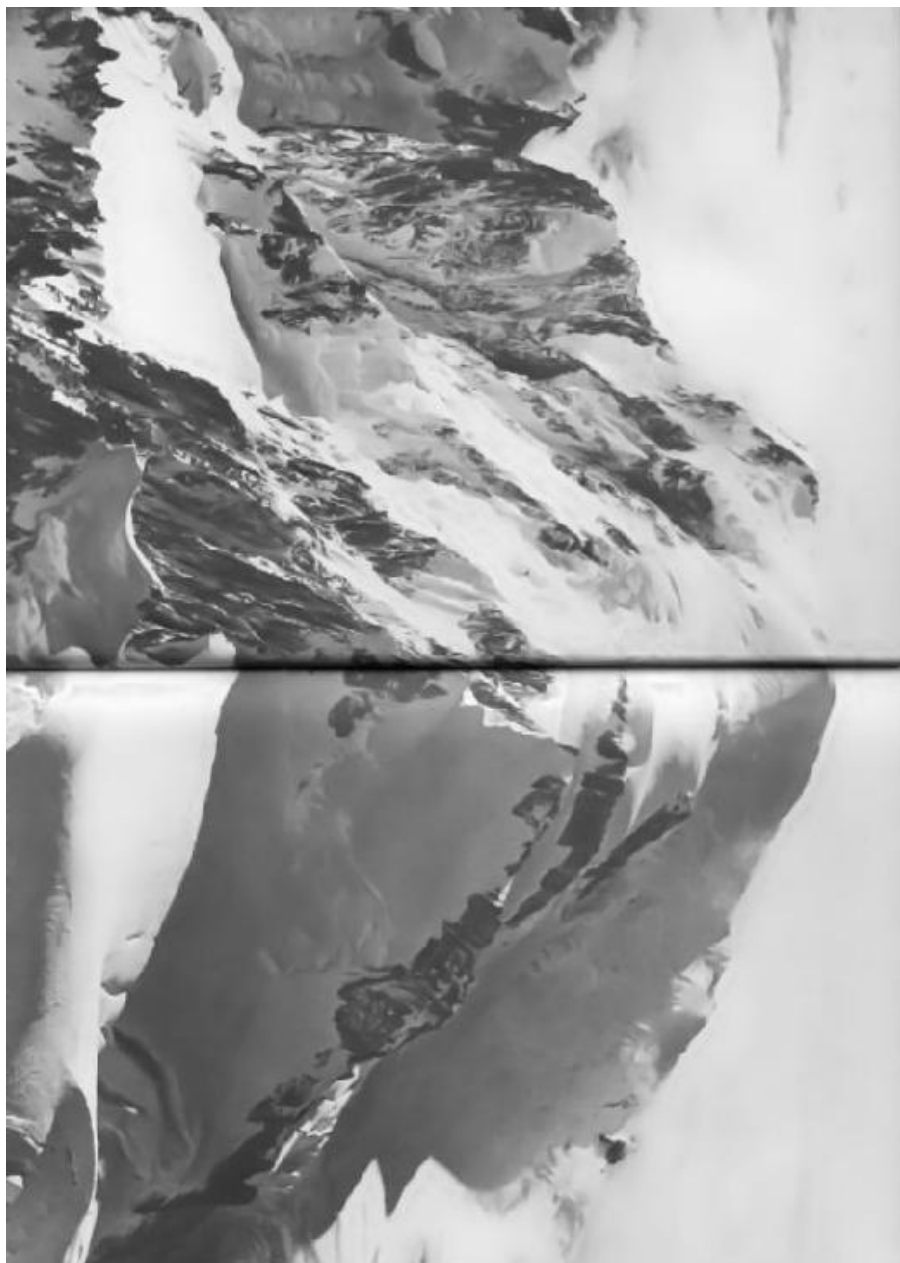
« Il y a trois ans, dit Gobbi, d'ici au sommet, nous avons mis vingt minutes. » Aujourd'hui, douze minutes nous suffiront. Au coucher du soleil, nous sommes aux Grands Mulets. Pour vous faire voler sans vous en apercevoir, rien de tel que le bonheur !

Escalade au mont Blanc

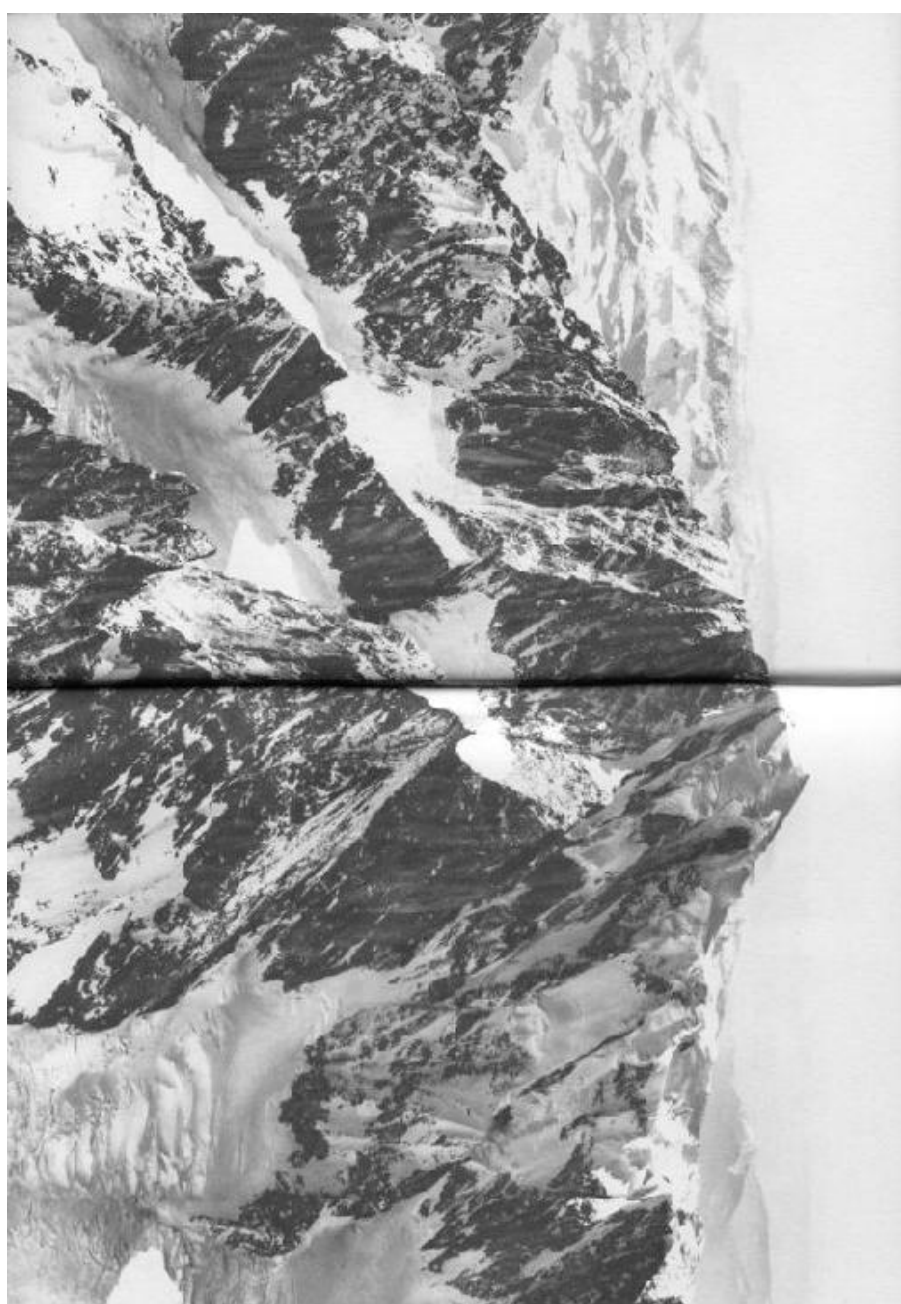




le mont Blanc, versant de la Brenva



Le mont Blanc, versants du mont Maudit



Le mort Blanc, versant du Val Veni



Escalade au mont Blanc



P. PRÉCÉDENTE :
Le mont Blanc : versant du Val Veni

Ordinairement, pour l'amateur de belles escalades, septembre est un mois idéal, même dans le groupe du mont Blanc ; le temps est stable, et la montagne en bonnes conditions. En fait, peut-être parce que trop peu de gens le savent, le mont Blanc est en cette période pratiquement déserté par les alpinistes, et les guides de métier, eux aussi, par voie de conséquence, doivent considérer la saison comme terminée. Il ne faut pas oublier, cependant, que le guide, avant d'être guide, est un alpiniste, souvent avec des passions, des aspirations au moins égales à celles de cet homme qu'il a, peu de temps auparavant, accompagné par monts et par glaciers. Pour le guide, donc, cette période représente la véritable saison d'alpinisme ; interrompue pour des raisons professionnelles pendant les mois d'été, elle va durer pour lui jusqu'au seuil de l'été suivant.

10 septembre 1957 : le temps est splendide ; splendides aussi les conditions de la montagne. Je ne saurai en rêver de meilleures pour « donner le départ » à la plus revêche des escalades, celle que je redoute, celle aussi que je désire entre toutes depuis deux ans : la voie de la Poire, sur le versant de la Brenva, au mont Blanc. Mon camarade Marcello Bareux a des raisons aussi valables que les miennes de faire cette ascension. L'an dernier, en effet, au cœur de cette même paroi, vers la voie Major, il a vécu une des plus terribles tragédies alpines. Trois alpinistes y ont trouvé la mort, emportés par un éboulement du glacier, et parmi eux le grand guide Arturo Ottoz, oncle de Marcello Bareux ; unique et miraculeux survivant. Ce jour-là, le pauvre Bareux sembla, moralement, à jamais perdu. Le temps seul pouvait le guérir, et une année plus tard, réagissant contre ses fantômes enfin surmontés, il éprouva le besoin de revenir sur cette même paroi. Connaissant mes intentions, il exprima de lui-même le désir d'être mon compagnon à la Poire.

Nous partons. Lorsque, à 19 h 30, nous parvenons au bivouac fixe de la Fourche, il fait déjà nuit. Quelle n'est pas notre stupéfaction, compte tenu de la saison, lorsque nous trouvons le petit habitacle de tôle plein d'alpinistes, à déborder. Parmi eux nous reconnaissons notre collègue français Pierre Julien, qui nous donne lui-même l'explication de cette affluence inhabituelle. Ce sont des élèves de l'École Nationale de Ski et d'Alpinisme de Chamonix, triés sur le volet. Comme épreuve d'examen, ils ont à gravir, répartis en plusieurs cordées, la voie Major au mont Blanc. Le résultat, c'est que nous disposons pour nous reposer, après un bref et incommode repas, d'une couple d'heures et

de l'espace compris entre les jambes de Davaille et Bernaux, arrivés au bivouac peu de temps avant nous.

Un peu par souci de diligence, un peu aussi pour nous soustraire à cette inconfortable et énervante attente, nous laissons la Fourche derrière nous dès 22 h 30. Une heure plus tard, au clair de lune, nous atteignons le col Moore, cette porte d'entrée du diabolique royaume de la Brenva ; c'est ici que commencent les vraies grandes difficultés, qui caractérisent tous les itinéraires de ce versant.

Pour gagner la base de la Poire proprement dite, on ne rencontre pas de véritables difficultés techniques, encore qu'il faille souvent traverser de raides couloirs de glace noire. L'atout maître, en fait, c'est la connaissance approfondie de la structure glaciaire de ce genre de montagne, l'habileté à en déceler les innombrables phénomènes, infiniment variables en fonction de la saison, du jour, de l'heure et par rapport à l'état du glacier, de la neige et des conditions météorologiques. Même après avoir formulé sur la paroi un jugement positif, même après avoir pris toutes les mesures de prudence, le grimpeur n'en garde pas moins en permanence, cachée au fond de lui, la conscience de l'immense danger sans cesse suspendu au-dessus de sa tête, à chacun des sept cents mètres de l'interminable traversée.

C'est là une épreuve absolument épuisante, qui constitue pour celui qui l'affronte un test authentique de volonté et de courage.

Ce versant de la Brenva est balayé par des avalanches de glace si énormes, si effrayantes, que les nuages qu'elles soulèvent atteignent parfois quatre cents mètres de hauteur, sur cinq cents de largeur. Aucun rocher dans la face, même le plus surplombant, ne saurait offrir un abri contre cette furie. Bareux et moi connaissons parfaitement ces cataclysmes, pour les avoir bien des fois observés de loin. Et cependant, à chaque éperon de rocher en saillie que nous rencontrons pendant la traversée, nous ne pouvons nous défendre de l'illusion qu'il pourrait nous offrir un refuge et chaque fois nous nous arrêtons pour reprendre haleine, avant de nous lancer au galop dans la traversée du couloir de glace suivant.

Notre intention était de nous encorder au départ du col Moore. La chose n'étant pas absolument indispensable, nous l'avons presque oubliée. S'agissant de deux guides, cela est mieux ainsi et, sans la gêne de la corde, nous nous sentons plus libres et plus sûrs de nos mouvements.

Nous parvenons, en moins de temps qu'il n'était prévu, au bord du grand couloir central, le plus redouté de tous, celui-là même qui fut fatal à Bareux. Nous nous accordons une brève halte. Je sais que la crise morale de mon compagnon, à n'en pas douter, atteindra son paroxysme en cet endroit ; je suis certain, d'autre part, qu'il se retrouvera lui-même seulement lorsqu'il aura atteint l'autre rive du

couloir. Je n'ai pas la moindre idée de la façon dont il va réagir, et je suis presque surpris lorsque, tout d'un coup, sans un mot, il s'élance en courant vers la raide pente de l'entonnoir. Une peur terrible m'effleure, l'espace d'un instant ; en toute hâte je le rattrape, mais lorsque, le rejoignant, je l'entends sangloter, que puis-je faire d'autre que de le suivre, sans avoir le courage de rien dire ?

Bareux est en proie à une dépression douloureuse, qu'il doit surmonter tout seul, en n'obéissant qu'à lui-même. Cet élan intérieur est le commencement d'une évolution vertigineuse et, comme s'il avait des ailes aux pieds, il court, il court sur la pente rapide, inconscient des obstacles. En certains points la glace est si dure que même les pointes antérieures des crampons ne peuvent s'y enfoncer ; à peine mordent-elles en surface en grinçant, craquant effroyablement et faisant jaillir des étincelles lorsqu'elles viennent à toucher un caillou. Au fond de mon cœur, et malgré la confiance aveugle que j'ai en mon compagnon, je n'éprouve qu'un seul, qu'un intense désir : que finisse ce moment terrible pour tous deux.

Nous nous approchons maintenant de la première crête rocheuse de la Poire. Le disque blanc de la lune disparaît derrière la masse sombre du Pilier d'Angle, nous laissant dans l'ombre. Les lampes entrent en fonctions. Le danger est toujours extrême, mais, peut-être parce que nous sentons le but, et la sécurité, tout proches, nous avançons désormais plus posément, montant tout droit par le couloir, souvent l'un à côté de l'autre.

Vient un moment où, suivant la ligne la plus logique du relief, nous atteignons à gauche le fil de l'éperon rocheux au-dessous de la Poire. À travers les débris d'avalanches qui l'encombrent, nous le remontons jusqu'à son extrémité, puis nous nous élevons encore sur des rochers difficiles, dans un couloir de glace raide, et nous nous arrêtons finalement à l'abri au pied de la paroi verticale et protectrice de la Poire. Il est exactement minuit trente, et nous avons peine à croire que nous ayons mis seulement une heure pour gravir ces quelque cinq cents mètres de dénivelée, du col Moore à la base de la Poire.

Certes, nous voulions faire vite et, dans la meilleure des hypothèses, attendre ici les premières lueurs de l'aube. Mais qu'allons-nous faire, maintenant, avec cinq heures d'obscurité devant nous ? Voilà la question ! En hâte nous nous emmitouflons avec tous les vêtements que nous possédons, puis mangeons un peu et, finalement, ne sachant comment tuer le temps, nous essayons de dormir. Mais nous n'avons pas de matériel de bivouac et bientôt nous sommes frigorifiés. Alors, pour ne pas rester immobiles, nous prenons le parti de gravir tout doucement la paroi de la Poire, à la lumière de nos lampes, et cette fois encordés.

Cependant nous parviennent, toujours plus distincts, les voix et les

tintements de piolets de l'importante équipe de l'École Nationale, partie un grand moment après nous. Nous regardons souvent dans cette direction, mais nous n'arrivons pas à découvrir une seule de ses nombreuses cordées, malgré la lune qui les éclaire. Nous réussissons tout juste à circonscrire la zone dans laquelle elles opèrent. À un certain moment, lorsque le calme se rétablit complètement, nous supposons qu'elles doivent se trouver derrière l'éperon de la Major, aux prises avec la traversée du terrible couloir central. Plus tard, en revanche, lorsque les voix des Français se font de nouveau nettement entendre, nous les imaginons à peu près à notre hauteur, accrochés comme des fourmis sur le fil tranchant de la première arête de neige.

Sur un rythme lent, et comme désenchanté, nous continuons à nous élever, restant à peu près dans l'axe de la Poire, dans des fissures et sur des plaques de rocher extrêmement compact. Souvent la faible lumière de nos petites lampes nous induit en erreur et nous nous trouvons brusquement sous des dalles d'apparence infranchissable. Alors nous changeons de direction, et tantôt montant, tantôt descendant, tantôt de ci, tantôt de là, nous gagnons du terrain, trompant de notre mieux la trop longue nuit.

Soudain, sans que rien nous l'ait laissé pressentir, nous débouchons sur la grande terrasse neigeuse qui doit se trouver à quelque quatre-vingts mètres au-dessous de la « queue » de la Poire. Nous nous sommes fourvoyés ! Ce ressaut rocheux lisse que l'on a baptisé « le Rideau », nous aurions dû le traverser de gauche à droite, une quarantaine de mètres plus bas. Ce fâcheux contretemps nous fait envisager de suivre la facile, mais dangereuse variante Gréloz-Roch, qui monte complètement à gauche, le long de la grande tranche de séracs, mais, conscients des risques qu'elle offre, et sans savoir que nous nous en mordrions les doigts, nous renonçons à notre projet.

Il est 4 h 30. Dans un peu plus d'une demi-heure, il commencera à faire clair, et nous estimons qu'il vaut la peine d'attendre le jour pour mieux nous rendre compte s'il convient de redescendre les quarante mètres qui nous séparent de la bonne voie, ou nous ouvrir un difficile chemin en traversant le Rideau vers la droite. Mais... nos yeux nous tromperaient-ils ? Dans le ciel, il n'y a plus une seule étoile ; tout est voilé, opaque. Est-il possible que ce soit le mauvais temps qui arrive ? Nous ne perdons pas une minute et à la lueur des lampes de poche, presque à l'aveuglette, nous commençons l'acrobatique traversée vers la droite. Le passage est d'emblée très difficile, aérien, et le terrain extrêmement friable. Le jour nous surprend alors que Bareux est sur le point de me rejoindre au delà du Rideau enfin traversé. Le temps, cependant, s'est rapidement gâté. Le brouillard nous enveloppe, par intervalles, et vers 6 heures, alors que cinquante mètres seulement nous séparent encore du sommet de la Poire, les premiers flocons de

neige commencent à voltiger autour de nous.

Au premier moment, j'ai l'impression que je perds la tête. Je n'arrive pas à prendre une décision ! J'entends les Français crier à tue-tête, et finalement je les aperçois sur la troisième arête de neige de la Major, fort affairés. Certains même sont déjà aux prises avec le ressaut terminal de la voie. Ils en ont, de la chance ! Instinctivement, je jette un regard au-dessous de moi, dans l'effrayant entonnoir de glace, comme pour y découvrir une voie d'évasion. Impossible. Notre unique voie de salut est désormais vers le haut. Il faut à tout prix venir à bout de ces difficiles cinquante mètres avant que la neige ne nous en empêche.

Hélas ! Il est déjà trop tard, et j'ai à peine repris l'escalade que déjà les rochers sont devenus glissants et peu sûrs. La neige, qui maintenant tourbillonne tout autour de nous, prend partout. À grande-peine, en escalade libre, je gagne une plate-forme, y plante un piton et fais monter Bareux. Assuré par lui, j'essaie de m'élever, toujours en escalade libre, dans une fissure étroite. Au bout de quelques mètres, il me faut recourir au piolet pour débarrasser de la neige une fente dans laquelle je pourrai m'assurer avec un deuxième piton.

Tout se passe sans anicroche, lorsque, brutalement, un de mes crampons ripe sur le rocher. Pour rétablir mon équilibre, je fais un mouvement brusque, et hop... voilà mon piolet qui m'échappe des mains. Comme par un fait exprès, il tombe droit sur celui de mon compagnon, posé sur la plate-forme contre la paroi. Et nous resterions à coup sûr démunis de nos précieux outils si Bareux, prompt comme l'éclair, ne réussissait à rattraper au vol au moins son piolet, en train de prendre le large de concert avec le mien.

Ce nouveau coup de malchance déclenche en moi un tel accès de malerage que je me vois contraint de redescendre auprès de mon camarade, pour calmer à force d'imprécations hautes en couleurs mon incoercible fureur.

La neige ne cesse pas pour autant de tomber, de plus en plus épaisse, de plus en plus mouillée, en rafales horizontales ; elle se colle partout. Pour arriver au point atteint tout à l'heure en escalade libre, il ne me faut pas moins de trois pitons, maintenant. Suivent des heures d'angoisse. Pas un mètre d'escalade, désormais, qui n'exige d'abord un effort désespéré dans la neige, à la recherche d'une fente où je puisse planter l'un des rares pitons dont je dispose.

À bien y penser, notre situation touche à la farce ! Nous sommes deux guides du mont Blanc, sur une paroi « bien de chez nous », comme on dit. Et nous avons voulu, précisément parce que nous en connaissions toutes les caractéristiques, tous les dangers, attendre

pour l'escalade le meilleur moment. Aucun de nos prédécesseurs ne s'est peut-être jamais trouvé, comme nous, dès cinq heures du matin, à cinquante mètres seulement de la « queue » de la Poire. Et si paradoxale que la chose puisse paraître, nos malheurs sont justement la conséquence directe de cette situation trop avantageuse : du fait du brusque changement de temps, elle nous cloue au beau milieu de la Poire, et nous coupe toute possibilité de retraite.

Nous sommes trempés jusqu'aux os, sans matériel de bivouac, presque sans pitons, avec un seul piolet et nous savons que notre seule ressource est de monter, à n'importe quel prix. Mais comment repérer l'itinéraire, maintenant que les moindres reliefs de la paroi sont effacés ? La neige a comblé les moindres anfractuosités et souvent nous submerge en avalanches aveuglantes. De sourds roulements se font entendre dans toutes les directions ; parfois, dans la grisaille qui nous enveloppe, nous entrevoyons, avec épouvante, les grosses coulées de neige, en provenance de la grande barre de séracs de la Poire, qui dévalent sur nous, à intervalles quasi réguliers, à nous toucher.

Et les cordées françaises, où en sont-elles ? Lorsque le mauvais temps s'est déchaîné, elles se trouvaient déjà au-dessus des difficultés de la voie Major. Nous apprendrons, plus tard, qu'elles ont réussi à sortir de la paroi et échapper aux avalanches. Seule la dernière cordée, composée de Davaille et Bernaux, et qui avait sur les autres un retard d'une demi-heure, a disparu à jamais. Ils ont dû probablement, dans un premier temps, être retardés, comme nous, sur le dernier et difficile ressaut rocheux, que la grande quantité de neige tombée en peu de temps rendait impraticable. Il se peut que, une fois rejointes les pentes faciles, la forte épaisseur de la couche ait déterminé l'avalanche qui les a emportés. Peut-être une de celles que nous avons vu tomber des séracs de la Poire.

Au prix d'une dernière et hallucinante acrobatie, le souffle coupé par l'effort, bras et visage plongés dans un cône de neige molle et collante, j'échoue enfin comme un naufragé sur la « queue » de la Poire. Je n'en pouvais plus ! L'endroit n'est pas moins affreux que les autres, mais, à songer que j'ai triomphé de ces impossibles cinquante mètres de muraille, je me sens détendu. Est-ce encore le matin, ou bien tard l'après-midi ? Nous n'en avons pas la moindre idée, et nous ne souhaitons pas le savoir, parce que la seule pensée d'avoir à chercher notre montre, dans les diverses poches de nos pauvres vêtements mouillés et raidis par le gel, nous décourage.

Avec peine nous gravissons la brève arête rocheuse de la Poire, attentifs à ne pas glisser avec la neige qui coule de partout. Nous arrivons au pied de la raide pente neigeuse qui nous sépare de l'éperon rocheux qui nous domine : l'aiguille de la Belle Étoile (11). Et

les tribulations de recommencer, et les dangers plus grands que ceux auxquels nous venons tout juste d'échapper. Avant le mauvais temps, ces pentes de glace étaient couvertes d'une neige très dure, sur laquelle il était possible de progresser rapidement, avec la seule aide des crampons. Maintenant, elles sont recouvertes d'une couche traîtresse de neige molle, de plus d'un demi-mètre d'épaisseur, qui peut glisser d'un moment à l'autre sur la sous-couche lisse. Nous n'avons pas d'autre solution que de prendre le risque ; et c'est ainsi, nous relayant en tête de cordée à chaque longueur de corde, que nous piquons droit sur les rochers, traçant une piste aussi rectiligne que possible, car c'est la seule précaution que nous puissions prendre pour ne pas déclencher d'avalanche.

Tout d'abord, il nous est loisible, avec notre unique piolet, en déblayant la neige molle, de tailler à chaque pas une marche sûre dans la sous-couche glacée et stable. Mais à mesure que nous nous élevons, la couche se fait plus épaisse, plus dangereuse, et un moment vient où nous ne pouvons plus recourir à cet expédient. Alors nous en sommes réduits à tasser la neige à chaque enjambée et avec mille précautions. D'abord avec les mains, puis avec les genoux et, pour finir, encore plus délicatement, avec les pieds. Et quand, parfois, la neige cède sous la pression du pied, le cœur nous manque, et nous croyons notre dernière heure venue.

Enfin nous atteignons l'éperon rocheux. Le piton qui s'enfonce en chantant dans le rocher à chaque longueur de corde nous garantit sécurité et tranquillité pendant toute notre longue traversée vers la gauche, au pied de la paroi rocheuse, jusqu'au moment où celle-ci devient abordable. Alors nous nous élevons presque en bordure de la pente de glace, nous démenant dans la neige profonde en quête de prises solides. Dans ce passage, en conditions normales, on peut progresser sur de faciles écailles de rocher. Aujourd'hui, le visage de la montagne est devenu méconnaissable. Il continue à neiger à gros flocons, sans répit, et parfois le vent soulève des nuages qui nous aveuglent. De toutes parts les avalanches dévalent, se mêlent, se chevauchent. En particulier, à notre gauche, dans l'étroit entonnoir où leurs coups de balai font briller la glace verte, certaines, parmi les plus imposantes, passent à moins de deux mètres de nous. Leur souffle nous secoue, comme s'il allait nous emporter. Les plus petites, elles, qui suivent ou précèdent les grosses, nous donnent une sensation de vertige. Il semble, à certains moments, que le torrent de neige soit immobile, et que ce soit nous qui filions, en tourbillonnant.

Toujours côtoyant ce que nous pensons être la bordure gauche de l'éperon rocheux, nous arrivons à son extrémité. Plus de rocher désormais pour s'assurer avec un piton. Nous confiant, de nouveau, à notre bonne étoile, nous montons tout droit sous la grande barre de

séracs terminale. La nuit nous surprend avant que nous l'ayons atteinte. Nous n'avons plus qu'à creuser au piolet, dans la glace vive, une plate-forme suffisante pour nous recevoir assis.

Dès qu'elle est terminée, nous nous y blottissons tels que nous sommes, sans autres formalités, sans commentaires, assis sur nos sacs. Sans illusions non plus sur ce qui nous attend : un lent, un pénible, un redoutable bivouac. De tous les vêtements que nous endossons, il n'en est pas un qui soit sec ! La neige continue à tomber, inexorable, et nous ensevelit rapidement. Les pensées se pressent en foule dans mon esprit, sans qu'aucune se fixe particulièrement. J'ai trop de chagrin pour cela. Comme je suis loin de ce qu'était la réalité, lorsque nous avons attaqué cet itinéraire infernal : d'abord l'illusion d'arriver au sommet du mont Blanc peu après le lever du jour, puis la neige, le froid humide, les difficultés effrayantes, les avalanches, et maintenant ce bivouac au-dessous d'une des plus dangereuses barres de séracs de cette paroi ; un coin où, dans des conditions normales, je ne m'arrêtera pas une minute. Et nous sommes là, endoloris, désespérés. Mais vivants. En sera-t-il de même demain ?

Une clarté laiteuse annonce une nouvelle aurore, encore plus lugubre que la précédente. Nous avons beau le vouloir intensément, nous n'arrivons pas à rassembler assez de forces pour nous en aller d'ici. Des frissons continus, irrépessibles, nous secouent de la tête aux pieds, à nous faire perdre l'équilibre. Finalement, vers 10 heures, nous réussissons à partir. Tout autour de nous, ou peu s'en faut, apparaît la glace vive. Signe évident que, pendant la nuit, toute la couche de neige a glissé, dénudant la pente déclive. La neige tombe toujours, épaisse, souvent emportée en tourbillons par les rafales, de plus en plus fréquentes. Cela fait vingt-huit heures, maintenant, qu'elle tombe, et pendant tout ce temps les avalanches n'ont jamais cessé de dévaler. Le bon itinéraire contourne par la gauche les séracs qui nous dominent. Mais comment s'aventurer dans ce couloir tout vert qui flanque le mur de glace ? Une minute ne se serait pas écoulée que nous serions balayés comme des fétus. Essayons, cela vaudra mieux, de passer directement les séracs.

Sur les dix pitons que nous avons emportés, il n'y a que quatre pitons à glace, et certains, de surcroît, en piteux état, parce que nous nous en sommes servis *in extremis* dans les roches de la Poire. Si, en conditions normales, c'est la technique qui aide, dans ces situations extrêmes, c'est avant tout l'esprit qui sauve. Et c'est ainsi qu'avec quatre pitons vingt fois plantés et replantés, après avoir bataillé deux heures, peut-être trois, pour me frayer vers la droite une route oblique ascendante, je me hisse finalement au-dessus des séracs.

Les pentes de neige qui nous séparent du sommet perdent graduellement de leur raideur. Les difficultés sont finies. Pourtant le

danger d'avalanches reste inchangé, et nous peinons terriblement pour nous ouvrir un chemin dans une couche si épaisse que par endroits elle semble vouloir nous engloutir.

Tassant la neige suivant une technique désormais familière, avec les mains, avec le ventre, avec les genoux, enfin avec les pieds, nous nous ouvrons une piste, je devrais dire un boyau ! Tous les trente ou quarante mètres, au plus, nous nous relayons en tête afin de pouvoir reprendre haleine. Et soudain, il cesse de neiger. Le vent souffle plus fort, rageusement, et les nuages, ici et là, se déchirent, laissant passer quelques rayons de soleil. Il est environ 16 heures. À mesure que nous nous rapprochons de l'arête, qui fume comme un volcan, la température baisse de plus en plus. Le gel fait craquer nos vêtements raidis. Même le flic-flac de l'eau dans nos chaussures, qui depuis plus de vingt-quatre heures accompagnait chacun de nos mouvements, s'est tu. Tout est gelé, durci, comme dans un étau. Il faut faire vite, il faut fuir, avant que ce froid ne nous paralyse définitivement.

Lorsque nous atteignons la crête, non loin de la cime du mont Blanc, le vent est si violent que nous n'arrivons pas à nous tenir debout (nous apprendrons plus tard que les mesures faites au même moment à Chamonix ont fait apparaître une vitesse de 130 kilomètres à l'heure !). C'est à quatre pattes que nous montons au sommet, nous assurant non seulement avec le piolet et les crampons, mais avec chacun un piton. Les douleurs que le gel nous causait aux mains et aux pieds ont disparu ; nous ne sentons plus rien. Comme si l'on nous avait, sans crier gare, amputé les extrémités. Nous sommes désormais convaincus que nous allons perdre mains et pieds dans l'aventure, et nous trouvons encore le moyen de nous consoler en pensant que nous sommes vivants, que nous vivrons ! Je n'eus jamais imaginé pareille résignation.

Nous descendons aussi vite que nous pouvons l'arête des Bosses, passons au refuge Vallot, sans nous arrêter. Au contraire, allongeant encore le pas dans la neige profonde, nous plongeons vers Chamonix. Nous savons en effet qu'un arrêt au refuge serait définitif. Nous voulons rester en mouvement, courant, sautant pour nous défendre du gel, pour ramener la circulation dans nos extrémités, pour perdre le plus vite possible de l'altitude. Mais nous sommes trop gelés, trop affaiblis, et bientôt nous sommes assaillis de crampes douloureuses dans les jambes, et il nous faut réduire l'allure.

Au fur et à mesure que nous descendons, le vent glacial fait trêve. Nos mains reprennent vie, mais nous n'avons toujours pas retrouvé nos pieds. Ça et là sur le glacier les vieilles traces commencent à réapparaître, et nous les suivons. Hélas. Arrivés à l'extrémité d'un replat, vers 3 100 mètres d'altitude, nous découvrons que l'unique pont sur la crevasse qui barre transversalement tout le glacier s'est

effondré ! Nous revenons sur nos pas et, faisant un long détour à droite, trouvons enfin un passage. Voici le refuge des Grands Mulets.

Nous nous consultons du regard et décidons de continuer jusqu'au Plan des Aiguilles. Mais nous avons à peine pris cette direction qu'un appel en italien nous parvient du refuge. Un instant nous restons indécis, puis, comptant sur le bon cœur de nos compatriotes, nous piquons droit sur la bâtisse. Nous ne sommes pas encore entrés que déjà, à coups de couteau, nous coupons les lanières gelées des crampons, pour libérer nos pieds de l'étau qui les étreint. Nos souliers sont comme du fer ! L'opération se révèle plus longue et plus délicate que prévu, car les chaussettes sont complètement collées aux pieds, et les chaussures aux chaussettes ! Tout ne forme qu'un seul bloc de glace.

Avec la fraternelle assistance des ouvriers italiens du refuge, nous passons la quasi totalité de la nuit à frictionner, à masser nos membres durcis par le gel et blancs comme de la cire. Et puis voici que peu à peu, ils reprennent vie, se gonflent, se couvrent de taches bleuâtres clairsemées. Le lendemain matin, l'hélicoptère qui fait les transports de matériaux pour la construction du nouveau refuge nous prend aimablement à son bord et la matinée n'est pas terminée que nous nous retrouvons, Bareux et moi, l'un en face de l'autre, chacun dans un lit tout blanc de l'hôpital de Chamonix.

Ainsi se terminait la première ascension italienne de la voie de la Poire, dans cette paroi qui m'avait toujours dit non, chaque fois que je l'avais essayée.

Grâce à Dieu le traitement fut rapide et efficace. Notre système circulatoire se révéla excellent. Et nous nous en sommes tirés avec de simples gelures du deuxième degré ; Bareux au gros orteil gauche, et moi au petit doigt du pied droit.



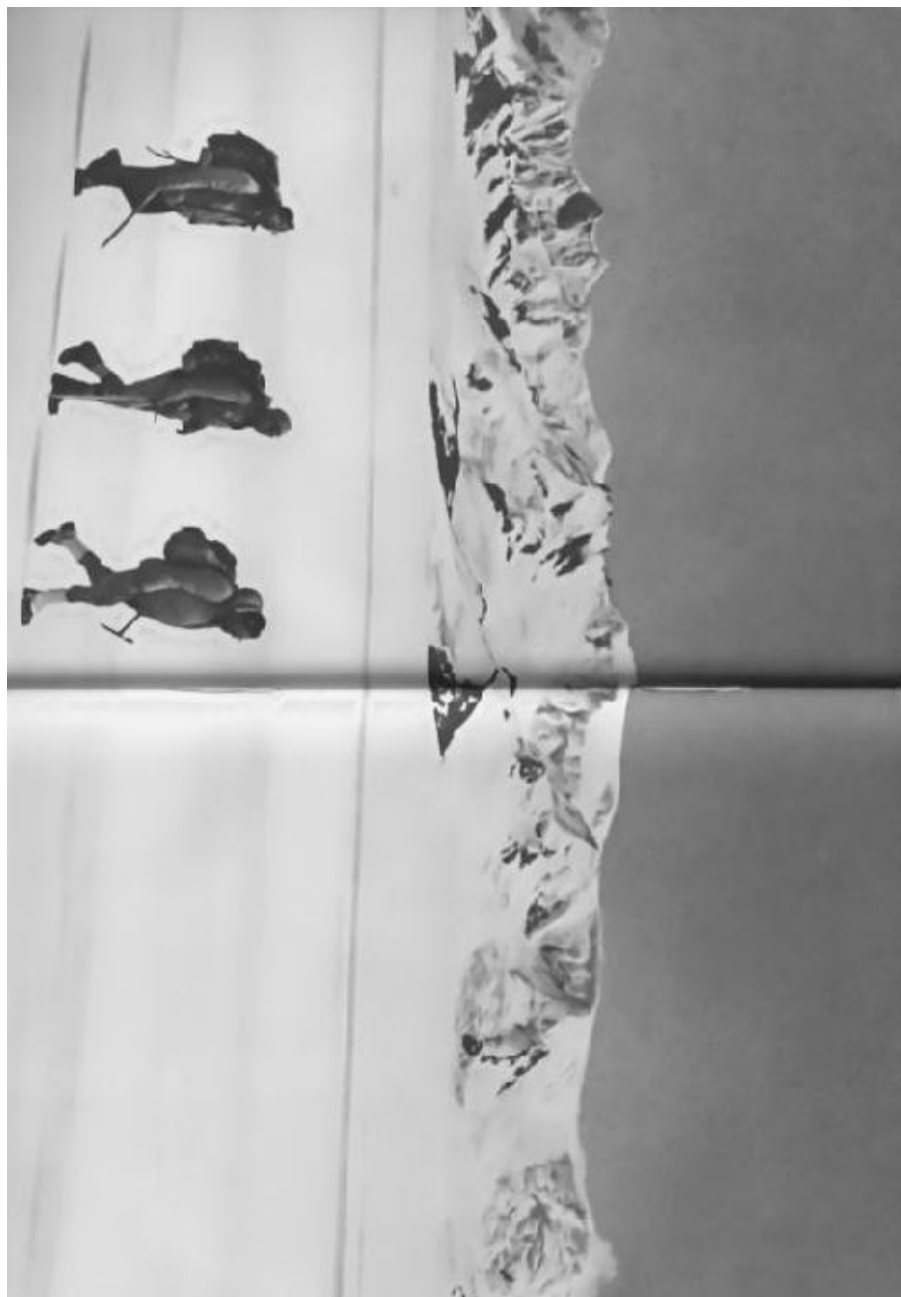
Les approches du Cerro Torre



La forêt incendiée



La pampa



Le Hielo Continental



Le Cerro Torre



Oggioni au Plier rouge du Brouillard



Face nord de la Grivola

XI. AUX ANDES DE PATAGONIE

Aux abords du cercle polaire antarctique, au point où se fondent les deux plus grands océans du globe, vient finir le continent sud-américain. Cette pointe extrême a nom Patagonie, et l'on appelle Cordillère patagonique australe le dernier système andin. Ce sont les Andes en effet, au terme d'une course de plus de neuf mille kilomètres d'un bout à l'autre du continent, qui se prolongent par cet étroit appendice avant de s'abîmer dans les flots glacés et turbulents de l'Antarctique.

Nous avons l'habitude de penser qu'il n'est pas un coin du monde qui ne soit désormais une vieille connaissance des géographes, et ne figure sur les cartes. Pourtant, il reste encore bien des exceptions. Et c'est le cas, précisément, des Andes de Patagonie. De vastes zones n'ont à ce jour jamais été vues par un homme, et les cartes les représentent d'une façon approximative, voire purement fantaisiste. Un des facteurs qui contribuent à cet état de choses est la glaciation quasi totale de ces régions. C'est en effet cette glaciation extraordinaire qui différencie les Andes de Patagonie de toutes les cordillères septentrionales. En dehors des zones polaires, il n'en est de comparable qu'au Groenland et en Alaska. Du fjord Baker, où cet extraordinaire manteau glacé a son origine, au Seno Union, où il prend fin, la distance n'est pas inférieure à 440 kilomètres, et la largeur varie de 50 à 90 kilomètres. Cette immense étendue de glace, dont la superficie dépasse 30 000 kilomètres carrés, fut baptisée, non sans quelque exagération, « Hielo Continental » : le glacier Continental. Cette même dénomination se retrouve à propos de l'Inlandsis, au Groenland, parce qu'elle présente des caractéristiques analogues.

Le Hielo Continental est flanqué à l'est de lacs magnifiques, au delà desquels s'étend jusqu'à la côte atlantique la Pampa aride et désolée. À l'ouest, la nature est encore plus sauvage. C'est un véritable labyrinthe de canaux, d'îles, de fjords qui se perdent dans l'océan Pacifique. Il n'est nulle part sur la Terre, à la même latitude, de glaciers aussi développés, poussant jusque dans la mer leur front majestueux, s'y effondrant en icebergs évocateurs de spectacles polaires. Dans l'hémisphère nord, il faut remonter jusqu'au cinquante-huitième parallèle, en Alaska ; au soixante-huitième, en Norvège, pour trouver semblables glaciers, et encore sont-ils de proportions plus réduites. Ici,

ils se rencontrent à quarante-sept degrés de latitude, près du golfe de Penas. À l'est, du côté de la Pampa, les mêmes phénomènes glaciaires se retrouvent dans les grands lacs étalés au pied de la Cordillère, souvent à l'altitude exceptionnelle de deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Les contrastes qu'offrent ces régions tiennent du miracle. Souvent, au milieu des blanches coulées de glace qui descendent en serpentant jusqu'à la mer, ou jusqu'aux grands lacs, surgit une végétation épaisse et vierge, qui recouvre entièrement les falaises rocheuses marginales. C'est la terre d'élection des phoques et des pingouins, survolée de bandes de perroquets tapageurs.

Les cimes des Andes de Patagonie dépassent rarement 3 000 mètres d'altitude, mais les conditions climatiques, à la cote 1 000, équivalent à celles de la cote 3 000 dans nos Alpes occidentales. L'étonnante glaciation de ce grand plateau résulte essentiellement des courants atmosphériques, qui, au sud du trente-neuvième degré de latitude, se manifestent sous la forme de vents d'ouest continuels, d'une puissance inouïe. Ces courants, qui se saturent d'humidité sur l'océan Pacifique, viennent buter contre la Cordillère et, forcés de s'élever le long de ses pentes inférieures, se refroidissent ; la vapeur d'eau se condense et se transforme en neige. À ces précipitations extrêmement abondantes, toujours accompagnées de vents et de tempêtes d'une rare violence, viennent s'ajouter une nébulosité constante et une température très basse, même en été.

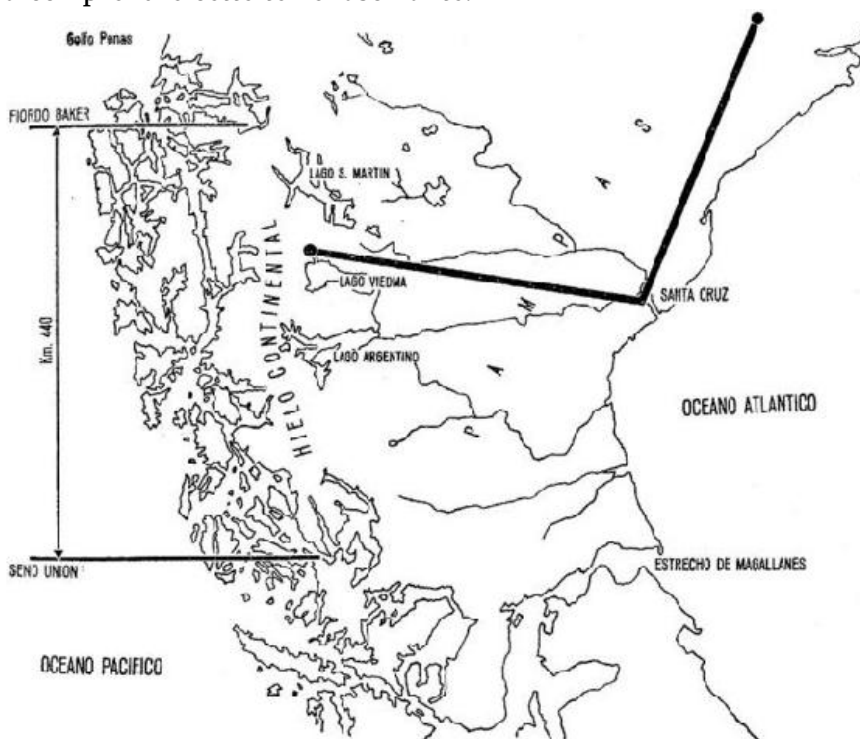
Les orages qui se déchaînent sur les montagnes du Hielo Continental sont épouvantables. Parfois les rafales de vent, chargées de flocons de neige ou de glaçons, atteignent la vitesse irrésistible de deux cents kilomètres à l'heure et plâtent les rochers d'une croûte de glace permanente, même sous les toits et les surplombs qui sont parmi les plus saillants qu'on puisse imaginer. Cette couche de glace blanche ou bleuâtre peut atteindre une épaisseur de plusieurs mètres, et revêtir des formes fantastiques et effrayantes à la fois, de dimensions monstrueuses. Tout cela semble tenir par miracle.

La région, bien que sa latitude soit faible et qu'elle se trouve de ce fait dans les limites du monde habité, est restée jusqu'à ces toutes dernières années à peu près inconnue, comme si elle était reléguée au delà du cercle polaire. Aujourd'hui encore, comme je le disais plus haut, de grandes zones de l'intérieur restent encore inexplorées. Des centaines de pics, de massifs, tout blancs sous leur vêtement de glace paradoxal, n'ont jamais été gravis et le mystère de leurs ciels assombris de tempêtes reste entier.

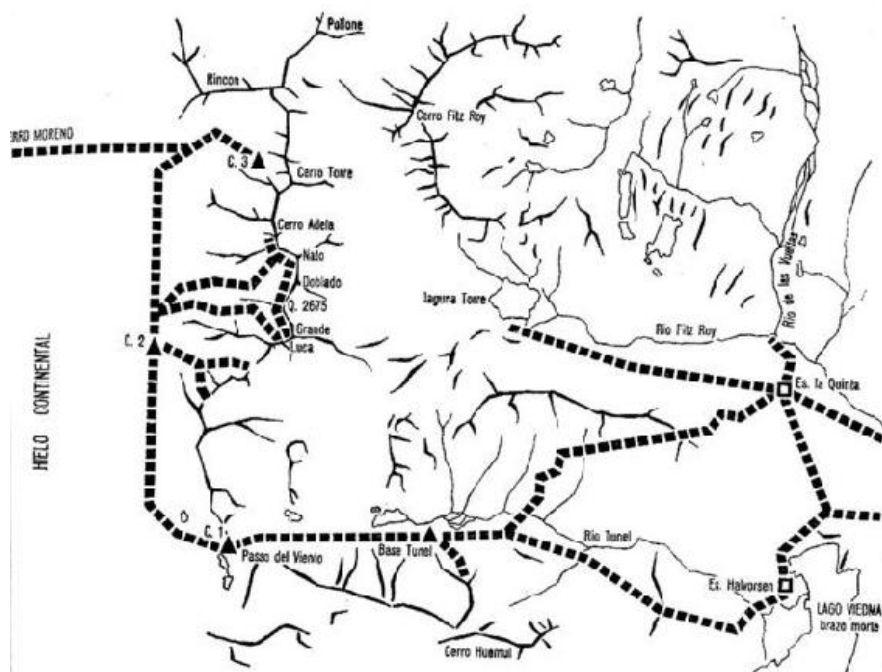
Sur le Hielo Continental, c'est seulement par léger vent du sud que le ciel apparaît entièrement dégagé. Alors les vapeurs se dissipent progressivement, le calme se fait, et la pression barométrique monte sensiblement. Ce sont des journées d'une splendeur, d'une

transparence sans pareilles ; mais, en une année, elles sont rarissimes.

Voilà ce que je savais des Andes de Patagonie, avant de m'apprêter à les escalader. Et je l'avais appris, cela va de soi, de l'homme le plus étroitement lié à l'histoire de ces terres, qui leur a consacré quarante-cinq années de recherches assidues et approfondies : l'illustre père salésien Alberto De Agostini. Depuis peu disparu, il fut une magnifique figure de pionnier, un explorateur et un spécialiste averti de la Patagonie, et je lui dois beaucoup de gratitude, parce que j'ai pu, à travers ses œuvres précieuses, me préparer spirituellement à affronter et à comprendre cette terre fascinante.



DE BUENOS-AIRES AUX ANDES DE PATAGONIE



ITINÉRAIRE DE L'EXPÉDITION

Cerro Torre... La cime vierge du Cerro Torre, haute de 3 128 mètres, qui se dresse sur la bordure orientale du Hielo Continental, par 49° de latitude environ, était le but principal de notre expédition. Notre intention première était de chercher une possibilité d'attaque sur le flanc est, c'est-à-dire le flanc accessible de la Pampa, parce qu'il était en majeure partie rocheux, relativement abrité des vents, et en même temps le plus simple et le plus à portée. La seconde solution consistait à explorer le versant ouest encore inconnu, en espérant y trouver le point faible qui se prêterait à un assaut.

Solution de repli, pour laquelle l'organisateur avait prévu un parachutage de matériel sur le Hielo Continental, de façon à éliminer les difficultés multiples qu'aurait présenté, du point de vue du ravitaillement, l'accès à ce versant de la montagne.

Le promoteur et l'organisateur de l'expédition était un Italo-argentin, le Señor Folco Doro Altan. Lorsqu'il eût reçu mon adhésion à sa proposition de tenter l'entreprise, il me laissa toute liberté d'action pour ce qui relevait de l'alpinisme pur, et je passai à la réalisation. Ayant à me choisir un compagnon, je n'hésitai pas à inviter Carlo Mauri, qui avait déjà accompli avec moi tant d'importantes escalades dans les Alpes. Finalement, l'expédition se composa de six andinistes et deux alpinistes : le Señor Folco Doro Altan, son organisateur ; l'ingénieur Vittorio Doro Altan, frère de Folco, le docteur Oracio Solari, l'architecte Ector Edmundo Forte, le docteur Miguel Angel Garcia, le guide andin René Eggmann, et enfin Carlo Mauri et moi.

Le 4 janvier 1958, l'ingénieur Vittorio Doro Altan, Carlo Mauri et moi, quittions Buenos-Aires, avec quelques jours d'avance sur l'expédition, pour une exploration de reconnaissance du versant oriental du Torre. Parti de Santa-Cruz, un petit monomoteur Cessna nous déposa dans l'ample vallée du lac Viedma, mais trois jours passèrent avant que nous puissions voir notre montagne. Ces journées n'en furent pas moins pleines d'intérêt, et mériteraient un long commentaire, tellement elles furent prodigues de spectacles divers. Un peu à pied, un peu à cheval, nous traversâmes d'immenses plaines incultes, où nous pouvions souvent admirer, parfois de tout près, la faune caractéristique de ces régions, autruches et guanacos, et aussi les énormes troupeaux de bétail qui sont la plus grande richesse du pays.

Elles sont de dimensions assez insolites, les « fermes » de Patagonie, les « estancias », comme on les appelle. Une estancia de quatre cents kilomètres carrés, avec des pâturages pour trente mille moutons, semble chose plutôt commune dans ces parages. Non moins extraordinaires sont l'affabilité, l'hospitalité de ces « estancieros », et le confort de ces estancias, retranchées du reste du monde par

d'immenses espaces à l'aspect désolé et des rivières impétueuses et sans ponts : chère exquise, bains avec eau courante chaude, automobiles du dernier modèle.

Sur les rivières des Andes de Patagonie, les ponts sont rares : parfois un pont suspendu, qui n'est jamais carrossable. Les traversées se font sur des bacs, ou à cheval, ou encore sur de lourds chariots, et vous procurent des sensations vraiment inoubliables. Le condor est très commun. Oiseau géant, de plus de deux mètres d'envergure, il plane avec élégance à la recherche de sa proie, en orbes lentes et amples. Au cours de notre marche d'approche vers le Torre, par la vallée du Fitz Roy, nous fîmes encore une autre rencontre singulière : celle de deux chevaux victimes des pumas. Ces fauves sont aussi très communs dans la Cordillère.

Enfin, le 9 janvier, pour la première fois, le Torre sortit de son manteau d'orages, et se laissa admirer dans toute sa puissance. Ce ne fut qu'un éclair, et nous étions encore trop loin de sa base pour pouvoir étudier une voie d'accès. Vu dans son ensemble, il n'en était pas moins formidable : une aiguille colossale, haute de près de quinze cents mètres, de granits rouges et compacts. Tandis que nous le contemplions, nous nous trouvions encore au cœur d'un bois inextricable, tout près de la lagune du Torre, et le contraste était tel, avec le paysage qui nous environnait, que la pensée de grimper là-haut nous laissait effarés. Le voisin Cerro Fitz Roy, éclatante conquête de l'alpinisme français en 1952 n'offrait pas un visage moins rébarbatif.

Nous installons notre base près de la cabane d'un péon, au débouché de la vallée du Fitz Roy. Et bientôt les premières tribulations vont commencer. Par suite de circonstances désagréables, le reste de l'expédition nous rejoint avec quatre jours de retard, le 13 janvier au lieu du 9. Et pendant ce temps, devant nous, marche en direction du pied oriental du Torre l'expédition trentine, partie d'Italie avec le même objectif que nous ! Aucun accord raisonnable de collaboration n'a pu être conclu avec elle. Aussi, pour éviter des complications ultérieures, prenons-nous la décision de nous rabattre sur le versant opposé.

Et voici que, pour comble de disgrâce, nous parvient la fâcheuse nouvelle : du fait de difficultés financières impérieuses, le parachutage de matériel sur le Hielo Continental ne pourra pas avoir lieu ! Voilà qui change complètement l'aspect de l'entreprise et nous paraît au premier moment compromettre définitivement le succès de l'expédition. Et nous ne sommes encore qu'au pied de la cordillère ! Cette situation engendre une crise générale, que seuls l'enthousiasme et la force d'âme vont nous permettre de surmonter. Étant donné les circonstances, ne vaudrait-il pas mieux nous replier sur une des cimes

voisines, dont certaines, d'une rare beauté, ne posent pas du point de vue du ravitaillement d'aussi graves problèmes ? Mais nous sommes venus jusqu'ici avec le Torre dans le cœur. Comment nous résoudre, en vérité, à cette quasi défaite ? C'est le Torre que nous voulons, et nous tenterons l'aventure envers et contre tout, sans nous illusionner sur ce qui nous attend.

Le flanc ouest du Torre est à quelque soixante kilomètres de distance du point où nous sommes, et pour les parcourir, nous rencontrons des difficultés de toutes sortes. Le matériel doit être le plus souvent transporté non pas avec les chevaux, mais à dos ; le mauvais temps nous poursuit inlassablement ; le nombre des journées utilisables s'en trouve considérablement réduit.

Il nous faut d'abord atteindre, puis suivre de bout en bout la longue vallée du Rio Tunel, après avoir traversé à cheval les flots impétueux de la rivière. Le paysage est vraiment sévère, mais ce qui nous frappe surtout, c'est la grisaille impressionnante des restes des forêts anciennes incendiées par les Indiens. Nous établissons notre base au fond de cette sauvage et magnifique vallée, à 580 mètres d'altitude. Puis nous gagnons le Passo del Viento, à la cote 1 350, et y dressons une tente : le camp I. Les deux tentes du camp II, nous les montons à la cote 1 530, en bordure du Hielo Continental. Enfin le 25 janvier (cela fait quinze bons jours que dure cette vie.), nous installons les deux tentes du camp III à 1 700 mètres environ, sur un éperon rocheux qui sert de socle au Torre.

Ce même jour, il nous est donné pour la première fois de voir le flanc occidental de notre montagne. C'est un mur, absolument vertical, moins haut que le mur oriental, mais plâtré de glace, de façon incroyable, et battu sans arrêt par les vents enragés du Pacifique. Je n'ai jamais vu pareille montagne ; d'une telle hardiesse de formes, de telles dimensions, et surtout, aussi implacablement défendue, du point de vue de l'ensemble des conditions.

Comme nous l'avons prévu, la seule possibilité d'escalade semble bien être de gagner le pied de l'ultime ressaut du Torre, après avoir atteint le col qui le sépare du Cerro Adela. Cela constitue déjà, en soi, un sérieux problème : mille mètres de paroi très raide, de glace et de rocher. Mais il n'y a pas d'autre solution. C'est aujourd'hui, nous pouvons le dire, que débute le véritable assaut.

Mauri et moi occupons définitivement ce camp III, qui va servir de tremplin vers le sommet. Une nouvelle série de journées très difficiles va commencer. Sur les quarante kilomètres qui nous séparent de la base, nos compagnons font des efforts miraculeux pour nous ravitailler en vivres et en matériel indispensable, mais il ne nous en arrive qu'une minime partie. Le mauvais temps nous interdit toute action, en nous masquant presque constamment tout le terrain au-dessus de nos

têtes. Les grondements des avalanches alternent avec le ronflement des rafales du vent, qui semble parfois vouloir emporter nos tentes, minuscules et si douillettes. Nous vivons dans une atmosphère de désolation. Et la peur et l'espoir tout ensemble font souvent palpiter nos cœurs. La bataille avec le Torre est désormais ouverte et les efforts de tous convergent vers cet unique idéal : le sommet.

Le mauvais temps déchaîné ne nous empêche pas, Mauri et moi, à trois reprises différentes, d'atteindre la cote 2 300 et d'équiper la voie avec cinq cents mètres de cordes fixées à des pitons. Le temps se met au beau le 1^{er} février et le 2, finalement, nous pouvons lancer l'assaut définitif. Nous sommes quatre à partir : Mauri et moi, avec Folco Doro et René Eggmann, qui doivent nous accompagner le plus haut possible.

Il est 3 heures. La nuit est splendide et la lune haute et pleine illumine notre itinéraire presque comme en plein jour. Les sacs très lourds nous obligent à grimper lentement, mais avec la plus grande sécurité. Les crampons mordent magnifiquement sur les pentes raides de neige gelée. Nous emportons presque tout ce que nous possédons encore : des vivres pour deux jours, trente pitons à glace, trente pitons à rocher, vingt-cinq mousquetons ; des étriers, des marteaux, des piolets, environ cinq cents mètres de corde ; tout notre équipement personnel, du matériel de photo et de cinéma, une tente qui abritera Doro et Eggmann à l'endroit où ils attendront notre retour.

À 6 h 45, nous arrivons au bout des cordes mises en place précédemment et continuons à nous élever sur des pentes très raides, laissant pour le retour des cordes fixes dans les passages les plus difficiles. Notre moral est au plus haut, et le Torre, peut-être pour une raison de perspective, semble se révéler plus accessible. Le spectacle, tout autour de nous, est tout bonnement effrayant, mais nous ne nous rendons pas compte que, pour seulement gagner le col, nous sommes aux prises avec des difficultés de rocher et de glace telles qu'en présentent, dans les Alpes, les courses mixtes de tout premier ordre.

À 12 h 40, nous sommes au col, écrasés par la réalité. Nous sommes les premiers hommes au monde à pouvoir regarder le Torre de ce côté, et nous nous rendons compte, tout au fond de nous-mêmes, que malgré tous les efforts déployés, dans les conditions où nous nous trouvons, nous n'atteindrons jamais le sommet. De là-haut, l'aspect de notre montagne se révèle entièrement différent de ce qu'il était quand nous la voyions de profil. Il est désormais évident que des difficultés de ce genre ne sauraient être vaincues d'un premier élan, et encore moins en un seul jour ; il faudrait s'y reprendre à plusieurs fois, en prenant le col comme base d'assaut. Tel était en fait notre programme à l'origine, conditionné par le parachutage.

Aujourd'hui, en l'espace de quelques heures, nous passons du

sentiment de la victoire à celui de la défaite, et cela amène de notre part une réaction si curieuse qu'aujourd'hui encore je ne me l'explique pas. Avec des gestes d'automates, sans prononcer un mot, nous nous attachons à une corde de cent-vingt mètres et nous commençons à grimper en direction du sommet. La glace est dure à tailler, et si raide qu'en certains endroits la pente dépasse la verticale. Alors les pitons entrent en action et nous continuons à nous élever, mètre après mètre. Doro et Eggmann, tout petits maintenant au col, sont en train de creuser dans la glace une grotte pour y installer la tente, à l'abri du vent. Aucun de nous quatre, je crois, ne se demande les raisons de son comportement, et pourtant chacun s'acharne à son travail, tout en sachant qu'il ne servira à rien. À 16 h 30, quand une voix qui monte du col nous crie que les cent-vingt mètres de corde disponibles sont épuisés, nous nous retrouvons aux prises avec la réalité. Et nous redescendons.

Alors seulement nous comprenons pourquoi nous nous sommes promis de retourner là-haut avec tout le nécessaire. À la lumière de l'expérience, nous connaissons tous les détails du Torre. Et déjà, en imagination, nous vivons ce retour à ce col, que nous venons de baptiser « Col de l'Espérance », sur ces cordes fixes qui nous guideront une fois encore vers le sommet de nos rêves.

Le soleil descend à l'horizon, et nous, nous descendons de notre col de l'Espérance. Mais le beau rêve du Torre continue. Il continuera jusqu'à ce jour où la réalité nous ramènera là-haut, là où l'abstrait et la nature se fondent, pour offrir des sensations qui sont parmi les plus intenses et les plus belles de la vie.

* *
*

Cerro Moreno

Au soir du 2 février, le rêve du Torre a pris fin. Le 3 au soir, nous partons à l'assaut du plus haut sommet de la Cordillère patagonique australe : exactement le Cerro Mariano Moreno, haut de 3 500 mètres, et encore inexploré. Le problème de son escalade résidait moins dans ses difficultés techniques que dans les étendues glaciaires extraordinaires, pleines d'inconnu, qui en défendaient sérieusement l'accès.

Le grandiose massif du Cerro Moreno couvre, *grosso modo*, une superficie de quinze cents kilomètres carrés et se dresse à la frontière de l'Argentine et du Chili, exactement au centre du plateau du Hielo Continental. Je crois que si nous étions restés sur l'impression qu'il nous avait faite la première fois, quand nous l'avions vu du Passo del Viente, certainement nous n'aurions jamais envisagé de l'escalader ;

d'autant que nous ne disposions pas des skis indispensables. Mais, comme cela se produit toujours, lorsque nous eûmes vécu presque un mois dans cette ambiance polaire, même le Moreno nous devint familier !

Ce matin du 3 février, alors qu'au camp III, étendus au chaud soleil, nous nous reposions des fatigues de la veille au Cerro Torre, ce fut pour chacun de nous comme une même inspiration. Il suffit d'une réflexion sur les bonnes conditions atmosphériques pour montrer que chacun, en cet instant, au fond de son cœur, pensait à donner l'assaut au Cerro Moreno. Le beau temps avait tout l'air de vouloir durer ; la neige, sous l'effet du soleil, s'était tassée, puis, avec le gel de la nuit, durcie suffisamment pour porter le poids d'une personne, même sans skis. En outre, la lune était en son plein, et la marche de nuit s'en trouvant facilitée, on pourrait couvrir les trajets à basse altitude avant le dégel diurne. Nous ne pouvions souhaiter conditions meilleures !

Aussi, dès l'après-midi, avec un enthousiasme renouvelé, commençons-nous les préparatifs. Nous ne nous dissimulons pas la sévérité de l'épreuve qui nous attend. Nous savons qu'une fois embarqués dans cette entreprise, et quelle qu'en doive être l'issue, nous disposerons en tout et pour tout de trente-cinq heures consécutives pour l'escalade, une deuxième nuit pour le retour à l'un de nos camps. Tout retard serait extrêmement dangereux ; il nous ferait prendre par le dégel dans une zone de basse altitude, sur une neige ramollie et très profonde, où toute progression sans skis serait impossible. Nos vivres et nos forces épuisés, en plus nous serions à la merci du mauvais temps, et en tous les cas ce serait la fin. Il n'y a pas d'autre solution, privés que nous sommes, comme au Torre, de tout appui, et avec un ravitaillement très limité. Enfonçons-nous donc solidement dans la tête ce délai de trente-cinq heures, et attendons l'heure propice.

À 22 heures précises, au moment où la lune point, nous entamons la descente des rochers raides qui, du camp III, conduisent au glacier, puis, piquant droit sur le Moreno, nous commençons la grande traversée du Hielo Continental. Nous ne devons plus nous accorder une seule heure de sommeil, jusqu'à notre retour aux tentes.

Au début, la température n'est pas très basse, et la neige croûteuse cède encore sous notre poids, mais plus tard, vers minuit, un vent glacial se lève et balaie l'immense étendue de ses rafales. La neige durcit, comme nous l'avons prévu, et la marche s'en trouve facilitée. Cette traversée éveillé en moi de profondes sensations, telles que je n'en ai jamais connu encore de semblables. J'ai l'impression de revivre, concentrée en quelques heures, la geste des explorateurs des pôles. Ces espaces glacés dépassent toute mesure humaine ; il semble qu'ils n'aient point de fin. Toute dimension échappe au réel, tout

paraît minuscule, dans ce paysage illimité. Devant nous, à moins de trente kilomètres, le Cerro Moreno ; partout ailleurs, au nord particulièrement, l'horizon sans contours. La lune répand une lumière si diffuse que je crois vivre la longue nuit polaire.

À l'aube, peu après cinq heures, nous arrivons enfin au pied du Moreno. Quel colosse ! Un grand et raide éperon glacé nous masque la cime, combien lointaine. Mais nous ressentons pleinement le poids de ses deux mille mètres de dénivellation. Nous décidons d'attaquer par l'éperon, qui devrait nous amener au-dessus d'une zone crevassée et avalancheuse. Nous chaussons nos crampons et nous divisons en deux cordées : Doro et moi, Mauri et Eggmann. À 6 h 15, nous nous arrêtons de nouveau, sur une arête de neige effilée, en proie à une vive préoccupation. Depuis deux heures, une brume légère est en train de se former dans le ciel et se déplace lentement du sud au nord ; déjà au loin, sur le sommet du Cerro Murallon, se précisent les contours d'un grand nuage menaçant en forme de poisson. Il va falloir presser le pas !

À 7 h 20 nous sommes sur le plateau qui domine l'éperon glacé. Nous allégeons les sacs et repartons presque au pas de course. Vers 8 heures, le sommet du Moreno commence à se couvrir lui aussi. Il n'y a pas de doute, la malchance nous poursuit ! Mais nous sommes incapables de nous résigner à une seconde défaite en l'espace de deux jours. Avant que les nuages ne viennent lécher le reste de notre montagne, nous fixons dans nos yeux et dans nos esprits l'itinéraire à suivre, en prenant le plus grand nombre possible de points de repère, puis nous poursuivons notre marche haletante. La pente où nous progressons doit nous conduire jusqu'aux abords de l'arête faîtière.

Vers 9 h 30, le brouillard, le vent, le grésil nous enveloppent complètement, nous enlevant toute visibilité. Mais la volonté d'atteindre ce sommet vient à bout de tous les obstacles. Parfois nous enfonçons dans la neige poudreuse jusqu'à mi-jambe : néanmoins la tempête souffle avec tant de force qu'elle efface nos traces presque immédiatement. Désormais, seule la direction du vent peut nous aider à nous orienter, et aussi, à de rares instants, l'apparition fugitive du disque du soleil à travers la tourmente. Malheur à nous si nous nous égarons ! Nous savons qu'à notre gauche descend une pente hachée de crevasses, tandis qu'à droite dévale d'un seul bond une cataracte de séracs. Le temps passe rapidement et à mesure que nous montons grandit en nous l'inquiétude du retour.

Finalement, vers 11 h 30, un changement se produit dans cette situation obsédante. Brusquement, un vent soutenu, d'une violence extrême, vient nous frapper sur la gauche et c'est seulement par cette nouvelle direction de la bourrasque que nous comprenons que nous avons pris pied sur l'échine terminale. Cette tempête qui nous assaille,

c'est la « tempête de l'autre côté », celle de la zone blanche que la carte désigne par ce mot : « inexploré ». Aveuglés par la tourmente, trébuchant de fatigue, mais sentant le sommet tout proche désormais, nous trouvons encore la force de continuer, après avoir corrigé notre direction en l'infléchissant vers la droite.

À 12 h 30 les brouillards se déchirent un instant, mais seulement vers le haut. La cime rugueuse du Cerro Moreno apparaît à nos yeux, et peu après, elle se trouve sous nos pieds. Le vide embrumé nous cerne de toutes parts ; nos vêtements sont complètement couverts d'une croûte de glace. Mais la joie flambe au plus profond de nos cœurs. Là où nous sommes parvenus, malgré la nature et les éléments déchaînés, aucun homme n'est jamais monté.

Nous n'avons pas le temps de nous reposer ni d'attendre une éclaircie pour contempler le paysage inconnu, si nous ne voulons pas que le retour se transforme en catastrophe. Nous sommes ligotés par ce délai rigoureux des trente-cinq heures. Comme pour la montée, c'est la direction du vent qui nous guide dans la descente. Puis, vers 2 800 mètres d'altitude, nous laissons la tourmente derrière nous sur les hauteurs. Un soleil alangui par le couchant nous accompagne jusqu'au pied de la montagne. Il est 19 heures. Nous n'avons plus de vivres, et pourtant, tout le jour, il nous a fallu déjà faire taire une faim tyrannique. Aussi nous élançons-nous sans délai sur l'étendue du Hielo immense, vers ces victuailles du camp II, qui nous attirent comme un mirage.

Ah ! ce retour hallucinant ! Je n'en garde dans mon souvenir qu'une seule agréable vision : le dernier soleil, au couchant, sur les chaînes de montagnes, là-bas, derrière le Hielo Continental. Du Cordon Marconi au Cordon Adela, tout une gamme joue, de teintes vives et changeantes. Au centre, à côté de la masse dorée du Fitz Roy, le grand disque embrasé de la lune troue le fond violacé du ciel. Puis la grisaille succède à ce crépuscule fantastique, toujours sombre, toujours plus lugubre. Le ciel calme se voile de nuages opaques. La température étant restée supérieure à zéro, la neige molle, pourrie, nous mouille jusqu'aux genoux et ralentit notre marche, exténuante. La faim, la soif, le sommeil nous sont une torture incessante. Et du fait de la visibilité réduite, nous nous fourvoyons dans une zone de larges crevasses, un vrai labyrinthe où nous perdons une heure avant de pouvoir en sortir.

Pendant cette marche forcée, il nous arrive les choses les plus étranges. Tout d'un coup je sens la corde se tendre derrière moi. Doro a dû glisser dans un gouffre du glacier, pensé-je immédiatement. Je me retourne, me mettant d'un bond en position d'assurance. La réalité est moins dramatique, sans être pour autant moins extraordinaire : étendu de tout son long sur la neige, mon compagnon dort

tranquillement, à poings fermés. Dans mes carnets d'alpiniste, je n'ai jamais rien noté de semblable !

Nous marchons, hagards, à travers l'immensité baignée de lune. Nos genoux fléchissent. Alors, par un effort de volonté, nous nous forçons à continuer jusqu'à un quelconque point de repère ; une protubérance de neige, par exemple, sur la plaine blanche. Mais plus nous nous rapprochons, plus la bosse s'éloigne et s'enfuit devant nous... Mirages de la nuit ! Cette large tache brune sur la neige, là... Ah ! j'y suis. La nuit dernière, dans un accès de colère, j'ai jeté une boîte de cacao qui s'était crevée dans mon sac et dont une bonne partie a été perdue. Maintenant, nous sommes si près de défaillir que nous nous jetons sur cette neige salie de cacao et la dévorons, gloutonnement.

C'est ainsi que nous avons rejoint le camp II à 3 h 30, un peu avant l'aube du 5 février. Pour comble d'infortune, le camp a été vidé ; plus de vivres. Mais au point où nous en sommes, nous ne rêvons que d'une chose : dormir ! En trente heures de marche ininterrompue, nous avons gagné la course contre le temps et la malchance ; nous avons parcouru plus de soixante-dix kilomètres de glacier et de parois, et nous avons conquis le Cerro Moreno.

Notre expédition n'aura pas été un échec !

Traversée du Cordon Adela

Le Cerro Moreno nous a si totalement vidés que ce jour-là, nous avons dormi, profondément, jusqu'à l'après-midi. À notre réveil, personne n'était monté de la base avec les vivres, et la situation n'allait pas sans nous inquiéter vivement, car, affaiblis comme nous l'étions, c'était un nouveau problème que de regagner le camp de base. Déjà nous nous préparions à partir lorsque arrivèrent d'en bas ceux que nous n'attendions plus ; ils étaient quatre, chargés de trésors !

Ainsi, finalement, un imprévu agréable venait changer probablement les destinées de notre expédition. Le ravitaillement était désormais si abondant que nous pouvions nous permettre de prolonger notre séjour au camp II de quatre jours. Si nous voulions tirer le meilleur parti de ces précieuses journées, il nous fallait sans plus attendre tenter la conquête du voisin Cerro Adela. Ainsi en fut-il décidé.

Le Cordon Adela est un magnifique chaînon de montagnes glacées au sud du Torre ; une haute barrière dressée entre la région glaciaire du Hielo Continental et l'aride pampa patagonique du lac Viedma. Le point culminant en est le Cerro Adela, sommet inexploré de 2 960 mètres, qui a donné son nom au chaînon tout entier. Il tombe à pic sur

le Hielo Continental, en un jet inflexible de roches et de glaces de quelque seize cents mètres. Le lendemain 6 février, le temps est mauvais. Cependant, l'après-midi, nous pouvons explorer pour la première fois un glacier et deux cols au nord-ouest des aiguilles du Rio Tunel.

En revanche, le 7, une aube splendide succède à une nuit orageuse. Mauri et moi décidons sur-le-champ de partir seuls. Cette fois, nous ne souffrirons sûrement pas de la faim : nous emportons deux sacs bourrés de toutes sortes de choses. Le froid intense nous promet des conditions de neige excellentes. Vers 7 heures, une heure après le départ, nous nous trouvons, crampons aux pieds, à la base de la grande barrière de l'Adela. Sur ce versant occidental, elle ne présente aucun côté facile, et de surcroît le danger d'avalanches est grand. Il faut faire très vite et gagner de l'altitude avant le dégel. Aussi piquons-nous droit sur un raide couloir de séracs, orienté ouest-sud-ouest, à gauche. Au début, tout est encore dur et gelé ; une heure après, les premiers séracs commencent à dégringoler autour de nous.

Ce matin, nous sommes dans une forme extraordinaire. Nous progressons sur ces pentes glacées extrêmement raides en nous fiant uniquement aux pointes antérieures des crampons ; parfois nous nous déplaçons vers la droite ou vers la gauche pour prendre des photos, faire un peu de cinéma ; tout se passe dans la plus grande tranquillité, en toute sécurité. Nous allons même jusqu'à nous accorder quelques haltes délicieuses pour déguster un café au lait tiré d'une énorme gourde. Nous avons bien gravi déjà au moins cinq cents mètres lorsque nous nous encordons, poussés par un sentiment de respect envers les difficultés de la montagne. Deux heures après notre départ, les neuf cents mètres de couloir difficile sont sous nos pieds, et les avalanches commencent à s'y précipiter en foule. La pente devient plus aisée, la température plus froide. Des cirrus blanchissent progressivement le ciel, nous menaçant une fois de plus du mauvais temps.

À 10 h 50 nos fanions claquent dans le vent glacial et violent, face au Torre et au Fitz Roy. Muets devant tant de beauté, nous restons là plus d'une demi-heure à rêver. Puis une idée magnifique nous vient : avec tout ce temps dont nous disposons, pourquoi ne traverserions-nous pas par les arêtes quelques sommets du Cordon Adela ? Aussitôt dit, aussitôt fait. Nous tenant à quelques mètres au-dessous de la crête, nous atteignons le Cerro Nato (2 860 m) (12), encore vierge, puis nous commençons à descendre directement vers le col qui sépare ce sommet du Cerro Doblado (2 809 m). Nous sommes environ à la moitié du parcours quand tout d'un coup, au-dessous de nous,

apparaissent deux alpinistes qui montent dans notre direction. Ce sont les Trentins, qui se sont lancés eux aussi dans l'escalade de l'Adela et viennent du versant opposé au nôtre. Bonne occasion pour faire ensemble un petit casse-croûte à l'abri du vent, et parler de mille et une choses. C'est la première fois que nous nous rencontrons, en Patagonie, et ce ne sont pas les sujets de conversation qui manquent ! À 12 h 30, nous nous saluons, et chaque cordée reprend son chemin. Une demi-heure plus tard nous débouchons, presque à l'improviste, au sommet du Cerro Doblado et commençons, presque automatiquement, à descendre l'arête opposée, vraiment aérienne par endroits.

Déjà en 1937 le Cerro Doblado a fourni l'occasion d'une victoire à l'expédition italienne dirigée par le comte Aldo Bonacossa. Le sommet en a été atteint, au départ de la Pampa, par une ensellure de la ligne de partage des eaux et l'arête que nous sommes justement en train de descendre.

Notre cordée se révèle parfaitement homogène ; nous progressons rapidement, sûrs l'un de l'autre, dans n'importe quelle difficulté, et nous n'avons à tailler qu'en de rares moments. Nous arrivons au terme de l'arête, aux abords de la selle qui sépare le Cerro Doblado du point 2 675, lorsque brusquement nous trouvons l'arête barrée par un ressaut rocheux d'au moins cinquante mètres de haut. Un quelconque piton serait le bienvenu pour un rappel ! Mais nous n'avons pas de piton, et c'est la glace qui va nous fournir la solution. Descendant tout d'abord une pente très raide, nous découpons au piolet, là où elle se dérobe en surplomb, un petit champignon de glace, le cravatons avec notre corde et, grâce à un rappel de quinze mètres dans le vide, franchissons le passage. Les seuls instruments dont nous disposons dans cette course sont la corde, le piolet et les crampons ; exactement comme les tenants du vieil alpinisme ! Au fond, ce n'est pas seulement avec les moyens artificiels que l'homme peut vaincre les plus grandes difficultés de ces arêtes de glace, mais avec quelque chose d'autre, de plus profond, de supérieur, qui a une bien autre valeur !

Des brumes molles prennent de plus en plus de consistance et parfois nous enveloppent complètement d'une blancheur laiteuse. Nous touchons au col et poursuivons notre traversée sur les pentes du point 2 675. Nous l'atteignons à 15 heures et attaquons presque immédiatement la descente du versant opposé.

Devant nous, désormais, il ne reste plus que les deux sommets du magnifique Cerro Grande. Nous savons que le point culminant a été déjà conquis quelques jours plus tôt par l'expédition trentine, mais comme il nous reste encore un peu de temps, l'idée nous sourit d'arriver nous aussi là-haut. Après une brève pause, nous voici aux prises avec les ressauts glacés de ce nouveau sommet. Mauri me suit ou me précède alternativement ; notre cordée est bien entraînée, et le

synchronisme de nos mouvements excellent. Peu après 16 heures, solidement amarrés à nos piolets pour ne pas nous laisser enlever par le vent, nous foulons la première cime du Cerro Grande (2 804 m).

Maintenant, nous n'irons plus aussi vite, car une descente compliquée nous attend. Mais comment pourrions-nous renoncer à l'autre sommet, encore vierge ! Mettant à profit les brèves déchirures du brouillard, nous descendons au col qui sépare les deux sommets, gravissons une arête de glace effilée, de petits murs, des crêtes, et enfin, dans le vent infernal désormais familier, la seconde pointe du Cerro Grande (2 790 m environ) est à nous elle aussi.

Elle s'appellera désormais Cerro Luca, en l'honneur du fils de Mauri.

À 17 h 30, nous plongeons vers le col, puis tout droit dans la face nord. Le brouillard de plus en plus épais ralentit beaucoup notre allure et nous nous trouvons maintes fois dans des positions... peu recommandables. Le franchissement de brefs murs de glace nous oblige à des sauts acrobatiques. Une heure après, nous sommes sur le plateau étalé au pied du Cerro Grande, désormais englouti dans les nuages. Nous aimerions bien manger un peu, mais nous avons peur du brouillard qui s'abaisse sans cesse. Il faut continuer, gagner ce glacier encore inexploré qui nous sépare du Hielo Continental.

Les réseaux de crevasses compliqués, la visibilité de plus en plus mauvaise nous donnent beaucoup de mal. Par moments il neige. Pour traverser une grande et profonde crevasse, nous avançons à califourchon sur une mince lame de glace suspendue sur le gouffre, et nous nous retrouvons à l'improviste devant une dangereuse et importante cascade de séracs. Une seule façon de se tirer de ce mauvais pas : un rappel d'une vingtaine de mètres, en passant la corde autour d'une protubérance de glace. Je ne suis pas près d'oublier les émotions de cette descente : cet amarrage fragile, ce vide absolu, et, béant sous nos pieds, ce puits sinistre et glacé, insondable.

Par une longue traversée vers la gauche nous contournons une nouvelle barre de séracs. Il n'y a plus d'inconnues, désormais. La neige peut bien tomber en abondance, le vent furieux nous poudrer partout de neige glacée. Rien ne peut plus nous troubler. Nous descendons. Ou plutôt notre corps descend. Notre esprit, lui, est resté là-haut, dans cette apothéose de sommets, de ciel, de couleurs que la vie nous offre si rarement.

Vers 21 heures, à la nuit tombante, deux formes blanches dévalent d'en haut sur le Hielo Continental, tout près du camp II. Notre aventure est close. L'intense aventure d'un groupe d'hommes, qui se sont évadés en conquérant les montagnes des basses-fosses de la vie.

Trois années ont passé depuis que j'ai écrit ces lignes, et j'éprouve, à les relire, un invincible sentiment de regret. Ce fatidique 2 février, lorsque par la force des circonstances, et avec quelle tristesse ! nous redescendions du « Col de l'Espérance », tournant le dos à la cime toute proche du Cerro Torre, notre seule consolation était la promesse que nous nous étions faite de retourner là-haut l'année suivante. C'est pour matérialiser cette promesse, en laquelle reposaient tous nos espoirs que nous abandonnions là-haut, volontairement, une bonne partie de nos cordes et de notre matériel. Et puis les choses en allèrent autrement et l'idée parut se confirmer que notre expédition au Cerro Torre était née sous une mauvaise étoile. L'année suivante... ce sont d'autres alpinistes qui, par surprise, prirent les devants et, me trouvant en Italie, je dus me contenter d'apprendre par les journaux leur victoire sur le Cerro Torre (13).

La montagne, grande dispensatrice d'enseignements, apprend à perdre. Le sort m'a refusé le plaisir de cette splendide conquête, mais il m'a laissé le souvenir, indélébile, fascinant, de ces régions, si différentes de notre monde. Chaque fois que je pense à ce pays, une joie m'envahit, porteuse, hélas, de regrets et de mélancolie, et un grand désir me prend de retourner là-haut, de me retrouver comme naguère au milieu de ces vastes étendues de prairies incultes ; de voir passer ces milliers de bestiaux groupés par les péones en un seul troupeau ; de jouir encore de ce coucher du soleil sur la Pampa, tout pareil à une énorme explosion de feu, dans ce vent mugissant qui fait à l'infini ondoyer les herbes. Je vous revois, estancias de la Pampa, petites oasis de verdure au milieu de toute cette désolation ensorcelante ; bons et chers visages de fermiers, images familières. Je vous revois, fleuves bouillonnants aux eaux froides et laiteuses, à peine sortis des glaciers, et je crois revivre les émotions des passages à gué, à cheval ou à pied. Visions polaires et tropicales à la fois ; grands lacs où flottent les icebergs vagabonds ; cascades d'eaux retentissantes, au creux de ces vallées primitives où, jour après jour, nous allions notre chemin vers les montagnes. Bourrasques hurlantes, tempêtes des jours d'orage, ô vous dont le décor formidable décuplait encore la hargne, je vous entends.

Parfois, par-dessus le squelette grisâtre des forêts incendiées par les Indiens, des nuages bleuâtres couraient en tourbillonnant ; le vent, à grand tapage, frappait partout, soulevant à la surface des rivières des trombes de poussière d'eau, courbant d'in vraisemblable façon la végétation, habituée pourtant à ses fureurs. Sous les arbres séculaires, à l'abri de pierres entassées, notre camp est dressé. C'est le soir.

Autour du feu, qui pétille allègrement, nous sommes réunis, après avoir savouré le caractéristique « asado », le mouton à la broche ; et notre conversation nostalgique n'est interrompue que par la plainte de nos harmonicas. À petites gorgées, chacun à notre tour, nous buvons le maté à la mode du pays, dans cette unique « bombilla », faite d'une petite courge creuse, qui circule à la ronde avec sa pipette unique. Camps remontés au fil des jours, chaque soir rituellement au terme de la dure étape ; feu qu'on rallume pour faire cuire l'« asado » délicieux ; et chaque jour aussi ce repos de l'esprit, ces notes qu'on prend, ces souvenirs... maté que nous avons fini par aimer, malgré l'amère saveur, si digeste, et si plein de signification...

« Quien toma mate y corne calafate ha de volver », dit un proverbe du pays. « Celui qui boit du maté et mange des « calafate » (14) doit revenir... »

Aujourd'hui plus encore qu'hier il me plaît de croire au pouvoir magique du proverbe. Mon rêve n'est pas mort.

XII. LA CONQUÊTE DU GASHERBRUM IV

Quatre ans après la conquête du K2, en 1954 une deuxième expédition nationale italienne s'embarqua le 30 avril 1958, à Gênes, à bord du « Victoria », à destination du lointain Himalaya. Avec les huit hommes qui la composaient, un drapeau tricolore était du voyage, et soixante-quinze quintaux de bagages.

Huit hommes, c'est-à-dire six grimpeurs, un médecin, et un rédacteur-photographe : Ricardo Cassin, chef d'expédition ; son adjoint Toni Gobbi ; Fosco Maraini, écrivain et photographe ; le docteur Donato Zeni ; Carlo Mauri, Beppe De Francesch, Giuseppe Oberto et moi.

L'esprit de cette entreprise ? Je crois pouvoir le comparer seulement et sans risque d'exagération à celui qui animait les premiers explorateurs des mers arctiques et des pôles, possédés d'une sorte de fanatisme, prêts à tout pour assurer à la patrie et à eux-mêmes la conquête du but proposé.

C'est donc avec cet esprit que chacun de nous abandonnait sa maison, avec ses affections, ses soucis, pour gagner au cœur de l'Asie, sur le toit du monde, un pic majestueux, resplendissant, dressé par la nature comme un dernier défi à l'homme. Peut-être inaccessible. Et c'est pour cela que nous voulions faire de sa conquête le triomphe et le symbole de notre foi. Dorénavant, notre raison de vivre allait s'appeler Gasherbrum, ce sommet de 7 980 mètres dont le nom signifie « Montagne de Lumière ».

Le 12 mai, nous sommes à Karachi, ex-capitale du Pakistan. Le 13 au soir, l'expédition au complet traverse en chemin de fer la plaine pakistanaise et arrive à Rawalpindi, la nouvelle capitale, dernière ville avant l'Himalaya. C'est de là que finalement un saut impressionnant de cinq cents kilomètres en avion, à travers gorges et cols de près de cinq mille mètres, nous amène à Skardu, dans la vallée de l'Indus. À Skardu, base aérienne stratégique, nous engageons les quatre-cent-quatre-vingts porteurs nécessaires au transport de notre matériel. À l'aube du 30 mai la longue caravane prend le départ pour les vallées sans routes, primitives, du Baltistan : deux cent cinquante kilomètres de cheminement, dont soixante-dix de glaciers, dix-huit jours de marche, et nous serons au pied du Gasherbrum IV, ou G4, notre montagne.

Ce n'est pas sans émotion que, durant la marche d'approche,

refaisant le chemin déjà parcouru lors de la conquête du K2, je revois les endroits, les visages familiers, et je m'émerveille d'y découvrir des sensations, des aspects nouveaux qui m'aident à mieux comprendre ce monde innocent. Le Baltistan est un pays où les contrastes et les distances sont démesurés, où la sévérité et la douceur savent se fondre en une harmonieuse poésie. La température y est clémente ; les habitants sont bons, simples, sereins ; leur vie est frugale, faite seulement de travail et de prière. Ils sont heureux, sans le savoir, éloignés qu'ils sont de toute forme de civilisation. J'ai retrouvé dans ces vallées la véritable Shangri-La de Hilton, la matérialisation des détails les plus significatifs des « Horizons Perdus ». C'est une vraie réserve, à l'abri du progrès et de la méchanceté, un petit paradis gardé, dans le mystère des plus hautes montagnes du monde.

Au delà d'Askolé, dernier village à 3 050 mètres d'altitude, toute forme de vie humaine disparaît. Cent vingt kilomètres de chemins difficiles nous séparent encore de la base du Gasherbrum, mais ils nous réservent la vision majestueuse de quelques-unes des plus belles montagnes de la Terre : le K2, le Broad Peak, le Hidden Peak, le Chogolisa, et celle-là enfin qui n'est pas la moins belle : notre Montagne de Lumière. Sur les moraines qui bordent le glacier du Duc des Abruzzes, le 17 juin, nous installons notre camp de base. Quarante-huit jours, exactement, ont passé depuis notre départ d'Italie. Nous renvoyons les porteurs, gardant seulement six d'entre eux qui nous aideront pour les transports de haute altitude. C'est maintenant que commence la deuxième phase, terminale, de notre merveilleuse aventure.

Il n'est pas facile de résumer les fatigues, les privations, les difficultés et les dangers qui ont été les nôtres pendant cinquante longs jours, jusqu'à l'arrivée au sommet. Aux difficultés techniques, que déjà en Italie nous soupçonnions extrêmes, vinrent rapidement s'ajouter celles dues à l'ambiance, puis la crise du ravitaillement ; enfin la mousson se déclencha avec une violence explosive. La conquête du G4 prit ainsi la tournure d'une lutte véritablement inhumaine. Pour atteindre l'arête rocheuse qui, de la cote 7 100, conduit au sommet, il fallait franchir deux mille mètres de dénivellation dans une cuvette neigeuse de dix kilomètres où souvent, lorsque s'interrompaient les difficiles zones de séracs, se succédaient des plateaux où l'on enfonçait jusqu'aux hanches. Dans ces conditions, avec le poids du sac sur les épaules, la chaleur étouffante, et l'affaiblissement dû à la raréfaction de l'air, la progression était vraiment exténuante. Les rayons ultraviolets rendaient la neige incandescente ; la réverbération blessait les visages et troublait les yeux en dépit des verres extrêmement sombres de nos lunettes. La température nous minait, avec des écarts ahurissants, insupportables,

de soixante-cinq degrés entre le jour et la nuit ! Le soleil transformait les tentes en fours, et à l'extérieur, il était impossible de résister à la toute-puissance de la réflexion de la lumière. Nous étions alors obligés de jeter sur les tentes tous les vêtements disponibles pour les rendre moins perméables aux rayons du soleil. Tirillés entre l'inconfort et l'espoir, chaque jour, pas après pas, nous nous élevions lentement, mais les difficultés et les problèmes, loin de diminuer, semblaient se multiplier. Nous avons dressé trois camps dans cette vallée glaciaire, et vaincu le formidable rempart de glace qui couronnait les sept cents mètres de séracs qui constituaient le premier grand obstacle de caractère alpin, et baptisé par nous « Serracata degli Italiani » : les séracs des Italiens. Pour les franchir, il nous avait fallu vivre quarante-huit heures, et même bivouaquer, sous la menace de ces milliers de tonnes de glace en équilibre instable. De vrais clochers branlants ! À intervalles réguliers de trente à quarante minutes, la barre de séracs tout entière se tassait en une convulsion effrayante, comme si toute la montagne s'écroulait sur nous. L'angoisse au cœur, nous avons réussi à tirer cent cinquante mètres de corde fixée à des pitons, nous ménageant ainsi dans ce chaos un passage rapide et sûr. Puis, tout de suite au-dessus, nous avons installé un quatrième camp. Et c'est exactement à partir de ce moment, on peut bien le dire, que commença une nouvelle série de tribulations.

La montée du ravitaillement d'en bas cessa presque subitement, et la situation devint dramatique, surtout pour Mauri et moi. Aux prises désormais avec les derniers mille mètres d'arête rocheuse qui conduisaient au sommet, nous allions avoir à nous battre non seulement avec les difficultés de la montagne, avec l'air raréfié, mais aussi avec la faim.

Quelles journées ! Poussés par le manque de vivres, nous nous lançons en direction du sommet dans une première et aventureuse tentative. Elle tourne court, du fait des difficultés énormes, dès le début de l'arête, alors que nous avons gagné, en six heures, quelque cinquante mètres de dénivellation ! Suivent six jours de vie impossible : presque sans manger, nous luttons, tout seuls, pour équiper avec quelques pitons et le peu de cordes qui nous reste seulement trois cents mètres de cette terrible arête.

Le 14 juillet, aiguillonnés par l'impossibilité matérielle de supporter plus longtemps cette situation critique, nous partons pour un deuxième assaut. Sans plus de succès que la première fois. À 7 750 mètres environ, c'est l'échec. Et le lendemain matin, le mauvais temps se déchaîne sur l'Himalaya tout entier. C'est la mousson ! Pendant deux jours Mauri et moi restons prisonniers dans les tentes du camp V, à 7 200, en compagnie de De Francesch et de Zeni qui viennent de nous rejoindre, inutilement.

Ce que signifie l'arrivée inopinée de la mousson, sur un sommet himalayen, je voudrais laisser à mon journal le soin de le dire :

« 16 juillet – À une nuit de tourmente furieuse succède une journée encore plus terrible, les tentes sont complètement ensevelies sous la neige chassée par le vent. Elle en a si bien comprimé les parois que nous en sommes réduits à vivre l'un sur l'autre dans le misérable espace disponible. Plusieurs fois dans la journée nous sommes obligés de sortir pour débarrasser les tentes de la neige accumulée et renforcer les amarrages avec des pitons, des piolets, tout ce que nous avons sous la main, pour que les rafales du vent ne les emportent pas. Nous sommes sur le fil de l'arête, et de ce fait, sans aucun abri. L'incessant battement des parois de la tente fait un vacarme de mitrailleuse en pleine action et produit à l'intérieur un tel courant d'air que nous sommes transis et que la précieuse flamme du réchaud s'éteint continuellement.

« De toute la journée Mauri et moi nous ne nous sommes rien dit, sauf les quelques mots indispensables, par monosyllabes, mais sur notre visage, on doit lire les mêmes angoisses, les mêmes souffrances. Nous avons revécu tout le travail accompli jusqu'à aujourd'hui, jour par jour, les difficultés surmontées, les fatigues, les privations, les obstacles qui nous ont retardés, et lorsque nous pensons à la triste conclusion qui nous cloue ici, juste au moment où nous sommes sous le sommet, notre cœur se serre. Nous souffrons de plaies douloureuses à la gorge, au nez ; nous sommes nerveux, irascibles, dégoûtés de tout ; lorsque le soir descend, nous nous sentons plus accablés, plus abrutis que si nous avions fourni un effort physique intense...

« 17 juillet – C'est le troisième jour que la tempête fait rage, sans un instant de répit. Nous avons passé la nuit dans l'angoisse. Depuis hier nous nous demandons avec une inquiétude croissante si ce mauvais temps n'est pas dû à la mousson, et s'il ne risque pas de nous bloquer ici. Maintenant nous n'avons plus de vivres, et nous devons aujourd'hui même essayer de descendre à tout prix, avant qu'il ne soit trop tard. Mais peut-être est-il déjà trop tard ! Nous sommes sur une arête à plus de 7 000 mètres, seuls, et dix kilomètres de glacier terrible nous séparent du camp de base. Depuis hier, nous sommes obsédés par le souvenir de la tragique expédition allemande de 1934 au Nanga Parbat ; de la mort de tous les alpinistes des camps d'altitude, immobilisés par la mousson. Les conditions sont les mêmes pour nous que pour eux. L'écrasant cauchemar !

L'après-midi est entamé ; la tourmente ne faiblit pas. Assez de tergiversations, descendons. La visibilité est absolument nulle...»

Le 19 juillet, toute l'expédition est réunie au camp de base. Depuis cinq jours il neige, presque sans arrêt, l'air est étouffant et à chaque instant, à travers le brouillard, nous parvient le fracas des avalanches.

Pendant quelques jours la tristesse de la défaite pèse sur nous. Mais finalement la foi l'emporte, plus forte que les éléments déchaînés. Nous refusons de rentrer en Italie battus. Dès que le mauvais temps faiblit un peu, nous réexaminons la question du ravitaillement et nous étudions un plan qui nous évitera les inconvénients dont nous venons de pâtir (nous ne l'avions pas fait précédemment, et c'est ce qui nous a valu l'amère expérience de ces jours derniers). *Errare humanum est...* Mais cette fois le remède ne se fait pas attendre, et l'expédition, retrouvant sa confiance, peut reprendre la route des hauteurs.

Les vivres ne manquent plus maintenant. Il y a même une cordée de renfort. Et c'est ainsi que le 3 août, Mauri et moi, avec Gobbi et De Francesch, pouvons établir encore un camp, le sixième ; mais malheureusement à 7 550 mètres seulement, à cause de l'heure tardive, au lieu des 7 750 initialement prévus, sur le « Cône de neige ». Nous y restons seuls, Mauri et moi, pour essayer de lancer, le lendemain, l'assaut final, le troisième, vers le sommet. Mais nous partons encore de trop bas, compte tenu des difficultés qui nous attendent, et arrivés à l'endroit que nous appelons « la Tour noire », à 7 830 mètres environ, nous sommes repoussés une fois de plus. Cependant, la journée d'aujourd'hui nous a permis de fixer sur l'arête quelque trois cents mètres de cordes amarrées à des pitons, qui vont nous être fort précieuses par la suite. Le 15 août, Gobbi, De Francesch, et Zeni qui est venu se joindre à eux, remontent une fois de plus du camp V pour nous apporter au VI le dernier ravitaillement, puis ils redescendent pour attendre notre retour. Victorieux, cette fois ?

6 août – Cette journée sera-t-elle celle de la conquête du Gasherbrum ? Réveil à 2 h 30, départ à 5 h. Une brume de mousson, très élevée, venant de l'ouest, se rapproche du G4, et ne nous promet rien de bon. Nous sommes en forme parfaite, très rapides, et ce sera notre chance, soit pour la victoire, soit pour le salut. À 6 heures, une heure seulement après le départ, nous foulons ce « Cône de neige », alors que les fois précédentes il ne nous fallait pas moins de quatre heures. À 7 h 30 nous sommes sur la Tour noire. Comme elles sont précieuses, ces cordes fixes que nous avons placées avant-hier. Les passages succèdent aux passages ; nous voici maintenant sur une arête horizontale extrêmement effilée, une vraie lame de couteau, que nous parcourons à califourchon, non sans en démolir parfois le fil, trop mince, et trop fragile. À 9 h 30, comme par miracle, s'ouvre devant nous le petit col tant désiré qui sépare de sa nette encoche les granits sombres que nous venons de franchir et les pentes de marbre blanc, resplendissant, qui servent de prélude à l'antécime du G4.

L'envie de découvrir ce qui nous attend plus loin est si forte qu'elle nous pousse à poursuivre sans nous reposer. Rocher et neige se fondent en une seule et aveuglante blancheur ; j'ai rarement vu un ciel

plus noir. Allez, allez, il faut monter ! Nous franchissons une arête inclinée, de petits murs raides, des plaques de neige peu sûre, et une fissure ombreuse entaillant le marbre, haute de quelque dix mètres, dont l'escalade, je crois, et sans vouloir tenir compte de l'altitude, offre des difficultés techniques du quatrième degré. Nous l'appelons « la Cheminée blanche ».

Puis le rocher devient moins raide, plus brisé, et plus facile ; nous marchons plutôt que nous ne grimpons, et finalement, à 10 h 30, nous sommes à l'antécime. Le spectacle qui se dévoile à nos yeux, sur l'autre versant, est d'une grandeur indescriptible. Pour la première fois depuis deux mois nous revoyons le Baltoro, et cette fois dans toute sa longueur : cinquante kilomètres de glacier, comme un long fleuve déroulant ses méandres. Comme elles sont petites, maintenant, ces hautes, ces très hautes montagnes dont nous avons fait connaissance au cours de la marche d'approche ! Le désir inquiet de connaître la suite nous empêche de goûter ces précieux instants. Le vrai sommet du Gasherbrum est encore à 300 mètres au moins, et nous paraît fort problématique. Un ample cirque le relie à l'antécime, si aérien, si lumineux que nous le baptisons « le Cirque de lumière ». Au ciel, les nuages de mousson vont s'accumulant, et le vent glacial souffle par rafales de plus en plus fréquentes. Pressons-nous !

Nous nous rapprochons progressivement du sommet, qui s'offre maintenant à la vue et nous découvre le profil de cinq pointes élancées, bien individualisées, jaillissant de la même paroi. Nous ne parvenons pas à identifier la plus haute et continuons à les contourner par la base, espérant toujours repérer un point faible. Finalement, nous arrivons à parcourir, au prix d'une traversée très délicate, tout le versant ouest de la montagne, mais au-dessus de nos têtes le mystère des derniers cinquante mètres de muraille lisse et presque verticale reste entier. Sous nos pieds, la paroi de lumière : un abîme de plus de 2 500 mètres !

Un instant, l'abattement s'empare de nous. Va-t-il falloir, une fois de plus, battre en retraite ? Non, cette idée nous révolte, et nous montons tout droit. Lisse, compacte, la paroi est en même temps friable, comme d'ailleurs la mince couche de neige qui çà et là la recouvre. Nous devons, à maintes reprises, recourir aux pitons pour nous assurer et chaque fois les récupérer pour n'en pas rester dépourvus. Rien n'est sûr, tout est dangereux : le rocher, la neige, les pitons plantés, et aussi le froid terrible qui nous glace les mains quand, dans certains passages délicats, nous enlevons nos gants. Nous voudrions bien quitter nos crampons, mais nous préférons n'en rien faire, car nous avons peur de ne pouvoir les remettre en cas de nécessité, à cause de la température extrêmement basse. Les difficultés techniques tournent autour du cinquième degré ; l'altitude, le gel, la

tempête près d'éclater rendent la progression exaspérante, et notre combat est vraiment le combat du désespoir.

À 2 h 30 pourtant, exactement, les fanions de l'Italie, du Pakistan, et du Club alpin italien flottent, ou plutôt claquent au vent tumultueux de la cime. Nous sommes au point culminant du Gasherbrum, à 7 980 mètres d'altitude.

Idéalement l'expédition tout entière est ici avec nous, à vivre ce moment fatidique. Nous nous embrassons, émus. Le sommet que nous venons de conquérir se présente sous la forme d'une brève et raide arête rocheuse, dont le flanc occidental, sous l'action des vents très violents et incessants, est dégarni de neige. Sur le flanc oriental, en revanche, par delà le tranchant de la crête de rochers, apparaît une grande calotte de neige, collée horizontalement, tentante d'aspect, mais complètement suspendue au-dessus du vide. Nous souhaiterions nous restaurer un peu, mais ce que nous aimerions avaler est durci par le gel.

Nous restons là presque une heure ; le temps indispensable, entre deux éclaircies, pour photographier le panorama glacial qui nous entoure. Cette opération toute simple devient quasi impossible, lorsque je dois remplacer le film exposé. Recharger un appareil photographique dans de telles conditions, et avec les mains nues, est une expérience que je ne souhaite à personne ! J'ai d'abord beaucoup de mal à enrouler la pellicule impressionnée, puis, deux fois de suite, la bobine couleurs que je veux lui substituer éclate sous l'effet du gel ! Heureusement, au moment où le froid va m'enlever toute possibilité de me servir de mes mains, je me rappelle que j'ai dans mon sac un film blanc et noir (15). Il se laisse docilement dérouler, et me permet, providentiellement, de compléter notre précieuse documentation.

Nous reprenons, non sans inquiétude, le difficile chemin du retour. Revenus sur la petite indentation qui précède le sommet, nous posons sur les pitons récupérés au cours de l'escalade une série de trois rappels, qui nous déposent dans le Cirque de lumière. Notre descente est une fuite, qui bientôt devient aussi pénible que la montée. Tout de suite au-dessous de l'antécime le brouillard nous engloutit complètement. Encore un rappel dans la Cheminée blanche, une descente rapide en montagnes russes sur les arêtes tranchantes, les gendarmes aigus, sur la Tour noire. Et voici la neige, la neige cinglante. À 18 h 30, quand nous atteignons le camp VI, la tourmente fait rage : comme si la montagne se vengeait ! Réfugiés dans la tente exigüe, nous n'avons qu'une envie : boire, boire encore. Nous avons froid dans tout le corps, et n'arrivons pas à nous réchauffer. C'est le froid de la détente, après la victoire ; nous le savons. Mais c'est aussi le froid de l'angoisse. S'il continue à neiger, comment pourrions-nous

rentrer ?

Après une terrible nuit sans sommeil, dès 7 heures nous sommes aux prises avec la descente. Chaque minute gagnée, un obstacle de moins à affronter. La tourmente d'hier au soir augmente sans cesse de violence, la montagne est complètement ensevelie sous la neige, les avalanches se suivent, épouvantables ; et le vent tourbillonnant, chargé de poussière glacée, nous empêche de respirer, de voir, et plaque partout une croûte de glace. L'enfer blanc...

C'est seulement vers midi que nous faisons notre jonction avec nos compagnons du camp V, montés à notre rencontre d'une cinquantaine de mètres. D'abord nous entendons leurs appels dans la tourmente, et nous hurlons à notre tour. Enfin, les voilà ! Nous nous voyons, nous nous étreignons... et De Francesch, subitement, aveuglé par la tempête, disparaît à nos yeux. Tête la première, dans une coulée de neige fraîche, il plonge dans le précipice. J'en ai le souffle coupé. Dans une éclaircie, j'aperçois un point noir, qui roule là-bas dans la pente. Pauvre De Francesch !... Il disparaît à nouveau, réapparaît plus bas, de plus en plus petit. Il s'arrête, il ne bouge plus. Si, il bouge. Il n'est pas mort. Il est au moins à deux cents mètres au-dessous de nous, mais il est vivant ! Il avance sur la neige molle qui l'a sauvé, vers le camp V.

Maintenant, c'est la descente au camp IV ; les autres compagnons retrouvés ; le camp III, le camp II, le camp de base, enfin, après trois jours. La mousson nous harcèle, inlassable. Nous avons conquis le Gasherbrum.

XIII. LE PILIER ROUGE DU BROUILLARD

Je n'aurais jamais entrepris l'escalade du Pilier rouge, si je m'étais douté de l'accueil qu'il me réservait ! Et pourtant, je ne l'aurais jamais fait, ce Pilier, s'il n'avait été tel qu'il est : beau, romantique, fascinant par son mystère. Cela pourrait paraître étrange, mais c'est justement entre ces deux limites que se trouve enfermé l'alpinisme. C'est de ce dilemme que sont sorties la conception et la réalisation d'une des plus belles, des plus difficiles escalades du mont Blanc.

La voie qui conduit à l'attaque du Pilier rouge est parmi les plus ardues et les plus fatigantes que je connaisse, et cela explique pourquoi le problème qu'il posait soit resté jusqu'alors sans solution, malgré son évidence et sa beauté.

Du fond du val s'élève, au long d'échines rocheuses polies par les anciens glaciers du mont Blanc, un sentier audacieux, ténu comme un fil, un chemin de vertige, mieux fait pour les chamois que pour les hommes. Il conduit, au terme de trois heures de marche fatigante, à la cabane Gamba, minuscule mais hospitalier refuge en bois, construit, il y a quelque cinquante ans, par les guides de Courmayeur, ultime réconfort et niche douillette pour l'alpiniste qui s'aventure dans ce sauvage versant du mont Blanc.

De la cabane Gamba, pour gagner le pied du Pilier rouge, il faut encore sept autres heures de marche, principalement sur le chaotique glacier du Brouillard. Les difficultés et les dangers du parcours sont tels que seules les heures froides de la nuit laissent une certaine marge de sécurité. Gare à celui qui s'y laisserait surprendre par le lever du soleil, et le dégel ! Le glacier se transforme en un piège effroyable, prêt à se déclencher à chaque instant, et dont il serait bien difficile de se tirer sans dommage. Bientôt la couche de neige superficielle, cédant sous le poids de l'alpiniste, ralentit son pas et augmente sa fatigue. Mille crevasses cachées sont prêtes à l'engloutir lorsqu'il pose son pied sur les ponts de neige fragiles. Il lui faut à chaque pas sonder profondément la neige alentour, de la pointe de son piolet, mais malgré toutes les précautions, à tout moment le gouffre peut s'ouvrir sous lui.

Non moins terrible est le danger des chutes de séracs, ces campaniles de glace dont le glacier du Brouillard se hérisse à profusion, et des pierres, qui, scellées par le gel là-haut sur les murailles glacées, sont libérées par le soleil et tombent jusque sur le

glacier. Que vienne s'ajouter à ces aléas, comme cela se produit souvent, le mauvais temps, avec ses chutes de neige, sa visibilité pratiquement réduite à zéro, et même celui qui connaît parfaitement les lieux aura du mal à s'en tirer sain et sauf.

En somme, c'est déjà une véritable ascension, et difficile, que la simple marche d'approche jusqu'à la base du Pilier rouge, à 3 800 mètres d'altitude environ, avec tout ce que la haute montagne comporte d'obstacles, d'inconnues et de dangers.

Lorsque, le 27 juin 1959, mon camarade Oggioni et moi partons pour le Pilier rouge, par un chaud après-midi de l'été commençant, de grandes plaques de neige brillent encore sur les pentes inférieures du mont Blanc, alternant avec les prairies en fleurs, toutes vertes et parfumées. Pour la haute montagne, c'est le printemps, la plus belle saison avec l'automne aux cent couleurs. Nous avons choisi cette période parce que les jours y sont les plus longs de l'année, et surtout parce que la neige qui couvre encore en abondance le glacier tourmenté du Brouillard nous facilitera la traversée des crevasses dangereuses.

Des nombreux compagnons que j'ai eus dans ma carrière d'alpiniste, Oggioni est sans doute parmi les plus chers. Nous avons une même façon de comprendre la montagne, qui nous lie fraternellement, dans la vie aussi bien. C'est ensemble, je peux le dire, que nous avons commencé à courir les montagnes, ensemble que nous nous sommes mis à l'épreuve par nos premières grandes escalades. Il y a dix ans, le même jour exactement, nous étions aux prises dans les Dolomites de Brenta avec la première répétition d'une escalade qui était peut-être la plus difficile du groupe : la directissime de la paroi sud-ouest du Croz dell'Altissimo ; un à-pic de mille mètres, avec des difficultés de sixième supérieur. Je me rappelle encore avec quel enthousiasme, avec quelle joie nous avons atteint ce sommet, durement gagné en deux jours et demi d'escalade, avec deux bivouacs dans la paroi. Nous entrions l'un et l'autre dans notre vingtième année (Oggioni et moi avons le même âge), et, au cours de ce même été, nous partageâmes maintes victoires, non seulement dans les Dolomites, mais dans les Alpes centrales, dans la chaîne du mont Blanc ; à l'aiguille Noire de Peuterey, lors de la deuxième ascension de sa très difficile face ouest ; à la face nord des Grandes Jorasses.

Tout en bavardant, nous cheminons lentement, et ces beaux souvenirs, égrenés au fil du sentier qui monte à la cabane Gamba, ont la vertu de nous faire presque oublier le poids écrasant de nos sacs. La totale absence de traces nous laisse penser que probablement nous serons cette année les premiers hôtes du refuge. Depuis le fond de la vallée, nous n'avons plus vu ni entendu un seul être humain, et pourtant nous ne nous sentons pas seuls. La grande montagne, au flanc

de laquelle nous nous hissons à grand-peine, est plus vivante que jamais, plus encore peut-être qu'au plein été ; elle nous le dit par la voix joyeuse, et parfois retentissante de ses torrents, de ses cascades, par le friselis du vent, le babil des oiseaux, le lointain sifflet des marmottes, le bourdonnement modulé des milliers d'insectes qu'attirent jusque là-haut le parfum des fleurs. Souvent ce frais parfum succède à l'odeur, non moins agréable, de la terre humide qu'imprègnent encore, ici et là, les senteurs d'herbe sèche de la saison passée. Parfois, au-dessus de nos têtes, une corneille curieuse vient voler, se rapproche, craille et puis s'en va. Plus haut encore que la corneille, de blancs flocons de vapeur vont chevauchant, posant des masques étranges sur le visage des sommets. Soudain, agréable surprise, une pierre se détache et roule : deux splendides chamois, en longues foulées élégantes, passent à quelques dizaines de mètres au-dessus de nous, gagnent le sommet d'une aiguille voisine et s'y figent, silhouettes déliées, harmonieusement découpées sur le ciel. Et pour finir, notre arrivée à la cabane dérange une grosse marmotte en train de creuser son trou juste derrière le refuge ! Coup de sifflet strident, fuite éperdue, mais elle a si peur qu'en s'enfuyant elle nous passe presque entre les jambes !

Tandis que nous faisons nos préparatifs, les ultimes heures du jour passent rapidement. Dans l'air assombri notre pilier, qui désormais domine tout le bassin du Brouillard, semble plus proche, et plus sévère aussi. Le dernier soleil, dans une fanfare de couleurs, disparaît au loin sur les cimes de la Grivola et du Grand Paradis et les premières étoiles s'allument dans le ciel encore clair. Au creux des vallées, la nuit est descendue, profonde, et là où tout à l'heure apparaissaient les lointains villages, des lumières ont allumé leurs constellations tremblantes, éparées sur la noire ondulation des montagnes environnantes. C'est l'heure nostalgique entre toutes, où les inquiétudes, les questions qu'on se pose sur l'escalade qui nous attend viennent se mêler aux anciens et intimes souvenirs, et les rehausser. Des glaciers voisins monte encore le bruit retentissant d'un sérac, qui s'effondre à retardement, miné par la chaleur du jour. Puis tout se tait. Maintenant, nous restons vraiment seuls, tous deux avec nos pensées, avec nos craintes. Nous fermons la porte grinçante et nous nous roulons en boule sur nos couchettes, dans l'attente de l'heure du départ.

Attente énervante. Lorsque à minuit le grésillement de la montre-réveil y met brusquement fin, ni Oggioni ni moi n'avons pu fermer l'œil ! Mais bientôt le parfum du thé qui chauffe sur le petit réchaud à alcool nous rend gaieté et confiance, et une heure plus tard, après un déjeuner aux chandelles, nous sommes prêts à partir. Le temps est magnifique. Le dernier quartier de la lune tout juste levée illumine

toute la montagne. Malgré le petit vent glacé, la neige cède encore de temps en temps sous notre poids ; mais le gel ne tardera pas à la raffermir.

Au bout d'une heure de marche, nous laissons derrière nous la moraine enneigée inoffensive pour nous engager définitivement sur le glacier du Brouillard, semé d'embûches. Ici, tout semble paralysé par le froid, et nous progressons en toute sécurité, commençant à nous élever le long du raide corridor de glace à la base des grandes murailles rocheuses de l'arête de l'Innominata. Fallacieuse tranquillité ! Entrant dans une zone obscure, nous nous apprêtons à allumer nos lampes frontales, lorsque se déchaîne un vacarme de fin du monde. Je vois, au-dessus de nous, dans la grisaille argentée où se confondent reliefs et distances, une ombre grande comme la montagne elle-même basculer vers nous ; une masse tellement énorme que nous restons pétrifiés ! Mais seulement l'espace d'une seconde ; le temps de nous rendre compte qu'il s'agit d'un gigantesque sérac en train de s'effondrer, et de nous retrouver galopant, avec des cris déments, dans la pente raide à notre gauche ; abandonnés à notre seul instinct, trébuchant, roulant, nous relevant à bout de souffle, jusqu'à ce qu'un hasard miraculeux nous jette tous deux à plat ventre sous une protubérance de glace, à l'instant même où derrière nous, à l'endroit même que nous avons fui, dévale le cataclysme.

Lorsque, après quelques secondes, le calme revient, nos jambes coupées par la peur refusent de nous porter ! Nous sommes enfarinés de glace pulvérisée ; et notre visage n'est sans doute pas moins blanc que nos vêtements. Au-dessous de nous, dans l'ombre, luisent sinistrement les blocs précipités par l'éboulement, gros comme des automobiles. Nous sommes, moralement, à ce point secoués que, pour un peu, nous ferions demi-tour ! Et puis, comme cela arrive souvent en pareille circonstance, nous surmontons la crise ; nous soignons quelques écorchures, résultat de notre fuite précipitée, et repartons, sur nos gardes cette fois et lampes allumées !

Les premières heures de l'aube nous surprennent en plein milieu du glacier, en train de chercher un passage dans un réseau serré de larges crevasses. Lorsque, finalement, après cent allées et venues dans ce labyrinthe, nous nous croyons au bout de nos peines, nous nous retrouvons en fait isolés sur un banc de glace, cerné de crevasses infranchissables. Une seule échappatoire : comme une arche fragile de quelque quatre mètres de portée, un mince pont oblique jeté d'un bord à l'autre du précipice. Mais il est si léger qu'il semble devoir s'écrouler sous le seul poids de notre regard ! En vain nous cherchons une autre solution. Il n'en est pas d'autre, en fin de compte, que de nous risquer sur le pont, en nous fiant uniquement à la solidité de la neige. Faisant appel aux précautions les plus raffinées de la technique de l'assurance,

l'angoisse au cœur, nous traînant à quatre pattes et retenant notre souffle pour nous faire plus légers, l'un après l'autre nous franchissons ce terrible « mauvais pas ».

Le cheminement est désormais plus facile, mais le poids de ces quelques mètres est si lourd à porter que, maintenant, nous sommes disposés à affronter le Pilier pour n'avoir pas à repasser ce pont, tout simplement ! Avant que le soleil ne pointe nous atteignons la base du grand couloir de glace qui descend du col Émile Rey. Nous franchissons, à gauche, la difficile rimaye et nous élevons transversalement vers la droite sur la pente glacée, de façon à gagner une zone de petits couloirs rocheux enneigés, faciles, protégés des fureurs du dégel. De fait, un moment après, à l'instant où le soleil la touche, la pente de glace est entièrement balayée de pierres et de glaçons sifflants. Mais nous sommes dorénavant à l'abri.

Encore une petite heure d'ascension facile, mais pénible, à cause de la chaleur de plus en plus étouffante, et finalement nous sommes à la base de notre géant rouge. Il est 8 heures exactement. Depuis les premières lueurs du matin, nous n'avons cessé de regarder notre pilier à la dérobée, pour en découvrir le point d'attaque le plus vulnérable. Maintenant que nous l'avons atteint, toutes les proportions se trouvent modifiées. Nous nous représentions le passage initial comme un petit couloir de six à huit mètres ; nous découvrons qu'il s'agit en fait d'un dièdre extrêmement raide, tout plâtré de glace vive, d'au moins vingt mètres de haut !

Il nous faut, pour en venir à bout, deux bonnes heures d'un patient et délicat travail de nettoyage, qui nous amène, en fin de compte, au pied d'une splendide paroi de protogine compacte, dont les fissures nous offrent toute une gamme de passages élégants, dignes en vérité des courses les plus classiques de rocher pur. Nous grimpons le plus souvent en escalade libre, exactement dans l'axe médian de l'éperon, nous contentant de planter de temps en temps un piton d'assurance ; cela nous permet de progresser plus tranquillement, sinon avec plus d'agilité, en dépit des sacs très lourds. La paroi est presque constamment verticale, parfois en surplomb sur cinq à dix mètres ; quand les prises de main et de pied viennent à nous manquer, nous nous confions entièrement à la technique du pitonnage et, soutenus par nos étriers, nous forçons mètre après mètre notre difficile chemin. De dix heures du matin à six heures du soir, la même voltige se poursuit, tantôt enthousiasmante, tantôt monotone, parfois dans une extrême tension nerveuse et physique, suivant les difficultés.

Pendant tout ce temps, en dehors des obstacles que nous oppose l'escalade, il ne se passe rien de particulier. Nous n'échangeons que les rares mots indispensables. Nous nous accordons si parfaitement, Oggioni et moi, que nous ne mettons entre nous aucune différence et

que nous alternons fréquemment en tête de cordée. Ma seule distraction est de tourner parfois mes yeux vers Courmayeur, pour essayer de découvrir ma maison : d'ici, elle devrait m'apparaître comme un point minuscule, mais l'arête de l'Innominata la dérobe encore à mes regards. Et l'escalade nous absorbe tant et si bien, finalement, que tout d'un coup, vers 18 heures, justement, nous nous trouvons complètement enveloppés dans un brouillard épais, sans l'avoir vu arriver.

Nous sommes sur une bonne terrasse, à 4 100 mètres d'altitude environ. Au-dessus de nos têtes, la muraille rouge monte à pic, sur cent cinquante mètres, puis s'interrompt : c'est le sommet du Pilier rouge. Déjà nous savourons, au fond de notre cœur, le plaisir de la victoire. Nous disposons encore de deux heures de jour, largement ; c'est ici cependant que nous bivouaquerons. Avant que la nuit tombe, nous équipons une bonne partie de la paroi qui nous domine, réussissant en un peu plus d'une demi-heure à y poser sur des pitons quelque trente mètres de corde fixe. Après quoi, il ne nous reste plus qu'à installer le bivouac.

Le brouillard se fait plus dense. Oggioni déblaie à coups de piolet la glace qui encombre la plate-forme, pour pouvoir s'y accroupir ; j'en fais autant, de mon côté, deux mètres plus haut sur un autre replat. Nous plantons quelques pitons dans le rocher, nous y attachons pour ne pas dégringoler pendant la nuit, sirotions à petites gorgées une boisson chaude faite avec de la neige fondue sur le petit réchaud à alcool, et nous blottissons sans tarder dans nos sacs caoutchoutés afin de conserver le plus longtemps possible les précieuses calories.

Après une intense journée d'escalade, les premières heures d'un bivouac sont sans doute les meilleures : sous l'effet de la fatigue accumulée et grâce à la chaleur engendrée par l'activité musculaire, on arrive à dormir dans les pires conditions ; suspendus à des étriers, par exemple. Mais lorsqu'on se réveille, on ne se rendort plus ; le supplice commence, fait de froid, de soucis, d'inquiète attente de l'aube. Et cette nuit qui commence va être une des plus dramatiques que j'aie vécues en haute montagne.

À un moment donné, encore enseveli dans les brumes du sommeil, j'éprouve la sensation d'être mollement enfoncé dans un lit. Certains cailloux pointus qui, hier soir, me meurtrissaient l'échine, me paraissent maintenant avoir disparu, remplacés, à ce qu'il semble, par une moelleuse couche de ouate, à laquelle je puis m'appuyer commodément, voire avec une impression de stabilité accrue. C'est curieux ! D'autant que devant, par côté, tout autour de moi la sensation est la même. Est-ce que par hasard je rêve ? Ou bien est-ce le froid qui m'engourdit et me prive de sensibilité ?

Je me réveille d'un coup, pris d'un terrible soupçon, et manque

déchirer la fermeture de mon sac, tellement j'ai hâte de sortir ma tête. C'est bien vrai : nous sommes entièrement ensevelis sous la neige, qui tombe à gros flocons ! Hurlant, je réveille Oggioni, et bientôt nous voici tous deux en proie à une véritable terreur. L'ennemi le plus redoutable en haute montagne, au Pilier rouge particulièrement, s'est déchaîné et le destin a voulu que le piège se déclenche au moment et à l'endroit les plus critiques de toute l'escalade !

Nous nous trouvons maintenant si haut sur la montagne, dans une position si exposée que les risques sont les mêmes, que nous battions en retraite ou que nous continuions. Au-dessus de nous, il ne reste plus guère que cent cinquante mètres de muraille, mais ensuite, jusqu'au sommet du mont Blanc, se déroule une des plus longues, une des plus scabreuses arêtes de glace de haute altitude. S'y lancer dans ces conditions, cela veut dire la mort par le froid, en admettant que nous ayons d'abord échappé aux avalanches ou à l'effondrement d'une corniche. Au-dessous, il y a trois cents mètres de surplombs. Et encore est-ce la moindre des difficultés du retour ! Car au pied de cet à-pic, à une altitude qui avoisine encore quatre mille mètres, nous attendent des parois de glace très raides, balayées par les avalanches. Plus bas encore, le chaotique glacier du Brouillard, dont il est pratiquement impossible de sortir, par mauvaise visibilité.

La tragédie de cette nuit, je crois que seul un condamné à mort pourrait la comprendre. Lorsque, tout à l'heure, nous avons été ainsi précipités dans la réalité, il était à peu près minuit. Depuis cet instant, j'ai dix fois dans mon esprit revécu toute ma vie, et dans un tel désespoir que les souvenirs les plus chers en arrivent à chevaucher, à se confondre avec les visions les plus effrayantes de ce que sera peut-être demain notre fin. Je me vois tantôt suspendu dans le vide à bout de corde, dans des murailles impossibles battues par la tourmente, tantôt emporté par l'avalanche, tantôt précipité dans une crevasse, ou encore perdu dans un dédale de séracs effrayants, sans rien voir, sans espoir. Et ces visions me font me recroqueviller encore plus étroitement dans mon sac de bivouac écrasé par la neige, comme si je voulais me soustraire à la réalité.

Cent fois, dans la nuit, il nous faut balayer avec les mains la neige de la plate-forme, que la tourmente, de plus en plus furieuse, comble rapidement. Cent fois, échangeant nos idées, nous nous retenons, avec quelle peine, de crier la peur qui nous oppresse. Puis vient l'aube laiteuse. Mais la tourmente ne relâche pas pour autant son étreinte de ouate grise. Pelotonnés dans nos sacs, nous continuons à attendre. Quoi ? Je n'en sais rien. Nous sommes incapables de prendre une décision ; peut-être pensons-nous que pour mourir, rien ne sert de se presser !

Les heures passent lentement, tandis que nous écoutons, songeurs,

le sifflement du vent, le grésillement des rafales de neige gelée sur nos sacs, le sourd grondement des avalanches qui coulent partout de la montagne désormais saturée de neige. L'une d'elles se détache même de la paroi raide qui nous domine, et lorsqu'elle s'abat sur nous, il semble qu'elle veuille nous emporter dans sa chute. Notre mince sac de bivouac nous défend désormais bien mal de cette fine poussière qui arrive à pénétrer par les moindres orifices ; nous sommes trempés, transis. Le peu de chaleur que dégage notre corps a fait fondre la neige tout autour du sac et à la longue l'humidité a fini par s'infiltrer un peu partout.

L'étrange situation que la nôtre ! Nous ne sommes en aucune façon résignés à mourir ici, prisonniers ; *et* nous ne savons que faire pour réagir. Si seulement nous pouvions entendre, si lointaine qu'elle soit, une voix humaine ! Un simple signe de vie ! Cela suffirait, j'en suis sûr, à nous redonner confiance. Mais non ; la solitude est absolue. D'autres heures passent. À un moment donné, je découvre que je considère cette situation avec indifférence ; comme si cela ne nous regardait pas. Il en est de même pour Oggioni. Et alors, alors seulement, nous sommes si effrayés de notre propre apathie que nous trouvons la force de nous secouer, nous nous dressons d'un bond et décidons de descendre à tout prix. N'est-ce pas là une curieuse découverte ? C'est au moment où la montagne va vous perdre qu'elle vous offre elle-même le salut. En fait, la solution de la crise, je crois que nous l'avons trouvée seulement dans cette force d'âme que nous ont donnée les multiples expériences de longues années d'alpinisme.

En gémissant, secoués de frissons qui nous parcourent tout le corps, nous remettons tant bien que mal notre matériel dans nos sacs. Nous n'en avons pas encore terminé avec cette opération que déjà le vent glacial et chargé de neige a transformé nos vêtements gorgés d'eau en une véritable cuirasse de glace. Comment allons-nous faire pour bouger, et pis encore, exécuter les acrobaties aériennes que réclament les rappels, je me le demande ! Sans perdre une minute, de peur de geler sur place, tandis qu'Oggioni sort à coups de marteau tous les précieux pitons qui nous ont soutenus pendant le bivouac, je me hisse le long des trente mètres de corde fixés hier soir sur la paroi. Malédiction ! si seulement je l'avais placée à double, cette corde, au lieu de l'attacher aux pitons ! Je n'aurais maintenant qu'à en tirer une extrémité pour la faire glisser de là-haut ! La manœuvre exige de tels efforts que plus d'une fois je suis sur le point de lâcher prise. La corde, qui monte verticalement contre la paroi, est toute habillée de glace, et glissante à souhait ; le rocher aussi, d'ailleurs, même sous les surplombs les plus prononcés, et mes pieds, sur cette glace, obligé que je suis de grimper en opposition, les mains à la corde, dérapent fréquemment malgré les crampons. Il s'en faut de bien peu qu'à

Chaque secousse la corde m'échappe des mains, que le froid a rendues presque insensibles.

Finalement, je me tire victorieusement de l'épreuve, et peu après dix heures nous lançons le premier d'une longue série de rappels. Chaque fois que la manœuvre se répète, ce sont quarante mètres de corde que nous descendons, presque toujours dans le vide ou sur des dalles de granit traîtresses, que la glace a rendues lisses comme de l'albâtre. Heureusement pour nous, même dans cette situation critique, notre entente est parfaite et à chaque rappel, tandis que l'un récupère la corde, l'autre s'affaire fiévreusement à découvrir sous la neige la fente de rocher où il plantera un ou deux pitons pour le rappel suivant.

La tourmente fait rage encore une couple d'heures, puis, vers 13 heures, cesse presque d'un seul coup. Les nuées s'entrouvrent, assez pour nous laisser voir par instants toutes les montagnes d'alentour. Elles sont méconnaissables ! Le rocher n'apparaît qu'aux endroits où les parois surplombent ; tout le reste est incroyablement blanc. Tandis que nous nous évertuons, nos yeux se fixent surtout, et aussi notre esprit, sur cette échine en forme de râpe à nos pieds : le glacier du Brouillard. La distance qui nous en sépare est encore grande, et la visibilité très réduite ; de temps à autre seulement, entre deux bouffées de brouillard, nous entrevoyons quelque chose, mais tout est très vague, aplati, car du fait de la vue plongeante, le glacier perd tout relief. Aussi cherchons-nous, en dernière ressource, à recueillir le plus de points de repère possible, gravant dans notre mémoire les moindres reliefs susceptibles de nous orienter, lorsque nous serons entrés dans ce labyrinthe.

Un dernier rappel nous dépose au pied du Pilier rouge, sur la pente de glace verte, très raide, déjà balayée par une grande avalanche. À coups de piolet, nous taillons une série de marches qui nous conduit jusqu'à une côte de rochers et de neige mêlés, où nous serons en sécurité. Oggioni laisse tomber sa coiffure : elle file sur les plaques de glace luisantes, rebondit deux fois, trois fois, et cent mètres plus bas disparaît, engloutie par une crevasse. Tandis que nous descendons sur la côte, avec de la neige jusqu'aux hanches, quelques rayons de soleil fugitifs apparaissent de ci de là. Et la température monte, d'un coup. L'air devient rapidement étouffant, la neige lourde et collante comme du plâtre ; nos vêtements même perdent leur raideur. Mais les conséquences redoutables de ce dégel imprévu, s'abattant sur la montagne après une chute de neige aussi abondante, ne se font pas attendre. Il semble que le paysage tout entier, comme par enchantement, s'anime et secoue sa carapace gelée. Les avalanches fusent, innombrables, explosent, ricochent, tonnent, ici, là, partout. Ici, heureusement, nous sommes à l'abri !

Je lève les yeux vers les parois que nous venons de descendre... et mes cheveux se dressent sur ma tête. Des dizaines, des centaines de mètres carrés de rochers se libèrent à l'improviste de leur épaisse cuirasse de glace. Elle tombe, rebondit, se brise sur d'autres rochers, bouscule avec fureur tout ce qu'elle rencontre dans sa course destructrice, puis les débris se rassemblent, et éclatent sur cette pente de glace verte que nous venons de traverser et qui fait maintenant office d'entonnoir pour la muraille tout entière.

En moins d'une heure, la scène change une fois de plus, mais la situation ne s'améliore pas pour autant, au contraire. Les nuages se sont reformés, et il recommence à neiger, d'abord à gros flocons, puis sous forme de grésil serré ; ensuite le vent se lève à nouveau, rageur, soulevant des tourbillons de poussière glacée, qui nous cinglent la figure et nous aveuglent. La visibilité redevient à peu près nulle, et nos vêtements, encore une fois, sont raidis par le froid. Nous avançons presque à tâtons sur notre côte et arrivons, à un moment donné, à une étroite ensellure. Nous devinons, d'instinct, qu'elle marque la fin de la côte et, continuant à nous fier à notre intuition, nous gagnons à notre droite une zone de rochers et y commençons une nouvelle série de rappels. À vrai dire, nous n'y voyons rien ; mais c'est dans cette direction, nous le savons, que dévalent au-dessous de nous, sur quelque deux cents mètres, ces couloirs rocheux successifs qui sont une porte ouverte dans les défenses du glacier. Ici, les descentes à la double corde ne se déroulent pas sur des surplombs, mais en un certain sens, elles sont plus compliquées que dans le Pilier rouge, parce que nous sommes toujours sur le chemin d'une avalanche possible, et nous enfonçons terriblement dans la neige molle. Il ne servirait à rien, d'ailleurs, de chercher sous la neige une fissure du rocher pour y planter un piton, parce que, outre le fait qu'il nous reste trois pitons en tout et pour tout, le rocher de ces couloirs est fait de blocs friables que retiennent seules la glace et la neige. Nous n'avons donc qu'une unique ressource : dégager, en fouillant la neige, une protubérance rocheuse, autour de laquelle nous passons la corde pour le rappel.

Deux cents mètres plus bas, au bout des rochers, il faudrait traverser la grande pente de glace pour rejoindre le seul passage qui permette de franchir la rimaye. Mais c'est une solution à laquelle nous ne pensons même pas, parce que nous n'irions pas loin avant de nous faire emporter par une avalanche. Nous préférons envisager un passage moins dangereux : nous appuierons à gauche, de façon à atteindre, pour le descendre le plus rapidement possible, un large couloir qui s'ouvre au-dessous de la barre de séracs suspendus du haut glacier du Brouillard. Au bas de ce couloir, la rimaye ne devrait pas nous réserver de bien graves surprises, parce que l'accumulation des

glaces ébouloées doit y avoir jeté un pont naturel. Si la chance veut bien nous protéger des chutes de glaçons, dans les minutes que durera notre traversée, cet itinéraire sera sans aucun doute le meilleur.

Nouant bout à bout nos deux cordes de quarante mètres, nous nous attachons aux extrémités et sacrifiant un des deux derniers pitons qui nous restent, nous nous apprêtons à affronter ce passage entre tous redoutables. Pour ne pas perdre une minute, à aucun des moments de cette manœuvre dangereuse, nous nous mettons d'accord sur les moindres détails : Oggioni descendra le premier, prenant soin de tracer une bonne piste, afin que je puisse ensuite courir dans ses traces. Si par malheur, pendant qu'il progresse, l'avalanche vient à se détacher sous ses pieds, ou si une volée de glaçons tombe d'en haut, il se laissera tomber à bout de corde, soutenu par moi, et le pendule qu'il fera ainsi en arrière le mettra à l'abri.

Il part donc, ouvrant dans la neige épaisse qui couvre la pente un profond sillon ; la corde, que je laisse filer doucement dans le mousqueton, me permet d'assurer chacun de ses pas. Et rien n'arrive de tout ce que nous appréhendions. C'est un facteur imprévu qui vient compromettre quelque peu notre sécurité. Les quatre-vingts mètres de corde disponible sont épuisés alors que mon camarade est à peine parvenu au milieu du dangereux couloir ! Désormais les dés sont jetés. Il n'y a pas une seconde à perdre. Je détache la corde du piton, que j'abandonne, et me lance sur les traces d'Oggioni, lui criant de courir. Dans les tourbillons de neige, plus rageurs que jamais, je le vois, silhouette sombre, qui se démène convulsivement dans le couloir pour perdre de la hauteur le plus rapidement possible ; la neige profonde semble vouloir l'engloutir.

Terribles instants ! Aujourd'hui encore il me semble les revivre. Mais sur le moment, je n'ai pensé à rien, j'en suis sûr, qu'à me dépêcher. Tout d'un coup, Oggioni s'arrête, puis agite les bras, comme s'il voulait m'indiquer quelque chose. Ah oui ! Je comprends ! Il est arrivé au bord de la rimaye, et la lèvre supérieure, très haute, est sûrement en surplomb. Il va falloir qu'il saute, et peut-être sans voir où il va atterrir. Je descends, en courant, aussi bas que possible. D'ici, cela devrait aller ! Je l'assure, corde tendue. Le voici qui se tasse sur lui-même et disparaît, tout doucement. La corde file, d'un mètre, entre mes mains ; une secousse sèche ; puis une voix lointaine : « Laisse aller ! Doucement ! » Encore quelques mètres de corde ; quel poids sur mes épaules ! Elle glisse, puis s'allège et coule maintenant dans ma main. Tiens ! On dirait la tête d'Oggioni... Mais non... Cette tache noire apparue à l'endroit où il est descendu, c'est Oggioni tout entier, qui a franchi la crevasse, reparaît, minuscule, et s'éloigne en courant ; il descend, mais dans cette grisaille uniforme qui m'enveloppe, j'ai l'impression qu'il monte !

Plus de corde... À moi de descendre, dans la trace. Me voici au bord de la rimaye. Sans prendre le temps de penser à la hauteur du mur, je me lance d'un bond dans le vide. Ce plongeon n'en finira donc jamais ? Brusquement, les genoux me rentrent dans la poitrine, et le choc m'envoie rouler contre un gros bloc de glace qui a fait le même saut que moi. Encore un temps de galop cahoteux à travers les rigoles profondes creusées par les avalanches dans la neige accumulée par les coulées précédentes et finalement, nous nous retrouvons l'un à côté de l'autre, époumonés, mais sains et saufs, et en sécurité.

La neige tombe toujours, sans répit. La tourmente a cessé, sans doute parce que nous sommes assez bas maintenant, et à l'abri du vent. La visibilité s'est aussi un peu améliorée ; pas assez cependant pour nous redonner le sens du relief et des distances. Nous nous répétons, comme pour nous aiguillonner : « Il est 17 h 30 ! Dans quelques heures il fera nuit ! » Mais à présent que nous sommes arrivés au bord de ce chaos, quelle est la meilleure façon de l'aborder ? Nous n'en avons pas la moindre idée.

Une seule chose est certaine : nous sommes loin de l'itinéraire que nous avons suivi hier matin, et par conséquent, il n'est plus question de nous embarquer sur ce fameux pont de neige branlant, en admettant qu'il existe encore ! Au hasard, simplement pour ne pas rester immobiles, nous nous enfonçons dans une sorte de grand corridor, qui s'ouvre à gauche en contrebas d'une haute barrière de séracs. Il est coupé de larges crevasses, mais de grosses colonnes de glace, récemment tombées par le travers, nous permettent de franchir ces premiers barrages... et de nous trouver, en fin de compte, enfoncés jusqu'aux hanches dans la neige molle. Et nous nous répétons : « Dans quelques heures, il fera nuit ! » Mais comment sortir de cette prison ? Où allons-nous pouvoir bivouaquer ? Trempés, glacés comme nous sommes, comment nous tirerons-nous d'affaire ?

Ce qui s'est passé ensuite, il serait trop long, et peut-être ennuyeux, de le raconter par le menu. Aussi bien, les incidents furent si nombreux que je ne saurais plus en renouer le fil. La neige était si profonde que nous ne pouvions avancer d'un mètre sans la creuser avec les mains. Vingt fois nous nous sommes frayé un passage, inutilement, pour le trouver barré par un obstacle imprévu. Alors nous revenions sur nos pas, essayant à gauche, essayant à droite, jusqu'à ce que nous ayons découvert une solution. Ce qu'étaient ces obstacles ? Une suite incessante de montées et de descentes, d'allées et venues, d'entrées et de sorties au milieu des séracs, des ponts, des corniches croulantes, des crevasses, des murs, des cavernes... Rampant, roulant sur nous-mêmes, le plus souvent, pour nous faire plus légers dans cette neige épaisse et inconsistante, sans rien voir, sans savoir où nous allions finalement nous retrouver. L'intuition seule infléchissait vers la

gauche cet épuisant tâtonnement, et aussi le vague espoir de tomber sur ce collet rocheux qui échancre, à la cote 3 438, l'arête sud de l'Innominata. Au milieu de notre enfer, cette encoche représentait la seule et unique possibilité d'évasion.

Et voici qu'avant même la tombée de la nuit, notre espoir se voit récompensé. C'est le col ; j'en suis sûr ; j'ai envie d'embrasser les rochers ! Qu'importe désormais le bivouac ! Demain, nous pourrons descendre d'ici en toute sécurité. Euphoriques pensées... En fait, nous ne nous arrêtons pas une seconde. Mettant à profit les ultimes instants de lumière, nous nous jetons sans tarder, tête baissée, dans la descente des rochers enneigés faciles.

À présent, il fait nuit. Mais nous sommes décidés à en finir. Droit dans l'axe du couloir, nous continuons à tâtons. À mesure que nous perdons de la hauteur, l'épaisseur de la neige diminue. Et pourtant, si nous considérons que l'altitude maintenant ne dépasse pas 3 000 mètres, le fait que la couche atteint le demi-mètre ne laisse pas de nous impressionner ! D'autant qu'il continue à neiger !

Une dernière surprise nous attend au bas du couloir, sous la forme d'un précipice imprévu. C'est un long, un délicat travail que de planter dans le rocher, à l'aveuglette, notre dernier piton. Sur la corde de quarante mètres passée en double, je me laisse descendre avec la plus grande circonspection, les mains au filin, les pieds cherchant à prendre appui sur le rocher. Je suis au bout de mes vingt mètres de corde, et sous moi, le vide continue à bâiller. Impossible, dans la grisaille de la nuit, d'en mesurer la profondeur.

Je remonte jusqu'au piton. Nous mettons bout à bout nos deux cordes, et le rappel, long de quarante mètres cette fois, nous dépose sur le glacier du Châtelet. Désormais, nous sommes hors de danger. Sous leur épais manteau de neige, les moraines faciles qui nous séparent encore de la cabane Gamba se confondent avec le gris de la nuit, et nous avons de la peine à la trouver. Quand nous allumons la bougie dans le refuge, il est 22 heures. Pour la première fois, toute tension relâchée, nous nous voyons : de vraies chandelles ! Et nous sentons, à la douleur qui mord nos extrémités blêmies par le gel, que le sang recommence à circuler.

La nuit passe sans que nous arrivions à fermer l'œil. Nous sommes trop mouillés, et malgré la montagne de couvertures entassées, nous grelottons. Dangers et souffrances nous ont si fort secoués qu'à chaque souvenir, vingt fois ressassé, la crainte nous fait sursauter.

Le 4, aux premières lueurs du matin, nous sommes déjà sur le chemin du retour. Chez nous, on nous attend ; on est inquiet, sûrement. Il faut descendre au plus vite. Tandis que, l'un derrière l'autre, nous allons en silence, je revois en pensée la montagne d'il y a deux jours : soleil à flots, fleurs, oiseaux, odeurs... tant et tant de

merveilles, et les roses de la victoire espérée... Comme tout a changé ! Il semble qu'une éternité ait passé.

La neige, qui tombe maintenant doucement, tranquillement, nous accompagne jusqu'à mi-chemin. Puis dans une éclaircie imprévue, l'espace d'un instant, le val Veni tout entier nous apparaît dans la profondeur. La neige est descendue jusqu'à 1 800 mètres, jusqu'aux prairies de la vallée. La pluie nous poursuit, serrée, jusqu'à Courmayeur.

* *

*

Après une telle aventure, quelle raison pourrait nous pousser à revenir sur ce Pilier rouge ? Eh bien, je l'avoue, c'est justement parce que nous avons vécu toutes ces péripéties que nous éprouvons le besoin encore plus impérieux de remonter là-haut et de passer, une fois encore, sur ces parois.

Le 3 juillet, après trois jours de beau fixe, une fois déplus, nous nous retrouvons en fin de journée à la cabane Gamba, de nouveau sèche et accueillante. Au coucher du soleil, l'étrange teinte violâtre qui baigne l'horizon nous fait une si fâcheuse impression que, sans tergiverser davantage, au lieu de nous étendre dans les couchettes déjà préparées, nous prenons le chemin du retour. Étant donné notre expérience récente, nous n'avons pas l'intention de nous embarquer par un temps qui ne soit pas absolument sûr !

Nous arrivons chez nous tard dans la nuit. Le lendemain, ô ironie, il fait un soleil magnifique ! En route donc, encore une fois, pour Gamba ! Le coucher du soleil, aujourd'hui, est beau, mais nous ne sommes pas tranquilles pour autant, car nous avons l'impression qu'il ne fait pas froid, et c'est mauvais signe. Quoi qu'il en soit, nous restons.

Le réveil sonne à 23 h 30, et à minuit, nous sommes déjà en route. Cette fois-ci, il n'y a pas de lune, et les lampes frontales entrent en fonction sans plus tarder. Décidément, il est écrit que nous aurons toujours un sujet d'inquiétude : il ne gèle absolument pas, et cela signifie que, préoccupés quant à la stabilité du temps, nous devons par surcroît progresser sur une neige amollie, avec une peine terrible.

Le temps file, et les premières lueurs de l'aube nous surprennent encore plus bas que l'autre jour, et morts de fatigue, en plus. Nous approchons du collet 3 438, lorsque nous découvrons un petit nuage en formation sur l'aiguille Noire de Peuterey, et nous sommes si démoralisés que nous songeons à faire demi-tour. Mais ce n'est qu'une pensée fugitive, et pour la troisième fois nous nous engageons sur notre trop célèbre glacier du Brouillard. La neige, tombée en

abondance ces jours derniers, s'est tassée, mais elle porte encore mal ; nos traces sont toujours visibles. On dirait qu'elles ont été faites par un ivrogne ! Inutile de dire qu'elles nous sont extrêmement utiles et, tandis que nous les suivons, nous ne pouvons moins faire que de revivre ces dramatiques moments.

Vers 8 heures, à l'instant où nous abordons à la base du pilier le couloir de glace de vingt mètres que nous connaissons bien, un craquement soudain nous fait lever les yeux. Là-haut, cent mètres au-dessus de nos têtes, une grosse stalactite de glace s'est brusquement détachée sous l'effet du soleil, et tombe droit sur nous. Instinctivement, je m'aplatis contre la paroi, me faisant le plus petit possible. Un claquement plus sec, maintenant, puis d'autres, plus sourds ; j'ai à peine le temps de me protéger la tête avec un bras qu'une grêle de glaçons me cingle. Sans dommage. Mais Oggioni a moins de chance : malgré toutes les précautions qu'il a prises, un des innombrables éclats l'a frappé au visage, à la racine du nez. Sur le moment, je ne peux rien faire pour lui ; nous devons, d'abord, nous sortir de cette position précaire. Tout sanglant, assommé par le coup, il me suit jusqu'au-dessus des plaques glacées difficiles, et je puis enfin le panser. Et nous reprenons l'escalade, car pour mettre à quia un « dur » comme Oggioni, il en faut davantage !

Après cette parenthèse, la journée se poursuit, excellente. À 13 h 30 nous sommes déjà aux terrasses du précédent bivouac, de fâcheuse mémoire. Nous mangeons un peu, et repartons sans tarder. Il fait si beau, l'escalade est si belle que nous nageons en pleine euphorie et grimpons très rapidement malgré les difficultés de cinquième et de sixième degré.

À 18 h 30, nous sommes déjà à la cime du Pilier rouge. Et dire que nous pensions : « Si nous bivouaquons aux abords du sommet, nous pourrions nous estimer heureux » ! Nous avons réussi là un bel exploit. Il faudrait, pour le conclure dignement, nous arrêter à la pointe Louis Amédée, laissant pour demain matin l'arête du Brouillard, avec, en manière d'apothéose, l'arrivée au sommet du mont Blanc avec les premiers rayons du soleil. Mais n'exagérons pas ! N'attentions pas à la dignité du Pilier rouge ! On ne peut manquer de respect à une montagne aussi austère. Comme si nous ignorions qu'il nous reste encore trois heures de jour, nous parcourons toutes les découpures de la crête du Pilier, les photographiant sous tous les angles, puis un rappel nous dépose dans l'échancrure qui sépare la pointe que nous venons d'atteindre de la paroi de la pointe Louis Amédée. Enfin, piochant à tour de bras avec nos piolets pendant plus d'une heure, nous débarrassons de sa glace une terrasse propice et prenons nos dispositions pour le bivouac.

Comme d'habitude les premières heures passées à la belle étoile

sont relativement bonnes ; nous sommes heureux, aussi, de notre victoire. Et pourtant le sommeil me fuit. À mesure que le temps passe, le froid devient de plus en plus mordant, et j'ai l'impression, de plus en plus nette, que le temps va encore nous jouer un tour de sa façon.

Ce n'est rien, pour commencer, qu'un pressentiment, désagréable. Plus tard, quand la nuit s'est faite profonde, je remarque que la voûte étoilée brille d'un éclat excessif. De fait, quelques heures après, mon souci se voit confirmé par l'apparition dans le ciel d'un voile de brume léger, presque imperceptible. Je suis à ce point ému par cette découverte que j'éprouve le besoin de faire part de mes inquiétudes à Oggioni. Tiré d'un profond sommeil, il ne sort même pas la tête de son sac. « C'est vrai ? » dit-il. Et il se rendort, comme un loir.

Au fil des heures, la brume s'épaissit. Plus de doute, maintenant. Le mauvais temps est inévitable. Tandis que je réfléchis au moyen le plus rapide de nous tirer de ce traquenard, un vif regret me point : si nous avions continué l'escalade, hier, nous aurions gagné un temps précieux. Mais comment prévoir un pareil changement ? Cette course, c'est une plaisanterie, ou une malédiction ?

Si nous voulons encore trouver des traces suffisantes pour nous conduire au refuge Vallot, notre hâvre le plus proche, nous devons éviter de nous faire prendre par le mauvais temps à plus d'une heure du sommet. D'ici au mont Blanc, en conditions normales, il nous faudrait environ sept heures. Nous ne serons donc hors d'affaire que si nous quittons le bivouac à 6 heures, le mauvais temps survenant vers midi. Mais la chose est très improbable, parce que, ordinairement, lorsque le mauvais temps commence avec de tels symptômes, il se déclenche peu après l'aube. Dès lors il ne nous reste plus qu'à brûler les étapes : être prêts à partir aux premières heures du jour, et puis courir... courir en priant Dieu que tout se passe bien.

Je regarde ma montre : 2 heures 30. Dans une heure il fera clair. Si nous voulons être prêts, dépêchons-nous. Je réveille Oggioni et lui fais part de mon projet. Trois minutes après... il ronfle ! La peste soit de l'inconscient ! J'ai envie de l'injurier. Et lui, le bon apôtre, me dit, un peu plus tard, pendant que nous faisons chauffer du thé : « J'ai vraiment bien dormi ! Oh ! Ce n'est pas que je me moque du mauvais temps, mais du moment que toi, tu t'en préoccupais... Je n'avais pas de raison de me faire de la bile, moi aussi. D'ailleurs, qu'y faire ? » Et de rire ! Mais il ne va plus rire, de longtemps.

À 5 h 10 nous sommes prêts à partir. Nous avons enfilé tous nos vêtements disponibles, et nous claquons des dents. Une première dalle d'une quinzaine de mètres nous donne autant de mal qu'un passage de six. En effet, nous sommes tellement gelés et engourdis que nous en sommes réduits à planter des pitons là où nous aurions passé, hier, pratiquement sans nous en apercevoir. Puis la gymnastique sur des

rochers plus faciles réchauffe nos muscles, si bien que nous supportons avec une certaine indifférence même le vent glacial qui se met à souffler.

Au levant, sur les montagnes du Valais, les éclairs font la sarabande. C'est là que l'ouragan s'est déchaîné. Pieuvre monstrueuse, il a craché toute son encre et s'agite contre le noir du ciel, laissant entrevoir par instants ses tentacules rougeâtres. « Quand le mauvais temps vient du mont Rose, disent les vieux guides du mont Blanc, l'orage est furieux, mais bref. » La chape grise qui le précède, très haut, couvre désormais tout l'horizon du couchant et finit par se confondre avec les montagnes du Dauphiné. Aucune illusion à se faire, par conséquent, quant à un nouveau et bénéfique changement de temps, et le mot d'ordre reste le même : la fuite, au plus vite !

Sur la pointe Louis Amédée, que nous atteignons vers 8 heures, de nouvelles rafales glacées nous fouaillent. La tempête s'est rapprochée ; elle est sur Genève, plus au nord, qui jette feu et flammes. Blanc de craie sur ciel violet, les nuages effleurent maintenant le sommet du mont Blanc, puis, peu à peu, submergent ses flancs. Sur les indentations acérées de l'arête du Brouillard, que nous venons d'attaquer, le vent hurle avec une telle violence que nous n'arrivons plus à nous entendre. Je crois d'ailleurs que, même sans ce vacarme, nous n'y arriverions pas davantage, car le froid nous soude les mâchoires ! L'arête est encore très enneigée et ses dangereuses corniches nous imposent une prudence particulière, qui ralentit notre marche. Et nous voici, nous aussi, dans les nuages.

Vers 10 h 30, au moment où nous allons en terminer avec la partie rocheuse de la longue arête, une tornade de neige s'abat sur nous, brutale, furieuse. Le désespoir nous saisit. Pour réagir, nous grimpons en courant ces derniers trente mètres de rochers faciles, puis, d'un coup, l'air se remplit de bruits étranges que nous comprenons seulement lorsqu'un picotement aigu fait fourmiller notre corps tout entier. « La foudre ! » En criant, nous jetons nos piolets et redescendons à quatre pattes la facile pente de rochers que nous venons de gravir. Nous sommes à tel point terrorisés, désorientés, que nous nous rendons à peine compte de ce que nous faisons. C'est l'instinct qui nous fait sortir notre sac de bivouac en toile caoutchoutée, pour nous en envelopper. Le tonnerre commence à amener les échos d'alentour. Quelle situation désastreuse que la nôtre ! La foudre et les rafales de grêle nous bloquent sur une des arêtes les plus difficiles du mont Blanc, à plus de 4600 mètres, à quelques heures seulement du terme de notre course. Impossible de continuer. Alors, rester là ? Pas question !

Nous rentrons dans les sacs à dos nos sacs de bivouac, revenons à nos piolets, mais n'osons pas les toucher, car il y a tant d'électricité

dans l'air qu'ils vibrent encore, d'effrayante façon. Puis, lorsque le calme semble revenir quelque peu, nous les empoignons avec précaution et reprenons notre ascension au milieu des tourbillons de neige le long de corniches menaçantes. À un moment donné, il nous paraît trop dangereux de garder l'arête. Aussi, profitant d'éclaircies fugitives dans le brouillard, nous nous lançons dans la traversée des pentes sud-ouest du mont Blanc. Leur raideur est extrême, mais grâce à Dieu la neige ne les a pas encore rendues trop périlleuses, et malgré la visibilité très réduite, nous fiant à notre instinct, nous avançons sans courir de risques excessifs.

La malchance s'acharne sur nous. Une demi-heure plus tard, alors que nous sommes encore en plein dans la pente, un deuxième sac de grêle se déverse sur nous. Peu s'en faut que le flot, dévalant avec violence, ne nous balaie. Heureusement que nous sommes solidement amarrés à nos piolets ! Avec cette épaisse couche de grêlons qui recouvre maintenant la pente, il est à peu près impossible de continuer la traversée. Nous nous élevons donc tout droit vers le mont Blanc de Courmayeur. Nous n'y sommes pas encore arrivés qu'un troisième orage de grêle crève sur notre tête, puis se transforme en neige. Le vent souffle avec une force accrue ; une fois de plus nos piolets s'affolent, et il nous faut les lâcher. L'air, de plus en plus saturé d'électricité, vibre et grésille ; le tonnerre gronde et roule. Non seulement les fourmis, désormais familières, courent sur notre corps, mais une main invisible tire aussi nos cheveux qui dépassent sous nos coiffures. Un vrai supplice ! De ci, de là, des feux Saint-Elme s'allument, confondant leurs flammes bleutées et fugaces avec la lueur des éclairs qui filtre à travers la grisaille.

Immobiles, accroupis dans la neige qui peu à peu nous recouvre, nous sommes partagés entre la peur, oui, la peur, et la résignation. Un à un je revois les amis foudroyés dans la montagne. Je revois leur corps martyrisé, je vais jusqu'à imaginer l'expression de leur visage au moment où la foudre les a frappés. Et je me sens si proche d'eux que j'en arrive même, à un moment donné, à me préoccuper de ceux à qui incombera la tâche de retrouver mon corps en ces lieux ! Je regarde mes jambes recroquevillées, palpe mes bras, les épaules d'Oggioni devant moi et songe que, d'un instant à l'autre, je pourrais bien rester immobile pour toujours, à demi carbonisé. Comme on se sent misérable et fragile, en de pareils moments ! Comme il est facile de mourir, sans même pouvoir lutter ! Lorsque la nature se déchaîne vraiment, il n'est ni force, ni technique, ni volonté humaine qui tiennent. Rétrospectivement, ces considérations peuvent sembler quelque peu ridicules, et superfétatoires ; mais essayez de vous replonger dans l'atmosphère de la réalité, et elles retrouveront leurs poids d'épouvante. Plus terrible encore est ce naturel presque cynique,

fruit d'une acceptation résignée, avec lequel on arrive à formuler de telles pensées.

Parfois, entre une rafale de neige et un éclair aveuglant, nous entrevoyons les rochers, désormais tout proches, du mont Blanc de Courmayeur. Si la fureur de l'ouragan nous avait saisis là-haut, nous disons-nous, au milieu de ces pierres ferrugineuses, c'eût été pire ! Consolation toute platonique ! La seule différence, c'est que nous en sommes à quelques dizaines de mètres, en dessous de l'arête. Le calme revient un peu. Nous trouvons le courage de bouger, et force nous est bien, faute de tout autre point de repère, de nous rapprocher des rochers. Nous voudrions nous en éloigner au plus vite, vers ce sommet du mont Blanc que nous devons absolument atteindre, pour descendre ensuite sur l'autre versant à la cabane Vallot. Mais comment nous orienter ? Au delà de l'arête, sur la grande paroi de la Brenva, d'énormes corniches s'avancent sur le vide de vingt mètres et davantage. Le risque est grave de s'y aventurer à l'aveuglette ! L'arête normale est une suite d'échines, d'entonnoirs, de petites crêtes, qui conduit à un faux plat, sous la pyramide terminale du mont Blanc. Dire, ô ironie, que par bonne visibilité, il nous faudrait d'ici quarante minutes de trajet facile pour arriver au sommet ! Quelle malédiction ! Si au moins nous avions emporté une boussole ! Peut-être, avec ce temps, l'aiguille serait-elle folle, mais du moins ces scrupules nous seraient-ils maintenant épargnés.

Pas à pas, multipliant les précautions, nous nous hasardons dans la direction présumée du mont Blanc, mais peu après, une fois disparus derrière nous les derniers rochers de la Tournette, qui nous servaient à nous orienter, nous nous sentons perdus. Nous devons nous faire violence pour continuer. Si seulement il y avait une éclaircie, juste le temps de nous laisser entrevoir la bonne direction ! Mais les minutes passent et l'éclaircie ne vient pas. Le vent glacé, chargé de neige, nous a transformés en bonshommes de glace, et il mène un tel vacarme que parfois il se confond avec le tonnerre. Les coups de foudre nous sont maintenant chose familière, ou presque. C'est devenu un geste normal que de lâcher et reprendre le piolet, pour le lâcher à nouveau chaque fois que nous nous rendons compte du danger. Si nous tardons à nous en débarrasser, il arrive que nous sentions le bras, voire la moitié du corps paralysés du côté où nous tenons le piolet. Parfois même nous voudrions le lâcher, et il reste collé à notre main. Notre indifférence, désormais, est quasi totale. Que nous puissions continuer à lutter, c'est un vrai mystère ; mais nous agissons dans un tel état de détachement qu'il semble que d'autres que nous soient en cause.

Nous avançons en zigzag, prudemment, parfois même à tâtons, et à quatre pattes, lorsque, dans la tourmente, il nous semble apercevoir une ombre inquiétante. Tantôt nous prenons une motte de neige pour

une crevasse ou un ravin ; tantôt c'est l'immense précipice de la Brenva qui prend figure de simple rigole ! La neige est tellement profonde, et notre allure est si lente, si discontinue, que nous ne savons plus, à certains moments, si nous montons ou si nous descendons ! Vraiment, c'est curieux : comment, après avoir si longtemps marché, pouvons-nous avoir l'impression d'être encore sur le faux plat qui précède la raide pyramide terminale ? Mais alors, où est-il, ce sommet ? Le vent, maintenant, nous attaque de front, encore plus impétueux, glacial, et nous jette au visage des glaçons piquants comme des aiguilles. Tiens ! là, tout près, posée sur la neige, une perdrix blanche... Je m'arrête pile. Elle s'enfuit à tire-d'aile, à ras du sol, revient, s'envole à nouveau dans la même direction, revient encore. Des perdrix blanches au sommet du mont Blanc ? Depuis quand ? Je me secoue. C'est sûrement une hallucination. Et je m'approche, incrédule. J'en suis à me demander si je n'ai pas perdu la tête lorsque... je laisse exploser ma joie. Nous sommes au sommet du mont Blanc !

Voici les rides caractéristiques de la cime, et les quelques traces de pieds qui ont résisté, durcies par le gel et dégagées par le vent. Quel idiot je suis, pour en arriver à prendre une empreinte de pied pour une perdrix ! En fait, c'est la neige poudreuse, chassée à toute vitesse, qui donnait à cet oiseau l'hypothétique vie et mouvement, et ce vent furibond qui nous gifle, c'est le vent du nord-est qui racle sauvagement la cime. Et je hurle à Oggioni : « Nous sommes au sommet ! » Et lui, hésitant à me croire, s'approche pour me serrer dans ses bras.

C'est la première fois qu'il atteint les 4 810 mètres du mont Blanc et sa surprise est parfaitement compréhensible. Il est 15 h 30. Nous avons mis cinq heures pour un parcours qui en demande deux normalement. Il n'y a pas de temps à perdre ; bien des inconnues nous attendent encore, et d'ailleurs il n'est pas question, avec ce froid mordant, de nous attarder ici. M'orientant grâce au vent, je me dirige vers cette arête des Bosses, que suit la voie normale du mont Blanc, et qui mène au refuge Vallot. La première partie de l'arête, aérienne, balayée par le vent, porte des traces excellentes, qui nous indiquent la route, mais dix minutes plus tard, aux abords de la Tournette des Bosses, là où l'itinéraire redevient compliqué et mal défini, nous nous trouvons une fois encore livrés au hasard, enfonçant dans des plaques dangereuses de neige soufflée. Dans ces conditions, semblables à celles que nous avons rencontrées sur l'autre versant, avec ce seul avantage que tonnerres et éclairs ont progressivement ralenti leur sabbat, nous errons pendant deux heures avant de parvenir à ce refuge Vallot, que nous n'espérions plus. Par deux fois nous avons failli l'atteindre, et nous nous sommes éloignés parce que nous le prenions pour un sérac !

Refuge Vallot ! Simple boîte de tôle, cent fois bénie, havre secourable aux désespérés, à plus de quatre mille mètres d'altitude, à qui tant d'alpinistes en perdition doivent la vie ! Je voudrais savoir chanter en son honneur un hymne de gratitude. Une fois de plus, comme un ressuscité, je puis trouver asile entre ses parois grinçantes, mais salvatrices, m'enrouler dans ses misérables et réconfortantes couvertures et attendre à l'abri que le mont Blanc ait épanché sa colère.

Au coucher du soleil, le vent du nord, comme par magie, disperse la tempête. Illuminé par les derniers rayons, le mont Blanc, dans le souffle sidéral qui fait fumer ses arêtes, dresse son grand cône de cristal scintillant, d'une sévère, d'une transparente beauté. Maintenant, nous avons vraiment vaincu. Demain, avant que le soleil ne se lève, nous commencerons à descendre vers la vallée.

Le nez écrasé contre la vitre, Oggioni admire encore « son » sommet, qu'il a atteint avant de le voir. Puis la nuit descend. Nous nous roulons dans les couvertures et, comme tant d'autres fois, nous écoutons la plainte du vent, la voix de notre cœur, la joie de vivre.

XIV. DIX-HUIT MILLE MÈTRES EN QUATRE JOURS ET DEMI !

Cela a commencé avec un projet d'ascension à la Grivola, choisie en manière de protestation contre le mauvais temps qui sévissait sur le mont Blanc. Cette année, je voulais la consacrer entièrement à la réalisation d'un programme nourri dans le groupe du mont Blanc, mais jusqu'à aujourd'hui, bien que j'aie mis à profit toutes les brèves parenthèses de beau temps, je n'ai satisfait que trois de mes désirs les plus ambitieux. En tout état de cause, il s'agit de trois importantes premières : paroi sud-ouest du Petit Gruetta, mont Blanc par le Pilier rouge du Brouillard, voie directe au mont Maudit par la paroi sud-est.

Étant donné mes intentions, le fait d'être arrivé au 15 août avec trois escalades seulement à mon actif témoigne d'une saison détestable. Et pourtant, compensation paradoxale, je me sens entraîné comme je l'ai rarement été ! Depuis quelque temps, avec obstination, presque chaque jour, avec mon inséparable Andrea Oggioni et mon excellent ami Roberto Gallieni, j'ai multiplié les interminables marches d'approche, et chaque fois, je peux le dire, la journée s'est terminée par une retraite précipitée, au milieu des éclairs, du tonnerre, des rafales de pluie ou des tourbillons de neige, suivant l'altitude à laquelle nous nous trouvions. Parfois aussi le mauvais temps attendait pour se déchaîner soit que nous ayons déjà attaqué une paroi difficile, soit même la deuxième journée, aux approches du sommet. Et alors la retraite, sur une muraille glacée, dans la tempête de neige, manquait tourner au drame et nous valait en tout cas de pénibles bivouacs. À chaque retour, nous maudissions notre malchance, et l'envie de nous battre encore grandissait en nous. Et c'est ainsi que nous étions arrivés au 15 août, qui marque la fin de l'été pour les alpinistes, avec une fringale d'escalade qu'exaspérait encore le plus poussé des entraînements.

Ce matin, quand nous avons pris le parti de nous tourner vers la Grivola, c'est bien, comme je l'ai dit, pour nous évader de ce mont Blanc dont nous ne pouvions rien voir, depuis une semaine, que le manteau de neige et le chapeau de nuages. Sur la Grivola, pensons-nous, tout ira plus vite et plus sûrement. Aucun de nous pourtant ne la connaît, sauf pour avoir bien des fois admiré sa magnifique pyramide neigeuse, du fond de la vallée d'Aoste ou des parois du mont Blanc.

Nous quittons donc Courmayeur, Gallieni, Oggioni et moi, tard dans l'après-midi du 15 août, avec l'intention de gravir la Grivola par

sa face glaciaire nord-est. Nous aurions préféré la face nord-ouest, plus intéressante, mais nous y avons renoncé, craignant de trouver en mauvaises conditions les deux fameuses bandes de rocher qui la coupent transversalement. Nous arrivons à Vièyes, dans le val de Cogne, vers 19 heures seulement, par la faute d'un accident de la route qui bloque la circulation pendant plus d'une heure. C'est en vain que nous y cherchons photographies et renseignements sur notre montagne. Nous nous confions donc à la chance, et nous prenons le seul sentier qui monte du village.

Une vieille revue d'alpinisme nous a appris qu'au départ de Vièyes, on peut atteindre le glacier de Nomenon et de là le pied de la paroi nord-est en passant par les chalets de Nomenon, qui sont les seules manifestations de la présence humaine dans une vallée extrêmement primitive. C'est là tout ce que nous savons de la Grivola ! Le chemin muletier continue à s'élever en lacets sur une échine raide, boisée de sapins et de taillis épais. Nous ignorons dans laquelle des deux vallées parallèles il va s'enfoncer. Quoi qu'il en soit, il nous mène vers le haut. Le temps est lourd et humide, comme chaque soir de pesantes nuées cheminant dans le ciel et ne nous présagent rien de bon. Mais nous nous forçons à l'optimisme ? espérant que le temps tournera au beau pendant la nuit et que cela nous permettra de faire notre course au clair de lune.

À une soirée étouffante succède une nuit non moins chaude. À 21 heures, débouchant dans la vallée de droite à la sortie de la forêt, nous tombons à l'improviste sur un chalet ; désert, à part deux chevaux paisibles, qui paissent sagement. Nos doutes quant à une possible erreur d'itinéraire trouvent bientôt confirmation lorsque la pleine lune nous montre la grande pyramide de la Grivola toute petite dans le lointain, par delà au moins deux chaînes de montagnes plus basses ! Il serait absurde de penser que nous pourrions en atteindre le sommet dans les premières heures de la matinée, et pour comble d'ironie, si nous devons renoncer à notre course, ce ne sera pas, cette fois, par la faute du mauvais temps !

Comment rejoindre le vallon des chalets de Nomenon ? Il n'y a personne pour nous indiquer le chemin, parce que, c'est justement aujourd'hui la fête du 15 août, et cela explique que cette alpe soit aussi déserte. Nous ne nous avouons pas vaincus pour autant ; maintenant la véritable aventure va débiter ! Profitant des rayons de la lune, nous commençons vers l'est, sur un petit sentier, une traversée fébrile, à peu près horizontale, et nous sommes si inquiets de savoir ce qui nous attend que, de temps en temps, nous prenons le pas de course ! J'ai perdu le compte des ravins et des côtes franchis lorsque, tout d'un coup, immense silhouette éblouissante d'argent, solitaire, élégante, la Grivola se dresse devant nous. Et quelques instants plus

tard, ô surprise agréable, guidés par notre instinct plus que par n'importe quoi d'autre, nous nous heurtons aux chalets de Nomenon. La chance nous a souri. Il n'est pas trop tard ; 22 h 15 seulement.

Une heure plus tard, sur une terrasse commode de la moraine, au confluent des deux vallées nord-est et nord-ouest, nous décidons de nous arrêter pour prendre une importante décision. Ces contretemps divers ne nous ont malheureusement pas permis d'examiner à la lumière du jour, comme nous en avions l'intention, l'itinéraire choisi, et maintenant, dans la clarté diffuse de la lune, le glacier du Nomenon, qui nous sépare de la face nord-est, nous apparaît si sombre, si confus que l'idée d'avoir à le parcourir nous inquiète sérieusement. En revanche, la vallée de Belleface, qui conduit au pied de la face nord-ouest, s'ouvre devant nous si tranquille, si engageante qu'il semble absurde de l'éliminer ! Bientôt nous nous trouvons tous d'accord pour préférer la face nord-ouest à la face nord-est, et nous n'aurons pas à nous en repentir.

Pelotonnés dans les cailloux, nous passons deux heures à nous raconter des histoires au lieu de dormir, et à 1 h 30 du matin, nous nous remettons en route à la lumière de nos lampes frontales. La lune vient en effet de disparaître derrière le col de Belleface, nous laissant dans l'ombre. Il fait plus froid ; et dans le ciel, les nuages vont se clairsemant.

Ainsi vue d'en bas, de nuit, la paroi nord-ouest de la Grivola ne nous donne pas l'impression que nous sommes au pied d'une grande montagne. La pente, rocheuse au départ et terminée en triangle de glace, projetée en raccourci contre la voûte du ciel, perd sous l'éclairage de la lune formes et dimensions. Et pourtant, de la base au sommet, la dénivellation de cette glissoire formidable atteint largement quinze cents mètres !

Les brouillards qui, depuis plusieurs jours, enveloppaient notre sommet, ont déposé partout un voile d'humidité, que le gel de la nuit a transformé en un verglas surnois. Aussi sommes-nous sur nos gardes dès les premiers talus de moraines et la concentration, la tension nerveuse vont-elles grandissant, tandis que nous nous élevons sur les ressauts rocheux qui nous amènent progressivement aux premières pentes de glace. De-ci, de-là les lampes éclairent de grandes taches blanches étoilant les rochers obscurs : elles marquent les impacts de pierres tombées qui sait de quelle hauteur ! Brr !... Le moindre bruit, dans l'absolu silence de cette nuit, nous fait sauter le cœur, et nous ne pouvons rien faire que tendre l'oreille, avec inquiétude.

Un vent glacial nous accueille dès le début des pentes de glace. Désagréable, certes, mais aussi prometteur de beau temps. Nous faisons halte quelques minutes, pour nous restaurer, chausser les

crampons, changer les intervalles de corde. À 5 heures, alors que nous venons de repartir, l'aube radieuse commence ses métamorphoses. Sur cette paroi, qui ne voit le soleil que tard dans l'après-midi, il fait un froid sibérien ! Et l'aisance de nos mouvements s'en ressent, même lorsque nous taillons avec effort dans la glace vive. Et pourtant, petit à petit, nous montons, de plus en plus fascinés par cette montagne, aux lignes si belles, si aériennes. Les deux bandes rocheuses si redoutées se révèlent à l'usage à peu près dégarnies de neige, et, n'était le verglas de rigueur, ne me laisseraient sans doute aucun souvenir notable. Tandis que les pentes de glace sont un enchantement ; la dernière surtout, qui monte d'un seul élan de la deuxième bande de rochers jusqu'au sommet, très raide, en forme de triangle parfait, comme une grande flèche d'argent plantée dans le ciel.

La neige qui la recouvre est des meilleures qui se puissent imaginer ; un seul coup de pied suffit pour enfoncer la chaussure, munie de son crampon, jusqu'à la cambrure, et la pointe du piolet se plante aisément, sur toute sa longueur. Tandis que je m'élève, je me retourne de temps à autre, pour admirer nos traces : leur fil ténu semble prendre naissance au milieu d'une base idéale et hisser sa ligne perpendiculaire jusqu'au sommet du triangle, en une figure géométrique parfaite.

Le franchissement de l'antécime, plâtrée de glace, nous donne un peu de mal. À 10 h 15, nous foulons la cime effilée. Le panorama est un des plus suggestifs des Alpes. Nous sommes au cœur du système occidental, au milieu d'une Véritable mer de grandes montagnes, et nos yeux vagabondent librement de la chaîne du mont Blanc, tout entière déployée, à celle du mont Rose, du Cervin au Grand Paradis, du Valais à la Haute Savoie et au Dauphiné. En vérité, nous sommes sur la « Grivola Bella », chère au poète Carducci.

Beaucoup moins enthousiasmante est la descente par la voie normale, qui n'est rien autre qu'un grand tas de pierres croulantes ! Au pied de la montagne, le glacier de Traio est bien sillonné de traces tentantes, mais elles se dirigent vers un col sous la pointe Noire, et cela laisse supposer qu'elles conduisent à Cogné. Comme nous avons laissé notre voiture à Vièyes, elles ne nous seraient d'aucune utilité. Aussi décidons-nous de regagner la vallée en descendant ce glacier de Traio, que nous ne connaissons pas. La chance est avec nous, car, à un moment donné, notre intuition nous pousse à traverser vers la gauche par un bref collet rocheux, et nous passons ainsi dans une autre vallée parallèle qui, sans aucune difficulté, au cœur d'une nature merveilleuse et sauvage, peuplée de chamois et de bouquetins, nous amène à quelques minutes de Vièyes. Heureuse inspiration ! Si nous avions continué à descendre tout droit, nous aurions découvert, au bout de quelques centaines de mètres, que le glacier s'encaissait entre

des parois abruptes et se déroba brusquement, en un saut vertical d'au moins deux cents mètres ! Mais cela, nous ne l'avons appris que plus tard, naturellement.

Près de Saint-Pierre, dans le val d'Aoste, tandis que notre auto file rapidement sur la route bordée d'arbres qui mène à Courmayeur, la belle Grivola nous apparaît, toute illuminée par le soleil de l'après-midi, et penche la splendeur de sa grande face nord-ouest, pour nous saluer.

* *

*

Le lendemain, 17 août, le temps est toujours aussi beau. Le 18, je dois conduire un alpiniste suisse au mont Blanc par l'arête de Peuterey. Me remettre, avant cette course, des longues fatigues de la Grivola, serait la chose la plus naturelle du monde. Mais j'ai scrupule, avec ce beau temps, à abandonner mon ami Gallieni. Je vais donc repartir aujourd'hui même avec lui, pour une ascension que nous pourrons terminer dans la journée de demain, c'est-à-dire en temps utile pour ne pas manquer à mon engagement. Cette fois encore pour notre plus grand plaisir, le sympathique Oggioni sera de la partie, et sa présence nous garantira à coup sûr chance et bonne humeur.

Au programme, nous avons mis le mont Blanc par une des grandes voies de la Brenva, Major ou Sentinelle Rouge. Et ce même après-midi, nous ne sommes pas encore arrivés au bivouac de la Fourche que, tout à coup, je me rappelle que c'est aujourd'hui le 17 août ; une date que les guides du mont Blanc redoutent entre toutes. Maintes vieilles légendes courent sur ce jour fatidique, que les vieux guides surtout se plaisent à raconter. Je pose en principe que je ne suis pas superstitieux. Mais je respecte ces légendes, à cause des traditions qu'elles représentent et qui conditionnent souvent une éthique montagnarde d'autant plus précieuse qu'elle devient plus rare. D'autre part, le sentiment de culpabilité et de regret que j'éprouve, comme si j'insultais une chose sacrée, se trouve renforcé par un souvenir qui semble apporter une confirmation à ces légendes : c'est ce jour-là, précisément, voici quelques années, que le grand guide Ottoz a trouvé la mort, sur cette même paroi que je me prépare à affronter. Tout cela m'impressionne si fort qu'une peur étrange m'envahit. Pour me secouer, me redonner confiance et sérénité, je n'ai qu'un autre souvenir : celui d'un autre 17 août, qui préluda, il n'y a pas tellement longtemps, à l'une des plus belles victoires de ma carrière alpine, la première du Pilier sud-ouest du Dru. Et puis, à bien y penser, pour favoriser encore cet état d'âme, n'y a-t-il pas surtout le paysage sévère de la Brenva ? De cette Brenva, bien digne, en vérité, d'inspirer les

légendes du 17 août ?

Au bivouac de la Fourche, jamais autant de distractions ne m'ont attendu que ce soir ! Nous pouvons même, agréable surprise que nous devons à Gallieni, trinquer avec une bouteille de champagne à notre récente ascension de la Grivola. Nous en arrivons, semble-t-il, à oublier ces soucis et ces craintes du lendemain qui ne manquent jamais, à la Fourche, de peupler les longues heures nocturnes précédant le départ. Mais halte-là ! Il est dit que la hantise de ce jour se prolongera jusqu'au bout, et la voici qui reparaît de la façon la plus inattendue. Comme si elle m'attendait au passage ! Au moment où, pour m'endormir quelques heures, je m'allonge sur le plancher, dans le noir, juste au-dessus de ma tête, le faisceau de ma lampe électrique illumine une plaque de métal : « À la mémoire de C. Alberico et L. Borgna, morts à la Brenva le 17 août 1934 » ! Et l'angoisse à nouveau de s'installer en moi... Muette... C'est seulement au terme de notre course que j'apprendrai de mes compagnons qu'ils ont vécu eux aussi les mêmes terreurs intimes.

Le réveil (comme s'il en était besoin !) sonne à 22 h 30. Une heure plus tard, dans l'intense lumière de la pleine lune, nous commençons la descente familière vers le glacier de la Brenva. À 1 heure, nous sommes au col Moore. À 2 heures (nous marchons lentement, sans entrain), au pied de la longue pente qui monte vers la Sentinelle rouge. Pour justifier notre lenteur, et cette indécision, il y a une bonne raison, très sérieuse : il ne gèle absolument pas. L'air reste étouffant ; sur le glacier que nous venons de traverser, la neige était gorgée d'eau, et dans cette face de la Brenva qui nous domine de ses séracs, le danger nous guette. Depuis que nous avons quitté le bivouac, j'ai à maintes reprises vérifié la température. Jamais l'index du thermomètre n'est descendu au-dessous de zéro et nos hésitations sur la conduite à tenir n'ont fait que s'accroître ; d'autant que de légers voiles de brume sont en train de se former dans le ciel. Et je répète : « Temps de 17 août ! », maudissant le destin. Cependant les heures ont passé, et nous ne sommes qu'au départ de la Sentinelle rouge, et il est 2 heures ! De la voie Major, il n'est plus question, maintenant, cela va de soi ; mieux, les choses en sont arrivées au point que nous envisageons même l'opportunité de renoncer à la Sentinelle rouge pour nous rabattre sur l'éperon de la Brenva, plus court et plus sûr ; voire de rentrer à la Fourche et de là à la maison, tout bonnement ! Gallieni et Oggioni s'en remettent entièrement à moi pour ce choix embarrassant. Et vers 3 heures, le vent se lève, une vague de froid passe, et la température, du même coup, tombe de quelques degrés au-dessous de zéro. Plus d'hésitation ! Je me lance immédiatement sur l'itinéraire de la Sentinelle, mes compagnons sur mes talons.

Quelle étonnante ascension ! Et quelle voie magnifique ! De place

en place seulement la glace vive affleure, et il faut tailler. Partout ailleurs, les pentes sont revêtues d'une couche de neige mince, mais bonne, et, ce qui compte encore davantage, pendant tout le temps que nous serons dans la face, il ne tombera ni un glaçon, ni une pierre. Le froid se maintient tout le reste de la nuit et l'aube limpide éclate de couleurs. Les premiers rayons du soleil nous trouvent, bien au-dessus de la « Côte tortueuse », sur l'« Escalier »(16), dont les rochers rouges et solides sont en plus d'un endroit soudés par de spectaculaires coulées de glace. À 8 h 20, sortis de la face, nous sommes déjà tout près du sommet du mont Blanc, et cinq heures plus tard, après avoir traversé d'une traite le mont Maudit, le mont Blanc du Tacul et l'ample cuvette de la Vallée blanche, nous sommes au refuge Torino, les pieds sous une table bien garnie !

La belle course, en vérité ! Notre satisfaction à tous trois est grande, mais je serais plus content encore si je pouvais, comme mes compagnons, penser au lit moelleux qui nous attend à la maison. Hélas ! la réalité est beaucoup moins affriolante : de nouvelles fatigues sont en vue, et la montagne, aujourd'hui, à l'inverse exactement de ce qu'on en devrait attendre, me soulève le cœur. Comme si j'étais condamné aux travaux forcés. Contrairement à ce qui se passe, en règle générale, j'envie mes compagnons, qui vont redescendre dans la vallée. Et aujourd'hui, mieux que jamais, il me semble comprendre combien la montagne peut paraître monstrueuse à qui ne sait voir, dans une ascension, que la fatigue physique et le danger.

* *
*

Le jour même, avec un chargement invraisemblable, j'arrive à la cabane Gamba tout de suite après le coucher du soleil. Le gardien m'y attend et avec lui, mon camarade de Zurich, monté le matin, comme convenu. Ajoutons, pour compléter la liste des hôtes du refuge, trois alpinistes suisses, venus avec le même programme que nous. Des bancs de brouillard épais coiffent les cimes environnantes, mais le baromètre est haut, et pour l'instant, nous n'avons pas de raison de craindre le mauvais temps.

À 23 heures, le trille du réveil me fait (quelle différence avec hier soir !) l'effet d'une douche froide. Il me faut une bonne demi-heure pour me réveiller complètement. Les nuages du couchant, loin de se dissiper avec la tombée de la nuit, se sont seulement abaissés et maintenant submergent entièrement le refuge. La visibilité est nulle. Force nous est de modifier notre programme, qui prévoyait un départ vers minuit, de façon à atteindre le bivouac Craveri, à la brèche nord des Dames Anglaises. Assez tôt pour un repos de quelques heures,

avant de nous lancer dans le parcours de la longue arête de l'aiguille Blanche.

À 1 heure, la situation n'a pas changé. Nous nous résolvons à partir quand même, à tâtons, dans l'espoir de crever le plafond de brouillard aux abords du col de l'Innominata. Les Suisses, prudemment, restent en arrière ; ils nous suivront à une heure d'intervalle. Vers 3 heures, lorsque nous approchons du col de l'Innominata, nous pouvons utiliser alternativement la lumière de nos lampes frontales, et celle de la lune, qui, en fin de compte, se montre par brefs intervalles à travers la couche épaisse des nuages. Mais de l'autre côté du col, il en va tout autrement, et il nous faut nous arrêter. Le glacier du Frêney, cent mètres au-dessous de nous, est absolument invisible, noyé sous un flot compact de brouillard stagnant ; la lune, en outre, n'en éclaire qu'une faible partie. Mieux vaut attendre l'aube. Nous y verrons plus clair pour marcher, et surtout, nous pourrions nous rendre compte si le temps veut vraiment se mettre au mauvais, ou non. Nous enfilons nos cagoules de duvet. Mais la halte n'est pas des plus confortables. Un vent glacé siffle autour de nous, balayant le col, et nous frissonnons, chaque fois qu'un craquement sinistre monte du glacier invisible.

Un peu avant l'aurore, voici venir les Suisses, qui attendent avec nous. Vers 6 h 30, lorsqu'il fait définitivement jour, les brumes se déchirent alentour, pour nous révéler la naissance d'une journée splendide. Vite ! Nous avons perdu assez de temps ! Nous plongeons dans la descente du raide couloir rocheux qui nous amène rapidement sur le glacier du Frêney. C'est en ce point qu'il est le plus étroit. Pour le traverser, il ne faut guère plus d'un quart d'heure. Mais il est à ce point chaotique, les longues rangées de séracs en équilibre, sur ou sous lesquels on doit passer, sont si dangereuses que, lorsqu'on arrive sur l'autre rive, à l'abri, on n'a pas seulement le souffle court et la peur au ventre, mais on se sent heureux d'être encore vivant !

Étant donné l'heure tardive et les conditions de la montagne, particulièrement sèche cette année, c'est-à-dire dépouillée de glace et de neige, le risque est grand de nous trouver sur la trajectoire de quelque grosse pierre. Je préfère donc éviter le couloir de la brèche des Dames Anglaises et le passage d'accès au bivouac Craveri, « gagner l'arête de l'aiguille Blanche en suivant, à gauche de l'itinéraire normal, la cheminée rocheuse de la variante Graham Brown. Nous commençons sans plus tarder à nous élever en diagonale dans la pente enneigée qui mène au rocher, et je trouve bientôt à m'employer sérieusement. À chaque pas je dois tailler des marches, dans une glace extrêmement dure, presque noire. Mètre après mètre, nous nous hissons sur la pente déclive. Les Suisses sont encore aux prises avec les séracs du Frêney et malgré la fatigue, je ne les envie pas. Le soleil va bientôt les rejoindre, et je tremble pour eux à cette perspective, car ils

sont encore exposés aux éboulements de glace, qui se multiplient à mesure que la température s'élève. À 7 h 40, au moment où nous attaquons les rochers de l'aiguille Blanche, après avoir enfin quitté nos crampons, ils viennent tout juste de passer la rimaye et sont en train de monter dans nos marches. J'ai l'impression qu'ils sont trop lents pour une telle course. Désormais, nous ne saurons plus rien d'eux. Sans doute le bon sens les a-t-il poussés à redescendre.

Les rochers sur lesquels nous grimpons nous offrent une escalade agréable, sans difficulté, et sans grand danger, pour ce qui est des chutes de pierres. Nous n'avons pas encore atteint le fil de l'arête que le dernier banc de brouillard, qui encapuchonnait la moitié supérieure de la pointe Gugliermi, se dissocie en cocons multicolores, et debout sur la crête aérienne qui sépare le bassin du Frêne de l'ample amphithéâtre de la Brenva, nous nous sentons transportés dans un monde fabuleux. Mon compagnon, visiblement heureux, est en extase devant tant de beauté. Et moi, si je ne goûte pas une semblable joie, parce que ce paysage m'est maintenant familier, je savoure la satisfaction du guide qui a pu révéler à son second de cordée son domaine fantastique, en l'exprimant de la façon la plus directe et la plus efficace. Et la joie de cet homme me dédommage pleinement.

Désormais le temps va s'envoler presque sans que nous nous en rendions compte. Nous avançons par à-coups, faisant alterner passages et photographies, parfois nous accordant de brèves haltes pour bavarder, des splendeurs qui nous entourent, de nos escalades passées ou futures, de notre vie, en somme de tout ce qui nous passe par la tête. Souvent, nous nous remettons en route sans pour autant interrompre notre dialogue. Comment faire autrement ! Notre plaisir est total.

Bien que nous approchions désormais des 4 000, c'est à peine si la fatigue se fait sentir. Nous sommes passés presque sans nous en apercevoir des rochers à la glace de la calotte sommitale de l'aiguille Blanche. Même le dur travail de taille sur la glace vive n'arrive pas à nous distraire de notre émerveillement. Et puis, tout d'un coup, l'enchantement se brise et se dissipe, cédant la place à une crainte trop justifiée : le temps est en train de changer, rapidement. Les aigrettes innocentes qui, naguère encore, vagabondaient dans le ciel, effleurant ce sommet, puis cet autre, progressivement épaissies, se sont transformées en nuages menaçants, et bientôt les flancs du mont Blanc, puis le sommet, sont entièrement noyés.

À 13 heures exactement nous foulons la cime de l'aiguille Blanche. Sans nous arrêter, accélérant l'allure au contraire, nous continuons notre aérienne chevauchée, traversons deux pointes secondaires ; gardant bien malgré nous le fil de l'arête, car les conditions sont détestables : glace dure, sous une mince couche de neige pourrie.

Nous voudrions aller vite, et les précautions d'usage en pareil cas nous font perdre beaucoup de temps. Sans une minute de répit, je taille des marches innombrables dans la glace vive ; elles viennent s'ajouter à toutes celles que j'ai taillées dans la matinée, et mes deux poignets commencent à me faire mal. À mesure que le temps empire, mon inquiétude grandit. Nous sommes arrivés sur la troisième et dernière pointe, et déjà le vent fait voler une poussière de neige. Il nous faut descendre rapidement au col de Peuterey et trouver un moyen ou un autre de sortir de ce piège, extrêmement dangereux en cas de mauvais temps prolongé.

Nous avons à peine installé la corde double pour le premier rappel que déjà il commence à neiger ! Neige mouillée d'abord, chassée en tempête, qui transperce rapidement nos vêtements, puis rafales de grésil glacial, qui nous les gèlent sur le dos. Nous ne saurions rencontrer plus mauvais temps en un plus mauvais endroit ! Notre unique consolation, au milieu de tous ces malheurs, c'est que le tonnerre ne gronde que très loin. En revanche, l'idée d'avoir à descendre les rochers Gruber sur le versant du Frêne, ce qui est la meilleure solution pour perdre rapidement de l'altitude, me fait vraiment mal au cœur. Ces rochers Gruber sont bien plus dangereux qu'il n'y paraît, du fait des chutes de pierres qui en balaient les éperons, quelle que soit l'heure. Et qui nous dit, aussi, que plus bas sur le glacier nous trouverons un passage facile ? À la fin du mois de juin, la dernière fois que je suis passé là-dessous, justement pour monter par les rochers Gruber, l'enneigement encore abondant ne m'a pas empêché de trouver le glacier barré sur toute sa largeur par une énorme crevasse, aussi large qu'une maison ; j'ai dû, pour la franchir, utiliser le seul pont existant au milieu du glacier : un entassement de blocs de glace détachés, comme cela se produit continuellement, du glacier suspendu au-dessus ! Le passage fut extrêmement risqué, très difficile, et il fallut recourir à une courte échelle.

Tandis que s'enchaînent les manœuvres compliquées de la descente, je ne cesse d'admirer le calme et l'habileté de mon compagnon. Il est parfaitement à son aise dans cette grande ascension qu'il a lui-même choisie et pour laquelle il m'a engagé.

À 8 heures, nous atteignons le col de Peuterey. Depuis un moment déjà le vent glacé, chargé de grésil, a fait baisser sensiblement la température, et cela amène bientôt un changement de temps. Il fait très froid, mais il ne neige plus, et c'est là le plus important. Lorsqu'il s'agit de décider définitivement de la solution à adopter, entre les deux voies possibles, je choisis celle du sommet. Je n'aurai pas à m'en repentir, mais elle sera beaucoup moins rapide que je ne l'ai espéré !

La première pente, qui mène aux rochers du Pilier d'Angle, est toute en glace et exige un dur travail du piolet. En revanche, les

rochers qui lui font suite ne nous demandent que quarante minutes. Mais lorsque nous retrouvons la glace, au sommet du Pilier d'Angle, sous la forme d'une arête effilée qui se prolonge jusqu'au mont Blanc, notre désillusion est extrême : l'arête est tout entière en glace vive et dure ; et de ce fait, c'est un exténuant travail de taille qui nous attend. Et ce sera encore bien pire, plus haut, là où la pente se redresse !

Nous passons du jour à la nuit presque sans transition. De nouveau les lampes frontales entrent en action, mais pour peu de temps, car un moment vient où le vent rageur disperse les nuages qui enveloppent le mont Blanc, laissant apparaître une lune éclatante. Le froid est providentiel, pour ce qui est du temps, qu'il améliore ; mais il est féroce. Nous sommes emmitouflés avec tout ce que nous possédons : doubles gants, doubles bonnets, passe-montagne, chandail, veste de duvet, anorak ; même l'épuisante gymnastique de la taille des marches est impuissante à nous réchauffer. Ce sont les pieds, certainement, qui souffrent le plus, car nous ne pouvons improviser aucun moyen supplémentaire de protection ! La neige mouillée, dans laquelle nous avons pataugé toute la journée, a trempé nos chaussures, puis le gel les a durcies, et maintenant elles serrent nos pieds dangereusement dans un véritable étau. Tailler des marches à toute allure, pour gagner le plus rapidement possible le sommet et de là le refuge Vallot, voilà notre seule défense ; mais nous ne pouvons mieux faire et les heures ont beau passer très vite, elles n'en finissent pas. La glace devient de plus en plus difficile à entamer, et plus dangereuse, parce que l'abaissement de la température, en la durcissant, la rend plus fragile. Et la crainte des gelures devient une véritable obsession.

Lorsque nous atteignons le sommet du mont Blanc de Courmayeur, à 1 heure du matin, nous nous étreignons, émus, comme pour une grande victoire. En ce moment, et je suis sûr que c'est aussi le sentiment de mon camarade de cordée, nos rapports ne sont plus ceux de guide à client. Nous sommes deux amis, qui ont vécu en la partageant une intense aventure alpine, liés à la même corde, à la vie et à la mort. Il ne peut pas en être autrement. Cela compte, beaucoup. Là est la signification profonde de l'alpinisme.

Les beautés de la nuit sur les crêtes du mont Blanc, il n'est pas facile de les traduire ! La lune emplît le ciel, et mille lumières tremblantes scintillent au plus profond des vallées d'alentour. Le froid, la fatigue, un certain relâchement de l'esprit sont un obstacle à la méditation contemplative. Cette vision, qui va m'accompagner du mont Blanc de Courmayeur jusqu'au point culminant, puis tout au long de la descente jusqu'à Vallot, je ne suis pas en mesure, cette nuit, d'en jouir. Mais je sais que ces images s'impriment au plus profond de mes yeux, et que demain, le souvenir les ressuscitera, encore plus belles, et plus précieuses. Merveilleuses images, au delà de la

description, aux limites du rêve et de la réalité.

Aujourd'hui, la cabane Vallot nous est un palais ! Je n'ai pas le temps de me relâcher complètement, et c'est heureux ; autrement la fatigue accumulée pendant ces quelques jours risquerait de rendre trop pénible la descente le matin même. Le 20 août, à 5 h 30, trois heures seulement après notre arrivée au refuge, la peur d'y être bloqués par le mauvais temps, toujours aux aguets, nous chasse vers la vallée. Par le dôme du Goûter, l'arête de Bionnassay, le glacier du Dôme, le refuge Gonella et le glacier de Miage, nous dévalons à bonne allure et à 11 h 30 déjà nous marchons sur la route carrossable, et combien dure à nos pieds, du val Veni.

Mon compagnon paraît fatigué. Je le suis, moi aussi, sûrement plus que lui, et tout endolori. Mes pieds me font mal, meurtris par le port ininterrompu des crampons ; mal, mes mains, que le contact avec la glace et le rocher rugueux a couvertes d'écorchures ; mais j'ai surtout mal aux poignets, manifestement enflés, pour avoir trop longtemps manié le piolet. Courmayeur, enfin. La pluie, quelques heures plus tard et la neige sur les sommets, pendant plusieurs jours. C'est le début d'une nouvelle période de mauvais temps. Là-haut les arêtes renouvellent leur blanc manteau ; les traces s'effacent. Et nous, au repos dans la vallée, nous retrempions nos forces, pour de nouveaux combats.

Pour les amateurs de statistiques, j'ai calculé qu'en quatre jours et demi de vagabondages effrénés dans la montagne, j'ai taillé au moins deux mille cinq cents marches (pour ne parler que de celles que j'ai creusées dans la glace vive) ; et sur le nombre, deux mille pour la seule traversée du mont Blanc par Peuterey. Si je considère l'ensemble des montées et des descentes, j'ai parcouru, à pied, une dénivelée de quelque dix-huit mille mètres, en soixante-deux heures de marche ou d'escalade effectives !

XV. SEUL À LA MAJOR

La voie Major était la seule grande voie du mont Blanc, sur le versant de la Brenva, que je n'avais pas encore parcourue. Aussi en avais-je à plusieurs reprises tenté l'escalade, en été ; toujours sans succès. Tout commençait sous les meilleurs auspices ; puis un contretemps survenait, qui me forçait à faire demi-tour. Une fois à l'instant de l'attaque, à cause d'un relèvement de la température favorable au déclenchement d'avalanches cyclopéennes. Une deuxième fois, à la bifurcation de la Sentinelle rouge ; une étrange formation de nuages était apparue à l'ouest, et nous avons préféré nous replier sur la voie de la Sentinelle, plus facile et plus rapide. La troisième fois enfin, quelques jours plus tard, alors que le temps et les conditions étaient magnifiques, mon compagnon, au moment de quitter le refuge-bivouac de la Fourche fut pris de maux d'estomac si violents que nous dûmes abandonner. J'avais donc trois fois en vain vécu les inquiétudes et les craintes inséparables de l'attente, pour qui se prépare à s'attaquer à la voie Major.

* *

*

1959 : la saison désormais bien avancée me donne à penser que je n'aurai plus l'occasion de conduire un client sur cet itinéraire. Pourtant, plutôt que de renoncer cette année encore, à cette voie Major, si fort convoitée, je veux la gravir, seul s'il le faut ; et j'ajoute : avant la mauvaise saison ! Cette idée sert avant tout d'exutoire à mes désillusions, et le passage de l'idée à la réalisation n'irait sans doute pas sans quelques difficultés si, au matin du 12 septembre, une merveilleuse combinaison ne venait à voir le jour.

Je passe toute la matinée à attendre deux amis, avec lesquels j'ai projeté, il y a un certain temps, une belle « première » dans la chaîne du mont Blanc. Il fait très beau, depuis déjà quatre jours, chose exceptionnelle en cette fin d'été, et cela me réjouit fort ! Et puis, vers midi, un coup de téléphone m'annonce tout à trac que, par suite d'empêchements, mes amis ne peuvent pas venir. La déception est amère !

Or... voici que je tombe sur Mauri. Arrivé à Courmayeur pour faire une petite course avec un ami, et qui, dans l'instant où il me voit, oubliant son camarade, me dit à brûle-pourpoint : « Et si nous allions

à la Poire ? » Et moi, du tac au tac : « Et pourquoi pas à la Major ? » Un temps de réflexion. Je me rappelle brusquement que la Poire est pour Mauri un projet entre tous chéri, qu'il n'a jamais pu réaliser pour une raison ou pour une autre, et je corrige sans plus tarder : « Qu'en dirais-tu si nous allions ensemble au col Moore ? Ensuite, tandis que je ferai la Major, seul, toi, tout seul aussi, tu feras la Poire. Une fois au sommet du mont Blanc, nous rentrerons ensemble par la voie normale. » L'espace d'une seconde, un voile d'hésitation se pose sur le visage de Mauri, puis, d'un coup, laissant éclater sa joie, il est d'accord. C'est décidé : nous monterons immédiatement après le déjeuner au bivouac de la Fourche, et nous en partirons cette nuit pour nos deux escalades solitaires.

À 18 h 30, nous sommes tous les deux assis sur les dalles aériennes de la Fourche, étudiant attentivement les détails de nos itinéraires. Le bivouac est envahi par une foule d'alpinistes et nous sommes obligés de préparer notre souper en plein air. Mais c'est aujourd'hui samedi ; le seul jour de la semaine où, en cette fin de saison, il y ait des grimpeurs au refuge. Aussi bien, aucun d'eux ne viendra troubler notre programme ; nous apprenons en effet, avant de nous étendre, que deux cordées de Français vont au mont Maudit par l'arête de la Tour Ronde ; une cordée italienne à l'éperon de la Brenva, et enfin une quatrième cordée, française, au mont Blanc par la Sentinelle rouge.

La lune, à son premier quartier, se couche très rapidement et à minuit, quand le réveil sonne, la nuit est tout à fait noire. À 1 h 10, lorsque nous commençons à descendre vers le glacier de la Brenva, les deux Français de la Sentinelle rouge nous emboîtent le pas. Loin de nous déplaire, leur compagnie nous distrait un peu de cette lutte qui, depuis hier soir, se déroule en nous. La nuit est calme ; il ne fait pas froid. Chacun, au fond de son cœur, s'isole avec ses propres préoccupations, ainsi qu'en témoigne la rareté grandissante des paroles échangées, par monosyllabes. À un moment donné, les faisceaux de quatre lampes frontales convergent vers le même point, sur la paroi qui nous domine : un énorme éboulement de glaces dévale le couloir de la Brenva, en direction du plateau sur lequel nous progressons. Pour l'instant nous sommes à l'abri, mais cette avalanche est la preuve qu'il ne gèle pas, et cette constatation n'est pas pour nous rassurer.

Utilisant les seules pointes antérieures de nos crampons, nous gravissons une pente glacée raide en direction du col Moore supérieur, que nous atteignons à 2 h 30, puis, tâtonnant dans les débris de la grande traversée, en un peu plus d'une demi-heure, nous parvenons au point où nos deux itinéraires divergent. Le moment si fort attendu, et redouté, est arrivé, et ce n'est pas là, moralement parlant, le moindre

des difficultés de notre course ! Nous nous accordons une brève pause, pour nous reposer, changer les piles de nos lampes, et vérifier la température qui semble finalement vouloir baisser. Mon petit thermomètre descend rapidement à trois degrés au-dessous de zéro ; étant donné l'heure, c'est la température idéale pour être à l'abri des avalanches. De plus le ciel est clair, brillant d'étoiles. Aucun prétexte, donc, à une éventuelle faiblesse.

Comme pour rompre cet enchantement qui s'obstine à nous clouer sur place, bien que nous soyons prêts à partir depuis plusieurs minutes, je me tourne vers Mauri, dont ce sont les premiers pas en ces lieux, avec une phrase banale : « C'est maintenant que nous nous quittons, Carlo ; tu traverses ce couloir, moi, je le remonte. » Mauri hésite encore un moment, puis en trois mots met tout son cœur à nu : « Réellement, je pars ? » Silence. Nos regards s'accrochent, une seconde, puis, au même instant, nous nous tendons la main et l'étreinte est plus éloquente que n'importe quels mots. « Au revoir, Carlo, au sommet ! – Au sommet, Walter ! Et bonne course à vous, messieurs ! » Les deux Français, arrivés sur nos talons, ont suivi toute la scène sans piper mot et nous voient maintenant nous enfuir, après ce bref salut, chacun sur sa propre route.

Me voici donc seul, passé l'épineux moment du départ solitaire, dans la clarté de ma petite lampe, gravissant d'un pas régulier les raides pentes glacées qui montent vers le monolithe de la Sentinelle rouge. Ici, tout m'est encore familier. Au delà de la Sentinelle, en revanche, c'est l'inconnu. Le lumignon de Mauri, qui s'est fait de plus en plus petit, a maintenant disparu derrière des échinés noirs ; à une centaine de mètres au-dessous de moi clignotent par intervalles les lumières des Français, qui ont repris l'escalade. Parfois, lointain, amical, me parvient le tintement de leurs piolets contre le rocher.

Jamais encore je ne me suis trouvé seul sur une grande paroi de terrain mixte. C'est une chose merveilleuse, fascinante, qui donne le sentiment d'une totale liberté de pensée et d'action ; sans l'ombre d'un souci pour le compagnon qui suit, sans le moindre regret de cette assurance qu'il pourrait vous offrir.

Presque sans m'en apercevoir j'ai atteint et contourné la base de la Sentinelle rouge, et peu après, le pinceau lumineux de ma lampe éclaire, par intermittences, la pente chaotique du grand entonnoir central. Cette apparition, je l'avoue à regret, interrompt brutalement mon monologue intérieur et efface d'un coup toutes les considérations auxquelles je viens de me livrer. Ce couloir sauvage, effrayant, qui sépare la longue côte de la voie de la Sentinelle de celle de la voie Major a toujours fait sur moi profonde impression, et maintenant que je suis sur le point de le traverser, j'ai peur ; oui, vraiment peur. Je revois les avalanches géantes que, depuis des années, j'observe de tant

de sommets environnants ; je les vois dévaler en grondant, exploser en nuages blancs sur ces pentes que je vais devoir franchir. Je revois l'image du grand Ottoz, balayé avec sa cordée, à l'endroit même peut-être où se pose maintenant la lumière de ma lampe. Et ces visions m'emplissent, brusquement, d'une telle angoisse que je m'arrête, incapable de me décider. Puis, comme tout à l'heure avec Mauri, à l'improviste, en moins de temps qu'il n'en faut pour passer de la pensée à l'acte, je me retrouve en train de courir par le travers du dangereux entonnoir, vers la rive opposée.

Comme frappé de folie, je me refuse à penser, à regarder au-dessous de moi et je cours, je cours, à perdre haleine, sans m'accorder une seconde pour souffler, sans tailler une marche, même quand la neige dure fait place à la glace vive, sans m'occuper de la pente extraordinairement forte de la « rigole » centrale, du grincement des crampons dont les pointes antérieures, lorsqu'elles mordent sur une surface graveleuse, semblent vouloir se briser et font jaillir des étincelles. Il y a là cinquante mètres de traversée horizontale que je franchis en moins de deux minutes. Puis, parvenu de l'autre côté, aux abords des rochers, je m'enfonce lourdement dans une neige poudreuse profonde, et je peux enfin haleter à mon aise.

Maintenant seulement je suis vraiment sur la voie Major. Il est 4 h 30 ; la nuit est encore noire, et un calme impressionnant pèse alentour, accentuant mon tumulte intérieur. Longeant les rochers qui la bordent, je m'élève directement sur la pente très raide, mais bientôt l'abondante couche de neige poudreuse diminue sournoisement d'épaisseur, couvrant à peine la glace sous-jacente très dure. La surprise est fâcheuse, et je me vois déjà contraint à un long et pénible travail de taille lorsque je songe à la possibilité de contourner l'obstacle par la gauche, sur les rochers. Aussitôt dit, aussitôt fait. Je reviens sur mes pas et aborde sans tarder l'éperon rocheux, dont les dalles verticales, barbouillées de neige, me donnent bientôt du fil à retordre. Finalement, j'en atteins le fil. Mais quant à faire le mouvement tournant par la gauche... ! Une large bande de rochers en surplomb barre entièrement l'éperon, ou en tout cas jusqu'au point extrême de la portée de ma lampe. Il ne me reste plus qu'à revenir en arrière, gros-jean comme devant, et à me préparer, oh ! mes poignets ! à tailler au moins une centaine de marches. Entre-temps, les lumières des Français, restés jusqu'ici très au-dessous de moi, apparaissent à ma hauteur, sur l'autre rive du couloir, et bientôt me dépassent, puis me laissent sensiblement en arrière, aux prises avec ma glace extra-dure.

Je ne sais plus rien de Mauri, mais je cherche à me l'imaginer dans les rochers de la Poire. Les premières lueurs du jour me trouvent en train de tailler mon maudit toboggan de glace. Impossible d'avancer d'un pas sans en avoir extrait quelques centimètres cubes ! La

monotonie de cet interminable et éreintant labeur disparaît d'un coup, lorsque, levant par hasard les yeux vers le ciel, je découvre de longs « poissons » noirs à l'horizon et de grands bancs de Cirrus qui passent à toute vitesse au-dessus de la crête du mont Blanc, venant de l'ouest. Ces symptômes ne laissent place qu'à une seule et unique prévision : le mauvais temps arrive. Que faire ? Descendre ou continuer l'escalade ? Se laisser prendre par le mauvais temps sur une face de ce genre, je sais trop, et à mes dépens, ce que cela signifie ; mais quand je songe que, si je bats en retraite, il me faudra refaire la traversée du couloir, sans parler du reste, je décide immédiatement de poursuivre et accélère aussitôt l'allure. Les Français, même s'ils n'ont pas d'aussi bonnes raisons que moi, réagissent à ce qu'il semble, de la même façon. Minuscules, ils continuent, à s'élever, taillant dans la grande pente de la Sentinelle.

À 5 h 45, en fin de compte, je prends pied sur la « première arête de neige », et ma première pensée, tandis que je me penche sur l'autre versant, est d'appeler Mauri. Je n'en crois pas mes yeux lorsque, au moment où il me répond, je le découvre debout sur la « queue » de la Poire, plus haut qu'à mi-paroi. Il a escaladé ces rochers difficiles avec une rapidité incroyable. Je suis tout au plaisir de le voir là-haut, sorti des grands dangers, mais en même temps un peu penaud. Et je souris, en me rappelant ce que je lui ait dit au cours de la marche d'approche, pour chauffer son ardeur au maximum : « Tu sais, si au début tu me vois plus haut que toi, ne te décourage pas ! Les grandes difficultés, moi, je les trouverai plus haut, vers la sortie. » Peut-être bien qu'il sourit lui aussi, en cet instant ! Je cherche à me représenter sa joie. C'est aujourd'hui le grand jour de sa rencontre avec le sommet du mont Blanc. Monter au mont Blanc pour la première fois, par la Poire, et seul, voilà une « première » dont il sera le seul à pouvoir se vanter !

Le passage du « Ressaut médian » ne me réserve rien de particulier, sauf une aube magnifique, dont je puis goûter les riches couleurs grâce à une amélioration progressive, et inespérée, du temps.

Il y a de ces miracles, qui semblent ne se produire qu'une fois. Sur la « deuxième arête de neige », je me sens vraiment au cœur de la Major, et, sans crainte d'exagération, je la trouve enthousiasmante. Je me sais ici, de science sûre et complète, sur une paroi vraiment grande, sévère, et surtout vivante, belle de formes, de lumières et de couleurs. Je me sens heureux, immensément, de vivre, de lutter, et je voudrais pouvoir le crier à tous. La minute que je vis, j'en suis certain, est un de ces instants précieux, clairs, où l'essence même de l'alpinisme apparaît si limpide qu'il est à la portée de n'importe qui de le comprendre et de le justifier. Tandis que je m'emploie à tailler la pente de glace, toute verte, qui me conduit de la deuxième à la « troisième arête de neige », je puis suivre des yeux les évolutions de

Mauri et le photographe, point minuscule dans la pente qui plonge sous l'« aiguille de la Belle Étoile », et contempler, de l'autre côté, la marche parfaitement synchronisée de la cordée française, qui va aborder la « Côte tortueuse » de la Sentinelle. Sans doute est-ce la première fois que sont escaladées en même temps les trois voies divines de la Brenva, le « Triptyque », comme les a baptisées Graham Brown, leur premier vainqueur, et j'ai l'impression que je les parcours toutes les trois simultanément, parce que je me retrouve dans chacun des grimpeurs d'aujourd'hui, et revis les sensations éprouvées naguère, lorsque, moi aussi, je gravissais ces voies.

Je franchis sans grande difficulté l'îlot rocheux qui fait suite à la troisième arête de neige, déjeune rapidement à la chaleur du soleil, et commence tout de suite un très laborieux travail de taille, dans la pente de glace qui précède le dernier ressaut de rochers, le plus difficile. Après quoi, je puis lâcher un peu le piolet et me coincer, pour l'escalader, dans la rude fissure qui entaille le versant nord de l'escarpement terminal. D'après les descriptions de ce passage, je m'attendais à un dur morceau. En fait, il est bien plus compliqué que je ne pensais et à un moment donné, je suis à ce point déséquilibré par mon sac, le froid m'insensibilise si bien les mains que je suis obligé de revenir en arrière. Comme je n'ai pas l'intention de prendre des risques, je tire la corde du sac, me l'attache à la ceinture, mais lorsque je vais pour planter un piton afin de m'y assurer, il m'est impossible de trouver à portée de main une fente pour l'y introduire. Je décide alors de m'y prendre d'une autre façon, et pour être plus libre de mes mouvements, je pose le sac et l'amarre à la corde à laquelle je suis lié. Cette fois, la manœuvre réussit et je peux récupérer le sac d'en haut en le hissant. Je me décorde, reprends le sac sur mes épaules, et vais pour attaquer une cheminée rocheuse haute de quinze mètres. Une surprise dangereuse m'y attend : la paroi est non seulement glacée d'in vraisemblable façon, mais elle est complètement revêtue d'une mince pellicule de verglas qui rend les prises, déjà peu nombreuses, inutilisables. En avant pour le nettoyage ! Un vrai travail de bénédictin ! Et je finis par venir à bout de cette nouvelle difficulté en me confiant surtout à mes pieds qui, munis de crampons, mordent efficacement sur les prises.

Lorsque je débouche sur la crête terminale du dernier ressaut rocheux, je suis tellement transi que je dois m'arrêter au soleil pendant quelques minutes pour redonner quelque souplesse à mes mouvements. Puis je parcours la dernière crête de neige et parvenu à l'ultime plaque de rocher, je m'y assois et m'absorbe longuement, non sans perplexité, dans l'observation de ce qui m'attend plus haut : dressé au-dessus de ma tête, menace et problème à la fois, le rempart final de séracs. Je me l'imaginais, qui sait pourquoi, plus brisé, plus

accessible. Et voici qu'au contraire, alors que je me sentais déjà au sommet, je trouve ma route barrée par un véritable mur de glace, haut de quelque vingt mètres, compact, et en bien des endroits surplombant ! Voilà une plaisanterie que je n'apprécie guère ; car je n'ai pas connaissance que ce passage ait opposé à mes prédécesseurs de telles difficultés. Celui-ci a trouvé dans la glace une commode fissure à gauche, celui-là, une bonne cheminée vers la droite ; certains même ont pu monter tout droit par une pente sans histoire. Aujourd'hui, rien de tout cela. C'est un mur, qui s'avance presque partout au delà de la verticale, sauf, au milieu, un évasement incliné, coiffé d'un surplomb ventru d'au moins huit mètres. Je dispose en tout et pour tout de quatre pitons à glace et de trois pitons à rocher. Quatre pitons à glace, c'est décidément trop peu pour affronter un pareil passage. Eh bien !... je vais manger un peu.

Tout le temps que dure ce deuxième... repas, je n'arrive pas à détacher mes regards de ce surplomb. Finalement, il me semble que j'ai trouvé la solution. Vers 9 heures, je me remets en route. Plantant un bon piton dans le dernier rocher, j'y passe pour m'assurer ma corde de quarante mètres, doublée, puis, utilisant quelques proéminences de la glace, je traverse obliquement vers la droite, en pleine paroi, vais rejoindre une légère dépression qui court en diagonale vers la gauche sous le surplomb de huit mètres et peux de la sorte arriver dans la partie centrale de l'évasement. La manœuvre n'est rien moins que facile, mais je Viens à bout du délicat problème avec l'aide de bonnes encoches pour les pieds et les mains et mes quatre pitons judicieusement disposés le long du passage. La corde, que pour les besoins de l'auto-assurance j'ai attachée en double à ma taille, est juste assez longue pour me permettre de passer le mur de glace. Après quoi, tirant sur un des bouts, je la fais coulisser dans les pitons, l'amarre pour me laisser descendre délicatement le long du mur que je viens de vaincre, afin de récupérer mes pitons. Je ne puis, malheureusement, en retirer que deux ; les autres, je préfère les abandonner, parce que, si j'insistais, étant donné l'assurance précaire dont je dispose, je courrais un risque excessif. Ce dernier obstacle m'aura, en définitive, pris une heure et demie.

Tandis que je contourne, sur de fragiles ponts de neige, un dernier sérac branlant, je pense à Mauri, que j'ai perdu de vue depuis quatre heures. Mais peu après, gravissant la dernière pente de neige qui précède le sommet, je découvre des traces venant de la gauche. Il est passé par là ! J'ai tôt fait de le rattraper et à midi exactement, au sommet du mont Blanc, Mauri et moi, par une accolade émue, scellons notre plus brillante aventure de l'année. Quelques instants encore, et voici venir à nous les Français de la Sentinelle. Trois heures plus tard, pendant la descente, l'orage se déchaîne. Furieux. Maintenant,

inoffensif.

XVI. RONDOY NORD

Nous sommes arrivés au sommet du Rondoy Nord le 6 juin 1961, à 17 h 30, au milieu d'une furieuse tempête de neige, après quarante heures d'escalade et deux bivouacs dans la paroi. Nous avons jeté toutes nos forces dans la bagarre, et à un moment donné, nous étions convaincus que la partie était perdue, comme cela s'était produit pour les expéditions étrangères qui nous avaient précédés au cours des dernières années.

Le Rondoy Nord est un sommet de glace de la Cordillère de Huayhuash, dans les Andes du Pérou, haut de 5 820 mètres. Dans un rayon de quarante kilomètres, il n'y a pas une seule maison, et l'on ne rencontre personne, hormis quelque berger indien. Dans l'échelle des montagnes, considérées du point de vue de la beauté et de la grandeur, les Andes du Pérou, pour l'alpiniste, viennent au premier rang après l'Himalaya. Et l'expérience que nous y avons vécue, nous, les quatre membres de l'expédition de Monza, habitués pourtant à toutes sortes d'escalades dans le monde entier, a été parmi les plus dramatiques.

* *

*

Lorsque cette montagne nous apparaîût pour la première fois, l'aube du 24 mai se lève. Partis du village de Chiquian, nous avons cheminé pendant cinq jours ; une caravane de sept personnes : Bruno Ferrario, Andrea Oggioni, Giancarlo Frigieri et moi, avec trois porteurs. Dix-sept nous suivaient, avec mulets et chevaux, transportant cinq cents kilos de matériel : tentes, équipements de protection contre le vent, cordes, pitons, mousquetons, piolets, vivres. Il pleuvait, il neigeait et la piste était une mer de boue dans laquelle les animaux enfonçaient parfois jusqu'au poitrail. Tout autour foisonnaient agaves, cactus, lianes, fleurs tropicales odorantes. Puis tout avait disparu. Seul résistait le « pajunal », une herbe haute et maigre qui tachait les vallées de vert et de jaune. Nous avons dressé le camp de base à quelque 4 200 mètres, au bord de la lagune Mitukocha, déserte et sauvage. Puis la nuit, dont la tourmente accélérât la chute, est venue tout d'un coup et nous a masqué le paysage.

C'est seulement ce matin, au moment où le temps s'éclaircit, que nous découvrons au-dessus de nos têtes, rangés en demi-cercle, les

quatre géants de ce bassin : Nevado Jirishanca, Rondoy, Ninashanca et Paria Nord. Le Rondoy est le pic le plus difficile de toute la cordillère : une masse de glace et de rochers en forme de pyramide, aux arêtes de neige accusées, fragiles. Longuement nous contemplons, jumelles aux yeux, cette enfilade de glaces en tuyaux d'orgue qui sera, pendant des jours et des jours, notre tourment.

Lorsque notre regard se pose sur la paroi qui nous domine, nous nous sentons frissonner. C'est un mur qui tombe du sommet, en un bond vertigineux de huit cents mètres. Jamais nous n'aurions envisagé de faire une tentative de ce côté. Et pourtant, c'est bien là que le destin nous a conduits, sur cette voie difficile, balayée par les chutes de glace.

En un premier temps, nous avons pensé à orienter nos efforts vers l'arête de droite, mais une muraille verticale d'une cinquantaine de mètres en barre l'assise avancée et constitue un sérieux obstacle. Nous nous tournons alors vers l'arête de gauche. Oggioni et moi, encordés avec deux porteurs, attaquons le 25 mai le glacier abondamment crevassé qui dévale en avant de la pyramide proprement dite du Rondoy. Notre intention est d'y tracer un itinéraire suffisamment sûr et rapide. Nous mettons sept heures à franchir et équiper avec des pitons et des cordes fixes le passage-clef du glacier : une enfilade de crevasses et de tours de glace en équilibre précaire, sur quelque deux cents mètres de dénivellation et une étendue d'environ quinze cents mètres. Lorsque nous en sortons, une cuvette de neige lisse s'ouvre devant nous, qui va jusqu'à la base de la paroi du Rondoy.

Nous passons les dix jours qui suivent à installer un camp avancé sur ce plateau, à 5 100 mètres environ, et à escalader deux sommets voisins : le Cerro Paria Nord, un pic vierge de 5 172 mètres. Le premier est conquis le 27 mai, par une cordée composée d'Oggioni, Ferrario et moi-même, après une journée entière d'une escalade rendue difficile par la neige qui tombe abondamment en cette saison. Le second, nous l'escaladons tous les quatre, en deux cordées, le 31 mai. Certes ce sont deux très beaux sommets, pour les alpinistes, mais nous considérons leur ascension surtout comme un exercice d'acclimatation et d'entraînement en vue d'une conquête plus scabreuse.

Nous sommes maintenant arrivés à la fin mai, prêts pour l'assaut final. Mais le temps nous tient prisonniers sous les tentes du camp de base. La neige alterne avec la pluie. Là-haut, sur le sommet, la tourmente incessante doit accumuler la neige fraîche. Et bien que nous soyons décidés à vaincre le Rondoy à n'importe quel prix, un moment vient où nous commençons à perdre courage. L'installation de multiples petits camps, suivant la technique normalement appliquée dans les entreprises de ce genre, risque de tripler le temps prévu. Et

pourtant, ce Rondoy, nous le voulons. Sous la grande tente du camp de base, toute illuminée par les lampes à gaz, nous avons pris la décision de ne pas rentrer en Italie sans l'avoir conquis. Mais nous avons compris, aussi, qu'avec le tour que prend la saison, nous ne viendrons à bout de cette montagne que par une seule méthode : un assaut continu, éliminant tout camp intermédiaire.

Nous partirons dès que le temps se sera un peu rétabli. En tête, comme cordée de pointe, Oggioni et moi ; Ferrario et Frigieri en appui au camp avancé, avec liaison à voix lorsque faire se pourra. Le 4 juin, le ciel s'éclaircit, de façon inespérée. Nous gagnons tous quatre le camp avancé, chacun avec une charge de quelque vingt kilos. Nous n'avons pas de temps à perdre. Le soir même, à 23 h 25, Oggioni et moi quittons nos compagnons ; la grande aventure commence.

Nous comptons beaucoup sur le secours de la pleine lune ; mais les journées de pluie et de neige nous ont valu un tel retard que la lune, désormais à son dernier quartier, ne se lève pas avant deux heures du matin. Lorsque nous sortons des deux petites tentes, la nuit est d'un noir d'encre. Nous avons bien des lampes de poche, mais surtout, nous avons présente à l'esprit la physionomie de la montagne, et cela nous guide plus sûrement que nos petites lampes. La neige est molle, et parfois nous enfonçons jusqu'aux genoux. Une heure plus tard, nous sommes à la base de la paroi. Ici, nous n'enfonçons plus, mais les difficultés commencent immédiatement. Le thermomètre indique moins dix degrés.

La raideur de la pente de glace est extraordinaire : plus de soixante degrés en certains endroits ! Et cette pente excessive nous repousse vers le vide. Nous progressons sans prendre de mesures particulières de sécurité, nous confiant uniquement à notre technique. Si nous plantions des pitons, nous perdriions un temps précieux. Nous y passons toute la nuit, taillant des marches et faisant des acrobaties sur les tuyaux d'orgue. Nous n'échangeons que les mots indispensables : « Qu'est-ce que tu vois ? Je peux partir ?... Tire la corde !... Attention ! Ici la glace est cassante... ! » Nous prenons pied sur l'arête de gauche. Mais quand le soleil paraît, nous nous rendons compte que cette voie ne nous mènera jamais au sommet. C'est une succession de corniches de neige aériennes, absolument fragiles, qui ne pourront jamais supporter notre poids. Sur l'autre versant, le vide, vertigineux. Même en nous penchant nous ne pouvons voir la paroi ! Seule apparaît la base du glacier.

Deux cents mètres, en dénivellation, nous séparent de la cime. Nous la voyons, ou du moins il nous semble l'apercevoir derrière tous ces champignons de neige. Et elle est hors de notre portée. Sans un mot, le cœur gros, nous commençons à redescendre la paroi ; elle est devenue très dangereuse, car l'action du soleil risque d'y déclencher des

avalanches. La désillusion est si forte que nous ne pouvons pas manger. De retour au camp vers midi, nous nous réfugions sous les tentes dans nos sacs de duvet. Ferrario et Frigieri, qui étaient venus à notre rencontre, tout heureux en pensant que nous avions réussi l'escalade, s'affairent à nous réconforter. En proie à la plus vive excitation, nous demeurons éveillés jusqu'à 21 heures. Non, nous ne pouvons en rester là. Mais si nous voulons réussir, nous ne disposons plus que d'une seule solution : affronter directement les huit cents mètres de paroi, avec leurs surplombs de glace.

Vers le soir, il grêle, mais cela ne dure pas. De nouveau le temps s'éclaircit, il se met à geler très fort, et la couche de neige durcit. Debout ! On y va ! Nos amis nous ont préparé des aliments chauds. Nous nous restaurons et à 22 heures, nous reprenons sur le glacier nos traces d'hier soir. Pour alléger notre charge, nous avons éliminé le sac de bivouac, et encore bien d'autres choses indispensables. Avant que nous ayons atteint le pied de la paroi, des brouillards épais qui stagnaient dans la vallée montent et nous submergent, et la visibilité, même avec nos lampes, en est fortement réduite. Mais nous sommes optimistes. Nous nous disons : « Il fait très froid. Le brouillard se dissipera ; puis la lune se lèvera et tout marchera comme la nuit dernière. » Nous attaquons la paroi directement. Les heures passent, mais le brouillard persiste ; nous progressons à l'aveuglette, sur la pente raide et uniforme, taillant des marches et nous déplaçant avec des précautions extrêmes, sans planter de pitons, pour gagner du temps. Le vrai problème nous attend beaucoup plus haut !

Nous comptons arriver au cœur des difficultés au lever du jour. À 2 h 20, il commence à neiger ! Les flocons se font de plus en plus serrés, mais nous ne perdons pas confiance : c'est une bourrasque passagère, pensons-nous, et nous continuons à grimper. Au bout d'une demi-heure, l'épaisseur de la couche de neige accumulée sur la paroi commence à nous donner du souci. Qu'une petite plaque de neige vienne à partir, là-haut ; quand elle sera sur nous, elle sera devenue une avalanche, et nous serons balayés. Nous n'en menons pas large. Descendre, alors ? Le danger est le même.

Nous rendant compte que nous sommes dans une espèce de cuvette, nous prenons le parti de nous échapper en la traversant rapidement. Sans mot dire, sans allumer nos lampes, nous nous mettons à tailler des marches horizontalement, espérant sortir ainsi de la zone dangereuse. Cette traversée ne nous prend que quelques minutes ; elle nous paraît une éternité. L'inquiétude, la fatigue font battre notre cœur, à coups redoublés. Et maintenant que nous pensons être à l'abri des avalanches, voici qu'une inquiétude nouvelle nous étreint : et si un éboulement de glace venait à se détacher de cette grande zone de séracs qui barre toute la paroi ?

Nous apercevons, dans la lumière de nos lampes, des taches sombres au-dessus de nous. Des rochers, mais de quel éperon ? Nous ne savons guère où nous sommes. Peu importe ; nous les rejoignons et, à coups de piolet, nous creusons à côté une petite grotte, où nous nous blottissons. La position est inconfortable. Du moins sommes-nous à l'abri de toute avalanche, en attendant le jour.

Nous sommes à 5 500 mètres environ. Nous ne pouvons absolument rien voir, ni au-dessus, ni au-dessous. Seules les premières lueurs du jour nous permettront de décider de quel côté la descente sera la plus commode. À l'aube, en fait, le temps s'améliore ; la neige cesse de tomber, le brouillard se déchire, et le soleil semble vouloir prendre le dessus. Et nous pensons, une fois de plus : « Ce n'était qu'un mauvais temps passager ! » Nous continuons donc, au lieu de descendre.

Nous sommes exactement au centre de la paroi, au début des surplombs de rocher et de glace qui ont toujours fait la réputation d'inaccessibilité du Rondoy. Le sommet est invisible, caché qu'il est derrière d'énormes protubérances de glace en manteaux de cheminée. Nous attaquons le plus important des éperons rocheux. La roche est extrêmement friable, les prises se désagrègent, les pitons entrent mal, et aucun ne tient vraiment. Mais il n'y a pas de meilleur itinéraire. À la fin de ces rochers, nous forçons à grand renfort de pitons un surplomb de glace. Cette glace n'est pas moins fragile que le rocher. Seule l'expérience nous permet de nous tirer d'affaire.

La montagne, au-dessus de nos têtes, prend un nouveau visage. Des stalactites énormes, comme les colonnes d'un temple, pendent, menaçantes. Toutes les formes avec lesquelles nos montagnes nous ont familiarisés ont ici disparu. Partout des franges de glace, comme des mâchoires de requin. Un paysage effrayant ! C'est le long de ces guirlandes que nous devons, précisément, nous frayer un chemin. Gare à nous si nous les ébranlons ! Nous recevrons sur le dos des tonnes de glace. Nous allons ainsi de l'avant, et nous finissons par aboutir dans une sorte de grotte, qui doit se trouver non loin du sommet, autant que nous puissions juger, sur le fil même de l'arête de gauche. Joli traquenard ! Une inspiration nous vient, pourtant, et nous passons sans tarder à l'action. Attaquant le fond de la grotte, nous nous mettons en devoir de creuser dans la glace un tunnel horizontal. Tant et si bien qu'à 13 h 30 nous débouchons brusquement... sur l'autre versant ! Notre galerie n'a pas moins de cinq mètres de long, et nous a demandé une heure et demie de travail.

Le sommet est maintenant au-dessus de nous, à une trentaine de mètres seulement, semble-t-il. Mais la pente est d'une raideur incroyable, presque verticale, et entièrement cuirassée de glace. Le temps est allé en empirant et la neige a recommencé à tomber depuis

un bon moment. La visibilité est plutôt réduite. Mais nous nous sentons désormais tout près du sommet, et rien ne pourra nous arrêter. Sans même prendre le temps de manger, nous commençons à escalader, mètre par mètre, ce bref morceau de paroi qui nous sépare encore du point culminant.

L'un au-dessus de l'autre, à la verticale, nous enlevons d'abord avec les mains la première couche de neige fraîche, puis, au piolet, nous brisons la fragile carapace de glace sous laquelle nous trouvons des alvéoles. Une véritable éponge. Pour donner à cette passoire la consistance suffisante pour supporter le poids de notre corps, nous remplissons les cavités avec de la neige, que nous tassons à coups de poing. En fait de trente mètres, il y en a bien quatre-vingts ! C'est la verticalité terrible qui raccourcissait la perspective. Nous trimons de la sorte pendant près de quatre heures, noyés dans une tourmente absolument déchaînée, aveuglés par le vent tourbillonnant. La température est de cinq degrés au-dessous de zéro, mais sous l'effet de la chaleur de notre corps et du contact incessant avec la neige, nos vêtements se sont d'abord mouillés ; puis ils ont gelé, se transformant en une cuirasse dure comme fer. De quoi perdre la tête, si nous ne savions que le sommet est là, tout proche, qui nous attend !

L'euphorie de la victoire, désormais à portée de notre main, et la pensée que nous pourrions passer la nuit dans notre grotte nous donnent la force d'insister. À 17 h 30, le 6 juin, nous posons d'abord les mains, puis les pieds sur le sommet. Je m'avance, et tout à coup, dans un remous de flocons, je découvre le vide, béant sous mes pieds. Je suis à l'extrême bord de la corniche terminale ! Je recule immédiatement, criant à Oggioni de se tenir sur ses gardes : d'un instant à l'autre la corniche pourrait s'effondrer ! Nous nous regardons dans les yeux, échangeons une poignée de main, puis, sans plus attendre, plongeant dans la tourmente, dévorés d'inquiétude, nous commençons à descendre.

Nous arrivons à la grotte juste à temps pour ne pas nous laisser prendre par la nuit. Et c'est le bivouac. Un bivouac de douze heures. Nous sommes complètement gelés, sans sacs de couchage, terrorisés par cette neige qui tombe sans arrêt et qui va rendre, demain, la descente extrêmement dangereuse. Dans le vent qui nous flagelle et nous engourdit, nous nous forçons à manger et à boire un peu. Puis, enfilant les pieds dans nos sacs à dos, serrés l'un contre l'autre, nous attendons le matin.

Nuit d'enfer, comme la nuit du K2. Une des pires nuits de mon existence. Aux approches de l'aube, la neige cesse de tomber, et dans le ciel, des étoiles apparaissent. Les sommets flottent sur une mer de nuages. Le soleil enfin, qui nous ranime de sa chaleur. Il fait beau, au sommet ! Pourquoi ne pas y retourner ? Nous pourrions y faire

quelques photographies, avec une lumière meilleure... !

La voie est maintenant tracée. À 7 h 30, pour la deuxième fois nous foulons la cime. Et nous prenons toute une série de photos. En couleurs, s'il vous plaît ! Le temps reste beau. Nous saurons plus tard que, huit cents mètres plus bas, nos deux amis ont vu deux silhouettes noires, minuscules, se profiler au sommet sur le bleu du ciel, et qu'ils nous ont appelés. Mais nous n'avons rien entendu.

Une seule idée nous hante désormais : descendre, vite, en évitant les avalanches qui, avec la première chaleur, commencent déjà à dévaler en grondant vers le glacier.



Versant italien du mont Blanc



Du pilier central du Freney, vue plongeante sur l'arête de l'Inominata



Au pilier du Freney, l'arrivée du mauvais temps

*Bivouac dans la tourmente
au Pilier du Frêne*







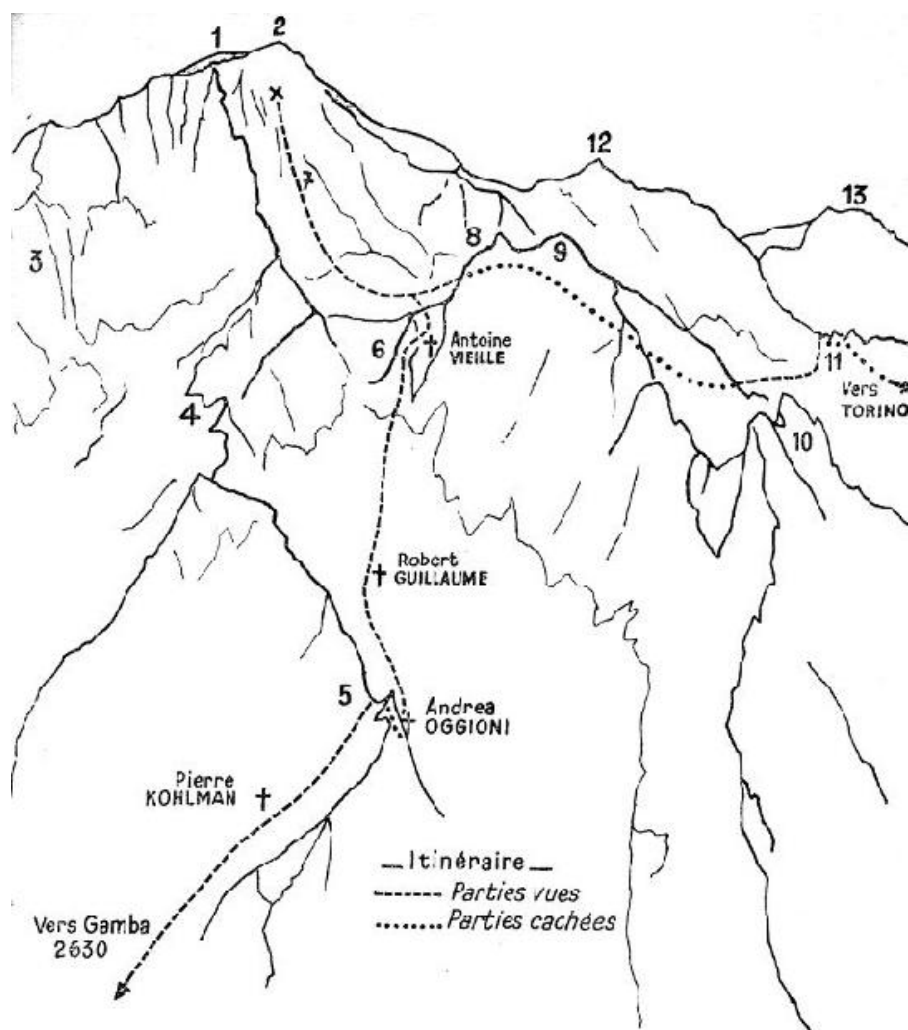
Les quatre-vingts derniers mètres du Pillier

*Italien...
Français...
les compagnons disparus*





Photo associée à la carte de l'itinéraire page suivante (N.de l'Ebooker)



Itinéraire de la tragédie

1. Mont Blanc 4807 m.
2. Mont Blanc de Courmayeur 4748 m.
3. Piïer rouge du Brœuilard.
4. L'Innominata 3730 m.
5. Col de l'Innominata 3205 m.
6. Rochers Graber.
7. Piïer du Prênay.
8. Col de Peuterey 3934 m.
9. Aiguille Blanche de Peuterey 4208 m.
10. Aiguille Noire de Peuterey 3773 m.
11. Col de la Fourche de la Brœvaz 3682 m.
12. Mont Maudit 4465 m.
13. Mont Blanc du Tacul 4448 m.

XVII. AU PILIER CENTRAL DU FRENEY

Voici l'épisode le plus dramatique de ma vie : j'ai perdu le plus cher de mes compagnons d'escalade, Andrea Oggioni, avec lequel, il y a deux ans, j'avais fait une première tentative au Pilier central du Frêne. Ce Pilier, vierge encore à l'époque, qui ouvre vers le mont Blanc une « voie directe », et qui est la course de sixième degré la plus haut située d'Europe.

Depuis neuf ans j'attendais le moment de cette escalade. Le dimanche 7 juillet, lorsque je suis parti, avec Andrea Oggioni et Roberto Gallieni, les conditions du temps et nos conditions personnelles étaient parfaites. En nous, il y avait cette crainte profonde inséparable de toute aventure de ce genre, mais l'excellence de notre préparation nous donnait confiance.

Lorsque, à 17 h 30, nous arrivons par le téléphérique au refuge Torino, nous n'avons pas l'esprit à nous y arrêter, cela va de soi. Nous mangeons et repartons immédiatement. Il est environ 20 heures, et le temps est prometteur, bien que les brumes emplissent la Vallée Blanche de leurs fumées. Encordés, nous gagnons le col de la Fourche, première étape de la marche d'approche qui doit nous conduire au Pilier par le col de Peuterey. J'ai choisi cet itinéraire de préférence à tout autre après plusieurs années d'une étude attentive. À la Fourche, il y a un bivouac fixe : une cabane de tôle accrochée à l'arête au-dessus du vide, et tenue par des haubans métalliques. Elle peut abriter six alpinistes.

Nous pensons nous restaurer un peu, mais, la porte ouverte, nous découvrons quatre hommes étendus sur les couchettes. Je reconnais Robert Guillaume et, instantanément, je comprends leurs intentions : eux aussi ont en vue l'escalade du Pilier. Abasourdi, Guillaume m'interpelle. « Mais... tu n'es pas au Pérou ? »

— Je suis rentré la semaine dernière. Ne me dites pas que vous allez au Pilier !

— Le Pilier ? Quel Pilier ? »

De pilier, au mont Blanc, il n'y en a qu'un. Nous ne parlons que pour dire quelque chose. Notre surprise à tous est égale, et aussi notre déconvenue, de nous trouver ici avec le même projet. Après avoir consulté mes compagnons, je me tourne vers Guillaume. « Puisque vous êtes arrivés les premiers, allez au Pilier. Nous, nous nous rabattons sur une autre course. » Et Guillaume de me répondre, avec

Mazeaud : « Non ! Il n'est pas juste que tu renonces à une entreprise que tu as été le premier, nous le savons, à envisager. Allons-y ensemble. »

Notre équipement est parfait. Étudié tout exprès pour cette ascension, il peut nous permettre de rester dans la paroi plusieurs jours durant, même par trente degrés au-dessous de zéro. Celui des Français est à peu près équivalent : il y manque seulement une petite tente de bivouac, remplacée par une toile de plastique avec laquelle on peut se couvrir en cas de mauvais temps. Il est 23 h 30. Après avoir discuté de la répartition du matériel, nous décidons de partir à minuit. Les Français, qui voulaient démarrer à 1 heure du matin, acceptent ce départ anticipé. Nous formerons la première cordée, moi en tête, Gallieni au milieu et Oggioni en queue, chargés d'ouvrir la voie par le col Moore et les six cents mètres de couloir de glace qui conduisent au col de Peuterey. Les Français, Antoine Vieille, Robert Guillaume et Pierre Kohlman, suivent, menés par Pierre Mazeaud.

Le froid supprime tout danger d'avalanche, la neige est dure, le ciel étoilé. Nous descendons en rappel du col de la Fourche, à la lueur des lampes électriques fixées sur les casques. Nous allons avoir à traverser deux cols, qui sont parmi les plus difficiles du mont Blanc, et les bassins glaciaires par lesquels on y accède, et où se déversent, dans la journée, de formidables avalanches. Un paysage farouche. On ne peut s'y aventurer que de nuit, lorsque la neige est durcie par le gel.

Lundi, 2 h 30. Après avoir traversé le plateau supérieur du glacier de la Brenva, nous franchissons par le col Moore l'éperon qui le divise en deux bras. Cinq cents mètres d'une pente extrêmement raide nous séparent encore du col de Peuterey, non loin duquel s'élève, majestueux, notre Pilier central. C'est déjà une course de premier ordre que d'arriver à la base du Pilier. Et cet itinéraire exige la plus grande rapidité. Qui se laisserait surprendre par le soleil dans ce dévaloir de glace risquerait fort d'être balayé par les chutes de pierres et de glace. Nous nous élevons à toute allure, et lorsque le soleil nous atteint, nous ne sommes plus qu'à vingt mètres du col. Derrière nous rochers et glaçons dégringolent avec fracas.

Nous sommes maintenant au col de Peuterey ; une dépression de glace, à quatre mille mètres d'altitude, qui fait communiquer les deux versants de la Brenva et du Frêney ; les plus redoutables du mont Blanc. Aucun homme avant nous n'a jamais tenté l'escalade des piliers du mont Blanc en suivant cet itinéraire. Pratiquement, nous sommes à la base du Pilier. Notre moral est au plus haut ; notre tranquillité à tous totale. Assis sur la neige, nous nous chauffons au soleil, prenons quelques photos, et procédons à un nouvel examen du matériel.

Depuis le départ, nous avons combiné que les Français, suivant nos indications, commenceraient immédiatement l'escalade, tandis que

nous, Italiens, nous ferions un crochet jusqu'aux rochers Gruber pour y prendre un peu de matériel que nous y avons apporté il y a de cela deux ans. Pour gagner les premiers rochers du Pilier, il leur faut franchir deux énormes rimayes et, au-dessus, deux pentes de glace très raides. Répartis en deux cordées, les voici qui attaquent, Mazeaud en tête, sur de minces ponts de neige. Oggioni et moi, tandis que Gallieni se repose au col, descendons vers les rochers Gruber et y retrouvons le sac que nous y avons laissé deux ans plus tôt. Nous y prenons des pitons, puis revenons au col. Ce détour nous a demandé trois heures. La chaleur a déjà ramolli la neige et libère les volées de pierres.

Les Français, après avoir taillé au piolet la pente de glace, ont commencé l'escalade, et pitonnent. À les voir si effroyablement petits, agrippés aux rochers du Pilier, nous nous rendons compte seulement maintenant des proportions gigantesques de tout ce qui nous entoure. Ils avancent lentement, tous les quatre, mais sans arrêt. De temps en temps, des pierres ronflent près d'eux, ou une avalanche. Suivant leurs traces, nous les rejoignons, tard dans l'après-midi, récupérant au passage tous les pitons. Toujours en seconde position, nous continuons jusqu'à neuf heures du soir. Le temps est magnifique, la température au-dessous de zéro, et le ciel limpide. Autant de garanties de beau temps. Nous sommes arrivés au point extrême atteint par Oggioni et moi en 1959. En quelque vingt-quatre heures, partis du refuge Torino, nous avons grimpé les deux cinquièmes du Pilier, qui s'élève à la verticale sur environ huit cents mètres. Nous nous installons, chacun des deux groupes pour son propre compte, sur une terrasse de deux mètres sur quatre-vingts centimètres, après en avoir déblayé la glace. Accroupis au-dessus d'un vide de trois cents mètres, et amarrés par trois cordes à un piton, nous faisons fondre quelques glaçons pour nous préparer un thé bouillant. Puis nous nous enfermons dans notre petite tente, les pieds dépassant du côté du vide. Et notre première nuit de bivouac s'écoule, glacée, mais sereine, après plus de vingt-quatre heures de marche ininterrompue.

Mardi, 3 h 30. Les premières lueurs du jour apparaissent. Entre Cervin et mont Rose, une grande explosion de feu annonce le lever du soleil. Cela semble incroyable, mais c'est l'heure la plus froide. De nouveau nous préparons du thé brûlant : ce sera le dernier de cette aventure de huit jours. Les Français m'appellent et me proposent de prendre la tête. J'accepte, et une heure après, nous repartons dans cet ordre : moi, Gallieni et Oggioni ; Kohlman et Mazeaud ; Guillaume et Vieille, en troisième cordée.

Nous grimpons rapidement et atteignons la base de la flèche terminale vers midi, et non, comme nous l'avions prévu, à 14 heures. Nous avons bien remarqué les brouillards qui flottent au-dessus de nous, mais nous ne nous en préoccupons pas excessivement, étant

donné l'altitude à laquelle nous sommes parvenus. Nous pensons être au sommet avant la tempête, si elle venait à se produire. En fait, l'orage nous cueille littéralement au moment où Mazeaud et Kohlman commencent l'escalade du ressaut terminal : rien ne nous sépare plus de la sortie du Pilier, et de l'arête qui mène au sommet du mont Blanc, que ces quatre-vingts mètres monolithiques et surplombants.

Nous nous rassemblons tous sur les rares vires existant en ce point, cependant que la tourmente de neige se déchaîne avec violence ; éclairs et tonnerres éclatent tout autour de nous, l'air est saturé d'électricité et le vent nous jette au visage une poussière de neige aveuglante. Nous sommes à 4 500 mètres, sur ce Pilier qui est le paratonnerre du mont Blanc. Nous, les Italiens, nous nous serrons sur une petite vire ; les Français sont en train de s'organiser en deux groupes quand, soudain, un coup de foudre vient effleurer Kohlman au visage et la décharge le projetterait dans le vide si Mazeaud, d'un bond, ne l'empoignait et ne le soutenait. Pendant quelques minutes, Kohlman reste comme paralysé. Nous passons de la Coramine à Mazeaud, qui la lui fait avaler. Finalement, le Français se reprend, et nous pouvons finir de nous installer.

À ce moment, tandis que la tempête fait fureur, la situation est la suivante : sur une petite terrasse, Oggioni, Gallieni et moi ; sur une autre, à côté de nous, Vieille, Guillaume et Mazeaud ; sur une troisième, plus large, un peu plus bas, Kohlman tout seul, pour qu'il puisse s'étendre plus commodément. Et c'est là que peut-être commence, mais nous n'en savons rien, sa tragédie psychologique.

D'ici au sommet du mont Blanc, il n'y a pas plus de douze heures d'escalade. Et derrière le sommet, il y a, après la victoire sur le Pilier, le refuge Vallot, havre de sécurité, et la facile descente vers Chamonix. Il suffirait d'une éclaircie d'une demi-journée. Mais là-haut, au sommet, nous n'arriverons jamais.

La nuit tombe. La tourmente est plus violente que jamais. Enfermés dans la tente de bivouac, nous n'avons pour en deviner le déroulement que le fracas des coups de tonnerre. Tantôt ils s'éloignent, et nous sommes soulagés ; tantôt nous avons l'impression qu'ils se concentrent autour de nous, et l'angoisse nous étreint à nouveau. À travers la toile de la tente, opaque pourtant, les éclairs nous éblouissent. Nous sommes là pleins de vie, mais absolument impuissants devant ce déchaînement enragé des éléments. Tout près de nous, amarré aux pitons qui nous soutiennent au-dessus du précipice, tout notre matériel d'escalade est suspendu : pitons, crampons, piolets. On ne saurait rêver meilleur appât pour la foudre ! Nous voudrions bien nous en débarrasser, mais si nous nous en privons, comment ferons-nous pour monter ou descendre ? Personne ne parle ; chacun se concentre sur lui-même.

C'est à l'instant, précisément, où nous pensons pour la n^{ième} fois que nous sommes entièrement livrés au hasard que nous sentons comme une force qui nous tire les jambes à les arracher. C'est la foudre qui nous a tous frôlés. Nous hurlons sauvagement. Nous sommes en vie ; mais nous savons que, d'un moment à l'autre, la tempête peut nous réduire en cendres. Nous nous appelons, pour nous assurer que nous sommes encore tous là. Suit un temps de silence, affreusement vide : nous savons qu'il prélude à une nouvelle concentration d'électricité, qui ne manquera pas d'exploser encore sur nous.

Quelques minutes plus tard, le choc déjà ressenti se répète, avec plus de violence encore ; peu s'en faut qu'il ne nous précipite dans l'abîme ! Au milieu des cris véhéments, une voix me parvient, parfaitement claire, qui dit : « Il faut fuir ! » Est-ce Oggioni ? Est-ce Gallieni ? Je ne peux pas le savoir. C'est le désespoir qui inspire ces paroles, mais elles traduisent notre état d'esprit. J'ai le net sentiment que nous sommes perdus, et c'est, je crois, notre sentiment à tous. Je revois ma vie tout entière, des choses et des visages chers, que certainement je ne retrouverai plus. Bien que résigné à mon sort, j'ai un regret cuisant de n'avoir pas pu réaliser au cours de mon existence tout ce que je m'étais proposé. Impressions fugitives. Combien nettes, cependant, et longues, incroyablement.

Maintenant, comme par miracle, l'orage semble s'éloigner. Nous n'entendons plus que le crépitement de la neige gelée sur la toile caoutchoutée qui nous protège. Inertes, apathiques, nous n'avons même pas le courage de regarder dehors. Et dehors, c'est déjà la nuit. Personne ne parle, personne ne mange, personne ne s'intéresse à ce qui se passe. La neige qui tombe, même si elle fait peser sur nous une menace extrêmement grave, nous est un soulagement : nous avons échappé à la foudre, et nous sommes vivants. Jamais je ne me suis trouvé dans une paroi avec une pareille tempête : ce n'est ni la technique, ni l'habileté qui nous sauveront.

L'immobilité absolue et le séjour prolongé dans la tente nous font étouffer. Nous déchirons un coin de la toile et respirons, avidement. Notre tente est maintenant complètement ensevelie sous la neige et la chaleur de nos corps a provoqué à l'intérieur, par condensation, une humidité qui se transforme, au gré des sautes de température, tantôt en eau, tantôt en cristaux de glace. Je me refuse à regarder ma montre, de peur d'être surpris de la trop lente fuite du temps. Personne ne souffle mot. Seule parfois une plainte se fait entendre, due à l'inconfort de la position, ou bien au froid, ou bien à cette sensation d'asphyxie qui nous torture. Des Français, nous ne savons rien. Des plaintes comme les nôtres, de temps en temps, nous parviennent de leur bivouac.

Mercredi. La nuit a passé, et une clarté laiteuse annonce l'aube.

Alors seulement nous nous tirons hors de la tente, et devant la quantité de neige tombée pendant la nuit, nous restons sidérés. Les Français, à côté de nous, sont complètement enfouis. Kohlman, sur sa terrasse, s'est déjà mis debout et se profile, tache sombre, sur l'horizon incandescent qui semble annoncer une journée splendide. Un sentiment de bonheur nous envahit : l'énorme quantité de neige tombée, le froid terrible sont les avant-coureurs du beau temps. Bientôt nous nous retrouvons tous sur pied, prêts à partir pour l'ultime étape. Je prends quelques photos, nous démontons la tente. Mais tandis que nous la roulons, à l'improviste (aujourd'hui encore je me demande d'où sont sortis ces nuages), la tourmente nous enveloppe à nouveau. Le vent, très violent, soulève en tourbillons toute la couche de neige fraîche. Nous sommes incapables de nous rendre compte s'il neige, ou s'il s'agit seulement de la neige chassée par le vent.

Nous nous enfilons, encore une fois, sous notre toile, et les Français en font autant. Cette fois, nous occupons la plate-forme de Kohlman, plus large ; nous y sommes, Gallieni, Oggioni et moi, un peu moins à l'étroit. Kohlman, lui, montant de trois ou quatre mètres, va s'installer à notre place, emportant son matériel de bivouac : un sac de duvet, qui l'emmaillotte comme une momie, et que recouvre entièrement une toile plastique. Il s'attache au piton, et attend.

Dans l'éclaircie de tout à l'heure, nous nous sommes rendu compte que la neige est descendue à basse altitude. Est-il possible qu'après une telle chute, la tourmente puisse reprendre ? Aux Français qui me demandent ce que je pense faire, je réponds : attendre, car je n'ai pas perdu l'espoir de gagner le sommet ; cela reste la voie la plus courte vers le salut. Ni les vivres, ni l'équipement ne nous font défaut ; nous pouvons prendre patience. En cette saison, le mauvais temps ne saurait durer bien longtemps et la perspective d'une descente aussi compliquée, et aussi dangereuse, en pleine tempête, me fait peur ; d'autant qu'une demi-journée suffirait à nous permettre de sortir par le haut.

Mazeaud et ses camarades sont attachés à un piton, à six ou sept mètres de moi ; Kohlman est à côté d'eux. Mazeaud, qui a sur les membres de l'équipe le plus d'ascendant, échange avec moi quelques paroles ; il propose que nous partions tous les deux ensemble à la première éclaircie. Notre rôle serait d'équiper, avec des pitons et des cordes, les derniers quatre-vingts mètres surplombants, puis de faire monter nos cinq compagnons. Nous tombons d'accord. Hélas, il n'y aura pas d'éclaircie. Nous mangeons un peu : jambon, viande froide, confiture... Mais nous ne pouvons pas boire, car la tourmente nous empêche d'allumer le réchaud et de faire fondre la neige pour préparer du thé.

Il neige toujours. Les heures passent, toujours égales. Parmi tant de

pensées qui cavalcadent dans ma tête, je cherche le souvenir d'autres moments semblables, où le mauvais temps m'a bloqué en montagne. Je me rappelle que jamais la tempête n'a duré plus d'un jour ou deux. Et je me dis : « Déjà un jour de passé ; ça ne peut pas durer plus de vingt-quatre heures encore. Il s'agit seulement de passer cette autre journée, et puis nous pourrions bouger. »

La posture inconfortable dans laquelle nous sommes bloqués, ramassés l'un contre l'autre, sur un espace qui suffirait à peine pour une seule personne, est de plus en plus difficile à supporter. Nous ne pouvons ni lever la tête, ni nous pencher à gauche ou à droite : constamment fléchi en avant, il semble que la colonne vertébrale se casse en morceaux ! Dans de telles conditions, les nerfs ont beau jeu pour l'emporter. Ce sont des moments où l'on voudrait déchirer cette housse qui nous emprisonne. Mais gare à nous si nous la déchirons ! Tous trois, nous parlons ; nous parlons de tout et de rien : souvenirs, projets, espoirs, amitiés, sujets agréables et questions déplaisantes... Ce qui compte, c'est de tuer le temps et de se distraire.

« Tu te souviens du Pérou ? me dit Oggioni. Quand on disait : il viendra, le jour où nous nous retrouverons sur le Pilier ? » Quelle ironie ! Nous pensions, à ce moment-là, que sur les montagnes de chez nous, tout serait moins problématique. Et nous nous retrouvons maintenant dans la même situation qu'au Rondoy, où nous avons dû nous battre dans la tourmente, pendant deux jours et deux nuits sans abri. Gallieni, lui, est l'homme des vitamines : il nous distribue à chacun pastilles de vitamines C et de vitamines A, pour suppléer aux carences de l'alimentation. Il en fait passer aussi aux Français au moyen d'un téléphérique rudimentaire que nous avons construit avec des cordes, et il y ajoute des vivres, car ils sont un peu à court.

Le besoin d'uriner se fait pressant. Il est impossible de sortir de la tente. Nous proposons à Gallieni de sacrifier son casque de plastique, et après l'avoir dépouillé de sa coiffe, nous l'utilisons à tour de rôle, à force de contorsions, cramponnés l'un à l'autre pour ne pas faire la culbute. Les jambes dans le vide, avec ces vêtements qui nous empêchent, l'opération nous demande une demi-heure.

Quelle corvée !

Mercredi soir. Il neige toujours, de plus en plus fort. Du fond de la tente, je demande à Gallieni, qui se trouve près de l'entrée : « De quel côté souffle le vent ? – Toujours de l'ouest », répond-il. Cela signifie : tempête. Mazeaud, plein de vitalité et d'initiative, me crie : « Dès qu'il fera beau, nous montons tous les deux. Si tu penses qu'il vaut mieux sortir par la gauche, nous essaierons de ce côté. » Oggioni, qui ne parle pas français, me demande ce qu'il a dit. Je le lui explique, et il est d'accord. Il est tout content de penser qu'on va s'en aller. Mazeaud me demande encore : « Tu crois qu'on peut essayer de sortir par en

haut même s'il ne fait pas très beau ? » Il sait que du sommet du mont Blanc je suis capable de descendre par n'importe quel temps, comme cela s'est passé en d'autres circonstances. Je lui réponds que oui, mais qu'il faut encore attendre qu'une autre nuit ait passé, parce que, au fond de mon cœur, j'ai la presque certitude que demain la tempête prendra fin.

Notre respiration se transforme dans la tente en vapeur humide, et nous sommes tout mouillés. Je tremble en pensant à ce qui va se produire quand surviendra le gel intense qui précède le beau temps : pourvu que je sois capable de le supporter ! Avant de lancer notre dernier assaut, nous passerons quelques heures à nous réchauffer au soleil. La nuit nous prend presque par surprise. Nous sommes nerveux. Gallieni commence à parler de ses petits garçons. Moi, je suis en pensée trois mille mètres plus bas, dans l'intimité de ma maison, toute chaude d'affection. Oggioni parle de Portofino (17). Il n'y est jamais allé. « Nous autres alpinistes, nous sommes de pauvres types... Avec toutes les beautés qu'il y a de par le monde, nous venons nous ficher dans de ces situations... ! » Et Gallieni, à son tour : « Et dire qu'à Milano Marittima (18), j'ai une maison confortable ; et cette mer ! Pas de problèmes ! Tu te mets dans l'eau chaude, et tu n'as même pas à prendre la peine de nager ; l'eau est si peu profonde que tu as pied sur des kilomètres et des kilomètres ! » Oggioni déguise son inquiétude derrière des plaisanteries : en apparence, c'est lui le plus calme. Je suis sûr qu'il est le seul, avec moi, à se rendre un compte exact de ce que notre situation a de désespéré.

Jeudi... Au matin, Mazeaud vient jusqu'à notre tente. Sous la violence du vent, la toile de plastique qui recouvrait leurs sacs de bivouac s'est déchirée. À force de nous tortiller nous arrivons à lui faire une place. La journée s'écoule. Nous essayons de ne pas perdre courage ; de nous dire que demain vendredi, il fera beau. Mais nous ne sommes pas très convaincus. Je réfléchis déjà, dans mon for intérieur, à la méthode la plus sûre pour redescendre par notre itinéraire de montée. Pour moi, le sommet du Pilier est désormais inaccessible. Mais je me garde bien de le dire à mes compagnons, pour ne pas les jeter dans le désespoir.

Mazeaud me raconte les épisodes de son escalade à « mon » Pilier du Petit Dru, faite la semaine dernière. Nous nous exprimons réciproquement le plaisir que nous avons à avoir fait connaissance, et à partager cette aventure d'alpinistes. Nous nous promettons de nous retrouver un jour à Courmayeur ou à Chamonix, pour nous remémorer les moments que nous sommes en train de vivre. Nous avons une soif effroyable, que nous essayons d'apaiser en mangeant de la neige. Nous en faisons des boules, que nous grignotons continuellement. Ah ! la

beauté d'un robinet chez soi que l'on ouvre, et qui donne autant d'eau qu'on en veut ! Il est paradoxal qu'au milieu de tant de neige, on se sente ainsi dévoré par la soif. Et le froid de la neige nous brûle la bouche et l'enflamme.

Ainsi passe la journée de jeudi. La nuit tombe. Pendant ces longues heures d'obscurité, Oggioni et moi, qui sommes les plus éloignés de l'entrée, souffrons particulièrement du manque d'air. Je lui fais part, en confidence, de mon intention de descendre à tout prix. Il accepte, mais il est épouvanté. Et la nuit passe à son tour...

Vendredi. J'ai mis le réveil à 3 h 30. Lorsque j'entends la sonnerie de ma montre-bracelet, je crie à tous : « Il faut descendre, à n'importe quel prix ! Nous ne pouvons pas attendre davantage. Autrement nous n'aurons plus de forces, il sera trop tard ! » L'aube paraît, et la tempête continue. Il y a soixante heures qu'elle dure, sans interruption. On n'y voit absolument rien. Neige et brouillard se confondent en un mur impénétrable. Nous démontons toute notre installation, abandonnons un peu de matériel. Je n'ai pas de piolet ; un camarade a fait tomber le mien dès le premier jour. Nous commençons la descente en rappel. Il a été décidé que je descendrai le premier pour installer les rappels. Mazeaud me suivra immédiatement, chargé d'aider celui qui pourrait en avoir besoin ; les autres viennent ensuite. Oggioni ferme la marche ; fort de son expérience, c'est lui qui rappellera les cordes.

À 6 heures exactement, je me laisse glisser dans le vide gris traversé de rafales, presque à l'aveuglette, sans savoir où je vais atterrir. J'ai l'impression d'être ballotté par une mer démontée. Les tourbillons de neige me donnent le vertige. Il me faut faire attention aux moindres détails, chercher à reconnaître les moindres rides du rocher, pour m'orienter. La manœuvre est interminable, et plus long encore le temps passé à attendre qu'on me fasse parvenir d'en haut le matériel nécessaire pour le rappel suivant. Parfois nous restons entassés, accrochés à quatre ou cinq au même piton, en grappe au-dessus du vide. À mi-hauteur du Pilier, à peu près, parvenu au bas du rappel, je ne trouve aucun point d'arrêt. J'ai beaucoup de mal à faire comprendre, au milieu de ce maelstrom de flocons, que j'ai besoin d'une autre corde pour l'ajouter à celle à laquelle je suis suspendu. Aucune possibilité d'amarrage : la neige a pris même sous les surplombs. Je noue les deux cordes, de mes mains nues, pour continuer la descente : cent-vingt mètres de fil, où je joue les araignées.

Je n'ai plus désormais la possibilité de parler à qui que ce soit. Je suis absolument dans le vide, en quête d'un amarrage introuvable. Et l'inquiétude me mord : où vais-je pouvoir arrêter cette descente ? Avec cet énorme surplomb, comment communiquer avec mes compagnons

qui, là-haut, attendent mon signal ? À force de pendules acrobatiques, je prends pied finalement sur une pointe de rocher, et je crie, dans la tourmente, je crie encore, espérant que les camarades comprendront qu'ils peuvent commencer à descendre. Ah ! voilà la corde qui remonte. Quelqu'un a dû s'installer sur le rappel et s'apprête à me rejoindre. Je suis là, sur un bec de rocher, assuré à un piton par une cordelette, au cœur du Pilier, sans autre moyen de continuer la descente, et avec la crainte que mes compagnons, dans l'impossibilité de me retrouver, ne prennent une autre direction. Je n'ai d'autre ressource que de hurler à perdre haleine, dans l'espoir d'être entendu, sinon pour indiquer ma direction. Quelques minutes passent, gonflées d'angoisse. Puis, une tache noire, enfin, se pose à côté de moi : c'est Mazeaud, qui a compris où je me trouvais et me rejoint.

Les rappels reprennent au même rythme, nous rapprochant progressivement de la base du Pilier. Nous sommes mouillés, glacés. Au souffle étouffé de quelques avalanches, je comprends que nous avons atteint cette base, mais l'après-midi est maintenant bien avancé. Pour cette nuit, pas d'autre solution que d'installer notre bivouac au col de Peuterey, à peu de distance des rochers du Pilier. Nous prenons pied sur le plateau du col ; l'épaisseur de la couche de neige est extraordinaire ; parfois elle nous arrive à la poitrine ! Pendant un temps, j'envoie Mazeaud le premier ; les autres le suivent, tandis que, immobile, j'assure la direction. À un certain moment, le groupe me paraît s'échouer dans un banc de neige très profonde. Je le rejoins, passe en tête et, me fiant à mon instinct, me dirige vers l'endroit où il sera opportun de bivouaquer. Je ne le vois pas, mais j'ai l'impression de l'avoir comme photographié dans la tête. Derrière moi vient Oggioni, avec lequel je discute de la meilleure conduite à tenir : avec cette neige sans consistance, plutôt que de construire un igloo, si nous cherchions à nous abriter dans une crevasse ? C'est aux Français que je pense ; ils n'ont pas de tente de bivouac, tandis que nous en avons une. Nous nous décidons pour la crevasse et les Français, consultés, acceptent notre suggestion.

Avant que tombe la nuit, après douze heures de descente en rappels, nous sommes tous en place pour le bivouac. Le plus éprouvé semble être Kohlman. Nous l'installons sous notre tente. Guillaume, avec ce qui lui reste d'une petite bouteille de butane, lui prépare du thé chaud et le lui fait boire. Le froid est atroce ; le vent, inlassablement, soulève la neige en tourbillons. L'affreuse nuit ! la pire de toutes... Nous nous partageons ce qui nous reste de vivres : pruneaux, chocolat, sucre, un peu de viande, gelée. Oggioni préfère la confiture et refuse la viande. Tous les autres, en revanche, en mâchonnent un peu. Kohlman me montre ses mains : les doigts sont livides.

Pensant qu'il ferait bien de se les frictionner à l'alcool à brûler (nous n'y avons à peu près pas touché), je lui passe la gourde ; il la porte à sa bouche et commence à boire. Geste inconsidéré ? Je suppose qu'il a pris l'alcool à brûler pour une liqueur. Je lui arrache la gourde : il a dû avaler deux gorgées. Sommes-nous déjà parvenus au temps de la déraison ?

Nuit noire. Nuit d'enfer. Tous se plaignent, grelottent de froid, le vent hurle, la neige tombe, toujours plus épaisse. Nous devons, de temps à autre, secouer la tente, qui risque de nous écraser sous son poids. J'essaie d'allumer le réchaud à alcool, mais l'air manque, cette fois encore, et je dois renoncer. Comme tous ces jours derniers, pour nous désaltérer, nous en sommes réduits à manger de la neige. Nous sommes désespérés, mais personne ne souffle mot. Oggioni me dit : « Faisons une promesse : si nous nous tirons de cette aventure, nous oublierons jusqu'à l'existence de ce Pilier. » Oui, Oggioni, nous l'oublierons.

Ainsi passe la nuit ; nuit sans fin ; nuit de désespoir.

Samedi. 3 h 30 du matin. À la même heure qu'hier, la sonnerie du petit réveil nous arrache à notre couche inconfortable. Nous voulons gagner du temps, nous sortir de cette situation épouvantable, qui semble ne devoir jamais finir. À la neige déjà tombée, soixante centimètres de neige fraîche sont encore venus s'ajouter cette nuit. Nous allons plonger dans la tourmente. Tous paraissent avoir bien supporté ce terrible bivouac, le quatrième. Désormais, il n'est même plus nécessaire que je consulte mes compagnons ; tous s'en remettent à moi et je me sens investi de la grave responsabilité du guide qui devra les reconduire tous, en plus de son client, vers le salut, à travers les dangers extrêmes de ces rochers Gruber, qui sont la seule voie possible. Le refuge Gamba est notre but ; nous devons y arriver avant ce soir. Sinon ce sera, presque à coup sûr, et pour tous, la fin.

Avant de partir, Robert Guillaume fait une piqûre de Coramine à Kohlman. Moi, pendant ce temps, suivi immédiatement d'Oggioni et de Gallieni, je commence à m'ouvrir une tranchée dans la neige profonde, en direction de l'itinéraire que nous avons choisi pour la descente. Nous formons une seule cordée, dans cet ordre : Bonatti, Oggioni, Gallieni, Mazeaud, Kohlman, Vieille et Guillaume. Les névés raides qui précèdent les rochers Gruber sont effroyablement chargés de neige fraîche, qui menace de partir en avalanches d'un instant à l'autre. J'invite mes compagnons à me rejoindre rapidement et à se mettre à l'abri, de façon à pouvoir me retenir à bout de corde, si une avalanche venait à se déclencher et m'entraînait pendant que je me fraie un passage à travers le couloir pour rejoindre les rochers Gruber. J'arrive aux rochers, appelle les autres qui passent un à un, mais quand vient le tour de Vieille, il est incapable de traverser. Il tombe,

se relève, pour retomber encore, visiblement à bout de forces. Guillaume, resté à ses côtés, le pousse, lui enlève son sac, qu'il abandonne dans la pente, mais Vieille reste sourd à nos appels qui se font plus pressants.

Entre-temps, je me suis affairé à préparer le premier de la longue série de rappels que nous allons faire sur les rochers Gruber. Le ciel s'est découvert un moment, mais l'éclaircie n'a pas duré. J'entends les encouragements que mes compagnons prodiguent à Vieille, qui n'a pas encore franchi le couloir. À mon tour, je leur crie de faire vite, et de tous descendre si nous ne voulons pas mourir ici. Parvenu au bas du rappel, j'attends Kohlman, qui m'a suivi. Une demi-heure s'écoule. Ne comprenant rien à ce retard, je remonte de quelques mètres le long de la corde pour voir ce qui se passe de mes propres yeux.

« Vieille est épuisé, me dit Gallieni ; il est incapable de traverser seul le couloir. Est-ce que ce ne serait pas une solution de le faire glisser sur la neige, en pendule, pour lui épargner la fatigue de la marche ?

— Oui ! Mais dépêchez-vous ! À ce train-là, non seulement nous n'arriverons pas au refuge Gamba, mais nous ne sortirons même pas des rochers Gruber ! »

Je redescends et rejoins Kohlman. Aux voix animées de mes compagnons, je devine que l'opération est en cours. Je recommence à attendre que quelqu'un descende jusqu'à moi. En fait, une autre demi-heure passe encore et non seulement personne n'apparaît, mais les voix s'éteignent progressivement. Je suis désorienté. Est-il possible qu'il leur faille tant de temps à chaque rappel ! Encore une fois je remonte de quelques mètres le long de la corde, jusqu'à ce que je puisse voir le groupe des camarades.

« Pourquoi ne descendez-vous pas ?

— Vieille est en train de mourir... »

On dirait la voix de Gallieni, puis celle de Mazeaud. Je reste pétrifié. Tous mes amis sont là, groupés autour du corps de Vieille, inerte, étendu sur le blanc de la neige, comme un fagot sombre. Il est enveloppé dans notre toile de tente, arrimé au rocher.

Je reviens vers Kohlman, sans rien lui dire. D'autres minutes passent ; vingt peut-être. Désormais, nous le savons, c'en est fini de Vieille. Les voix se sont tues ; seul parle le vent, qui bruit, dans la neige qui recommence à tomber. Cette agonie que nulle voix humaine ne vient troubler est terrible. Je remonte le long de la corde. Mes camarades sont maintenant occupés à amarrer au piton la dépouille mortelle de Vieille et le sac de Gallieni, plein de choses superflues, que nous abandonnons. Pas une plainte. Il est 10 heures. De nouveau je reviens vers Kohlman ; je l'encourage. Puis arrive Mazeaud, qui lui

laisse entendre à demi-mot la vérité, et Kohlman, visiblement ébranlé, fond en larmes.

Une heure ne s'est pas écoulée que des voix nous parviennent. Me trouvant à cet instant au-dessous de mes compagnons, je crois d'abord que ce sont eux, mais bien vite je me convaincs que quelqu'un est en train de nous chercher, sur le glacier plus bas. Je réponds en criant, invitant les autres à crier avec moi, afin qu'on puisse nous entendre. Les appels qui me parviennent d'en bas me font penser qu'on veut nous communiquer quelque chose, mais la tempête m'empêche de comprendre. À mon tour je me rends compte qu'en bas, on n'arrive pas à interpréter ce que je demande : où ils sont, et s'ils m'entendent. Nous allons de l'avant, soulagés. Quand nous parvenons au pied des rochers Gruber, vers 15 h 30, je calcule que, depuis hier matin, du moment où nous avons commencé la descente jusqu'à maintenant, nous avons fait au moins cinquante rappels !

Une brève éclaircie nous laisse entrevoir toute la surface du chaotique glacier du Frêne. Quelle quantité de neige ! Aucune trace n'est visible. Ce qui veut dire qu'aucune équipe de secours n'est passée par là. D'où venaient donc les voix ? Nous ne voyons personne, et nous replongeons dans le plus noir désespoir. Peut-être que pour nous tout est fini. Nous étions convaincus que les voix provenaient de la base des rochers Gruber, et nous avons encore à parcourir tout le trajet semé d'embûches qui conduit au refuge Gamba.

La lente et pénible descente du glacier commence. Nous refusons de nous abandonner à l'adversité. La neige continue à être très profonde. Même dans les escalades hivernales, je ne me rappelle pas en avoir tant rencontré. Ce n'est pas une piste que nous laissons derrière nous, mais un véritable boyau. Heureusement le brouillard s'élève progressivement, la visibilité s'améliore peu à peu. Cela nous permet de trouver sans danger l'entrée du dédale de crevasses qui nous sépare du col de l'Innominata, ultime et difficile obstacle sur la route du salut. Mais la neige profonde ralentit à ce point notre marche que nous désespérons d'arriver au pied du col avant l'obscurité.

Je me sens mourir de fatigue, de douleur physique, de froid, mais je ne veux pas me laisser aller.

La file s'allonge. Oggioni, épuisé par l'effort, s'affaisse tous les quatre pas. Il a passé son sac à Gallieni. Il est tantôt dernier, tantôt avant-dernier. Nous nous traînons en désordre sur le glacier, ivres de fatigue. Nous sommes attachés les uns aux autres, mais nous avançons sans faire attention à rien, et je me rends compte que, dans ces conditions, nous aurons du mal à gagner avant la fin du jour la base du couloir du col de l'Innominata. Derrière moi, Gallieni semble le moins éprouvé. Je décide que nous allons tous deux nous détacher du groupe, et prendre le plus d'avance possible sur nos camarades, afin

d'équiper l'entonnoir glacé de l'Innominata. Autrement, dans de telles conditions, ils ne pourront jamais monter. Nous venons à bout de l'opération avant la nuit.

Ils suivent nos traces. Tandis que j'attaque le difficile couloir, tout plâtré de glace, qui monte au col, Guillaume est resté en arrière. Dans une demi-heure il fera nuit noire, et je suis encore en train de batailler pour gagner le col. Nous sommes tous attachés à la même corde : moi, Gallieni, Oggioni, Mazeaud et Kohlman. Nous n'avons plus qu'une seule ressource : tenter, tant qu'il nous restera des forces, de prendre contact avec les caravanes de secours. Elles seules pourront essayer de sauver les traînardes.

Je parviens au col de l'Innominata dans une obscurité d'encre. Il est plus de 21 heures, et nous sommes dehors depuis six jours. Il recommence à neiger, et de l'ouest nous parviennent les lueurs d'un orage qui se rapproche. Il m'est impossible de planter le moindre piton pour amarrer la corde qui soutient mes quatre compagnons, et je dois me contenter de passer cette corde sur mon épaule. J'ai beau les exhorter à se dépêcher, leur progression est d'une lenteur extrême, désespérante. Les ordres se mêlent aux plaintes de douleur, de découragement. Derrière Gallieni, Oggioni paraît incapable de se tenir au rocher. Gallieni cherche à l'aider de toutes les manières, assuré à son tour par la corde que je tiens. Tout en bas, les deux Français crient et se démènent.

C'est le chaos. Trois heures se sont écoulées, et nous en sommes toujours au même point. Je ne puis pas bouger. Parfois la corde me donne de telles secousses que je manque de peu de culbuter dans le vide. La torture de la corde et du froid me fait défaillir. Si je m'effondre, c'est la fin pour tous. Pendant ces trois heures, Oggioni n'a pas réussi à quitter l'endroit où il est arrivé. Tous les encouragements semblent vains. Seule, parfois, une plainte nous répond : il est comme en transes. Attaché au piton par un mousqueton, il faudrait qu'il détache ce mousqueton ; nous aurions ainsi la possibilité de le hisser. Mais il n'en a plus la force. Ou peut-être est-il à ce point épuisé que déjà il n'a plus son bon sens. Je voudrais descendre jusqu'à lui, mais c'est impossible. Je ne puis ôter de mes épaules la corde qui soutient aussi Gallieni. Finalement, faute de pouvoir faire autre chose, celui-ci s'assure qu'Oggioni est solidement fixé au piton et détache la corde qui le lie à lui et aux Français, pour venir me rejoindre et descendre avec moi rapidement vers les équipes de sauveteurs. Oggioni reste donc encordé avec l'énergique Mazeaud, à qui nous crions d'attendre et de veiller aux camarades, qui seront bientôt secourus.

Tandis que nous procédons à cette opération, nous voyons Kohlman grimper à tâtons dans le noir, décordé, le long des cordes sur la paroi glacée. Il vient vers nous, et dépasse, avec cette énergie du désespoir

qui frôle la démence, Mazeaud, puis Oggioni, puis Gallieni. Gallieni, comprenant qu'il perd la raison, réussit à l'empoigner au passage et l'attache à la corde. Bientôt nous nous trouvons tous trois réunis au col. « J'ai faim ! J'ai soif ! » dit Kohlman. Et il ajoute : « Où est le refuge Gamba ? » Il est complètement fou, mais nous ne pouvons pas l'abandonner.

Nous l'encordons entre nous deux. Je commence à faire descendre Gallieni, puis Kohlman, qui paraît oublier toute mesure de prudence. La pente est très raide, glacée, difficile. Sur les cinquante premiers mètres, nous nous laissons glisser le long d'une corde fixe, évidemment posée là par les équipes de secours (19). Puis nous continuons par nos propres moyens. Mais Kohlman devient de plus en plus dangereux. Il descend sur le dos, pesant de tout son poids sur la corde, sans se servir de ses crampons. Arrivé au bout de la corde, il y reste suspendu, et je suis obligé de le retenir ; ce qui m'empêche de le rejoindre. Au moment où finalement la corde s'allège, parce qu'il s'est attaché quelque part, une secousse imprévue me fait comprendre qu'il s'est de nouveau détaché, au risque de nous entraîner tous. Ni les exhortations, ni les insultes ne parviennent à l'émouvoir. Il prononce des phrases incohérentes, gesticule : il est fou. Nous pensions que la descente nous prendrait une heure ; avec Kohlman et sa frénésie, il nous en faut trois.

Dieu merci, nous voici en bas des escarpements. Il ne nous reste à parcourir, pour gagner Gamba, que des croupes enneigées, sans difficultés ni dangers, à part la neige très profonde. Nous commençons à reprendre courage et ne nous soucions plus que d'arriver le plus vite possible au refuge, lorsque se produit un incident inattendu. Gallieni laisse tomber un gant. Il se baisse pour le ramasser et cherche à réchauffer sa main en l'enfilant sous sa veste. Kohlman s'imagine-t-il, en voyant le geste, que Gallieni veut tirer un pistolet ? Les bras étendus, il se jette sur lui, l'empoigne et le fait rouler dans la pente. Gallieni réussit à échapper à l'étreinte, et moi, avec la corde, j'essaie d'entraver leurs mouvements. C'est sur moi, maintenant, que Kohlman se rue. Je l'esquive, il tombe dans la neige, s'y roule, se contorsionne, s'agite en tous sens ; un vrai fou furieux. Il se relève, tente de nous sauter dessus ; tirant sur les cordes, chacun de notre côté, nous le tenons à distance. Car nous sommes tous trois attachés à la même corde, et aucun de nous ne peut se détacher. Nous ne pouvons pas le traîner jusqu'au refuge, et pourtant, nous n'avons pas une minute à perdre.

Pour nous décorder, il nous faut défaire les nœuds, et ils sont gelés. Nous n'avons pas de couteau. Et pourtant nous ne pouvons pas nous séparer de notre pauvre camarade, en proie à la démence. Il épie chacun de nos mouvements, prêt à se lancer sur nous. Chacun à son

tour, tenant la corde tendue avec les dents, nous faisons glisser nos pantalons jusqu'à l'aine pour faire tomber au-dessous des hanches l'anneau de corde qui nous ceinture la taille. Nous venons à bout de l'opération sans que Kohlman s'en aperçoive. Je crie à Gallieni : « Lâche tout ! Sauve toi ! », et nous nous éloignons en courant, roulant dans la neige. Nous avons la certitude que nous arriverons à temps au refuge pour prévenir les sauveteurs, et que Kohlman, là-haut, ne court aucun risque de tomber. Hélas ! la première équipe arrivera seulement pour recueillir le dernier soupir de notre compagnon.

Quatre cents mètres encore, dans les ténèbres opaques. Gamba... enfin... parce que j'ai la chance de connaître ce coin comme ma propre maison. Gallieni, mon client, derrière moi, sain et sauf. Nous tournons autour du refuge, frappant des mains aux fenêtres. La porte d'entrée ; des pas à l'intérieur ; le bruit du loquet qu'on soulève. La porte s'ouvre toute grande, et l'intérieur du refuge apparaît, pauvrement éclairé par un faible lumignon. Il est plein de gens qui dorment. J'enjambe des corps, sans reconnaître personne. Et voici qu'un dormeur se dresse, et crie : « Walter ! c'est toi ? » On accourt, on se presse, nous étouffons sous les embrassades.

« Vite ! Vite ! Il y en a un là-dehors ! Les autres sont dans le couloir de l'Innominata ! Dépêchez-vous ! »

C'est dimanche. Il est trois heures du matin. La tourmente continue à faire rage. Je m'étends sur la table au milieu du refuge.

On m'enlève des pieds les crampons gelés, on me déshabille, on me passe des vêtements secs, on me donne des boissons chaudes. Je tombe dans une profonde torpeur. Lorsque je m'éveille, trois heures ont passé. Les corps de mes compagnons ont été ramassés un par un, sauf celui de Vieille. On me dit : « Oggioni est mort... », et une douleur irrésistible me submerge. Le cher Mazeaud, le seul qu'ils aient trouvé vivant, m'embrasse et pleure avec moi.

EN MANIÈRE DE POSTFACE...

NOTE DU TRADUCTEUR

Ainsi donc, le 16 juillet 1961, s'achevait au refuge Gamba le dernier acte d'une tragédie qui bouleversa le monde alpin. Quatre des meilleurs alpinistes de France et d'Italie y avaient trouvé la mort. L'hélicoptère Alouette II de la Gendarmerie française descendit les survivants à Courmayeur et transporta à Lyon Mazeaud, atteint de graves gelures. Et là-haut, sur le Pilier, les jours et les nuits et les vents et la neige poursuivaient leur ronde immuable. Et puis, tandis que dans la vallée on pansait les blessures des corps et des cœurs, revenait le beau temps.

Au début du mois d'août, le guide chamoniard Pierre Julien et le grimpeur italien I. Piussi faisaient une nouvelle tentative, sans succès. Enfin, les 27, 28 et 29 août, une équipe anglo-polonaise, composée de Ch. Bonington, Y. Clough, G. Duglosz et D. Whillans, puis une équipe franco-italienne : R. Desmaison, P. Julien, I. Piussi et Y. Pollet-Villard venaient à bout du Pilier. L'histoire alpine de ce haut versant du Frênéy était-elle donc close ?

C'eût été mal connaître Walter Bonatti que de le penser. Le 21 septembre, le voici revenu sur ce plateau supérieur du glacier du Frênéy où, il y a deux mois, il luttait désespérément pour sa vie et pour celle de ses compagnons. Cosimo Zappelli, son camarade de Courmayeur, l'accompagne. Et de concert, ils tracent, parallèlement au Pilier, en pleine face, l'itinéraire de la revanche : neige et rochers mêlés, une route d'une rectitude et d'une élégance idéales, débouchant sur l'arête sommitale plus haut encore que la voie du Pilier central, au point où viennent se souder l'une à l'autre les deux grandes arêtes du Brouillard et de Peuterey.

Puis les jours passent, et les mois s'ajoutent aux mois. Le démon intérieur serait-il apaisé ? Les « derniers grands problèmes » des Alpes seraient-ils en vérité définitivement épuisés ? Ceux de l'été, peut-être. Mais l'hiver en pose d'autres et les grimpeurs renouvellent maintenant, par le biais de l'alpinisme hivernal, les difficultés et les attraits des plus célèbres parois des Alpes. L'Eigerwand, la face nord-ouest de l'Olan, la face nord du Cervin ont cédé les unes après les autres. Et les convoitises se tournent enfin vers la plus prestigieuse de toutes : la paroi nord des Grandes Jorasses. Les spécialistes ne sont pas loin de la croire impossible, et les échecs successifs de très fortes cordées semblent leur donner raison. Glace, neige, verticalité, longueur, autant d'obstacles effrayants, et le froid, polaire, de ce versant que ne visite jamais le soleil.

Polaire ? Depuis toujours, dit Bonatti, racontant la randonnée hivernale

qui, en 1956, le conduisit d'un bout à l'autre de l'arc alpin, des Alpes juliennes aux rivages de la mer ligure, les régions polaires ont exercé sur lui leur pouvoir de fascination. Et de même qu'il a, au terme de cette randonnée, atteint un Pôle illusoire et fantastique, de même il voudra conquérir un nouveau pôle imaginaire en escaladant, par un des hivers les plus froids que les Alpes aient connus depuis des années, le fameux éperon Walker de la face nord des Grandes Jorasses. Et c'est ainsi que du 25 au 30 janvier 1963 le monde alpin attentif, pour ne pas dire le monde entier, suivit avec un intérêt passionné, qui parfois toucha à l'angoisse, le déroulement d'une première hivernale qui est peut-être bien en matière d'alpinisme le plus grand exploit de tous les temps.

Dièdre de 70 mètres, Dalles noires, Tour grise, Tour rousse... Là où, pour la première fois en été, Cassin, Esposito et Tizzoni, en 1938, avaient posé leurs mains d'hommes, Bonatti et Zappelli, au cœur de l'hiver, posent leurs mains à leur tour. Ni les rochers verticaux, ni la neige, ni la glace, ni le froid, ennemis désirés, ni le poids de l'encombrant troisième de cordée : un sac de matériel énorme, n'arrêtent leur progression régulière. Un entraînement méthodique, une préparation diététique rationnelle portent jour après jour, nuit après nuit, des fruits que mûrissent une volonté inflexible et une confiance profonde en la vertu de l'esprit. Mieux : c'est « au sprint », comme on dit en jargon sportif, que les deux hommes terminent « la course », aiguillonnés par l'approche du mauvais temps. Et nul ne les attend encore lorsque, le mercredi 30 janvier, au terme d'une escalade de 6 jours, après avoir dévalé dans la neige profonde le versant méridional de la montagne, ils rentrent à Courmayeur.

Depuis le temps où, adolescent insatisfait, Walter Bonatti cherchait dans les calcaires de la Grigna une évasion et une raison de vivre, quel chemin parcouru ! Et que de questions posées, après l'exploit, par les familiers de la montagne et de l'alpinisme, et par les profanes aussi bien, qui voudraient comprendre. Après une « première » dont on a dit qu'elle était à la fois « le point culminant et la synthèse d'une vie d'alpiniste et d'une carrière de guide », Bonatti trouvera-t-il encore une montagne à la mesure de son talent ? Au fait, que cherche-t-il ? Quelle revanche ? Quelle compensation ? Cette volonté de souffrir, physiquement et peut-être aussi moralement, que signifie-t-elle ? Ascèse ? Affirmation de soi ? Romantisme ? Pourquoi ? Bien osé qui prétendrait donner à ces questions, et à tant d'autres encore, une réponse définitive.

Est-il homme d'ailleurs, digne de ce nom d'homme, qui puisse jamais affirmer, aux autres et à soi, qu'au terme de sa quête ardente, inquiète, d'un but toujours plus haut, plus docile, toujours enfui, il est enfin arrivé « au bout du sentier » ? S'il n'est plus de montagne dans les Alpes, désormais, qui puisse tenter Bonatti, où devra-t-il aller pour découvrir son pôle idéal, pour se trouver enfin lui-même ? Groenland, Alaska sont maintenant trop connus. L'Himalaya ? Oui, sans doute,

mais après le K2... Votre Pôle à vous, cher Walter, ne serait-il pas tout justement à l'autre bout de la Terre, aux abords lointains de ce pôle Sud que conquiert Amundsen ? Montagnes de l'Antarctique... Erebus, Horlick, Weaver... et cette « Sentinel Range » que Lincoln Ellsworth le premier découvrit en novembre 1935, lors de son vol transantarctique. Il y a dans cette chaîne de la Sentinelle au moins trente sommets de plus de 3 000 mètres ; cinq dépassent 4 000 mètres ; et le mont Ellsworth, avec ses 4 674 mètres, est sans doute la plus haute montagne de l'Antarctique.

Sentinel Range, Sentinelle Rouge... Qu'on veuille bien me pardonner, et vous, mon ami Bonatti, le premier, si je ne puis me défendre ici, toutes proportions et tout respect infiniment gardés, d'un rapprochement. « Console-toi, a dit Pascal, reprenant Bernard de Clairvaux. Console-toi : tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé. »

À skis, d'un bout à l'autre des Alpes

Quel alpiniste, après avoir lu l'histoire des explorations polaires ou vu un film à leur propos, n'est pas resté fasciné et n'a pas ressenti un désir au moins fugitif de connaître ces régions ? Cela m'est arrivé bien souvent ; chaque fois, pourrais-je dire, que d'aventure je pensais à l'Arctique ou à l'Antarctique (20).

Mais pour ce genre d'exploration, lorsqu'on ne possède, comme moi, que l'esprit, et rien d'autre, l'accès des régions polaires pose des problèmes bien plus difficiles que l'escalade de la montagne la plus inaccessible ! Comment, dès lors, espérer parcourir un jour ces étendues immenses, embrasser du regard ces horizons, autrement que par l'illusion ? C'est là une grande, une très précieuse ressource, à laquelle je dois beaucoup. Grâce à ce subterfuge, je puis dire en fait que j'ai vécu moi aussi une expérience polaire, une aventure magnifique et insolite, qui pourrait n'être pour d'autres qu'une simple « randonnée à skis à travers les Alpes », mais qui revêt pour moi une bien autre signification !

J'ai parcouru la chaîne des Alpes dans toute sa longueur, en hiver : une chevauchée de 1 795 kilomètres. 146 386 mètres de dénivellation, 66 jours de marche. Une illusion, donc, qui tirait sa pleine valeur de données valables et en tous points semblables à celles des traversées polaires. Je n'aurais pu mieux choisir ! Quel objectif eût été mieux à portée de ma main ?

L'idée de réaliser la première « traversée à skis des Alpes » (reconnue officiellement comme telle par la F.I.S.I. ou Fédération italienne de sports d'hiver) naquit comme naissent tous les jours bien d'autres idées semblables : par hasard, au mois d'août 1955, alors que je bavardais de montagne avec un ami de rencontre, un certain Federico Rossi, qui devait malheureusement abandonner la partie au tout début de son organisation.

Nombreuses furent les difficultés et les objections. Avant tout, un solide appui financier était indispensable et, après que j'eus frappé inutilement à bien des portes, il me fut généreusement offert par la station alpine de Bardonnèche, fidèle à ses traditions, dont le ski-club organisa et patronna l'expédition.

Le but premier de cette expédition était, bien entendu, de parcourir la totalité de la chaîne alpine dans le sens de la plus grande longueur. Avec les skis, tant que la chose était possible, puis à pied, mais sans

utiliser jamais aucun moyen mécanique. Cette randonnée devait être en son genre la première. Il y avait bien eu dans le passé des tentatives analogues ; celles de Mezzalama par exemple et d'une expédition allemande ; mais jamais la chaîne entière n'avait été parcourue, des Alpes juliennes aux Alpes maritimes.

L'itinéraire, étudié tout exprès par le Dr Silvio Saglio, du Touring club italien, et tracé par ses soins pour sa plus grande partie, ne devait pas en fait viser à l'ouverture de voies nouvelles ; il s'agissait de suivre des itinéraires de ski alpin déjà existants, et les plus classiques, de les mettre bout à bout. Une randonnée dont la longueur réelle atteignit finalement près de deux mille kilomètres ! Et pour donner à l'entreprise un visage digne d'elle, j'estimai que le mieux serait d'imposer aux futurs participants de couvrir la totalité du trajet avec nos seuls moyens, sans admettre une seule exception, même pour les brefs et inévitables parcours routiers des fonds de vallées. Tel était l'idéal qui serait le fil conducteur de l'aventure.

Parmi les buts que je m'étais proposés, le dernier n'était pas de rendre hommage au ski de montagne traditionnel et de redonner un élan à cette activité fascinante, bien à tort délaissée par les jeunes générations d'alpinistes. Il y avait aussi, raison non moins légitime, la recherche d'expériences plus riches et de données concrètes aussi bien sur les questions techniques que sur la montagne hivernale. Enfin, l'ambition de mener à bien une entreprise de caractère alpin, d'une certaine valeur, et jusqu'alors sans précédent.

Une fois réglée la difficile question du financement, d'autres problèmes m'attendaient. En premier lieu, celui du choix des hommes, de leur nombre et de leurs spécialités diverses ; de leur bagage spirituel aussi, cela va de soi, qui conditionnait la valeur de leur contribution au succès de l'affaire.

Il était impossible de mettre sur pied une expédition à gros effectif. Je devais de ce fait considérer qu'il n'était pas question d'une course de relais, que l'un ou l'autre des participants pouvait tomber malade ou être victime d'un accident en cours de route, et que par conséquent nous devions être en nombre suffisant pour permettre à deux personnes au moins d'effectuer la randonnée de bout en bout. (Ces prévisions se révélèrent exactes et nous ne fûmes que deux, Longo et moi, à accomplir tout le trajet). Avec un effectif trop restreint, faire la trace en neige profonde eût été un labeur exténuant, et le succès risquait d'être compromis.

J'en arrivai donc à la conclusion que le minimum indispensable était de quatre hommes et après une sélection minutieuse, l'équipe fut ainsi composée : l'ingénieur Luigi De Matteis, de Turin, âgé de vingt-huit ans, excellent skieur de montagne, expert en topographie alpine ; Alfredo Guy, de Bardonnèche, âgé de trente-six ans, professeur de ski,

et, naguère, coureur de fond confirmé, membre de l'équipe « Sci Veloci » de la Scuola Militare Alpina d'Aoste ; le capitaine Lorenzo Longo, lui aussi professeur de ski et instructeur d'alpinisme à cette même école, âgé de trente-trois ans, commandant la compagnie d'alpini en garnison au Sauze d'Oulx, expert de première force en topographie, en logistique et en toutes les spécialités inhérentes à son grade ; enfin le soussigné, guide alpin et chef d'expédition.

Les opérations de ravitaillement seraient assurées par une voiture Fiat du type « 600 multipla », avec laquelle Italo Toniutto, de Bardonnèche, transporterait les approvisionnements jusqu'aux points accessibles en auto, ou sinon dans leur voisinage immédiat, en utilisant lui-même les skis.

Équipement et vivres d'altitude furent choisis comme il convenait, légers, rationnels, de façon à être facilement transportables et à nous laisser de ce fait la plus grande autonomie.

Nous étions convenus d'autre part, compte tenu des dangers inséparables de l'alpinisme hivernal, que l'expédition attendrait pour se mettre en route la fin du mois de février, mais que la date du 20 mars serait le dernier délai ; sinon, elle courait le risque de ne plus trouver de neige dans la dernière partie du parcours. Le départ fut donc fixé au 14 mars 1956 : nous irions du Monte Canin, à la limite extrême des Alpes juliennes italiennes, au col de Nava dans les Alpes maritimes, d'est en ouest. Une seule raison justifiait le choix de cette direction : affronter au cours d'un deuxième temps la partie occidentale de la chaîne, cela signifiait une plus grande stabilité de la neige aux très hautes altitudes, un enneigement plus important dans les Alpes maritimes, même en fin de saison, et enfin un meilleur entraînement pour les « hautes routes ». Notre itinéraire, ignorant les frontières, était susceptible de modifications, car nous aurions à lutter contre la montre, et contre les éléments ; enfin, il comportait, et ce devait être le caractère même de notre randonnée, l'ascension de quelques sommets importants.

Et voici maintenant la description succincte de cet interminable marathon.

Arrivés à Stolvizza le 14 mars, nous escaladons le matin même le Monte Canin par son rapide versant sud. C'est peut-être la première fois que des hommes atteignent skis à l'épaule les rochers du sommet ! Cette anomalie s'explique par le fait que nous faisons du Canin une traversée complète du sud au nord, de façon à descendre sur le versant de la Sella di Nevea. Un « départ » plutôt brutal ! Nous sommes contraints à un premier et désagréable bivouac, un peu au delà du sommet, agrippés dans un couloir rocheux. Nous aurions pu éviter cet inconvénient en empruntant le versant yougoslave, plus facile, mais la

situation est encore tendue entre l'Italie et la Yougoslavie et nous estimons qu'un bivouac glacial est préférable à un coup de fusil dans le dos.

Après ce début mouvementé, les belles Alpes de Carnie nous attendent. Leur relief complexe, les épaisses forêts de conifères et aussi le mauvais temps, qui se prolonge, augmentent les difficultés d'orientation et nous valent une traversée harassante, qui dure une bonne dizaine de jours. Ces conditions atmosphériques détestables atteignent leur paroxysme sous le col de Volaia et nous contraignent à une halte imprévue d'environ quarante-huit heures dans le refuge autrichien, la Pichl Hutte. Les vivres baissant d'inquiétante façon, nous quittons le refuge, malgré la gravité des risques. La couche de neige fraîche est très importante, les planches (21) à vent nombreuses et prêtes à partir en avalanche à la moindre pression. La progression est extrêmement dangereuse et nous choisissons les pentes déjà balayées par les coulées de neige.

Je n'oublierai jamais la montée au Passo dell'Oregone, pour gagner les sources du Piave au pied du Monte Peralba. La tourmente nous surprend à nouveau dans la grande cuvette au-dessous du col, nous enlevant toute visibilité, ou presque. Nous errons à tâtons pendant près de sept heures, cherchant avec angoisse ce col qui s'est volatilisé. Finalement, après avoir gravi et redescendu trois ou quatre couloirs rapides, conduisant à autant d'impasses, à pied bien entendu et skis sur l'épaule pour ne pas couper la neige instable, nous enfilons le bon couloir. Soudain, à l'endroit le plus raide, à quelque cinquante mètres au-dessous du col, un bruit sourd, effrayant, se fait entendre : la pente tout entière s'est détachée, mais par miracle reste accrochée. L'angoisse au cœur, nous commençons un lent, un très délicat mouvement tournant le long des rochers escarpés des rives du couloir, nous assurant avec quelques pitons et arrivons enfin au col. Peu après le ciel s'éclaircit et le beau temps nous accompagnera pendant vingt-quatre heures jusqu'au col de Monte Croce di Comelico.

Nous nous reposons un jour à Sesto, en Pusteria. On dirait un paysage de Noël, tant la neige est tombée en abondance. Le lendemain, sous la neige qui semble ne pas vouloir cesser, nous atteignons le refuge Tre Cime di Lavaredo. Tard dans la nuit, la chute de neige s'interrompt. La journée de demain s'annonce très belle et nous décidons, de but en blanc, de monter à la Cima Grande. La paroi est incroyablement enneigée, plâtrée de glace, l'escalade très délicate. Nous nous élevons lentement, sans interruption. Notre intention était de suivre la voie normale, mais en fait, nous cherchons à passer là où il y a le moins de neige et pour terminer, nous empruntons la raide arête est. À 5 h 45, après neuf heures d'ascension, nous sommes au sommet. La descente est une suite de rappels. Quand nous arrivons au

pied de la paroi, il fait nuit noire et il faut encore trois heures pour nous laisser glisser jusqu'à Misurina, à la lumière de nos lampes de poche.

Le temps paraît stabilisé. Les Dolomites traversées, nous gagnons les Alpes aurines et les traversons, faisant au passage la belle escalade du Gran Pilastro. Mais la descente dans le Val di Vizzè, au-dessous du refuge Monza, n'est pas tellement agréable ; l'itinéraire d'été se déroule à mi-pente sur une très longue distance et, bien que l'épaisse couche de neige semble solidement fixée, les difficultés et les risques sont tels que ce parcours doit être vraiment déconseillé.

Après le Gran Pilastro viennent le Passo di Giovo, le Passo Gelato, puis, le Val Senales une fois atteint, la belle masse enneigée de la Palla Bianca nous invite à l'ascension. Les conditions atmosphériques ne sont pas des plus favorables et la Palla Bianca nous donne du fil à retordre : un vent très violent souffle, en tourbillons glacés, et nous sommes bientôt caparaçonnés de glace. Une plaque à vent se détache à l'improviste aux abords du sommet et nous entraîne, sans dommage.

C'est maintenant le tour de l'Ortlès, dont l'ascension se révèle beaucoup plus intéressante qu'en été. Le premier jour nous gagnons la cabane Payer, au-dessus de laquelle nous sommes contraints d'abandonner les skis. Avant le soir nous réussissons à préparer la trace jusqu'au-dessus des cordes fixes, complètement glacées, si bien que le lendemain, la montée au sommet n'est plus qu'une belle, reposante et rapide promenade.

Le trajet de Trafoi à Livigno, par les lacs de Cancano, nous réserve une étonnante traversée, mais cette belle étape marque aussi la fin d'une trop courte période de beau temps. Toute une longue journée de neige nous bloque à l'hospice Bernina. Puis, de Bernina Bassa, profitant d'une brève éclaircie, nous essayons d'atteindre le sommet du Piz Palü, mais la tourmente soudaine nous arrête avant même le refuge de la Diavolezza et le lendemain, la persistance du mauvais temps nous oblige à nous replier par le fond de la vallée sur le col de la Maloja, enseveli sous la neige.

Pour franchir la dorsale qui sépare le Rhin du Tessin, il n'est d'autre solution que de passer les hautes crêtes du Rheinwaldhorn, à moins de vouloir atteindre Olivone en faisant le détour par Bellinzona, c'est-à-dire en utilisant un moyen mécanique pour parcourir les cent kilomètres de vallée qui nous séparent. Mais la simple pensée d'une telle défaite ne saurait nous effleurer, et nous décidons de forcer les défenses du Rheinwaldhorn. Le temps s'est rasséréné, mais la chaleur étouffante, dorénavant, rend le danger d'avalanches encore plus grand. Celles qui tombent dans cette région nous semblent de proportions exceptionnelles. Le fameux « Val d'Enfer », cet étroit boyau qui conduit à la base de la montagne, ne tirerait-il pas son nom

de sa fâcheuse réputation en la matière ? Pendant des kilomètres, on progresse au milieu d'un formidable amoncellement d'avalanches cyclopéennes ; on a l'impression d'avancer dans les méandres d'une chute de séracs et la marche dans la neige collante est lente et épuisante.

Finalement nous atteignons les 2938 mètres du Passo del Cadabbi et une descente facile paraît nous attendre sur le versant opposé. Mais bientôt la réalité nous réserve une surprise. Le sentier indiqué sur la carte suisse au 1/50 000 nous amène à l'improviste sur des parois escarpées et, pour les descendre, il nous faut marcher encordés, en appliquant toutes les bonnes règles de la technique alpine. Il est deux heures du matin quand, au clair de lune, nous arrivons à Malvaglia.

Beau temps et bonne neige nous font compagnie pendant toute la traversée du haut Val Formazza, du Zwischenbergenpass, de l'Adlerpass ; mais ils nous abandonnent quelques heures avant l'ascension du mont Rose. Force nous est de renoncer, à contrecœur, à cet important sommet.

Bref repos au col du Théodule ; un jour bloqués à la cabane Schoenbühl. Et puis, presque à tâtons, harcelés par le mauvais temps, nous devons parcourir en une seule journée l'itinéraire de ski alpin le plus attendu et le plus classique, au nom fameux : « la « Haute Route ». Cols de Valpelline, du Mont-Brûlé, de l'Évêque, glacier d'Otemma, noms de lieux aimés, familiers aux passionnés du ski de montagne... Mais qui pourrait les voir, en ce jour de tempête ? Sous le col du Mont-Brûlé, il s'en faut de peu que nous soyons tous balayés par une avalanche qui se détache à quelques centaines de mètres au-dessus de nous des pentes des Bouquetins et nous effleure pendant que nous nous enfuyons. Puis une deuxième avalanche me part sous les pieds au col du Petit Mont-Collon, alors que, marchant encordé en avant du groupe, je sonde le terrain dans la grisaille du mauvais temps. Entraîné, je dévale vers le glacier d'Otemma, et Longo derrière moi. Par chance nous réussissons à nous maintenir à la surface de la coulée, si bien que, lorsqu'elle s'arrête, nous nous retrouvons sains et saufs. Nous passons les dangereux méandres à la base du glacier d'Otemma, remontant à la Fenêtre Durand, que nous franchissons presque à l'aveuglette, dans une bourrasque enragée, à demi paralysés par le gel. Quand nous arrivons à Ollomont, il fait nuit.

D'Ollomont à Courmayeur, l'étape est courte. C'est là que nous attend l'ascension la plus importante de toute notre randonnée : celle du « Toit de l'Europe ». Après avoir en vain essayé d'atteindre le refuge Gonella, nous décidons de bivouaquer sur le glacier de Miage. Le lendemain soir, nous sommes en Val Veni, après avoir gagné le sommet du mont Blanc et en être redescendus par le glacier de Bionnassay.

L'ascension du mont Blanc a pris sur notre horaire de marche un temps précieux. Pour le rattraper, nous nous proposons de couvrir le trajet Courmayeur-Bardonnèche, à travers le massif de la Vanoise, en trois jours. Nous n'avons encore jamais fait connaissance avec ce vaste massif et notre documentation cartographique est insuffisante. Nous nous fions à notre intuition et, à 3 h du matin, commençons notre nouvelle aventure. À travers une nature merveilleuse, royaume idéal du ski de montagne, nous passons le col du Palet, le col de la Leisse, puis nous laissons descendre sur le versant opposé par la vallée du Doron. Et voici qu'au moment d'en finir survient l'imprévu : dans les derniers kilomètres, la vallée se rétrécit, s'enfonce dans des gorges sévères et profondes où il est presque impossible d'avancer, même avec les skis à l'épaule. Bientôt la nuit nous prend, sans lune ; nous ne nous rendons pourtant que vers 23 h, après une étape de 60 kilomètres et nous installons notre bivouac à l'abri d'un gros bloc, dans l'attente du jour.

À 7 h du matin nous sommes déjà à Termignon, dans la vallée de l'Arc. Deux heures de repos et nouveau départ pour le col d'Étiache, en direction de Bardonnèche, que, fidèles à notre plan, nous réussissons à atteindre au soir du troisième jour de marche.

Le plus dur est désormais terminé. Les étapes se succèdent maintenant presque sans difficultés, seulement belles et suggestives. Même le temps, sauf une brève parenthèse dans la vallée du Pô, s'est complètement rétabli. Nos buts de chaque jour ont pour thème les belles étendues neigeuses des Alpes maritimes, face au mont Viso, à l'Argentiera, au Marguareis. Chaque nuit, en revanche, nous attendent les riants villages alpins de Casteldelfino, Vinadio, Entraque, Limone et, finalement, le 18 mai, c'est le col de Nava, maintenant fleuri par le printemps parfumé.

En rapides et capricieuses évolutions, nos skis glissent pour la dernière fois sur les belles neiges de Monesi, en vue désormais de la mer ligure, et la trace de chaque virage semble vouloir signifier une parenthèse idéale qui clôt derrière elle notre grande aventure. La « traversée ski-alpinistique des Alpes » est terminée, mon Pôle fantastique atteint.

À l'avenir, sans aucun doute, on pourra apporter une infinité de modifications de détail à cette randonnée pour la rendre plus ou moins aventureuse, ou sûre. Ce qui reste, pourtant, c'est la réalité de la fascinante entreprise, cohérente dans tous ses buts. À nous la satisfaction de l'avoir accomplie les premiers, aux autres la certitude de pouvoir la répéter. Ils pourront difficilement trouver des conditions plus mauvaises.

L'étude des cartes topographiques et la consultation du journal de la randonnée fournissent les données suivantes :

Temps

Durée totale (en jours) 66

Jours de marche effective 60

Jours de repos 3

Jours d'arrêt (mauvais temps) 3

Heures de marche effective 496 h 45

Étape la plus longue (Bourg-Saint-Maurice-Termignon) 17 h

Distances

Développement 1795 km

Dénivellation (en montée) 73 193 m

Plus longue distance en une étape (Schoenbühl-Ollomont) 65 km

Plus grande dénivellation en une étape (Gondo-Saas Fee) 2 712 m

Conditions atmosphériques

détestables 13 jours

mauvaises 11 jours

bonnes 39 jours

Organisation logistique

Distance parcourue par la voiture automobile 9 800 km

De ces résultats d'ensemble, il est facile de déduire les données moyennes suivantes :

Heures de marche journalière 8

Parcours journalier 30 km

Dénivellation journalière à la montée 1 220 m

Dénivellation horaire à la montée 305 m

Distance parcourue par l'auto, pour 1 km de montagne parcouru par les alpinistes 5,45 km

Notes extraites de la relation technique du capitaine L. Longo

Pour les deux tiers du parcours ont été utilisées les cartes de l'I.G.M. au 1/25 000 et 1/100 000. Pour les parties manquantes, elles ont été remplacées par des guides et publications diverses, et par des cartes au 1/50 000 achetées sur place.

Les données relatives aux dénivellations et aux distances qui figurent dans les tableaux statistiques sont le simple résultat de calculs

effectués sur les cartes et ne correspondent pas à la réalité des choses. Ces données, pour être d'une exactitude suffisante, devraient être affectées d'un coefficient important (10 à 20%) ; en effet, surtout à skis, il n'est pas absolument possible de suivre le chemin le plus court et, d'autre part, les cartes ne font figurer ni les « montagnes russes » continues, ni les innombrables tournants qui doivent être parcourus en pratique.

L'examen de l'itinéraire de la randonnée fait apparaître que la partie la plus difficile, sans aucun doute, et la plus pénible se situe entre le Monte Canin et le Passo dell'Oregone (M. Peralba). Ces difficultés sont dues au relief de la montagne ; en dépit d'altitudes médiocres, ce relief tourmenté oblige l'alpiniste à d'incessantes, et épuisantes, montées et descentes.

Il s'agit souvent d'une montagne peu adaptée au ski, du fait de l'épaisseur du manteau forestier (Carnie). Sa configuration est telle que les lignes fondamentales du terrain restent mal définies, ce qui rend l'orientation difficile, et cet inconvénient est aggravé par la mauvaise visibilité fréquente.

Les itinéraires à skis les plus classiques sont en revanche ceux qui se situent entre Airolo et le col de Nava. Les conditions y sont en général à l'opposé des précédentes : reliefs et dépressions bien définis, dénivelées fortes, mais progressives et constantes, plus grandes difficultés techniques de la montagne, que compensent la possibilité de faire des étapes plus longues et de plus grand rendement.

Cette assertion, nous en trouvons la preuve dans le fait suivant : tandis que dans les dix premiers jours, où nous affrontions les Alpes de Carnie, en 79 heures de marche ont été parcourus 234 km et gravis 9 834 m, au cours des dix derniers jours en revanche, dans la région des Alpes cottiennes et maritimes, pour une durée à peu près égale, c'est-à-dire 92 heures environ, il n'a pas été couvert moins de 331 km, pour 14 367 m de dénivellation.

Le calcul a fait ressortir une dénivellation horaire moyenne de 305 m. Cette donnée, à mon avis, non seulement présente un certain intérêt dans la mesure où, pense-je, elle n'a jamais été établie jusqu'ici, mais je la crois assez plausible. De fait, elle a été fournie par une équipe se déplaçant avec des charges importantes et un effectif réduit. Cela peut présenter des avantages, en permettant une plus grande rapidité de déplacement, mais des désavantages aussi, du fait que, en neige vierge, chaque homme fait une trace pendant un temps plus long, avec une plus grande dépense d'énergie.

Les mêmes raisons font, à mon sens, la valeur des données relatives aux distances journalières moyennes, toujours tenant compte qu'il s'agit d'une traversée hivernale de longue durée.

Il faut remarquer que, pour être en mesure d'effectuer une pareille entreprise de ski alpin, en plus de l'évidente et nécessaire préparation dans le domaine topographique, il est indispensable de posséder une connaissance et une expérience approfondies de la montagne hivernale. Il ne suffit pas, en effet, de savoir « lire » une carte, pour situer le col, le sommet, la vallée qu'il faut rejoindre, où passe l'itinéraire. Il importe surtout de savoir évaluer les conditions du moment, afin de pouvoir choisir la route la meilleure. Un tel travail doit être fait dans le détail, en interprétant littéralement le terrain, pas après pas, afin de pouvoir progresser avec le maximum de sécurité et en évitant les vagabondages inutiles et dangereux.

Skis et accessoires : expériences et données concrètes

Skis

Deux types de ski de descente ont été utilisés : skis longs, de 2,10 m, et skis courts, de 1,60 m. Les uns et les autres en bois, de souplesse, résistance et légèreté maximales. Le ski long offre l'avantage évident d'être plus rapide et, grâce à sa plus grande surface portante, d'enfoncer moins dans la neige fraîche ; le ski court, celui d'être plus facilement transportable sur le sac et plus maniable dans certaines situations particulières (demi-tours, pentes raides, descentes en terrain de moraines, couloirs). Affirmer, comme le font certains, que le ski court est plus « facile » que le ski long me paraît hasardeux. J'estime personnellement que, pour skier en terrain alpin, il faut être au moins un bon skieur. Au cours de cette randonnée, je n'ai que rarement utilisé la traction diagonale et j'ai pratiqué en descente essentiellement ces deux types d'exercices : tournants stemmés (chasse-neige avec ouverture amont), freinages et tournants avec appui sur les bâtons. C'est à l'occasion seulement, dans des conditions particulièrement favorables, que j'ai pu tourner en christiania. Non qu'il me fût impossible ou malaisé de faire des christianias, mais en ski de montagne, il faut ménager ses forces et rechercher la sécurité, et le christiania est, par neige changeante, un exercice complexe et dangereux. Souvent aussi les descentes ne sont pas uniformes, mais comportent des plats et des remontées : d'où nécessité de la traction horizontale. Tout ceci ne veut pas dire pour autant que, pour faire du ski de montagne, il suffit de savoir effectuer ces quelques mouvements ! Il faut aussi une bonne connaissance du ski en dehors des pistes ; c'est-à-dire, en définitive, du ski de fond. Si en outre le skieur-alpiniste est en pleine possession de la technique de descente sur piste, tant mieux ; il sera plus complet, plus rapide sur certaines neiges et sur certaines pentes.

Je veux rappeler que ces observations dérivent de l'expérience

d'une longue randonnée, et non de la traversée d'un seul col, où nous étions lourdement chargés et où il était absolument nécessaire de marcher vite, mais sans accident. Leur exactitude est démontrée par le fait qu'aucun des quatre membres de l'équipe n'eut jamais à se plaindre de la plus banale entorse.

Peaux de phoque

Nous avons utilisé soit le modèle traditionnel à sangles, soit le modèle « Trima » ; et nous avons pu constater qu'ils présentent l'un et l'autre des inconvénients et s'adaptent mal à certaines circonstances. Dans le premier type, la rupture des sangles latérales se produit fréquemment ; dans le second, en neige profonde, des sabots de neige se forment entre la peluche et le ski, et c'est un inconvénient encore plus désagréable que le précédent. Étant donné les caractéristiques de ces deux types de peaux, l'idéal serait sans aucun doute d'utiliser le modèle traditionnel en neige profonde et le modèle « Trima » sur neige gelée ou neige de printemps.

Bâtons

Nous avons utilisé d'excellents bâtons en riz, légers, résistants, de 1,35 à 1,45 m de longueur, du type employé par l'équipe italienne de fond aux Jeux olympiques de Cortina.

Dates (1956)	Points de départ et d'arrivée des étapes Altitudes	Cartes	Condi- tions météo- rologi- ques	Heures de marche	Dénivel- lation en montée (mètres)	Lon- gueur (kilo- mètres)	Itinéraires et altitudes (indications sommaires)
Mars 14	Stolvizza (572) Collet 2 490	Monte Canin 1/25 000	Ciel clair. Froid	9,30	2 013	12	De Stolvizza par Coritis, Berdo di Sotto, Casera Canin, puis l'arête S.-O. Arête terminale assez difficile, corniches. Descente délicate du sommet du Canin (2 585). De Stolvizza au sommet : 8 h. Du sommet à la cote 2 490 : 1 h 30 Bivoine (grotte de neige).
15	Collet 2 490, Tarvisio (750)	M. Canin, Plesso Cave del Predil, Fusine in Val Romana, Tarvisio 1/25 000	Ciel clair. Froid	9	136	37	Descente sur le glacier du Canin (délicate). Ref. Celso Gilberti. Sella Nevea Cave del Predil, Tarvisio.
16	Tarvisio (750). Bistrizza (1 775)	Camporosso in Valcanale 1/25 000	Ciel clair	5	1 222	17	Montée de Tarvisio au M. Acomizza (1 813); descente à 1 616, puis montée.
17	Bistrizza (1 755), P. 1 497 S.-O. de M. Plagna	Camporosso, Malborghetto 1/25 000	Ciel clair. Froid	10	1 202	30	Descente à la Sella di Lom (1 499). Montée au M. Sagram (1 922). Descente à Sella Caldiera (1 477). Montée au M. Poludnig (1 499). Descente à la Sella del Poludnig (1 453). Montée au M. Plagna (1 710), puis descente.
18	P. 1497 du M. Plagna, Casera di Aip (1 713)	Malborghetto. Fontebba, Faularo 1/25 000	Brouillard tour- mente	8	720	24	Descente au P. 1 324 du Valloie di Rio Bianco. Montée au Collo della Spalla (1 439). Montée au P. 1 856. Descente au Passo di Pramollo (1 532). Montée au P. 1 849 de la Madrizza. Descente au P. 1 674. Montée au Passo di Rudnig (1 945). Descente par le vallon d'Aip.
19	Casera di Aip (1 713), Passo Monte Croce Carnico (1 362)	Paularo, Timau, M. Coglians 1/25 000	Ciel cou- vert	11	1 687	42	Montée à la Sella di Val Dolce (1 795). Descente au Passo Canon di Lanza (1 567). Descente à Stua di Ramazzo (983). Montée à Sella Cercevesca (1 920). Descente à la Casera Malpasso (1 526). Montée au Pizzo Timau (2 218). Descente à Ploncken Haut (1 286). Montée au Passo di Monte Croce Carnico.

Dates (1956)	Points de départ et d'arrivée des étapes Altitudes	Cartes	Condi- tions météo- rologi- ques	Heures de marche	Dénivel- lation en montée (mètres)	Long- ueur (kilo- mètres)	Itinéraires et altitudes (indications sommaires)
Mars 20	Arrêt au Passo di M. Croce Carnico		Ciel cou- vert				
21	Passo M. Croce, Carnico (1362) Pichl Hütte (1958)	M. Coglians 1/25 000	Neige, tour- mente	3,45	834	18	Descente jusqu'au P. 1 204. Montée au Valentin Turl (2 138), puis descente.
22	Bloqués par la tourmente à la Pichl Hütte						
23	Pichl Hütte (1958) Nieder- gail Alm (1 474)	M. Coglians, For- ni Avoltri	Tourmen- te, visi- bilité presque nulle	6	442	12	Descente à l'690. Montée au Passo Giramondo (1 971) et au Niedergail Joch (2 112); puis descente
24	Niedergail Alm (1 474) Piera- bech (1 060)	Forni Avoltri 1/25 000	Tourmen- te, visi- bilité ré- duite	5	636	14	Montée au Niedergail Joch (2 112). Descente à Piera- bech en passant par le Val Bordaglia.
25	Pierabech (1 060) Val Viscende (1 352)	Forni Avoltri Val Viscende 1/25 000	Tourmen- te, brouil- lard	12	670	28	Montée au Gioigo Veranis; au Passo dell'Oregone (2 280). Descente à Costa d'Antola.
26	Val Viscende (1 352) Sesto in Pusteria (1 316)	Val Viscende, Comelico sup. Col Quaterna, Sesto 1/25 000	Vent chaud	12	1 672	31	Montée au Passo Palombino (2 032). Descente à Pian della Mola (1 500). Mon- tée au Passo Silvella (2 375). Descente à Moos et S. Giuseppe.
27	Repos à Sesto in Pusteria						
28	Sesto in Pusteria (1 316) Ref. Tre Cime (2 438)	Sesto, M. Popera Tre Cime di Lavaredo 1/25 000	Neige	5	1 022	14	Montée par le Val Fiscalina.
29	Ref. Tre Cime (2 438), Misu- rina (1 756)	Tre Cime di La- varedo 1/25 000	Ciel clair, froid	14	679	18	Légère descente, puis mon- tée à la Forcella di Lava- redo (2 454). Ascension de la Cima Grande di Lavaredo (2 998) par la voie normale. Descente à Misurina.

Dates (1956)	Points de départ et d'arrivée des étapes Altitudes	Cartes	Condi- tions météo- logi- ques	Heures de marche	Déni- vel- ation en montées (mètres)	Lon- gueur (kilo- mètres)	Itinéraires et altitudes (indications sommaires)
Mars 30	Misurina (1 756) S. Vito di Braies (1 347)	Tre Cime di La- varedo, Croda Rossa Villa Bassa 1/25 000	Ciel clair	6,30	761	28	Descente à Carbenin (1 437) Montée à Prato Piazza (2 004). Descente à 1 206, Braies di Fuori. Montée à S. Vito.
31	S. Vito di Braies (1 347), Bru- nico (835)	Villa Bassa, Sor- fucina Masre- be, Brunico 1/25 000	Ciel clair	7,30	937	41	Montée au Giogo di M. Croce (2 284); puis des- cente.
Avril 1	Brunico (835) Molini di Tur- res (866)	Brunico 1/100 000	Brouillard précipi- tations	4	32	21	Par la route.
2	Molini di Tures (866) Ref. Pon- to di ghiaccio (2 545)	Lappago, Vallar- ga, Campo Tur- res 1/25 000	Ciel cou- vert, précipi- tations	7	1 688	29	Montée par Selva dei Molini. Lappago. Malga comunale.
3	Ref. Ponte di ghiaccio (2 545). Gran Pilastro (3 510) Sasso di Vizze (1 555)	Lappago, Passo di Vizze 1/25 000	Ciel clair, froid	12	1 515	28	Montée à la Forcella della Punta Bianca (2 928). Des- cente à 2 738. Ascension du Gran Pilastro (3 510) par l'arête S.S.-O. Des- cente au ref. Monza, puis à Sasso par l'itinéraire d'été.
4	Sasso di Vizze (1 555). Vipi- teno (948)	Val di Vizze, Terme del Brennero 1/25 000	Ciel clair, froid	4		25	Par la route.
5	Vipiteno (948) Moso in Pas- siria (1 007)	Vipiteno, Ridan- na, S. Leonardo, Moso 1/25 000	Ciel clair, froid	7	1 597	39	Montée au Passo del Giovo (2 145). Descente à S. Leo- nardo (693). Montée à Moso (1 007).
6	Moso (1 007) Ma- donna di Sen- nales (1 506)	Moso, l'Altissi- ma, Cime Ne- re, Senales 1/25 000	Tour- mente, brouil- lard	10,30	2 285	42	Montée au Passo Gelato (2 895). Descente à 1 169. Montée à Madonna (1 506)
7	Madonna di Sen- nales (1 506). Ref. Bellavista (2 841)	Senales. Punta Saldura, Palla Bianca 1/25 000	Brouillard	3,45	1 335	12	Montée à l'hôtel Corterazo et au ref. (2 841) (on ne suit pas la route d'été, mais le thälweg du Rio Corterazo).

Dates (1956)	Points de départ et d'arrivée des étapes Altitudes	Cartes	Condi- tions météo- logi- ques	Heures de marche	Dénivel- lation en montée (mètres)	Lon- gueur (kilo- mètres)	Itinéraires et altitudes (indications sommaires)
Avril 8	Ref. Bellavista (2 841), Malles (1 051)	Palla Bianca, Ci- ma del Corvi, Punta della Gallina, Curon Venosta, Glo- renza 1/25 000	Vent	11,30	1 200	51	Montée au collet 3 162. Mon- tée à la Forcella di Palla Bianca, et de là au som- met (3 714) par l'arête O. Descente par le merveil- leux glacier de Vailhuna, vers Malles.
9	Malles (1 051), Trafoi (1 543)	Glorenza, Tubre Giogo dello Stelvio 1/25 000	Ciel clair	3,15	630	17	Descente à Prato allo Stelvio (913), puis mon- tée.
10	Trafoi (1 543), Ref. Pajer (3 020)	Giogo dello Stel- vio 1/25 000	Ciel clair	4	1 500	10	Par l'itinéraire d'été pres- que entièrement, sauf au-dessous du ref. Stella Alpina (2 481), où l'on passa plus à l'ouest.
11	Ref. Pajer (3 020) Ortles (3 891), Trafoi (1 543)	Giogo dello Stel- vio 1/25 000	Ciel clair, froid	12	1 300	18	Départ 4 h. Sommet 8 h 45. Arrivée à Trafoi 16 h. Du ref. Pajer, traversée par la crête, puis par une pente de neige jusqu'à un pont un peu à l'O. de la Punta Tabaretta. Mon- tée à 3 150, puis voie normale jusqu'au sommet.
12	Trafoi (1 543), Livigno (1 816)	Giogo dello Stel- vio, Giogo S. Maria, San Giacomo di Fraele, Livigno 1/25 000	Ciel clair	12	2 170	48	De Trafoi, montée au col du Stelvio (2 575). Descente. Entre la 3 ^e et la 4 ^e maison cantonniers, remonté à la Forcola di Cancano (2936) longé les lacs jusqu'à leur extrémité N.-O. (1 855); montée au Colle dell Alpisella (2 285); descente au Ponte delle Capre et montée au village de Livigno.
13	Livigno (1 816), Hospice de la Bernina (2 257)	Livigno, Pizzo Filone, Forco- la di Livigno, Piz Palù 1/25 000	Brouillard neige	5,30	830	27	De Livigno, montée à la For- cola (2 315); descente à 2 056. Remontée à 2 330. Descente jusqu'à l'hospice.
14	Bloqués par la tourmente à l'hospice de la Bernina						

Dates (1956)	Points de départ et d'arrivée des étapes Altitudes	Cartes	Condi- tions météo- logiques	Heures de marche	Dénivel- lation en montée (mètres)	Long- ueur (kilo- mètres)	Itinéraires et altitudes (indications sommaires)
Avril 15	Hospice de la Bernina (2 257) Bernina Bassa (2 049)	Piz Palù, Forcola di Livigno 1/25 000	Neige, brouil- lard	4	750	20	Montée au col de la Bernina (2 330). Descente à 2 084, montée à 2 650 sur la piste de la Diavolezza. Aban- don et descente à Ber- nina Hauser (2 049).
16	Bernina Bassa (2 049), Malo- ja (1 867)	Bormio, Piz Ber- nina 1/100 000	Neige, brouil- lard	9	250	38	Descente à Pontresina (1 603). Montée à 1 808 et à Saint-Moritz (1 773). Montée légère jusqu'à la Maloja (1 817).
17	Maloja (1 817) Cresta (1 956)	Piz Bernina 1/100 000	Neige, brouil- lard	12	1 281	36	A plat jusqu'à Silvaplana (1 815). Montée au col du Julier (2 288); descente à Bivio (1 776). Montée au Stallerberg Pass (2 384). Descente à Cresta (1 956).
18	Cresta (1 956), Hinterrhein (1 624)	Piz Bernina, Pas- so Spluga 1/100 000	Brouillard	13	452	38	Descente à 1 172, puis mon- tée.
19	Hinterrhein (1 624), Mal- vaglia (402)	Passo Spluga 1/100 000	Soleil, vent chaud	16	1 450	40	Montée au Passo del Cadab- bi (2 938). Descente à 2 335. Montée à 2 468. Descente à Malvaglia.
20	Malvaglia (402), Olivone (893)	Passo Spluga, M. Basodino (1/100 000)	Soleil	3,30	491	16	Par la route.
21	Olivone (893), Airolo (1 178)	M. Basodino 1/100 000	D'abord clair, puis brouil- lard	9	1 700	42	Montée au Piz Colombe (2 549). Descente au lac de Ritton, et de là à Airolo.
22	Airolo (1 178), Ponte Formaz- za (1 225)	M. Basodino, Bocchetta Valmaggia, Passo S. Gia- como, For- mazza	Brouillard tenace	8,30	1 135	36	D'Airolo à Bredetto. A l'hos- pice All'Acqua. Montée au Passo S. Giacomo (2 313), puis descente.
23	Ponte Formazza (1 225), Alpe Devero (1 634)	Formazza, Punta di Arbola, Be- ceno 1/25 000	Ciel clair	5	1 374	24	Montée au lac Vanino (2 177) au Scata Minola (2 599). Descente au lac et à l'Alpe Devero (1 634).

Dates (1956)	Points de départ et d'arrivée des étapes Altitudes	Cartes	Condi- tions météo- rologi- ques	Heures de marche	Dénivel- lation en montée (mètres)	Lon- gueur (kilo- mètres)	Itinéraires et altitudes (indications sommaires)
Avril 24	Alpe Devero (1 634), Gon- do (855)	Baceno, Alpe Ve- gnia, Iselle 1/25 000	Ciel clair	9	1 977	30	Montée au Scatta d'Orognia (2 461). Descente à 2 305. Montée au Passo di Val-tendra (2,431). Descente à l'Alpe Veglia (1 752). Montée au Passo Loccia Carnera (2 748). Descente par Frassinone à Gondo.
25	Gondo (855). Saas Fee (1 798)	Donedoscio 1/100 000 Walliser Alpen, 1/50 000	Ciel clair	10	2 712	44	Montée au Zwischen-bergerpass (3 272). Des- cente à Saas Almagel (1 679). Montée à Saas Fee (1 798).
26	Saas Fee (1 798). Cabane Bri- tannia (3 040)	Walliser Alpen 1/50 000	Ciel clair	3,30	1 242	12	Par l'Egginer Joch (3 009).
27	Cabane Britan- nia (3 040). Cabane Bé- temps (2 802)	Walliser Alpen 1/50 000	Ciel clair	5,45	1 050	25	Montée à l'Adierpass (3 798). Descente à 3 195; montée à 3 415. Descente, avec quelques remontées, à Bétemps.
28	Cabane Bétemps (2 802). Col du Théodule (3 322)	Walliser Alpen 1/50 000	Ciel clair	2,30	766	17	Descente à 2 566, puis montée.
29	Col du Théodule (3 322). Caba- ne Schoenbühl (2 710)	Walliser Alpen 1/50 000	Ciel cou- vert	2,30	570	18	Descente à 2 140, puis montée.
30	Bloqués par la tourmente à la cabane Schoenbühl						
Mai 1	Cabane Schoen- bühl (2 710). Ollomont (1 356)	Walliser Alpen 1/50 000, Monte Ross, Aosta 1/100 000	Clair, puis tour- mente	15	2 109	65	Descente à 2 633. Montée au col de Valpelline (3 562). Descente sur le glacier de Tza de Tzan (3 250). Montée au col du Mont-Brûlé. Descente à 2 500. Montée au col Col- lon (3 393). Descente au col de l'Evêque et par le glacier d'Otemma à 2 230. Montée à la Fenêtre Du- rand (2 803) et descente à Ollomont.

Dates (1956)	Points de départ et d'arrivée des étapes Altitudes	Cartes	Condi- tions météo- rologi- ques	Heures de marche	Déni- vel- ation en montée (mètres)	Lon- gueur (kilo- mètres)	Itinéraires et altitudes (indications sommaires)
Mai 2	Ollemont (1356) St-Rhémy (1 592)	Aosta 1/100 000	Ciel clair	15	592	20	Montée à 1 426. Descente à 1 270, puis montée.
3	St-Rhémy (1952), Courmayeur (1 264)	Gr. S.-Bernardo Bosses, La Va- chey, Cour- mayeur 1/25 000	Ciel clair	6	1 336	36	Montée au Colle di Malatrà (2 928), puis descente.
4	Courmayeur (1 264), Gl. de Miage, P. 2 530	Courmayeur M. Bianco 1/25 000	Ciel clair	5,30	1 266	15	Chalets du Fréney, rive N.-O. du glacier de Miage.
5	Gl. de Miage, P. 2 530, M. Blanc (4 810), Plan Veni (1 537)	M. Bianco 1/25 000	Ciel clair	14	2 280	42	Ascension du mont Blanc par le col et l'arête de Bionnassay. Descente par le même itinéraire.
6	Plan Veni (1 537) Bourg-St- Maurice (840)	M. Bianco 1/25 000	Ciel clair	7	977	44	Montée au col de la Seigne (2 514). Descente à Bourg- St-Maurice par les Cha- pieux.
7	Bourg-St-Mau- rice, Termi- gnon (1 300)	Bonneval, Tignes 1/50 000	Clair, cal- me	17	2 090	65	Montée au col du Palet (2 726). De là au col de la Leisse (2 780). Descente par la vallée du Doron.
8	Termignon (1 300), Bar- donnèche (1 300)	Ulzio 1/100 000	Clair, cal- me	8,45	1 056	42	De Termignon, montée au col d'Etache (2 805) par Bramans, le Planay, les chalets d'Etache, puis descente.
9	Repos à Bardon- nèche						
10	Bardonnèche (1 300), Bous- son (1 419)	Bardonecchia, Cesana 1/25 000	Ciel clair	9	1 868	34	Montée au col des Aclès (2 217). Descente à 1 879. Montée au col des Trois Frères Mineurs (2 589). Descente à Clavière (1 760). Montée à Sagna Lunga (2 001).
11	Bousson (1 419), Abriès (1 538)	Cesana Torinese 1/100 000	Ciel clair	9	1 379	31	Montée au col des Thurès (2 798).

Dates (1956)	Points de départ et d'arrivée des étapes Altitudes	Cartes	Condi- tions météo- logi- ques	Heures de marche	Dénivel- lation en montée (mètres)	Lon- gueur (kilo- mètres)	Itinéraires et altitudes (indications sommaires)
Mai 12	Abriès (1 538), Ref. Quintino Sella (2 593)	Cesana, Pinorolo 1/100 000	Ciel clair	9	1 985	30	Montée au col de la Tra- versette (2 950). Descente aux sources du Pô (2 020).
13	Ref. Quintino Sella (2 593), Casteldelfino (1 296)	Col Crevetto, Casteldelfino 1/25 000	Neige brouillard	5	171	18	Montée au Passo S. Chisaf- redo (2 774). Descente à Casteldelfino par le vallon des Giargiatte et Castello.
14	Casteldelfino (1 296), Mar- mora (1 548)	Dronero 1/100 000	Ciel clair	9	1 547	28	Montée au Colle della Bi- cocca (2 285). Descente à Ponte Marmora (1 000). Montée à Marmora.
15	Marmora (1 548) Vinadio (876)	Dronero. De- monte 1/100 000	Ciel clair	8	1 240	37	De Marmora au Colle del Mulo (2 537).
16	Vinadio (876) Entraque (904)	Vinadio, S. Anna Valdieri 1/25 000	Clair, cal- me	8,30	1 700	36	De Vinadio à Prato Lungo et au Colle Valscuro (2 520), par le vallon de Rio Freddo. Descente par les thermes et S. Anna di Valdieri.
17	Entraque (904) Limone (1 009)	Guide-skieur de Limone 1/75 000	Clair, cal- me	8	1 771	34	Montée au Colletto di M. Frisson (2 197). Traversée de la tête de la vallée degli Alberghi (descente et montée). Montée au Ciotto Mieu (2 378). Des- cente sur Limonetto et Limone.
18	Limone (1 009), Col de Nava (930)	Guide-skieur de Limone 1/75 000	Clair, cal- me	10	1 200	41	Montée au Colle della Boaria (2 102). Traversée (montée et descente) au Colle dei Signori (2 112). Descente à Carnino, Vio- zene, Ponte di Nava. Puis montée par la route

1 Un récit de Ghigo dit : « L'année dernière, nous avons laissé plusieurs pitons dans les passages les plus durs... » Cette affirmation, un peu inexacte, et qui prête à malentendu, explique sans doute la méprise de Guido Magnone, qui, dans son livre *La face W des Drus*, écrit à notre propos, page 17 : « Évidemment, ils avaient franchi cet itinéraire après une préparation assez poussée de la voie. »

Précisons que, sur les quarante-deux pitons dont nous disposions la première année, vingt exactement furent laissés en place, contre cent soixante plantés. Pourcentage encore inférieur à la moyenne, donc, si l'on considère que la paroi est tout entière « très difficile », et démonstration probante de l'excellence de la performance de Ghigo, qui sut récupérer les pitons, avec prévoyance.

Si j'insiste sur ces précisions, c'est surtout parce qu'il n'était en aucune façon dans notre esprit de vaincre le Grand Capucin après avoir au préalable équipé l'itinéraire. Notre escalade de 1950, manquée du fait du mauvais temps alors que déjà nous avions gravi les trois quarts de la paroi, ne saurait à coup sûr être considérée comme « une préparation assez poussée de la voie », mais seulement comme une entreprise malheureuse où nous avons été brutalement contraints de battre en retraite, alors que déjà nous sentions la victoire à portée de notre main.

2 Aujourd'hui refuge Auronzo (N. du T.).

3 Station de ski des Alpes bergamasques, dans la province de Sondrio (N. du T.).

4 En Italie, examen de fin d'études primaires (N. du T.).

5 Voir le récit détaillé de l'expédition dans le livre *La conquête du K2*, par Ardito Desio, Arthaud, éditeur, 1957.

6 D'après le journal de Gallotti.

7 Bâti spécial, équipé pour le transport et l'emploi de trois bouteilles d'oxygène.

8 D'après le journal de Gallotti.

9 Il devait subir à l'hôpital de Skardu diverses amputations, aux doigts des mains et des pieds.

10 Pierre Allain, *Alpinisme et compétition*, Arthaud, édit. 1949. Chap. V : La face nord des Drus.

11 Ce nom a été donné, comme d'ailleurs celui du Rideau, par l'alpiniste britannique T. Graham Brown, qui parcourut le premier la voie de la Poire avec les guides Alexander Graven et Alfred Aufdenblatten, le 5 août 1933 (N. du T.).

12 Dénomination du Docteur Röllicker (1916) ; cotes du professeur Louis Lliboutry (1952).

13 Le Cerro Torre a été gravi, en quatre jours d'escalade, du 28 au 31 janvier 1959 par les guides Toni Egger, d'Innsbruck, et Cesare Maestri, de Trente. Toni Egger se tua au cours de la descente (N. du T.).

14 Calafate : *Berberis buxifolia*. Arbrisseau épineux et buissonnant, qui produit en abondance des baies noires et sucrées, ressemblant à de petits pépins de raisins. L'épine-vinette d'Europe appartient à la même famille des berbéridacées.

15 Noir et blanc (N. de l'eBooker)

16 *Twisting Rib* et *Staircase*. Noms donnés par les premiers ascensionnistes (T. Graham Brown et F. S. Smythe, 1 et 2 septembre 1927) à deux passages caractéristiques de l'itinéraire, vers 4 200 m d'altitude (N. du T.).

17 Plage à la mode de la Riviera du Levant, à trente kilomètres environ à l'est de Gênes (N. du T.).

18 Plage de l'Adriatique, à vingt kilomètres sud-est de Ravenne (N. du T.).

19 La corde avait été en fait laissée par deux grimpeurs américains à la recherche de deux alpinistes suisses supposés en détresse à la pointe Gugliermina, sur l'autre rive du glacier du Frêney (N. du T.).

20 Ce chapitre, supprimé dans la première édition française, est rétabli dans la présente édition pour répondre au désir exprimé par l'auteur lui-même. (Note de l'éditeur.)

21 Plaques à vent (N. de l'eBooker)